**Essai de psychologie physiologique / [Casimir Marie Marcellin Pierre Célestin Chardel].**


**Contributors**

Chardel, C. 1777-1847.

**Publication/Creation**

Paris : F. Ponce Lebas, 1838.

**Persistent URL**

https://wellcomecollection.org/works/z7sszxbz

**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

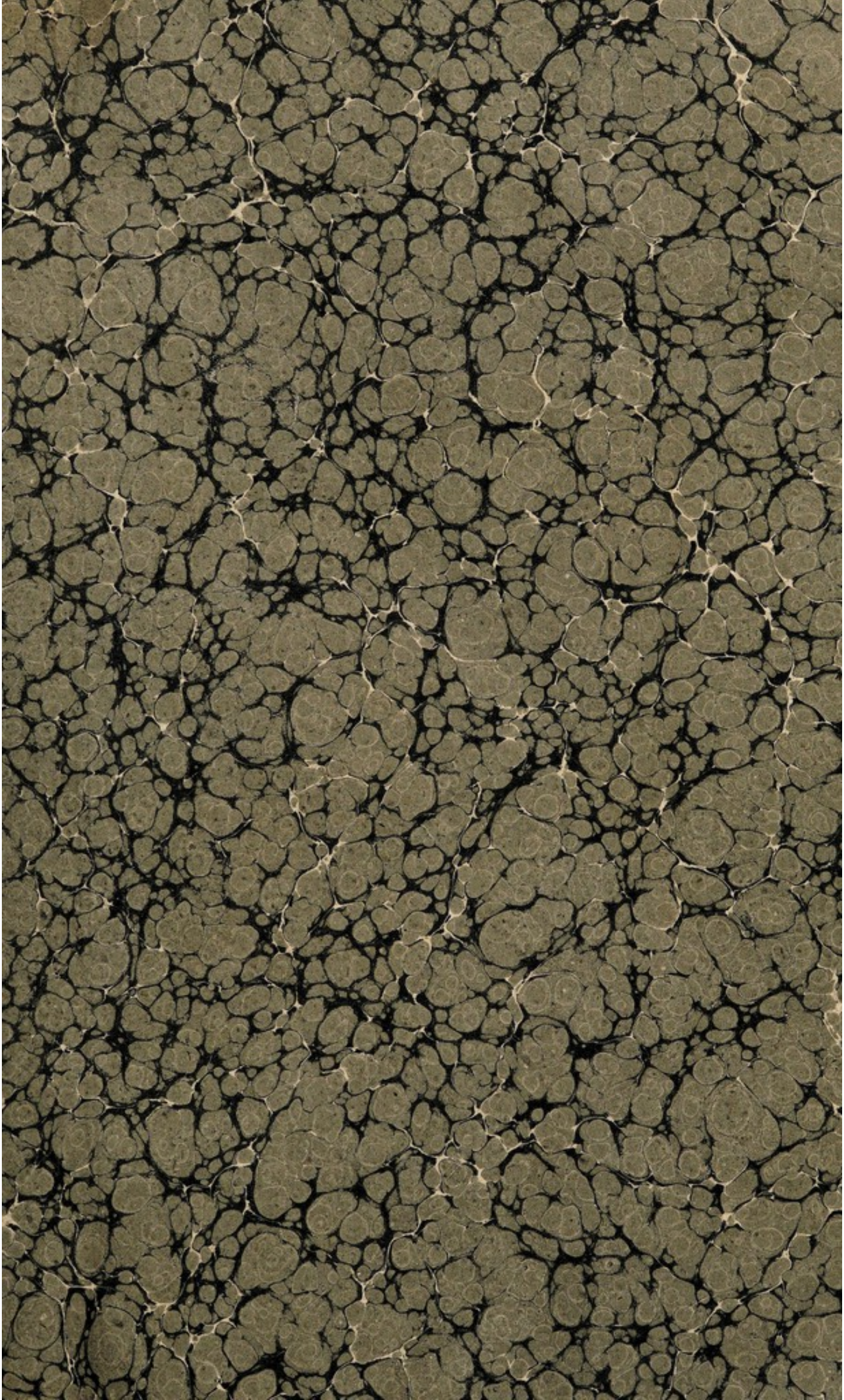
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

wellcome collection

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
https://wellcomecollection.org




Dupont del. & sculp.



17387/B/1.
160-
5285

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b29295762

# ESSAI

# DE PSYCHOLOGIE

## PHYSIOLOGIQUE.

PARIS. IMPRIMERIE DE LB. THOMASSIN ET COMPAGNIE,
Rue des Bons Enfants, 34.

# ESSAI

# DE PSYCHOLOGIE

## PHYSIOLOGIQUE,

*Par C. Chardel,*

Conseiller à la Cour de Cassation, ancien Député de la Seine, Auteur de l'*Esquisse de la Nature humaine.*

SECONDE ÉDITION, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

PARIS. — 1838.

F. PONCE LEBAS ET COMP., ÉDITEURS,

RUE GRANGE-BATELIÈRE, 18.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

# INTRODUCTION.

La mission des savants fut, de tout temps, d'éclairer les autres hommes en marchant en tête du progrès, et, sous le rapport des produits de l'industrie, jamais siècle n'a mieux mérité que le nôtre; car chaque jour nous enrichit de quelque nouvelle découverte. Malheureusement, par un fâcheux contraste, plus nos connaissances matérielles prennent d'essor, et moins celles que nous croyons posséder sur la spiritualité de notre être conservent de certitude. On dirait qu'en s'élevant sur l'horizon de l'intelligence, la lumière industrielle chasse devant elle les brouillards de la métaphysique.

Cependant la génération nouvelle, débarrassée des entraves de la superstition, cherche à se reposer sur la base de la morale, et, en quelque sorte, a faim de religion. On a

tenté de la rassasier, à cet égard, avec le parfum des sentiments pieux qui s'exhale de quelques écrits modernes; mais la foi, ranimée par leur éloquence, survit rarement aux émotions qui l'ont fait naître. L'aridité des sciences exactes, si universellement cultivées, a donné à notre siècle l'habitude de raisonner froidement, et de ranger parmi les illusions ce qui n'admet d'autre preuve que les mouvements de l'âme.

Dans cet état des esprits, j'ai pensé que, pour donner aux vérités morales la consistance des vérités physiques, il fallait les y rattacher. Tel est l'objet de la *Psychologie physiologique*. J'ai cherché, dans nos connaissances actuelles, le moyen d'expliquer les relations réciproques entre l'âme et le corps; mais je me suis assuré que la science n'offre en physique qu'une réunion d'expériences et d'hypothèses sans véritable théorie; que la physiologie en manque également, et que la psychologie n'en pourra avoir une que lorsqu'on saura ce que c'est que la vie.

J'ai dû recommencer alors l'étude de la

nature; un nouvel examen m'a conduit à reconnaître que le soleil et la terre fournissent deux principes différents qui s'unissent ensuite dans la formation des corps. Ce système est le seul où la physique, la physiologie et la psychologie trouvent une théorie satisfaisante : avec lui tout s'explique aisément sans recourir aux hypothèses, et j'appelle, sur cette partie, l'examen le plus sévère; car si je n'ai fait qu'y révéler les mystères de la nature, il doit en être de même pour la suite de mon travail qui n'en est qu'une application à différents usages.

On doit désirer que l'étude des sciences se dégage des préjugés du matérialisme, comme elle s'est débarrassée de ceux de la superstition, c'est le moyen de hâter le progrès des lumières; mais mon livre contiendrait inutilement les vérités les mieux établies s'il ne provoquait aucune discussion. Je crains d'éloigner l'attention des savants par l'exposition d'un système où je commence par remonter aux causes pour descendre ensuite à l'examen des effets. C'est pourtant quelque chose

de faire connaître la véritable théorie d'une science telle que la physique, qui doit servir de base à toutes les autres.

On trouvera peut-être inconvenant qu'un homme consacré par état à l'application des lois se soit livré à des méditations qui leur sont étrangères; cette réflexion ne m'a pas échappé, et j'eusse volontiers abandonné ma tâche si j'eusse trouvé quelqu'un qui pût s'en charger; mais elle ne convenait qu'à un dévouement désintéressé; car elle ne conduit ni à la gloire, ni à la fortune. Depuis bien des siècles on cherche par quelle voie l'âme s'allie au corps; le mystère de cette union m'a été révélé, et je le publie; car c'est un devoir pour chacun de répandre les lumières qu'il croit posséder seul, quand, par leur nature, elles appartiennent à tous.

# ESSAI
# DE PSYCHOLOGIE
## PHYSIOLOGIQUE.

### PREMIÈRE PARTIE.

### CHAPITRE Ier.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'HOMME.

L'étude de l'homme a été, de tout temps, l'objet des plus profondes méditations, et le célèbre précepte « *nosce te ipsum* » prouve que l'antiquité la plaçait au premier rang. Cependant, dans notre siècle de lumières, où les autres sciences ont fait tant de progrès, cette étude si recommandée est restée à peu près stationnaire. J'en ai cherché la

cause, et j'ai cru la trouver dans la direction donnée aux premiers travaux. D'abord on avait regardé comme certain, car le doute est né depuis, que l'homme offrait sur la terre l'union d'une âme avec un corps (*), et l'on crut en faciliter l'étude en séparant l'examen de l'être spirituel de celui de l'organisation.

Deux écoles se formèrent : dans l'une les métaphysiciens s'occupèrent exclusivement des facultés intellectuelles; tandis que dans l'autre les anatomistes marchèrent, le scalpel en main, à l'exploration des organes, et créèrent la physiologie. La science, en s'avançant ainsi dans deux directions contraires, donna naissance à deux systèmes qui, loin de s'éclairer réciproquement, ne tardèrent pas à s'opposer des difficultés restées sans solution. D'une part, les spiritualistes

(*) La marche que j'ai adoptée demande que d'abord j'admette l'existence de l'âme; mais, à cet égard, j'exposerai dans la suite les motifs de ma foi, et j'invite à les examiner.

ne purent expliquer une foule de phénomènes dus à la nécessité où nous sommes, ici-bas, d'exécuter nos pensées dans les organes du corps (*), tandis que, de l'autre, les physiologistes, en plaçant la sensibilité dans les appareils nerveux, ne purent rendre compte de l'unité du moi qui compare les sensations et commande les actes. Cette division dans les études me semble renfermer les investigations de la science dans un cercle où, sur la terre, l'homme ne saurait se trouver.

En effet, l'examen de l'âme, séparé de celui du corps, ne donne aucune lumière sur le mystère de leur union, et c'est pourtant cette union qu'il importe de connaître; car l'homme, ici-bas, ne consiste réellement ni dans une âme, ni dans un corps; mais dans les relations que la vie établit

(*) Cette nécessité est une conséquence forcée de notre mode d'existence sur la terre; car l'âme n'aurait aucun moyen de l'apercevoir sans le secours des organes que la vie met à sa disposition.

entre eux. Il est évident qu'après la mort un corps sans âme n'est plus qu'un théâtre dont l'acteur a disparu; tandis qu'une âme sans corps serait un être spirituel que le monde où nous sommes n'offre nulle part. Étudier l'homme dans un cadavre, c'est donc le chercher là où il n'est plus; et prétendre l'examiner abstractivement, en tant qu'esprit, c'est vouloir le saisir où il n'est pas encore. Tel est l'inconvénient de la direction double donnée à l'étude; elle a porté les recherches dans des voies opposées où, sur la terre, l'homme ne se trouve pas, et où, par conséquent, on ne pouvait pas apprendre à le bien connaître. Aussi la connaissance de l'homme a fait peu de progrès, malgré le temps, le travail et les efforts du génie. Quand une découverte ne semble pas impossible, et que de hautes intelligences y ont infructueusement consommé les siècles, il faut presque toujours en accuser la direction donnée aux premiers travaux, et recommencer la science. C'est ce que j'ai essayé de faire; et d'abord il m'a paru

qu'ici-bas l'homme ne devait pas être étudié comme deux individualités distinctes, l'âme et le corps; mais comme un mode particulier d'existence formé par leur union. Je me suis proposé d'examiner ce mode d'existence et d'en rendre raison. Je dirai de quel élément la vie se compose, par quel mécanisme elle se renouvelle, et comment ses modifications établissent des relations entre l'âme et le corps. J'expliquerai ces relations dans leur actualité; car, ici-bas, cette actualité est l'homme terrestre tout entier, et c'est là seulement qu'on peut l'étudier avec fruit.

Étudier l'homme dans sa vie me semble donc l'unique moyen d'arriver à le connaître; mais pour y parvenir il faut savoir d'abord ce que c'est que la vie, et malheureusement, à cet égard, nous avons peu de lumières. Il est hors de doute que la nature contient dans ses éléments le principe de la vie individuelle de tous les êtres; mais quels sont ces éléments? La physique ne nous l'apprend pas; et, cependant, il semble

que ses hautes théories devraient commencer par là, pour en déduire ensuite l'explication des composés. En effet, on avait voulu procéder ainsi, et l'on avait d'abord admis quatre éléments ; mais l'expérience a démontré que c'était une erreur, et depuis les savants ont renoncé à remonter directement aux principes premiers. Les systèmes actuels ne se présentent plus même comme des vérités absolues, mais, seulement, comme des probabilités d'un usage commode, et les hautes théories ne sont, en physique, que des hypothèses créées par le génie pour expliquer la nature. La découverte immédiate des éléments est, quant à présent, abandonnée : on a même déclaré que toute étude raisonnable s'arrêtait à l'examen des effets, et qu'il était insensé de vouloir remonter directement aux causes. Ainsi le cercle est, désormais, invariablement tracé ; il n'est plus permis de s'en écarter; et quiconque ne s'y renferme pas est, sans autre examen, déclaré par les savants hors des voies de la raison. Il semblerait

que la méthode actuelle a conduit la science à pénétrer tous les secrets de la nature, tant on attache d'importance à la faire prévaloir. Cependant la vérité est qu'on ne sait pas encore ce que c'est que la vie, et qu'on ignore même de quel élément elle se compose. Aussi la physiologie manque de base et se trouve réduite dans ses systèmes à nous indiquer les effets à la place de leur cause, en nous montrant la vie dans l'ensemble des phénomènes qu'elle produit (*).

Les savants se flattaient autrefois d'être parvenus à fixer les limites des connaissances humaines ; aujourd'hui ils prétendent avoir découvert la seule méthode d'instruction que la raison admet. Cependant la décomposition par laquelle ils procèdent leur a laissé ignorer jusqu'ici quels sont les principes premiers, en sorte que la physique est

(*) Dans l'explication du jeu d'une machine, on en fait ordinairement connaître le moteur; mais la physiologie, en exposant le mécanisme de l'organisation humaine, s'arrête à l'examen des fonctions vitales et ne dit pas un mot de la vie qui les met en mouvement.

contrainte à fonder ses hautes théories sur des hypothèses, quoiqu'il soit assurément désirable d'asseoir plus solidement une science qui doit servir de base à toutes les autres.

Sans doute il a fallu la puissance du génie pour défaire et refaire l'œuvre de la nature, en essayant de remonter des composés aux simples. Cependant cette voie, déjà parcourue avec tant de gloire, me semble plus convenable aux découvertes de détails qu'à celle du système général de l'univers. La marche que j'ai adoptée est moins savante et me paraît plus sûre; je suivrai la nature au lieu de m'avancer à contre-sens, et, dans mon examen, je descendrai avec elle des simples aux composés, au lieu de remonter des composés aux simples. Mon travail, tel qu'il s'offre à mon esprit, est plus utile que difficile; aussi, dans mes recherches, je consulterai souvent les lumières instinctives, cette clarté vulgaire appelée le sens commun, qui trompe rarement, mais qu'on dédaigne dans les sociétés savantes parce qu'il ne conduit

jamais à la gloire. Au surplus je ne me flatte pas d'attirer l'attention des hautes intelligences, que la vérité ne persuade guère que lorsqu'elle est d'accord avec leurs systèmes; mais j'espère obtenir l'examen de quelques hommes consciencieux. D'ailleurs, si la génération actuelle ne s'occupe pas de mon travail, il me restera les chances de l'avenir. Je n'ignore pas qu'ordinairement les découvertes utiles ne croissent que sur la tombe de ceux qui les ont faites, et peut-être un homme plus capable pourra, dans la suite, s'emparer de mon livre et reproduire un système que je crois écrit sous la dictée de la nature. Au surplus voici à peu près, quant à la psychologie physiologique, à quoi se réduisent nos connaissances actuelles.

La cause du mouvement et de la chaleur semble être le principe de la vie, et les physiciens, en abandonnant la découverte des mouvements premiers, ont réduit la théorie de la lumière et de la chaleur à de vaines hypothèses, qu'eux-mêmes ne présentent plus comme des vérités absolues. Cependant

la physiologie, en attendant qu'elle sache ce que c'est que la vie, prend pour point de départ le jeu de l'organisation sans en connaître le moteur, et se borne à fonder ses systèmes sur des effets dont la cause reste ignorée. La psychologie est encore moins avancée; car, faute de lumières sur l'union de l'être spirituel à la matière, elle s'est trouvée réduite à étudier les facultés de l'intelligence, comme si elles s'exerçaient indépendamment du corps, tandis qu'elles n'agissent ici-bas qu'au moyen des organes (*).

Ainsi la physique renonce à chercher l'élément du mouvement, qu'elle ne sait où trouver, et cependant le mouvement est l'agent universel de la nature. La physiologie ignore ce que c'est que la vie, dont elle prétend expliquer les phénomènes; et la psychologie, ne connaissant pas le moyen

(*) La puissance de penser appartient à l'âme; mais sur la terre, le travail des pensées doit s'exécuter dans le cerveau, car c'est des impressions que cet organe reçoit que naissent les sensations qui nous mettent en rapport avec le monde matériel.

d'union de l'esprit à la matière, étudie les facultés spirituelles, comme si l'on rencontrait quelque part, sur la terre, des âmes agissant sans corps.

Tel est l'état de l'instruction : il me semble qu'il n'a rien d'assez satisfaisant pour justifier le dédain avec lequel on accueille les explorations tentées dans de nouvelles voies. Il est évident que tant que la physique n'aura pas d'autres théories que celles dont elle se contente aujourd'hui, les sciences qui s'y rattachent manqueront de bases solides et seront arrêtées dans leur marche. Ainsi la découverte des éléments serait d'une utilité générale. Sans doute la philosophie moderne nous a débarrassés de beaucoup de superstitions ; mais en matérialisant les études elle n'a fait que remplacer de vieux préjugés par des préjugés nouveaux ; car, il faut bien l'avouer, l'ignorance est restée au fond des choses. Quand par système on s'arrête à l'examen des effets, il est difficile d'arriver à la connaissance des principes. Aussi les savants semblent s'y résigner en dé-

clarant renoncer à la découverte des causes que leur méthode d'exploration rend presque impossible. Il est évident que, dans la voie suivie jusqu'ici, le mystère de l'union de l'âme avec le corps restera toujours impénétrable, car elle n'offre aucune issue de ce côté. Il faut donc se résoudre à demeurer, à cet égard, dans l'ignorance finale, ou se frayer une route nouvelle en donnant une autre direction à l'étude de la psychologie physiologique. Bien des gens sont convaincus que sur cette matière tous nouveaux efforts sont inutiles, et qu'ils savent tout ce qu'on en saura jamais. Malheureusement l'étude de l'homme s'est égarée dès ses premiers pas, et son incertitude a découragé beaucoup d'esprits judicieux ; mais on peut encore ramener l'examen dans la voie des découvertes positives en l'appuyant sur des documents propres à former une conviction philosophique. Je ne parlerai qu'accessoirement de l'Ecriture Sainte ; car, dans notre siècle, il est généralement reconnu que même la révélation ne doit plus avoir rai-

son contre la raison; mais je n'accorderai pas plus de privilége aux théories des savants qui réduisent tout à la matière, et je dirai pourquoi elles me semblent vaines et mensongères. J'examinerai ces théories, dont on fait aussi une sorte de dogme, et j'espère qu'à l'aide des lumières vulgaires du sens commun je mettrai le lecteur en état de juger quel degré de confiance il doit accorder à ces magnifiques créations du génie. J'exposerai ma pensée aussi clairement qu'il me sera possible; mais il s'agit d'idées nouvelles, et, pour être compris, j'ai besoin qu'on me prête une attention soutenue. Je prie, au surplus, d'excuser la simplicité de mes paroles, je cherche la vérité et non la gloire. Je pense sans faste, et j'écris de même.

## CHAPITRE II.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR L'ETUDE DE LA NATURE.

Il est remarquable qu'après d'immenses travaux les savants soient réduits à nous déclarer que les éléments de la nature leur sont inconnus. Ce résultat peu satisfaisant, après tant de recherches, m'a fait penser qu'ils avaient pris une mauvaise route, car assurément les lumières et le temps ne leur ont pas manqué. J'ai cru reconnaître, en examinant attentivement la marche qu'ils ont suivie, qu'au lieu d'arriver aux principes des choses, elle a dû nécessairement les conduire à créer à leur place une foule d'hypothèses chimériques. En effet, quand on essaie, comme les savants, de remonter des composés aux simples, les propriétés composées se présentent nécessairement les premières ; elles deviennent la base du

progrès ; et lorsque ensuite on arrive aux éléments, on prétend en expliquer les propriétés, à l'aide des connaissances acquises précédemment.

Remonter des composés aux simples, c'est étudier la nature à rebours, ce qui conduit nécessairement à l'expliquer à contre-sens, en cherchant dans les effets la raison des causes. C'est ainsi qu'on a prétendu expliquer la lumière par l'élasticité ; car la création du fluide éthéré et de ses ondes est uniquement due à ce que l'exploration est remontée de la fin au commencement ; mais, pour imaginer cette hypothèse et l'entourer de probabilités, il a fallu la réunion du savoir et du génie ; et cependant, en réalité, une hypothèse n'est jamais qu'un portrait tracé dans l'absence du modèle : aussi tout système assis sur une pareille base me paraît mériter peu de confiance, quelque soit le mérite de l'inventeur. Je ne vois pourtant en physique qu'un moyen de tout expliquer, sans recourir aux suppositions ; c'est de commencer l'étude de la

nature par son commencement, c'est-à-dire de s'assurer des éléments des choses, et de constater leurs principales propriétés, avant d'étudier celles des corps secondaires. Quand les propriétés élémentaires seront connues, elles serviront à expliquer ensuite les propriétés composées que la variété des combinaisons doit nécessairement produire, et dès lors la création des hypothèses deviendra sans objet.

La marche que je propose est simple; elle me paraît préférable à celle adoptée aujourd'hui, et j'ose assurer qu'elle conduira beaucoup plus loin, quant à la connaissance de l'homme. Quelle que soit la haute intelligence des savants, la direction donnée aux premières recherches a pu produire chez eux les préjugés où ils me semblent s'être égarés; tout peut dépendre des commencements, et l'on conçoit que les simples lumières de la raison suffisent pour les examiner, car elle seule a dû guider les premiers pas de la science. C'est donc à la raison commune à tous que je défère l'exa-

men de la base des opinions dues aux travaux particuliers de quelques uns : au surplus, la source des éléments n'a rien de caché, puisqu'il suffit de jeter les yeux sur l'univers et de consulter ses sensations pour reconnaître que le soleil et la terre sont les principes de toutes choses. Cette vérité, si féconde en conséquences, est assurément bien facile à apercevoir ; mais c'est cette facilité même qui me fait craindre qu'elle ne soit rejetée sans examen ; car le commun des hommes n'imaginera pas qu'elle ait pu échapper aux méditations des savants, tandis que ceux-ci la trouveront fort au dessous de leur pénétration exceptionnelle.

Le système que je vais exposer s'appuie, comme les hypothèses que je combats, sur les véritables richesses de la science, c'est-à-dire sur une foule d'expériences admirablement faites, et qui prouvent, selon moi, que la lumière et la matière entrent, comme principes, dans la formation de tous les composés. Je ferai précéder la discussion des

hautes théories actuelles de l'examen de la marche suivie pour arriver à les créer, et l'on reconnaîtra que cette méthode d'exploration a dû nécessairement égarer ceux qui l'ont adoptée.

## CHAPITRE III.

EXAMEN DE LA MARCHE SUIVIE DANS L'ÉTUDE DE LA NATURE. DÉFINITION DE LA MATIÈRE.

Les corps solides sont les plus faciles à saisir ; il paraît qu'on les crut aussi les plus faciles à connaître, et ils devinrent l'objet des premières études. La science s'est depuis constamment avancée dans cette voie ; elle a cherché les éléments des corps dans leur décomposition, en remontant des composés aux simples. Cette méthode peu logique, qui procède à contre-sens de la formation, a matérialisé le système de l'instruction, en lui donnant pour base les propriétés observées dans les solides, qui furent déclarées les propriétés essentielles de la matière. Ce mot matière s'applique maintenant à tout ce qui existe, car il s'est étendu à chaque découverte nouvelle.

On eût pu, dès le commencement, géné-

raliser les observations au lieu de s'attacher à un examen de détail; mais il parut plus facile d'essayer de décomposer les corps, que de chercher dans la nature les éléments des choses. C'est cette prétendue facilité qui engagea les premières investigations dans une route qu'on devrait abandonner maintenant, car il est devenu évident que chaque corps contient tous les éléments dans un mode de combinaison que la décomposition ne fait que varier; en sorte que l'analyse n'a conduit qu'à découvrir de nouveaux composés sans jamais arriver aux simples.

Si, dans l'origine, on se fût proposé l'étude de l'univers, la lumière eût été l'objet des premières observations; mais d'abord on s'était préoccupé des corps solides, on passa ensuite à l'examen des liquides, puis enfin aux fluides; en sorte que, dans la marche progressive de l'instruction, l'élément lumineux dut s'offrir le dernier, car on avait procédé de la fin au commencement.

Ce ne fut effectivement qu'après de longs travaux, et quand les progrès de l'instruction s'étaient fixés sur des bases matérielles, que l'analogie conduisit à attribuer les phénomènes de la lumière à l'élasticité, qu'elle avait produite en s'unissant à la matière, et qu'on avait déjà reconnue comme un principe généralement répandu dans la nature. Voilà par quels enchaînements successifs les savants ont été amenés à supprimer l'elément lumineux, au profit d'un fluide élastique qu'ils ont créé dans l'espace. Cet étrange résultat peut surprendre ceux qui, n'étant pas initiés aux voies de la science, jugent, d'après leurs sensations, que la lumière est une substance qui nous échauffe en nous pénétrant (*).

Cette confusion des effets avec leur cause me paraît le résultat d'une erreur qu'un nouvel examen rectifierait aisément; mais, pour reconnaître la vérité, il faudrait admettre

(*) J'expliquerai dans la suite comment l'élément lumineux, en se combinant avec la matière, produit l'élasticité, tant dans les solides que dans les fluides.

qu'on a pu se tromper, et jeter sur l'origine des études un coup d'œil rétrograde. Les savants ont préféré jusqu'ici faire un appel à leur génie, créer le fluide éthéré et marcher en avant à l'aide d'une hypothèse. Au surplus il est certain que, si la méthode de l'analyse et de la décomposition nous a caché les éléments de la nature, du moins elle a détruit beaucoup de préjugés, et nous a enrichis d'une foule de découvertes précieuses.

Les corps solides avaient été l'objet des premières investigations, et leur matérialité devint la base sur laquelle on prétendit ensuite asseoir toutes les découvertes. Si l'examen de la nature eût commencé par la substance lumineuse, elle serait devenue le point de départ, et, après en avoir constaté les propriétés, on eût facilement reconnu qu'elle entrait comme élément dans tous les composés. Cette progression naturelle excluait les hypothèses ; car la combinaison de la lumière suffisait au besoin des explications, et la combustion, en la faisant jail-

lir de la plupart des corps, y démontrait sa présence. La science, au contraire, s'était matérialisée dans sa marche avant d'arriver à l'élément lumineux, et, pour expliquer la lumière, elle essaya de lui donner idéalement un corps, en créant le fluide éthéré, ses vibrations et ses ondes. C'est ainsi que le dogme de la matérialité, que les esprits positifs opposent comme une barrière aux écarts de l'imagination, a fini par produire les hypothèses les plus fantastiques. Assurément rien, dans la nature, ne s'annonce autant que la lumière, comme un élément des choses; tandis qu'au contraire les phénomènes d'élasticité semblent dus à l'union d'un principe actif et d'un principe résistant; et voilà pourtant que des hommes illustres se sont imaginé que la lumière est un effet dont l'élasticité est la cause. Ce singulier contre-sens, si peu d'accord avec la raison vulgaire, est la conséquence de la marche que l'étude a suivie en s'avançant de la fin au commencement. Il faut examiner de nouveau les premiers pas de la science,

on ne saurait trop le répéter ; car là se trouve l'origine des erreurs qui depuis longtemps matérialisent la marche de l'esprit humain et retardent ses progrès.

Les physiciens avaient d'abord déclaré qu'il existait quatre éléments : le feu, l'air, la terre et l'eau ; on supposait qu'ils entraient en diverses proportions dans la formation de tous les corps, et l'on désignait, sous le nom de matière, la substance saisissable qui les composait. Cette matière, à proprement parler, était la pâte à laquelle la nature donnait toutes les formes. On lui reconnut cinq propriétés essentielles : l'étendue, la divisibilité, l'impénétrabilité, la pesanteur et l'inertie. De nouvelles recherches agrandirent bientôt le cercle des idées, et depuis la découverte de l'attraction, la décomposition de l'eau, les expériences sur la lumière et les fluides impondérables, on est convenu d'appeler corps matériel tout ce qui manifeste sa présence par une action quelconque. Cette vaste définition n'exclut rien ; car elle embrasse tout ce que l'intelli-

gence peut saisir ; mais, par la même raison, elle ne spécifie rien non plus, et peut tromper, en ce qu'elle semble fallacieusement s'attacher en particulier à quelque chose, quoiqu'elle n'offre en réalité qu'une locution vide de sens.

Je rendrai au mot matière sa première acception, en l'employant seulement pour désigner dans les corps la substance saisissable. Cette définition fort simple aura l'avantage d'avoir une signification, et d'établir une classification réelle et conforme aux idées les plus vulgaires.

## CHAPITRE IV.

### DES MOUVEMENTS COMMUNIQUÉS, DU CALORIQUE ET DE L'ÉLASTICITÉ.

Tout s'agite dans la nature, et l'expérience démontre que les corps résistent aux impulsions en raison de leur masse. Newton déclara « que le corps immobile persiste à « l'état de repos, et le corps rendu mobile à « l'état de mouvement ». C'était avoir reconnu que l'immobilité était naturelle aux corps, puisqu'il fallait les rendre mobiles pour les faire passer à l'état de mouvement. Cela résultait d'ailleurs de la seconde loi du mouvement contenue dans la déclaration que le mouvement agit sur les corps en raison inverse de leur masse, en sorte que « la me- « sure d'une force est donnée par le pro- « duit de la masse et de la vitesse du corps « mis en mouvement ». — Or, comme l'ob-

stacle que la masse des corps oppose au mouvement n'est autre chose que la matière, il s'ensuit que le repos est de son essence et que toute agitation des corps manifeste, dans la matière, la présence d'une substance ou d'une force étrangère.

Le repos n'est en effet qu'une déclaration négative, c'est l'absence du mouvement, comme l'obscurité est l'absence de la lumière. La nature nous offre partout un mélange de repos et de mouvement; pourquoi confondre sous la même dénomination deux principes opposés, et n'admettre en physique que de la matière? Serait-ce parce que les premières études se sont adressées aux corps saisissables, et qu'ensuite on aura cru que rien n'existait là où rien ne pouvait être saisi? Il est évident qu'il en eût été autrement si l'on se fût occupé d'abord de l'examen de la substance lumineuse, dont les effets sont sensibles pour tous.

Les savants ne s'occupent, en physique, que des mouvements communiqués; c'est ainsi qu'ils nomment les impulsions que

les corps reçoivent; ils en calculent les effets sans en connaître la cause, qu'ils ont renoncé à chercher, parce qu'elle est insaisissable : cette cause, désignée sous le nom de mouvements premiers, n'est rien autre chose que la substance lumineuse.

La chaleur est inséparable du mouvement, et les physiciens ont nommé calorique le principe inconnu qui la produit. Ils ont appelé ce principe, qui n'est encore que la lumière, calorique latent, discret, spécifique, quand il est renfermé dans les corps en état de combinaison. La combustion détruit ces combinaisons, et voilà pourquoi elle reproduit les phénomènes lumineux.

Newton avait déclaré que l'élasticité des fluides était due au calorique, qui, logé dans les interstices de leurs molécules, revenait sur lui-même quand on les avait momentanément comprimés. Mais à quelle source le calorique puise-t-il le mouvement qu'il communique aux molécules des fluides? Les physiciens n'en disent rien, et quant à l'élasticité des solides, ils l'expliquent par la cohésion

due à un certain genre d'attraction unissant leurs parties, et qui n'est que la cohésion elle-même. Je crois pouvoir affirmer que partout l'élasticité a la même cause ; car il suffit de mettre de l'eau sur le feu pour s'assurer que c'est le calorique du corps mis en combustion qui produit en se dégageant l'élasticité de la vapeur avec laquelle il se combine. Je donnerai ailleurs plus d'étendue à cette explication, en rappelant l'expérience du briquet pneumatique, où la compression subite de l'air ne fait que manifester au dehors la cause de son élasticité, en expulsant la lumière qui s'y trouvait cachée.

J'ai cherché dans ce chapitre, par un simple exposé, à faire comprendre combien il est probable que l'élasticité de tous les corps est due à la présence de la substance lumineuse, qui s'y modifie de diverses manières. On va voir que la sonorité, attribuée de même à l'élasticité, est aussi le résultat du mode particulier de la combinaison des rayons solaires dans les gaz.

## CHAPITRE V.

### EXAMEN DE LA THÉORIE DE LA FORMATION ET DE LA PROPAGATION DES SONS.

Les physiciens enseignent que la sonorité n'est qu'une application de l'élasticité à un usage particulier. Newton a prouvé que l'élasticité des fluides est due au calorique, qui les rend compressibles. Ainsi l'élasticité des fluides, ou si l'on veut, leur sonorité est essentiellement liée à leur compressibilité. Il semble qu'on devrait en conclure que les liquides ne sont pas sonores; car ils sont peu ou point compressibles, et cette déduction acquiert une nouvelle force quand on se rappelle que les liquides peuvent toujours être considérés comme des gaz privés du calorique qui formait leur compressibilité (*). La nature

(*) On peut voir à ce sujet les belles expériences de la décomposition et de la recomposition de l'eau.

nous a, d'ailleurs, révélé l'insonorité de l'eau en ne donnant pas de voix aux poissons. On sait que dans un brouillard épais le son s'éteint à une faible distance, et que la percussion des corps les plus retentissants cesse d'en produire en les plongeant dans un liquide (*). Cependant c'est aux ondes aqueuses qu'on a emprunté l'idée première de l'hypothèse des ondes sonores, imaginées pour expliquer la formation et la propagation des sons dans l'air.

Cette hypothèse s'appuie sur des expériences et des calculs qui peuvent séduire; néanmoins on reconnaît, à l'examen, que le résultat arithmétique n'a d'autre base que le rapport qu'on a établi entre le comput des vibrations et la mesure d'ondes qu'on a supposées dans l'air.

L'existence de ces ondes idéales reste donc à prouver; et d'abord on se demande

(*) Pourquoi, dans un liquide, les vibrations du corps sonore cessent-elles de produire des sons? C'est que, de toutes parts, elles se trouvent en contact avec une continuité matérielle qui les arrête.

si la nature des choses permet une telle hypothèse; car les ondes des liquides sont dues à la cohésion qui unit encore leurs molécules, cohésion qui n'existe plus dans les gaz, d'où il résulterait que les ondes n'appartiendraient qu'aux seules agglomérations liquides, et que la nature de l'air ne les admettrait pas.

Les physiciens ne se sont pas occupés de cette difficulté, que j'ai cru devoir présenter avant d'examiner la série des phénomènes qui les a conduits à créer des ondes sonores pour le besoin des explications.

Tous les sons se propagent dans l'air avec une égale vitesse, forts ou faibles, graves ou aigus, et l'on a remarqué que le nombre des vibrations d'une corde tendue augmente quand on la raccourcit, en telle sorte que la rapidité des vibrations compense toujours leur longueur; de même un tuyau d'orgue de trente-deux pieds, qui vibre trente-deux fois par seconde, vibreraitsoixante-quatre fois dans le même temps s'il n'avait que seize pieds. Les physiciens

se sont emparés de ces phénomènes pour en conclure que, à l'image des vibrations, il se forme dans l'air des ondes sonores dont le nombre et la rapidité augmentent quand leur longueur diminue : ce qui leur sert à expliquer l'égalité de la propagation des sons ; car, dans ces ondes supposées, il y a toujours compensation exacte entre la taille et la vitesse.

On voit, dans cette hypothèse que, pour faire arriver simultanément tous les sons au même but, il a fallu admettre dans les ondes sonores une innombrable variété de taille et de vitesse, ce qui semble peu d'accord avec la simplicité des voies ordinaires de la nature. Je pense, au contraire, que tous les sons se propagent par le mouvement qui circule intérieurement dans l'air, ce qui les fait arriver simultanément ; car ils n'ont qu'un seul et même véhicule. Ce mouvement est propre au mode des combinaisons gazeuses, et résulte de l'état de dissolution où la substance lumineuse y tient la matière ; il est susceptible de peu

de variation; néanmoins, dans certaines dispositions atmosphériques, l'expérience prouve qu'il y a accélération dans la propagation du son : ce qui ne s'accorde pas avec l'hypothèse des ondes sonores.

Les physiciens auraient dû soupçonner que la sonorité de l'air tient à une cause spéciale; car tout ce qui, dans le corps sonore, influe sur les vibrations en faisant passer les sons du grave à l'aigu, comme la grosseur de la corde, son raccourcissement ou sa tension, sont des accidents que la nature des gaz n'admet pas, et qui, par conséquent, ne peuvent pas se reproduire dans l'air. Ainsi les phénomènes observés dans les vibrations des corps solides ne prouvent en rien l'existence des ondes sonores, et l'exactitude du calcul des vibrations appliquée à cette hypothèse n'en fait pas une réalité.

On sait, au surplus, que vingt violons d accord donnent vingt sons différents. Cependant, avec l'hypothèse des savants, les sons produits devraient être les mêmes;

car les ondes qui les formeraient seraient identiques. Les physiciens n'expliquent pas ce phénomène, dont bientôt j'exposerai la cause.

Les ondes qui se forment à la surface des liquides sont toutes égales en épaisseur, et leur uniformité tient à l'homogénéité du milieu qui les reçoit; il en serait de même pour l'air, et la diversité dans la taille des vibrations ne s'y reproduirait pas si des ondes pouvaient s'y former.

La sonorité est une propriété particulière à la nature de l'élasticité des gaz, où le mouvement tient la matière en dissolution. Cependant les physiciens prétendent que les sons ne sont que des accidents vibratoires, qui existent et se propagent aussi bien dans les solides que dans l'air. On a frappé l'extrémité de tuyaux en fonte de trois cents mètres de longueur, et le son s'est propagé par l'air intérieur, tandis qu'un autre son parcourait, dit-on, le métal et arrivait plus rapidement. On a conclu de cette expérience que les sons voya-

gent dans les solides comme dans l'air; il me semble qu'elle démontre, au contraire, que les vibrations ne sont pas des sons. En effet, si les vibrations se propagent plus rapidement que les ondes sonores, il s'ensuit que celles-ci ne sont pas la reproduction de celles-là, car l'inégalité dans l'arrivée des sons prouve que, dans l'air intérieur, les ondes sonores ont été moins rapides ou de moindre taille que les vibrations qui les ont produites dans le métal. Que deviennent alors les trente-deux vibrations du tuyau d'orgue et les trente-deux ondes sonores formées à leur image? Il est évident que cette expérience renverse, par sa base, l'explication donnée à l'égalité de la propagation des sons dans l'air, puisqu'on ne peut plus calculer le mouvement des ondes sonores d'après celui des vibrations (*). Il est certain, au surplus,

(*) On fait observer que c'est à l'hypothèse des ondes sonores qu'on doit la création des ondes lumineuses du fluide éthéré.

que les vibrations des corps solides tiennent à leur continuité matérielle; car elles varient avec leur mode d'agrégation, et se communiquent de proche en proche. On sait, par exemple, qu'un coup porté sur le bout d'une poutre retentit aussitôt à l'autre extrémité, tandis que transversalement l'ébranlement est presque nul. Un pareil phénomène est inconciliable avec la nature des combinaisons gazeuses dont les molécules se trouvent en état de dissolution complète.

Le calorique est la source de toute élasticité; mais ses effets diffèrent dans les solides et dans les fluides, car il s'y trouve combiné d'une manière opposée. Le calorique (ou plutôt le mouvement) absorbé par la matière dans les solides communique à leurs formes une action qui se manifeste par des phénomènes de flexibilité et d'extensibilité. Au contraire, dans les fluides, le calorique tient la matière en dissolution, et l'empêche de s'arrêter à aucune forme, en y entretenant, en tous sens, un mouvement intérieur

qui y propage les sons ; de là, la vibracité des uns et la sonorité des autres.

Les liquides tiennent le milieu entre les solides et les fluides ; ils sont dans un état de lutte perpétuelle, et le mouvement y travaille à dissoudre la matière, qui, de son côté, tend sans cesse à s'y agglomérer ; en sorte que les vibrations s'y métamorphosent en ondes, et la propagation des sons qui s'y formeraient s'y trouverait arrêtée à chaque pas. Examinez l'eau quand elle passe à l'état de congélation : ses molécules s'agglomèrent, prennent une forme, et l'élasticité, par flexibilité, s'y manifeste. Exposez cette eau glacée à l'action de la chaleur, le mouvement y augmente ; elle perd sa forme en devenant liquide, mais ses molécules conservent encore quelque continuité matérielle (*). Enfin augmentez la chaleur et faites passer l'eau à l'état de vapeur, le mou-

(*) C'est ce reste de continuité qui donne aux liquides la propriété de former des ondes. Une forte compression, en expulsant le calorique, congèle les liquides, où il est retenu plutôt que matériellement combiné.

vement qu'elle acquiert accroît son volume et divise prodigieusement ses parties ; leur continuité cesse, l'élasticité par compressibilité se manifeste, et la sonorité avec elle (*).

Ainsi, dans les solides, la vibracité des corps dépend de l'état de continuité des molécules matérielles qui les forment, tandis que, dans les gaz, la sonorité est due à la continuité du mouvement, qui y tient la matière en dissolution. L'expérience de la percussion des tuyaux de fonte me semble n'avoir prouvé rien autre chose, sinon que les vibrations sonorifiques avaient parcouru plus rapidement le métal que la propagation dans l'air des sons d'abord produits.

On vient de voir que les vibrations des tuyaux en fonte se propagent plus rapidement que les ondes liquides, et même que

(*) La formation de la sonorité et la propagation des sons suivent la progression de la vaporisation de l'eau, d'où on peut conclure que la sonorité est particulière à l'élasticité gazeuse.

les sons dans l'air ; ce qui n'arriverait pas si la même cause déterminait partout la communication des ébranlements ; mais leur rapidité pour les solides suit leur puissance d'agrégation et décroît avec leur matérialité, tandis que, dans les fluides, la vitesse augmente progressivement jusqu'à la lumière, à mesure que la matérialité disparaît.

La sonorité est une propriété particulière aux combinaisons gazeuses, et les vibrations des corps sonores ne font que la manifester. Les percussions d'un timbre placé sous le récipient de la machine pneumatique n'eussent dû laisser aucun doute à cet égard ; car elles prouvent que le son s'éteint à mesure que le vide se forme, et qu'il renaît avec le retour de l'air. A la vérité, dans cette expérience, on continue d'entendre le son en approchant l'oreille d'une tige métallique en communication avec les vibrations ; mais cela ne détruit pas les conséquences précédemment déduites, et prouve seulement qu'un nouveau son se forme dans l'air que le tympan de l'oreille contient.

Ce qui me semble enfin démontrer complétement que les vibrations ne sont pas des sons, c'est qu'un sourd, qui les perçoit avec une extrême délicatesse, reste pourtant étranger aux sensations de la sonorité (*). Peut-être dira-t-on qu'il faut des oreilles pour entendre, comme il faut des yeux pour voir ; c'est précisément ce qui m'a convaincu que les vibrations ne sont pas des sons ; car le cerveau les reçoit, indépendamment des oreilles, et en transmet à l'âme des sensations toutes différentes.

Je crains d'avoir trop longuement discuté le système de la formation et de la propagation des sons, dont l'insuffisance et la vanité me semblent évidentes ; mais j'ai abrégé par là l'examen de l'hypothèse des ondes lumineuses, qui doit sa naissance à la création des ondes sonores, et donne lieu

(*) Les vibrations d'un diapason placé sur la tête d'un sourd lui donnent la sensation des ébranlements produits ; mais il n'entend aucun son.

aux mêmes objections. Les savants dédaigneront la simplicité de mes raisonnements ; mais je les adresse surtout aux hommes étrangers aux systèmes de la physique, et mon but est de les mettre en état de juger combien les spéculations du génie s'éloignent quelquefois des voies de la raison vulgaire.

## CHAPITRE VI.

### DES FLUIDES IMPONDÉRABLES, DE LA LUMIÈRE ET DE LA FORMATION DES COULEURS.

Dans les théories physiques tout reçoit indistinctement le nom de matière; cependant la plupart des savants attribuent la lumière, la chaleur, l'électricité et l'attraction, à des fluides matériels qui, de leur aveu, n'ont aucune des propriétés de la matière, et qu'ils appellent fluides incoërcibles, impondérables, discrets, etc. Ils supposent, dans l'espace, un éther universellement répandu dont rien en repos n'annonce la présence, mais que des ébranlements, de différents ordres, manifestent en certains cas.

Les corps lumineux, disent les physiciens, ont des molécules en tout état de vibrations; il en résulte, dans le fluide éthéré,

des ondes de toutes grandeurs. Celles dont la taille varie de six à quatre millièmes de millimètres sont lumineuses ; plus grandes, elles sont calorifiques, et plus petites, elles ont une action chimique. Toutes ces ondes se propagent avec une égale vitesse par un procédé qu'on n'indique pas (*) ; mais la diversité des couleurs s'explique par la variété dans la taille des ondes lumineuses. Les corps, dit-on, paraissent blancs quand ils les renvoient toutes ; ils semblent noirs quand ils les éteignent, et, quant aux couleurs proprement dites, elles résultent d'effets intermédiaires. Telle est la théorie actuelle des physiciens.

Quelques savants ont encore imaginé dans l'éther deux fluides, dont la séparation produit les phénomènes d'attraction et de répulsion magnétique. Toutes ces explications reposent sur des hypothèses pla-

(*) Probablement que la longueur se compense par la vitesse, comme dans l'explication de l'égalité de la propagation des sons.

cées dans une région où le sens commun vulgaire s'élève rarement, et que, par conséquent, peu de gens apprécient.

Lorsqu'il s'agissait de la sonorité, l'air et les vibrations du corps sonore avaient offert une base réelle, sur laquelle l'imagination pouvait travailler; mais, pour expliquer les propriétés de la substance lumineuse, il a fallu créer un fluide éthéré, des ondes, des appareils vibratoires et des impulsions de toute espèce; car ici tout manquait, et les hypothèses présentées n'ont d'autre appui que la puissance des raisonnements qui les ont créées. Il convient encore de faire observer que les physiciens n'indiquent pas la cause productrice des impulsions que recevrait le fluide éthéré. Ainsi les explications sont bien incompletes avec le système des savants, car assurément cette cause entrerait, au moins pour moitié, dans la formation des ondes lumineuses.

En physique, on parle sans cesse de fluide, sans bien définir la nature de la fluidité; il est pourtant certain que les phéno-

mènes attribués aux fluidesoffrent une suite de mouvements dont la rapidité va croissant jusqu'à la lumière, où elle s'arrête comme à sa source.

Suivant la science, la lumière et la chaleur résulteraient de la diversité dans la taille des ondes du fluide éthéré ; mais, comme il est d'ailleurs reconnu que toute fluidité est due au calorique, on se demande à quoi attribuer alors la fluidité de l'éther ; car il est évident que le calorique n'en serait pas la cause, puisqu'au contraire la chaleur serait un produit de certaines ondes éthérées? Ainsi, dans l'hypothèse imaginée pour expliquer les phénomènes lumineux, il faudrait d'abord enrichir la nature d'un mode de fluidité inconnu. Il semble qu'il eût été plus simple de reconnaître un élément dans la lumière que d'en créer un pour l'expliquer?

Les vibrations des corps solides résultent de leur continuité matérielle ; elles survivent à l'impulsion qui les a produites, et se prolongent en raison de leur puissance d'élas-

ticité. Comment auraient-elles une inconcevable rapidité dans l'éther, dont les molécules seraient si divisées, et comment la lumière due aux ondes d'un fluide éminemment élastique s'éteindrait-elle subitement avec les vibrations du corps lumineux? Ces phénomènes sont inconciliables avec la nature de l'élasticité connue. Dira-t-on que l'existence des ondes sonores a révélé dans les fluides un nouveau mode d'élasticité? Mais la réalité des ondes sonores n'est pas mieux établie que celle des ondes lumineuses, et, certes, c'est ajouter des chances à l'erreur et ne rien consolider, que de fonder une hypothèse nouvelle sur une précédente hypothèse.

Les physiciens expliquent les points noirs ou bandes obscures qui se forment dans certaines expériences sur la lumière, par la destruction de mouvement résultant de la rencontre, en sens opposé, d'ondes lumineuses qui se neutralisent. Il semble pourtant que, dans un milieu éminemment élastique, une pareille rencontre devrait pro-

duire un choc dont les ondes jailliraient plus nombreuses; telle est, du moins, l'idée que nous en donnent les liquides.

Les corps paraissent noirs quand ils absorbent la lumière; mais le mouvement des rayons solaires ne s'y éteint pas; car ensuite ces corps rayonnent la chaleur en raison de ceux qui les ont pénétrés, ce qui prouve que la substance lumineuse a une existence par elle-même et ne se borne pas à des effets produits. En physique jamais on n'a étudié le mouvement que dans les impulsions reçues. Si Newton eût reconnu que les rayons solaires étaient le mouvement en nature, il eût expliqué les phénomènes de diffraction et d'inflexion, et n'eût pas imaginé la théorie des accès.

On peut revoir ce que j'ai dit, en traitant de la sonorité, sur l'uniformité nécessaire de la taille des ondes qui se forment dans un milieu homogène; cela s'applique en tous points au fluide éthéré. Néanmoins, en admettant la diversité des ondes lumineuses à laquelle on attribue les couleurs, il semble

qu'il en devrait résulter quelque altération dans l'image des corps que la lumière nous transmet. Quoi qu'il en soit, on peut être surpris que les physiciens aient cru trouver la cause de la variété des couleurs dans les différentes tailles des ondes d'un fluide, quand nos sensations nous apprennent qu'il n'existe aucune analogie entre les couleurs des corps et leur étendue.

Les expériences du prisme ont prouvé que les rayons solaires contiennent toutes les couleurs, et la science avait fait en cela une admirable découverte; mais il eût fallu en conclure que la lumière se fixait dans les corps, puisqu'ils étaient colorés. Cette déduction eût été simple comme les voies de la nature, et d'autant plus facile à constater, que la combustion de ces mêmes corps reproduit, en les détruisant, la lumière qui s'y trouvait fixée. Les savants, au contraire, n'ont vu dans la coloration qu'un phénomène de réflexion, qu'ils expliquent trop ingénieusement; car il est rare que la vérité procède avec tant de subtilité. On

peut au surplus s'assurer que les couleurs existent simultanément dans la lumière et dans les corps. En effet, en éclairant, par exemple, un corps jaune avec des rayons rouges, il vous paraît orangé, c'est-à-dire, de sa couleur propre mélangée avec celle de la lumière qui l'éclaire. Donc les couleurs existent, tout à la fois, et dans la lumière et dans les corps.

Si, d'après cette expérience, on regarde comme démontré que c'est la lumière qui colore les corps en s'y fixant, il faudra reconnaître aussi que la lumière est une substance, et que le mouvement est de son essence, puisqu'un mouvement communiqué s'éteindrait en s'arrêtant, et que la lumière s'échappe de la combustion avec la rapidité qu'elle avait en arrivant sur la terre.

Tout indique, au surplus, que la substance lumineuse se fixe dans les corps; car plus la lumière est abondante, et plus, dans la nature, la coloration est vive; tandis qu'au contraire, les végétaux s'étiolent dans

l'obscurité, et que le sang lui-même perd sa couleur chez les hommes qui vivent longtemps dans les mines souterraines.

Enfin il est certain que l'attraction agit sur les rayons solaires qui fléchissent et quittent leur première direction pour venir trouver la terre; donc la lumière est une substance; car on ne concevrait pas l'influence que l'attraction exercerait sur les ondes accidentelles d'un fluide toujours également répandu, en repos comme en mouvement.

Je terminerai ces observations en rappelant que c'est à la création des ondes sonores qu'est due la création des ondes lumineuses; qu'elles reposent sur la même base, et qu'ainsi on ne doit pas séparer dans l'appréciation des phénomènes l'examen de la théorie de la sonorité de celui de la lumière. Sans doute toutes ces hypothèses manifestent un rare mérite dans ceux qui les ont imaginées; cependant je crois avoir prouvé qu'elles sont dignes de peu de confiance. Je conviens que les savants ne les

présentent pas comme des vérités absolues, mais seulement comme des probabilités. Elles ont néanmoins un tel crédit près d'eux, qu'il était sérieusement question de faire entrer la résistance de l'éther dans le calcul de la marche des comètes, comme si, en admettant cette hypothèse, il eût existé un milieu vide de fluide pour servir de terme de comparaison.

Au surplus, on peut considérer les hautes théories physiques comme un luxe de la science, qui n'enlève rien à ses travaux utiles. Je crois en avoir dit assez pour faire connaître combien les créations du génie sont hasardeuses. Je vais maintenant, sans recourir aux hypothèses, essayer d'expliquer les principaux phénomènes de la nature à l'aide du sens commun vulgaire.

## CHAPITRE VII.

IDÉE GÉNÉRALE DES ÉLÉMENTS ET DU SYSTÈME DE L'UNIVERS. EXAMEN DE LA FORMATION DES PRINCIPAUX MIXTES ET DE LEURS PROPRIÉTÉS, EN PROCÉDANT DU SIMPLE AU COMPOSÉ, CONFORMÉMENT A LA MARCHE DE LA NATURE.

Les savants s'étaient d'abord emparés des corps composés pour essayer de remonter ensuite par l'analyse aux principes des choses. Cette marche les a conduits, en arrivant aux éléments, à créer des hypothèses; et, quel que soit le mérite de l'homme, il risque beaucoup de se tromper en se faisant ainsi créateur.

Les éléments ne s'expliquent pas : il faut donc se borner à constater leurs propriétés, afin d'en pouvoir déduire plus tard celles des composés. En procédant ainsi, on évitera les hypothèses; car les explications ultérieures se trouveront en germe dans les premiers pas de la science.

Je viens d'examiner le chemin parcouru par les savants depuis les solides jusqu'à l'hypothèse imaginée pour expliquer la lumière. Je vais essayer maintenant de suivre la marche de la nature, en descendant de l'examen des propriétés de la substance lumineuse à la formation des solides.

L'aspect seul de l'univers révèle deux principes ; car il présente des astres de deux espèces.

En effet, si nous examinons le système où la terre se trouve placée, le soleil frappe d'abord nos regards : immobile au centre de la révolution des planètes qui circulent autour de lui, il est le flambeau du monde, la source du mouvement et de la vie, et, dans l'ordre physique, l'image de la divinité.

Si de ces considérations générales nous arrivons à l'examen de ce qui se passe sur notre globe, le soleil paraît y répandre l'élément lumineux, et la terre y fournir l'élément opaque. Ces idées sont simples ; elles s'accordent avec nos sensations. Pour-

quoi continuer à confondre, sous la dénomination commune de matière, deux principes que la nature a si nettement tranchés? Serait-ce par respect pour les anciennes traditions? mais, au contraire, dès le commencement les peuples ont séparé l'idée de la matière de celle de la lumière, en saluant le soleil de leurs cris d'admiration. Les traditions de la plus haute antiquité dans les Indes, en Egypte et en Grèce, sont d'accord à cet égard, et c'est ce qui a conduit un savant à rattacher à l'astre du jour l'origine de tous les cultes. (DUPUIS, *de l'Origine des cultes.*)

Les livres des Hébreux ne sont pas moins explicites à ce sujet; car on lit dans la Genèse : « Au commencement Dieu créa le « ciel et la terre; la terre était informe et « toute nue; les ténèbres couvraient la face « de l'abîme, et l'esprit de Dieu était porté « sur les eaux. Or, Dieu dit que la lumière « soit faite, et la lumière fut faite. »

On ne peut plus clairement expliquer que la lumière est une création particulière,

toute différente de la matière; il est remarquable qu'elle précéda celle du soleil, qui n'eut lieu que le quatrième jour. En effet, la substance lumineuse, ce principe universel de vie, ne pouvait appartenir en propre à un seul astre, puisqu'elle devait communiquer le mouvement à tous; mais elle devait se réunir dans un foyer unique, créé à la fois pour la répandre et l'attirer éternellement (*).

Les fictions du paganisme ne laissent aucun doute sur ce qu'on pensait alors de la substance lumineuse. La fable de Prométhée, qui va dérober un rayon au soleil pour animer Pandore, nous apprend que la lumière était regardée comme le principe de la vie, et ce fut la foi de toute l'antiquité. Les preuves à cet égard sont trop nombreuses et trop vulgaires pour qu'il soit besoin de les citer. Cependant la phi-

(*) Les étoiles ont, en quelque sorte, un mouvement de systole et de diastole qui se manifeste par la scintillation, et ne devient sensible qu'alors qu'elles approchent de l'horizon.

losophie moderne n'a voulu y voir que des images poétiques, sans importance dans l'étude des sciences.

La voix de la nature nous indique aussi le soleil comme la source de la végétation. Partout le mouvement se manifeste avec les progrès de la lumière et décroît avec elle; de là l'agitation des jours et le calme des nuits, et de là aussi le réveil de la nature au printemps et son engourdissement pendant l'hiver. Nous sentons nous-mêmes l'agitation des rayons solaires échauffer nos corps en les pénétrant, et nous les voyons autour de nous pénétrer et échauffer la terre en s'unissant aux vapeurs qu'elle exhale. Il est facile de suivre la substance lumineuse dans le travail de la végétation, et de s'assurer que la combustion des arbres et des plantes ne fait ensuite que dégager la lumière dont leur mécanisme organique s'était emparé.

Ainsi l'aspect de l'univers, les anciennes traditions, la foi de l'antiquité, tous les livres sacrés, l'observation de la nature et

nos propres sensations se réunissent pour nous apprendre que la lumière est une substance, et que nous devons aux rayons du soleil le mouvement et la vie.

Comment la science est-elle arrivée à méconnaître une vérité si bien établie? c'est qu'elle a étudié la nature à contresens, et qu'en procédant de la fin au commencement, elle a pris les effets pour leurs causes; ce qui l'a conduite à supprimer la substance lumineuse, au profit d'un fluide élastique qu'elle a créé dans l'espace. La nature nous offre deux principes, la lumière et la matière; nous devons l'un au soleil, et la terre nous fournit l'autre. Ils sont destinés à s'unir dans tous les composés; mais, avant de parler de ceux-ci, il convient de se fixer sur les propriétés essentielles de ces deux éléments.

La matière est inerte. Ses propriétés sont connues; elles ont été soigneusement étudiées, et l'expérience a constaté qu'elle résiste aux impulsions en raison de sa masse: on peut donc, avec quelque raison, la con-

sidérer en physique comme l'élément du repos et de la saisissabilité. Je crois superflu d'en parler plus longuement.

La lumière aussi a été admirablement observée dans ses phénomènes; mais la cause en est restée inconnue, et les efforts des savants pour l'expliquer n'ont fait que démontrer leur impuissance. On avait d'abord pensé que les rayons du jour provenaient d'une émission solaire. Euler en douta le premier, parce qu'il jugea que ces émissions continues finiraient par épuiser le soleil; mais partout la nature renouvelle ses moyens en recommençant le même cercle, et la terre renvoie à l'astre du jour, en s'en débarrassant par les pôles, les rayons qu'elle avait reçus en grand nombre entre les tropiques.

La lumière est insaisissable, comme la pensée, sans pesanteur et sans forme; elle parcourt, en huit minutes, la distance de trente-quatre millions de lieues qui nous sépare du soleil. Cette rapidité prodigieuse appartient-elle aux rayons solaires, ou bien

est-elle due à une impulsion reçue? Il est certain qu'un tel mouvement communiqué serait inconcevable, et il semble que la nature des émanations lumineuses s'y refuserait. D'ailleurs, si le mouvement n'était pas de l'essence des rayons solaires, il s'éteindrait en s'arrêtant dans les composés; et cependant la lumière artificielle le reproduit le même, et rien n'indique dans la combustion une force impulsive si extraordinaire. On y voit, au contraire, la lumière se dégager des corps, comme un élément, en suivant les degrés de leur décomposition. De plus, le mouvement lumineux ne varie pas, et il devrait se modifier dans la lumière artificielle, s'il était dû à une foule d'appareils vibratoires différents. On est donc nécessairement conduit à reconnaître que le mouvement est de l'essence de l'élément lumineux : les plus anciennes traditions nous l'indiquent, toute la nature le proclame, et nos sensations nous l'attestent. C'est, au surplus, une vérité que les expériences confirment, et qui me sem-

ble aussi bien établie qu'aucune de celles que la physique enseigne (*).

En effet, en réunissant des rayons solaires et soumettant à leur action un vase plein d'eau, on voit qu'aussitôt l'agitation s'y déclare, la vapeur se forme, une partie du mouvement s'y trouve arrêtée, et c'est ce qui produit l'élasticité des gaz, dont ensuite on désigne la cause sous le nom de calorique latent. On peut, par un raisonnement en sens inverse, tirer la même preuve de l'expérience du briquet pneumatique; car la flamme, que la compression dégage de l'air, n'est autre chose que la lumière qui y a été arrêtée en entrant en état de combinaison.

Je crois avoir suffisamment démontré que la lumière est un élément de la nature, et dès lors il faut nécessairement en conclure que le calorique n'est qu'un nom

(*) Le mouvement et le repos sont inégalement répartis dans la nature; tout indique qu'ils sont dus à deux principes physiques combinés de diverses manières. Il est remarquable que jamais les savants n'ont pu indiquer la cause du mouvement.

donné à sa présence dans les corps en état de combinaison. Quant à la chaleur, c'est l'agitation que le mouvement porte dans la matière en s'y engageant : on peut la considérer comme le travail qui précède la formation ou qui accompagne la destruction des composés. Toute combustion produit de la chaleur, et celle-ci tend nécessairement à se mettre en équilibre, car le mouvement engagé dans la matière s'y répand de tous côtés, jusqu'à ce qu'il s'en échappe ou s'y combine ; mais il n'est lumineux qu'entièrement libre ; jusque-là ses effets se rapprochent progressivement de ceux de la lumière ; en sorte qu'une chaleur intense traverse le cristal qui arrêterait une chaleur médiocre.

Nous devons aux rayons solaires la lumière et la chaleur ; mais l'une est l'effet de l'expansion du mouvement hors de la matière, et l'autre n'est qu'un nom donné à l'agitation qu'ils portent dans la matière en s'y engageant. Il suit de là que moins les rayons solaires rencontrent de matière,

plus leur lumière est brillante; tandis qu'au contraire la chaleur cesse quand la matière vient à manquer. C'est par cette raison qu'à mesure qu'on s'éloigne de la terre, la lumière augmente et la chaleur diminue. Il est certain qu'à une grande élévation les aéronautes rencontrent toujours un froid très-vif, et que, sur les hautes montagnes, la neige ne fond dans aucun temps (*).

Ainsi pour séparer les rayons solaires de la chaleur qu'ils produisent, il suffit de les isoler des émanations terrestres; c'est ce que l'art obtient sous le récipient de la machine pneumatique, et ce qui arrive naturellement sur les hauteurs par la raréfaction de l'air (**). L'expérience prouve que la combustion répand moins de chaleur dans les lieux élevés, comme on l'observe au Thibet.

(*) Dans les lieux renfermés, on explique la différence de température par les courants qui se forment dans l'air; mais cela est sans application à l'air libre, où, à une grande élévation, les variations sont à peu près nulles.

(**) L'eau se congèle sous le récipient de la machine pneumatique quand on fait le vide.

Au surplus, on apprécierait mal la chaleur du soleil par celle qu'il nous cause; car elle résulte, sur la terre, d'un mélange qui n'existe pas probablement à la source du mouvement.

La lumière de la lune est pâle et sans chaleur, peut-être parce qu'elle retient les rayons les plus propres à se combiner, tandis qu'elle nous renvoie les moins disposés à s'engager dans la matière; par la raison inverse, la lumière artificielle doit, à quantité égale, produire plus de chaleur que la lumière naturelle.

L'agitation que la substance lumineuse porte dans la matière cesse quand elle s'y trouve engagée dans la formation d'un composé; mais si, par une cause quelconque, l'action des rayons solaires y devient plus puissante que l'union formée, ils s'en dégagent, et le corps se détruit par la combustion. Celle-ci une fois commencée agit de proche en proche, et marche en raison de la fragilité de l'union attaquée. Certains corps, dans la combustion, donnent plus

de lumière, et certains autres plus de chaleur; car la lumière augmente en raison du nombre de rayons mis en liberté; mais l'action du mouvement, pour pénétrer la matière, se modifie par une foule de circonstances(*), et c'est elle qui produit la chaleur.

Les rayons du soleil offrent le mouvement dans sa pureté, tandis qu'on ne rencontre nulle part la matière sans mélange de mouvement. Cependant on conçoit difficilement le mouvement en substance, et l'on suppose aisément, au contraire, le repos absolu dans les solides; car la pensée peut toujours dégager les corps d'une agitation empruntée; il est néanmoins impossible de concevoir le repos dans la lumière, parce qu'elle résulte de l'action du mouvement sans matérialité. Sentir cette action c'est voir, c'est toucher immatériellement,

(*) Un feu sombre, comme celui du charbon de terre, donne plus de chaleur qu'un feu clair, peut-être parce qu'il matérialise davantage l'action du mouvement sur les corps

par son intermédiaire, ce que la lumière elle-même a touché. Aussi il faut des organes doués, comme les yeux, d'une affectibilité exquise pour en recevoir les impressions. La vue met notre sensibilité en rapport avec une multitude d'objets éloignés, et la rapidité des sensations à cet égard prouve que l'agent qui les procure ne saurait être matériel. D'ailleurs il était nécessaire que la substance lumineuse n'eût pas de corps, pour que son incomparable vitesse ne brisât pas tous ceux qu'elle rencontre, et voilà pourquoi un agent immatériel devait s'interposer entre les objets que nous voyons et les impressions que nos yeux en reçoivent.

Les rayons lumineux nous arrivent et sont réfléchis avec la même rapidité, en sorte que s'il s'agit d'une lumière artificielle, l'instant de l'obscurité est indivisible de celui où elle s'éteint. Tant que le soleil reste sur l'horizon, ces émanations se succèdent, et leur expansion continue le jour; mais dès qu'il a disparu, une partie a été ab-

sorbée, l'autre réfléchie, l'expansion cesse, et la nuit étend ses voiles.

Les corps planétaires, emportés par le mouvement, mais retenus par l'attraction, circulent sans cesse dans le même cercle. Il n'en est pas ainsi des rayons lumineux ; leur nature les lance indéfiniment dans l'espace, où leur rencontre, à des distances variées, produit accidentellement ce qu'on appelle des étoiles filantes. Il paraît que ces rencontres, en se formant par masse, peuvent produire des centres d'attraction rayonnants, qui se renouvellent pendant quelque temps, mais qui finissent par s'épuiser faute d'alimentation régulière. Ces phénomènes présentent, pendant leur durée, toutes les apparences d'étoiles véritables, avec lesquelles on les a confondus (*). Il en parut une du temps d'Hipparque,

(*) Selon la Genèse, la création de la lumière est antérieure à celle du soleil, c'est une substance particulière dont le soleil n'est que le réceptacle. En effet, il paraît que les soleils, dans leurs rapports avec les planètes, envoient et reçoivent toujours la même quantité de mouvement ;

et deux autres se sont montrées depuis : la première le 8 novembre 1572, et la seconde le 30 septembre 1604; elles brillaient l'une et l'autre d'un éclat remarquable, et leur durée fut de seize à dix-huit mois. Les savants ont déclaré que c'étaient des soleils éteints, auxquels la chute de quelque comète avait momentanément rendu leur incandescence ; mais la coïncidence de soleils éteints, qui se trouvent justement sur la route d'une comète, offre peu de probabilité, quand aucune observation n'en constate l'existence ; car il ne reste en résultat qu'un phénomène réel et deux hypothèses créées pour l'expliquer. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'observation constate, au contraire, que la durée des véritables étoiles n'a pas de limites connues, et qu'aucun astronome n'avait vu en 1572 et 1604 les comètes dont on avait hypothétiquement supposé l'existence.

mais il n'en peut être ainsi des agglomérations lumineuses qui se forment accidentellement dans l'espace, et s'éteignent faute d'alimentation.

On a dit encore qu'au siége de Troie une étoile des Pléïades disparut ; mais ce fait, qui semble fabuleux, ne suffit pas pour qu'on puisse sérieusement en conclure l'extinction d'un soleil, qui eût entraîné l'anéantissement d'un univers. Sans doute il y a quelque chose de grand dans ces spéculations élevées, où l'homme, en s'emparant des astres, cherche à calculer la durée de leur immense avenir, lui dont l'existence sur la terre compte si peu de jours; mais elles enflamment l'imagination, et notre jugement s'égare aisément dès qu'il abandonne les observations positives.

En approchant deux charbons, placés dans le vide et mis en communication avec les pôles opposés de la pile voltaïque, on en voit les surfaces briller de la plus vive lumière, sans aucune diminution dans leur substance. Cette expérience a fait supposer que la lumière du soleil pourrait être aussi une lumière électrique qui ne consumerait pas l'astre dont elle émane. Cette opinion me semble erronée; car la brillante clarté,

manifestée dans cette occasion, est due, non pas à la décomposition du charbon, mais à celle du fluide électrique qui s'échappe des pôles voltaïques. En effet ce fluide est de tous les composés celui où les rayons solaires entrent en plus grande quantité, et dès lors on comprend que sa décomposition peut produire la plus vive lumière. Cette explication doit suffire à ceux qui admettent, ce que je crois démontré, que la substance lumineuse est un élément.

C'est la destruction des corps par la combustion qui nous a persuadés qu'elle était nécessaire à la production des phénomènes lumineux ; mais elle est sans application raisonnable au soleil, où tout s'explique naturellement, dès qu'il est certain que la lumière est un principe des choses.

La lumière et la matière sont l'origine du mouvement et de la consistance des corps, et nous ne sommes entourés, sur la terre, que de mixtes formés par leur union. Les variétés en sont innombrables ; on peut néanmoins les ranger en trois classes : les

fluides, les liquides et les solides. Dans les fluides le mouvement tient la matière en dissolution ; il l'agite sans cesse, et l'empêche de s'arrêter à aucune forme (*) ; dans les solides, au contraire, la matière absorbe le mouvement qu'elle renferme dans les formes qu'elle a adoptées ; quant aux liquides suspendus dans un état intermédiaire, un peu plus de mouvement les vaporise, un peu moins les solidifie.

Le premier composé que la lumière forme en s'unissant à la matière est connu sous le nom de fluide électro-magnétique ; c'est la portion de l'élément du mouvement que la terre s'approprie pour en faire son moteur particulier ; c'est en quelque sorte sa vie, car il la pénètre et la parcourt sans cesse. L'excès de mouvement fait disparaître la matière dans ce composé ; cependant sa vitesse est loin d'égaler celle de la lumière,

(*) Il s'agit ici principalement des gaz. Je parlerai en particulier des fluides incoërcibles, parmi lesquels on peut ranger la vie.

puisqu'elle ne fait parcourir à notre globe que vingt-cinq mille lieues par heure.

Le fluide électrique ne brise les corps les plus solides que parce qu'il y entre de la matière, tandis qu'avec la lumière toute espèce de choc est impossible, car tout y est mouvement.

La substance lumineuse est insaisissable; mais le fluide électrique offre quelque prise, la machine électrique s'en empare, et on peut le renfermer dans un tube de verre. La lumière électrique, comme toutes les lumières artificielles, est produite par l'expansion des rayons solaires qui se dégagent du fluide.

Tous les mouvements de la terre sont dus aux rayons solaires; et si elle conservait tous ceux qui s'y engagent, ils s'y accumuleraient et la dissoudraient bientôt; mais elle les absorbe et les exhale en quantité toujours égale. Notre globe reçoit la substance lumineuse, principalement entre les tropiques, et, après en avoir usé, il s'en débarrasse par les pôles magnétiques; de là

les courants magnétiques et la direction de l'aiguille aimantée qui devient verticale aux deux points où le fluide quitte la terre ; de là encore l'accumulation d'électricité et les fréquentes aurores boréales qu'on observe dans ces régions. Il semble qu'il est aisé de reconnaître que le fluide électro-magnétique n'est qu'une transformation de la lumière, puisqu'il parcourt la terre précisément dans la direction que le mouvement doit y prendre, après l'avoir pénétrée, et je pense qu'à cet égard tous les doutes disparaîtront dès qu'il sera certain que la lumière est un élément. Au surplus, les pôles magnétiques (c'est-à-dire les deux points de départ du fluide) sont en rapport avec le cercle que le soleil décrit sur la terre ; en sorte qu'on peut considérer l'écliptique, qui partage le globe en deux hémisphères, comme un équateur dont l'axe se termine aux pôles magnétiques, et qui diffère de celui de la rotation diurne, en raison des degrés que le soleil parcourt en passant d'un tropique à l'autre.

Dans l'origine, les pôles magnétiques se confondaient probablement avec ceux de la rotation diurne; car la terre, dont les rayons solaires sont l'unique moteur, devrait régulièrement tourner sur l'axe des deux points par lesquels ils s'échappent; il en résulterait l'égalité des jours et la perpétuité de la même saison. La différence entre les pôles magnétiques et ceux de la rotation diurne semble donc une anomalie due à une perturbation (*) que l'action des courants magnétiques qui parcourent notre globe doit insensiblement effacer (**).

L'action du soleil augmente l'intensité des courants magnétiques, et sert à expliquer les variations diurnes et annuelles de l'aiguille aimantée (***). Quant au galvanisme (qui n'est qu'un mode d'électricité), il présente un grand nombre de phénomènes

(*) Cette perturbation peut être le résultat du choc d'un corps céleste.

(**) Je soupçonne que c'est à cette cause qu'il faut attribuer le balancement de la terre sur son axe.

(***) On est parvenu, en Angleterre, à aimanter une ai-

qu'offrent les corps vivants, et l'on s'est assuré que les changements de température suffisent pour faire prendre aux corps des états galvaniques différents.

L'attraction manifeste dans le corps une puissance qui ne peut pas appartenir à l'inertie de la matière. Le soleil en est le centre ; elle semble résulter de l'action de la lumière, dont l'affinité élective avec la terre doit agir ensuite dans les composés à raison de leur masse et de leur distance (*). On sait, au surplus, que le fluide électrique attire le fer et une foule d'autres substances, et il me paraît démontré que la substance lumineuse domine essentiellement dans cette combinaison, où la matière disparaît sous l'excès du mouvement.

Les êtres organisés, destinés à croître et à périr, possèdent seuls la vie proprement dite ; cependant il existe une analogie re-

guille en faisant tomber dessus des rayons lumineux violets, séparés de la lumière au moyen du prisme.

(*) On ne doit pas oublier que le soleil est le centre de l'attraction de notre univers.

marquable entre la vie humaine et les phénomènes de l'électro-magnétisme. La terre le forme en s'emparant des rayons solaires qui la pénètrent, et deviennent la cause de ses mouvements. Ils s'arrêtent dans une foule de combinaisons, et s'exhalent en formant l'air atmosphérique qui entoure notre globe, comme une sorte de transpiration.

L'homme forme aussi sa vie avec les rayons solaires qu'il puise dans l'air, que sa respiration décompose. Elle nourrit l'organisation en circulant avec le sang, et produit la transpiration insensible où le corps se trouve plongé comme dans une atmosphère individuelle.

Le mouvement domine dans la composition de l'air; il s'y manifeste par des phénomènes d'élasticité, et y entretient une circulation interne qui forme sa sonorité et propage les sons.

Les corps sonores produisent du bruit et du son en proportion de ce que leur action porte plus ou moins sur la matérialité ou sur la puissance expansive de l'air. Les

vibrations de l'harmonica saisissent presque exclusivement cette dernière, et comme elle doit son mouvement à la lumière, qui forme aussi celui du fluide nerveux, il en résulte des sensations trop pénétrantes et souvent agaçantes. Par un effet opposé, le bruit matériel du canon fait quelquefois jaillir le sang des oreilles (*).

Les vents agissent de même sur la partie matérielle de l'air, et il est remarquable qu'en portant le son plus loin, il ne l'empêche pas plus que l'explosion du canon, de s'étendre en tous sens avec sa vitesse accoutumée.

Le mouvement, qui se trouve en état de continuité dans l'air, y propage les sons bien lentement, si on le compare à la marche des rayons solaires. Cependant il est dû à la même cause, et les phénomènes de la sonorité ont la plus grande analogie avec ceux de la lumière.

(*) Je rappellerai ici l'expérience du briquet pneumatique, où la compression met la lumière à nu, en agissant exclusivement sur la partie matérielle de l'air.

En effet, les rayons lumineux se croisent sans se nuire; ils peuvent être réfléchis comme les sons, et, dans certains cas, il paraît que les sons comme la lumière peuvent être soumis à la polarisation et à la double réfraction.

La lumière présente sept couleurs, de même la sonorité offre sept notes, et les sons se trouvent répartis dans l'ordre des couleurs; c'est-à-dire que l'étendue des bandes colorées du spectre solaire sont, entre elles, dans les mêmes rapports que les intervalles qui séparent les sons dans la gamme mineure.

Les couleurs n'apparaissent dans la lumière que lorsqu'un accident de réfraction les montre; de même la sonorité ne devient sensible dans l'air que lorsqu'un accident de vibration la manifeste.

La sonorité a cela de particulier, que vingt instruments d'accord donnent vingt sons de natures différentes; cela tient à ce que, dans la formation des sons, les vibrations de chaque corps sonore agissent plus

ou moins matériellement sur l'air, d'où résulte dans des proportions variées du bruit et du son, ce qui donne un caractère particulier à l'effet produit par chaque instrument. La substance lumineuse, en s'unissant à la matière, porte dans les composés le mouvement qui lui est propre. Nous l'avons vue circuler avec les fluides où elle domine, repousser la compression dans les gaz et agiter les molécules des liquides qui ne peuvent s'arrêter à aucune forme. Dans les solides, au contraire, la matière domine, et l'action des rayons solaires, en se renfermant dans la forme des corps, lui communique la puissance de revenir sur elle-même, quand une force étrangère l'a dérangée. Telle est la cause de l'élasticité des solides, et la trempe des métaux en offre la preuve. Comment, en effet, parvient-on à donner au fer la grande élasticité qu'il acquiert en devenant de l'acier? On le rougit à blanc, puis, en le plongeant dans un liquide, on force, par le refroidissement subit de ses molécules extérieures, une plus

grande quantité de calorique à se combiner dans le métal. Le contraire arrive quand ensuite on soumet l'acier à l'action du feu ; car le calorique surabondant que la trempe y avait fixé s'en échappe, et il ne reste plus que l'élasticité du fer (*). Je ne parlerai pas des liquides ; on sait qu'une augmentation de mouvement les fait passer à l'état de gaz, et qu'une diminution les solidifie.

Je viens d'exposer la théorie des principaux phénomènes de la physique, en me servant des propriétés de la lumière pour expliquer la chaleur, le fluide électro-magnétique, la sonorité des gaz et la formation de l'élasticité, tant dans les fluides que dans les solides. Ce système, dans sa simplicité, n'admet aucune hypothèse, tandis que, au contraire, les hautes théories actuelles ne reposent que sur des hypothèses créées pour le besoin d'explication, qu'el-

(*) Il ne faut pas oublier que, dans tous les corps, le calorique latent n'est que la lumière en état de combinaison. On verra plus tard que l'excitabilité musculaire n'est qu'un genre d'élasticité formé par la vie qui n'est elle-même formée que par une combinaison de la lumière.

les ne satisfont qu'imparfaitement, car elles n'arrivent pas au véritable nœud de la difficulté, qui consiste à rendre compte de la production des mouvements premiers.

J'ai sans doute commis des erreurs dans les détails; mais j'ai la conviction intime que je suis dans le vrai pour l'ensemble, et j'ose affirmer, au contraire, que si la science est dans le vrai pour les détails, elle est dans le faux pour toutes ses hautes théories. Et comment en serait-il autrement? Elle a toujours étudié la nature à contresens, en remontant des composés aux simples, ce qui nécessairement l'a conduite à chercher, dans les effets connus, l'explication des causes ignorées qui s'offraient plus tard. C'est alors que les savants ont eu recours à cette foule d'hypothèses qui ne prouvent rien que la mauvaise direction donnée aux travaux de ceux qui les ont créés. Je ferai observer, en terminant, que l'analogie qui a conduit à expliquer la lumière par les ondes d'un fluide élastique, est un puissant motif pour penser qu'elle contient

en elle-même le principe de l'élasticité.

Il ne faut pas oublier, non plus, que la théorie sur laquelle j'appelle l'examen s'appuie sur l'aspect de l'univers, sur les traditions de la plus haute antiquité, sur les livres sacrés et enfin sur nos sensations elles-mêmes. Il m'a fallu une conviction bien profonde pour me déterminer à combattre, à l'aide de la simple logique, les hautes théories de la physique; car les préjugés dont la raison triomphe le plus difficilement sont toujours ceux de la science; mais, pour juger la direction donnée aux premières études, j'en appelle au sens commun vulgaire, antérieur aux travaux des savants, et qui a dû guider leurs premiers pas.

Je n'ai pas prétendu faire un cours de physique, mais il m'a paru indispensable de donner une idée des éléments de la nature, avant de rendre compte de la formation de la vie humaine; car je suis convaincu que le peu de progrès qu'a jusqu'ici faits l'étude de l'homme est dû à son isolement de la physique, dont, au surplus,

les théories fantastiques ne lui offraient aucun appui solide. J'ai hâte d'arriver à l'objet spécial que je me suis proposé. Je crois pourtant devoir encore dire un mot d'un système de géologie qui semble généralement adopté, et dont les explications se rattachent, sous quelques rapports, à la psychologie physiologique.

On suppose que la terre dans l'origine a été fluide ; car une masse fluide s'aplatirait dans le sens de l'axe de sa rotation, et se renflerait sous l'équateur. Or, dit-on, notre globe a précisément cette forme, donc originairement il a été fluide.

Un grand nombre d'expériences attestent qu'à une certaine profondeur la chaleur de la terre varie peu; elle s'accroît d'environ un degré centigrade par trente mètres ; or, cette chaleur n'est pas en rapport avec l'influence des rayons solaires à sa surface; donc la terre possède en propre une chaleur originaire provenant d'un foyer central; car elle augmente à mesure qu'on pénètre plus avant.

De tout cela quelques savants ont conclu que notre globe pourrait bien être un soleil encroûté, que le froid doit un jour rendre inhabitable.

Cette opinion me semble peu fondée, et pourtant je ne doute pas que la terre n'ait plus de chaleur intérieurement qu'à sa surface; car elle s'empare de l'élément lumineux, et le travaille pour en faire son moteur particulier : c'est en quelque sorte sa vie, et toute vie produit de la chaleur. On se tromperait en supposant que l'influence de la lumière solaire sur les planètes se borne à leurs surfaces; puisque le fluide électrique et les courants magnétiques qu'elle forme parcourent la terre dans toutes ses profondeurs. Les dégagements d'électricité, si fréquents dans les chaleurs de l'été, prouvent assez que le fluide électrique n'est en effet qu'une transformation des rayons lumineux surabondants ou mal digérés. C'est la vie de la terre qui s'échappe au dehors. Je ne parlerai pas des volcans; mais on peut s'assurer que la

chaleur animale s'échappe aussi de tous les points d'irritation qui surviennent à la surface du corps.

On considère l'aplatissement de la terre aux pôles et son renflement à l'équateur comme un résultat de sa rotation quand elle était à l'état fluide; mais son mouvement diurne n'est que de neuf mille lieues par jour; tandis qu'on sait qu'un autre mouvement de vingt-trois mille lieues par heure l'emporte autour du soleil. On conçoit que l'effet du premier mouvement, comparativement si minime, aurait dû disparaître entièrement sous l'influence du second, quant à la forme qu'un globe fluide en aurait reçue. Ainsi la terre ne devrait pas, dans l'hypothèse donnée, avoir la figure ellipsoïde qu'elle offre; mais elle présenterait une tout autre configuration, et j'en conclus qu'elle a toujours été solide.

La chaleur dilate les corps, et en mécanique il est reconnu que la dilatation des rayons d'une roue en ralentit les mouve-

ments ; en sorte que si la terre a été incandescente, elle était à cette époque plus dilatée, et par conséquent sa rotation devait être moins rapide et ses jours plus longs. Cependant des observations astronomiques prouvent incontestablement que, depuis deux mille ans, le jour sidéral n'a pas varié d'un centième de degré. On s'est assuré que cette minime variation n'a pas été dépassée ; mais rien ne prouve qu'elle ait été atteinte. Ainsi il est établi, avec autant de certitude que les observations des hommes peuvent en donner, que depuis deuxmille ans la terre a le même mouvement diurne, et par conséquent le même volume et la même chaleur. Il me paraît donc à peu près démontré que la chaleur de notre globe a été de tout temps ce qu'elle est aujourd'hui.

Cette conclusion s'accorde avec ce que j'ai dit précédemment de la cause des mouvements et de la chaleur de la terre ; car si elle les doit aux rayons du soleil, qu'elle reçoit et qu'elle exhale en quantités tou-

jours égales, sa chaleur et son activité doivent rester invariables (*).

Les systèmes où la pensée s'élance ainsi, soit dans le passé, soit dans l'avenir, sont généralement plus ingénieux que solides. Cependant l'observation me paraît fournir en ce genre quelques inductions appuyées sur de grandes probabilités. Il est présumable, par exemple, que l'apparition de l'espèce humaine sur la terre ne remonte pas à beaucoup plus de sept mille ans, et que, antérieurement, cette planète était déjà habitée par les autres animaux, dont quelques espèces ont disparu. On peut en induire que le séjour des hommes ici-bas doit avoir un terme plus ou moins éloigné (**).

(*) Les calculs dont je me suis servi sont tirés de *l'Annuaire du Bureau des Longitudes*, an 1834, art. de M. Arago.

(**) On verra, dans la suite de cet ouvrage, qu'en établissant la ligne de démarcation entre l'homme et les bêtes, je donne les raisons qui m'ont fait penser que la terre n'est pas notre véritable patrie, tandis qu'elle me paraît être celle des autres animaux.

## DEUXIÈME PARTIE.

—

# CHAPITRE Ier.

### PREUVE DE L'EXISTENCE DE L'AME HUMAINE ET DE SON IMMATÉRIALITÉ.

Le système de physique que je viens d'exposer est le fruit d'une longue suite d'observations ; il me paraît simple, comme doit être celui de la nature, et sa marche exclut les hypothèses. Les idées principales qui lui servent de base sont aussi anciennes que le monde ; elles appartiennent à tous les hommes, et je ne ferai dans la suite qu'en déduire les conséquences en les appliquant à la psychologie physiologique. Mais avant d'expliquer les relations de l'âme avec le corps, il convient d'examiner les

principaux arguments de ceux qui nient son existence, et de leur opposer les motifs de ma foi à la dualité de notre être sur la terre.

Selon les matérialistes, l'être spirituel, qui n'aurait pas d'étendue matérielle, ne pourrait agir sur un corps, et ce que nous appelons âme n'est que le produit du mécanisme organique. Ils appuyent cette opinion sur la marche progressive de la nature, qui s'avance de l'élasticité des métaux à la contractilité végétale des sensitives, pour arriver enfin à la sensibilité animale. Ils font remarquer que les organisations suivent de même une marche progressive, en passant des végétaux aux animaux, de ceux à sang froid à ceux à sang chaud, et de ceux où le système nerveux commence à se former, jusqu'à l'homme, qui termine la chaîne des êtres. En quoi d'ailleurs, disent-ils, différons-nous des autres animaux? Ils pensent et agissent comme nous, nous naissons et mourons comme eux.

Tels sont les principaux arguments des

matérialistes. Je vais les discuter; j'exposerai aussi les motifs de ma conviction personnelle, et l'on verra dans la suite qu'une foule de phénomènes semblent la justifier.

Affirmer qu'un être spirituel ne pourrait pas agir sur la matière, c'est trancher la difficulté sans la résoudre. Nous avons vu, dans l'examen des théories physiques, que la lumière, quoique matériellement insaisissable, agit pourtant sur la matière, et l'on doit en conclure qu'en formant la vie humaine elle peut fournir à l'âme un intermédiaire qui la mette en rapport avec l'organisation. Vainement on suppose que l'intelligence est un produit organique; il n'en reste pas moins inconcevable qu'avec de la matière on puisse faire de la pensée; car le plus ingénieux mécanisme ne saurait changer la nature des choses.

En effet, la pensée n'appartient ni aux rayons du soleil, ni à la matière, et prétendre la faire résulter de leur réunion, ce n'est plus s'adresser à la raison, mais c'est proposer à notre foi un mystère aussi

inconcevable qu'aucun de ceux qu'on lui ait jamais offert.

Deux éléments physiques s'unissent dans la formation des corps; mais quelque variées que soient leurs combinaisons, elles ne produisent jamais que des agitations au dedans et des impulsions au dehors; car c'est tout ce qu'on peut obtenir avec de la matière et du mouvement. Il y a loin de là aux sensations et à la pensée; la raison est forcée d'en convenir et de reconnaître dans l'homme un être sensible et intelligent, qui juge d'après ses sensations en les comparant dans l'unité de son moi (*).

La nature s'avance, il est vrai, par des progressions ménagées, et semble s'être essayée dans l'organisation des autres animaux, avant de parvenir à celle de l'homme. Ils ont avec nous de nombreuses analogies;

(*) On a dit qu'il existait dans le cerveau un fluide qui sécrétait la pensée. Cette image, qui présenterait une âme sous un aspect nouveau, me semble assez mal trouvée; car le mécanisme nécessaire pour opérer une sécrétion ne s'accorde pas avec la nature des fluides.

mais prétendre juger d'après eux le principe de notre intelligence, c'est abandonner la base de nos connaissances et chercher à la placer dans des êtres inconnus. Il me semble évident que nous ne pouvons nulle part étudier notre âme aussi bien qu'en nous-mêmes, et que tous nos jugements sur celles des animaux se réduisent à des comparaisons avec nous. Où d'ailleurs a-t-on trouvé la preuve que les bêtes n'ont pas d'âme? Est-ce dans des opinions hasardées sans examen et lancées inconsidérement dans les discussions par un zèle religieux mal entendu? Mais quand on cherche la vérité et non le triomphe d'un parti, il faut abandonner des concessions irréfléchies et s'attacher au fond plutôt qu'à la forme de la discussion.

A quoi mène en effet la négation de l'âme des bêtes, acceptée comme preuve du néant de l'âme humaine? Elle ne jette aucune lumière sur la question, et se borne à mettre en évidence la faute que les adversaires des matérialistes ont commise, en

affirmant que les autres animaux n'ont pas d'âme.

Il semble que certains philosophes, en comparant l'homme avec la brute, ont moins cherché les dissemblances que les rapprochements. Ils ont placé la distinction dans l'étendue de l'intelligence, et, mettant en parallèle une bête intelligente, tel qu'un chien, avec un homme stupide, tel qu'un crétin, ils se sont ensuite demandé où se trouvait la supériorité (*)? J'ignore si de pareilles questions ont pour but la découverte de la vérité, mais elles me semblent peu propres à l'atteindre. C'est, d'ailleurs, moins la supériorité de l'intelligence qui nous distingue des autres animaux, que la différence des rapports qui la lient aux besoins de l'organisation.

Au surplus on essayerait vainement de confondre l'homme et la brute, car la

(*) La stupidité du crétin est très-probablement le résultat de l'abus que, dans les générations antérieures, les âmes ont fait des corps soumis à leur empire.

nature a tracé entre les bêtes et nous une ligne de séparation qu'on ne peut méconnaître, et qui nous range dans un ordre tout particulier. Chez les hommes l'intelligence commande et dispose du corps comme d'un instrument, dont elle use à sa volonté ; chez les bêtes, au contraire, c'est l'organisation qui domine, et l'intelligence ne s'occupe qu'à en satisfaire les besoins et les appétits. De là, la perfectibilité humaine, et l'état stationnaire des bêtes. En effet l'uniformité des produits est la conséquence forcée de cet asservissement aux besoins d'un corps, qui se répètent toujours les mêmes. Aussi les hirondelles construisent maintenant leurs nids comme elles les construisaient jadis, et comme elles les construiront à jamais(*).

Dieu, en envoyant dans le monde des

(*) Si l'on demandait par quelle disposition mécanique les hirondelles construisent leurs nids autrement que les fauvettes, je répondrais que je l'ignore ; mais la question n'est pas là, elle est dans l'uniformité constante des produits pour chaque espèce.

corps un esprit indépendant, et mettant une organisation matérielle à sa disposition, lui donna l'empire de la terre, où l'homme apparut il y a environ sept mille ans. Les autres animaux, qui l'y avaient devancé, durent fléchir sous sa domination; car il fut le roi de la création, du moment où la vie mit à sa disposition des instruments propres à l'asservir. Les bêtes, par cela même que leur organisation les possède, durent subir le joug de l'homme, qui possédait la sienne et pouvait en disposer pour agir en maître sur la leur (*).

Ainsi Dieu, en armant d'organes matériels une intelligence libre, et l'appelant sur la terre, y mit toute la création sous ses lois. Sans doute l'usage que l'homme a fait de ce bienfait le lui a souvent rendu funeste. Le suicide en est une triste preuve,

(*) Ce n'est pas à la forme des organes, mais à l'indépendance de sa volonté que l'homme doit sa puissance sur les bêtes, et cette puissance lui serait disputée par l'espèce, quelle qu'elle fût, qui serait de même appelée à posséder une organisation au lieu d'en être possédée.

et cependant, cette répudiation de la vie n'est qu'un acte de soumission absolue de l'organisation à une volonté qui la contraint à se détruire.

Le corps humain est loin d'être resté ce qu'il fut lors de sa création, et la liberté que nous avons d'en disposer, comme il nous plaît, l'a singulièrement altéré. Les générations qui se sont succédé ont à cet égard pesé les unes sur les autres, de tout le poids de leur indépendance. Les enfants ont recueilli les fruits amers des folies, des passions et des vices de leurs pères, et les transmettront un jour à ceux qu'ils appelleront sur la terre. De là, la variété infinie des formes humaines, et l'une des causes des maladies nombreuses qui nous affligent. Une foule d'organisations apportent maintenant en naissant des germes de destruction, et presque personne n'atteint le terme de l'existence commune fixé par la nature(*). Chez les ani-

(*) L'étendue de la vie des mammifères terrestres est

maux, au contraire, les formes varient peu, et les maladies sont rares; car leur intelligence sert toujours de la même manière des besoins toujours uniformes; mais quand ils passent sous notre domination, ils ne vivent plus pour leur organisation, mais pour nous. En effet, dans l'état de domesticité, nous arrachons les animaux à leur nature pour les soumettre à nos fantaisies; aussi leurs formes s'altèrent, et leurs maladies se multiplient. Ce que j'admire dans l'éducation qu'on parvient à donner aux bêtes, c'est l'habileté des instituteurs à s'emparer de la puissance du corps sur l'intelligence de leurs élèves, pour la détourner de ses voies, et les faire obéir aux volontés de l'homme. On a vu des chiens, tels que Munito, Fido et Bianco, calculer promptement et juste; mais rendez-les à l'état sauvage, abandonnez leur intel-

généralement de sept fois le temps de leur développement; ce qui, en le portant pour l'homme à quinze ans, donne cent cinq ans pour le cours ordinaire de la vie humaine.

ligence à l'empire de l'organisation, cette science d'emprunt disparaîtra, et Munito, Fido et Bianco recommenceront à giboyer et à faire ce que les autres chiens ont fait et feront à jamais.

Il me semble évident que les bêtes sont soumises aux appétits auxquels l'homme est appelé à commander. Leur corps possède leur âme, et la nôtre règle le destin du corps qu'elle gouverne. La première conséquence de cet ordre de choses est que les autres animaux doivent forcément rester stationnaires, tandis que les hommes, au contraire, sont essentiellement progressifs. En effet, comme je l'ai déjà fait remarquer, l'asservissement de l'intelligence à une organisation dont tous les besoins se répètent les mêmes doit constamment amener, dans chaque individu, des produits à peu près identiques; tandis qu'au contraire l'intelligence qui possède l'organisation doit en varier l'usage et multiplier ainsi la diversité des produits. De là, l'état stationnaire des bêtes et la perfectibilité de l'homme.

La différence des langues en est une preuve; car si l'intelligence humaine n'eût été destinée qu'à servir les besoins de l'organisation, le langage des peuples, comme celui des bêtes, eût été partout le même; mais chacun se sert de l'organe de la parole et en modifie les sons à sa fantaisie, et la diversité des mots répondrait à celle des volontés, si le besoin de communiquer ses pensées ne nécessitait l'usage d'un langage commun. Ainsi la dispersion des hommes sur la terre a dû multiplier les idiomes (*), et l'on peut affirmer que c'est l'écriture et surtout l'impression qui ont fixé les langues; et combien encore ne varient-elles pas chaque jour? Chez les bêtes l'uniformité du langage serait un phénomène inexplicable s'il ne trouvait pas sa solution dans l'asservissement de leur intelligence à une organisation

(*) On a prétendu expliquer la diversité des langues, dans la Bible; mais la diversité des écritures aurait autant besoin d'explication, si elle n'était la conséquence naturelle de l'emploi varié que des intelligences libres doivent faire des organes que la vie met à leur disposition.

qui en exige toujours les mêmes services.

La parole qui porte hors de nous l'expression vivante de nos sentiments et de nos pensées est un besoin de l'âme, qu'elle satisfait en disposant habilement de l'aptitude de notre voix à produire des sons et des articulations. L'organe ne manque pas aux bêtes, et pourtant jamais elles ne parleront ; car leur organisation n'a pas de nécessité qui puisse commander un tel service ; aussi leur voix ne fait qu'exprimer des appétits ou des souffrances ; c'est le cri du plaisir ou de la douleur.

Le chant des oiseaux a de la mélodie, mais il se répète toujours le même ; c'est un besoin que la saison des amours renouvelle chaque printemps. L'homme, en créant la musique, ne s'est pas borné à varier jusqu'à l'infini les modulations de sa voix ; il a encore fait chanter une foule d'instruments, et produit, avec de la mélodie et des accords, des effets propres à émouvoir l'âme, et que des appétits physiques ne sauraient inspirer.

Les mêmes observations s'appliquent à

l'art d'écrire, art peut-être plus admirable que la parole; car l'instrument que l'intelligence y emploie est une création qui lui appartient tout entière. Eh quoi! disait un sauvage à un explorateur des déserts américains, ces paroles, expressions si fugitives de mes pensées, pourront encore, au moyen des lignes que tu traces, se répéter sur la terre, long-temps après que je n'y serai plus. Telles sont, en effet, les merveilles de l'écriture; elle nous permet de converser avec ceux qui ne sont plus, en nous transmettant vivantes les pensées des générations qui nous ont précédés sur la terre. La peinture, la sculpture, en un mot, tous les arts et toutes les sciences prouvent que l'intelligence de l'homme dispose des organes à sa volonté, et, comme les connaissances acquises avec ces instruments demeurent propres à l'âme, elle peut les transmettre de génération en génération et reculer ainsi les bornes du savoir.

Chez les bêtes, au contraire, le perfectionnement est impossible, puisque leur

intelligence, esclave asservie aux besoins du corps, n'a par elle-même aucune inspiration, et, par conséquent, ne possède aucune connaissance en propre. Dans cet ordre de choses, les temps s'écoulent sans apporter de changement; car les générations ne se transmettent que des organisations semblables, dont les besoins se reproduisent toujours les mêmes. L'âme des bêtes paraît attachée de tout temps à la terre, par cela même qu'elle ne fait que servir les appétits du corps et veiller à sa conservation. Notre âme, au contraire, semble appelée momentanément ici-bas; elle sent qu'elle a une autre patrie, et, dans l'apparition des générations humaines qui successivement ont possédé la terre, toutes y ont laissé des traces de leur indépendance. Il est remarquable que la fièvre du pouvoir, inconnue aux autres animaux, travaille sans cesse notre espèce; aussi jamais l'homme n'a déployé plus d'intelligence que dans l'art de la destruction, et la guerre a été de tous temps l'objet de ses plus profondes médi-

tations. Je ne dirai rien de la diversité de nos vêtements, ni de nos maisons, dont l'architecture varie sans cesse; mais je ne puis entièrement passer sous silence les gouvernements et les lois, non seulement exclusivement réservés à l'espèce humaine, mais qui sont pour elle une nécessité.

On conçoit que chez les bêtes, où l'organisation détermine les actions de chaque individu, il n'y a place pour aucune loi conventionnelle; car c'est la nature physique qui décide de tout; mais dès qu'au contraire l'intelligence dirige les appétits, il faut que des lois convenues règlent les rapports des esprits indépendants et régissent leurs associations. Ainsi les bêtes, comme les végétaux, ne connaissent pour régulateurs que les attractions organiques; tandis que chez les hommes, où le physique obéit, les gouvernements sont une nécessité, soit qu'ils soient institués pour le bonheur général, soit qu'ils aient pour but l'avantage de quelques uns; car, dans tous les cas, la volonté qui commande doit se

manifester aux peuples qu'elle régit (*).

Je viens d'exposer quelle est, dans mon opinion, la véritable ligne de démarcation tracée entre les bêtes et nous. Peu importe que dans certains individus l'intelligence soit plus ou moins développée. Quelques faits isolés ne changent pas les lois de la nature, qui asservissent les bêtes aux besoins de leur organisation ; tandis que l'homme commande à la sienne, et n'apparaît un moment sur la terre que pour y régner en maître.

Au surplus, je ne vois pas ce qui pourrait mériter la confiance que beaucoup de gens accordent au système des matérialistes ; car la matière est ce que personne ne connaît ; c'est un mot sur lequel on discute depuis des siècles, et qui n'est, en résultat, qu'une étiquette attachée en physique à l'ignorance des causes.

(*) Swedenberg assure que même dans les enfers il existe des gouvernements, et cela doit être ; car c'est un résultat de la nature de l'âme humaine qui ne change pas.

Sentir et penser sont les facultés de l'être spirituel ; elles ne sont que parce qu'il est, et l'organisation ne fait que leur prêter son secours pour les mettre en rapport avec le monde matériel. Si l'intelligence appartenait au corps, comment séparerait-elle ses produits du temps et des circonstances où il reste placé ? Comment l'âme vivrait-elle (car pour elle vivre, c'est sentir) dans un passé qui n'est plus, ou dans un avenir qui n'est pas encore ? Comment les fictions de l'imagination pourraient-elles émouvoir notre sensibilité, au point de l'arracher à la matérialité présente, pour l'entraîner dans des régions qui n'existeront jamais.

Tout ici-bas signale dans l'homme la dualité de son être ; les mouvements de sa physionomie en offrent la preuve complète, quand ils peignent au dehors des sentiments contraires à ceux qui l'agitent intérieurement ; car si la volonté fait ainsi mentir les traits, c'est qu'elle appartient à une intelligence distincte de l'organisation dont elle dispose. De là ces perfidies muettes,

plus trompeuses que la parole, et qui seraient impossibles si l'âme n'était unie au corps par un intermédiaire qui lui obéit.

Que faisons-nous, en effet, en donnant à notre figure une expression opposée à nos sentiments? Nous séparons l'état de notre être moral de celui de notre être physique. Il est donc évident qu'ils sont distinctement deux, et que le lien qui les unit fait exécuter à l'un les déterminations de l'autre (*). Ce lien c'est la vie; elle seule nous ouvre le monde matériel, en nous prêtant l'usage des organes corporels dont la mort nous prive plus tard, en sorte que notre âme ne conserve ensuite aucun moyen de rapport direct avec la terre.

L'existence de l'homme en ce monde présente donc, à celui qui la veut étudier, une division naturelle : l'âme, la vie et le corps.

L'âme est un être simple, puisque c'est

(*) La mort met fin, chez l'homme, à cette dualité d'être, et l'âme, rendue à sa simplicité, n'a plus qu'une physionomie qu'elle ne peut cacher; et, dans ce sens, le mensonge lui devient impossible.

en comparant ses sensations dans l'unité de son moi qu'elle acquiert toutes ses connaissances. Quant au corps et à la vie, ce sont des composés, et pour les étudier il faut remonter aux éléments qui les forment.

## CHAPITRE II.

### NOTIONS NATURELLES SUR L'EXISTENCE DE DIEU.

Lorsqu'on cherche à pénétrer jusqu'à l'origine des choses, la pensée d'un Dieu créateur s'offre naturellement à nos méditations. L'homme, frappé du spectacle que l'univers déploie à ses yeux, se demande à lui-même quel peut être l'auteur de tant de merveilles? Il sent qu'un hasard aveugle n'a pu produire les mouvements réguliers et périodiques des astres. L'ordre et l'immensité des œuvres supposent une intelligence infinie, jointe à un pouvoir sans bornes. La raison le reconnaît, et notre cœur, d'accord avec elle, s'élève vers son auteur pour proclamer l'existence de Dieu. L'âme humaine sent qu'elle est créée pour l'adorer, car elle y trouve un bonheur ineffable; elle l'admire dans l'aspect des cieux, et, jugeant de la divinité par les facultés

qui la lui font connaître, elle la regarde comme la bonté et l'intelligence suprêmes.

Telles sont nos notions sur la nature de Dieu. La raison nous dit encore qu'il est essentiellement infini ; mais elle ne nous apprend pas ce que c'est que l'infini ; car, en toutes choses, ce mot n'est qu'un nom donné aux limites de nos conceptions, c'est un abîme que notre intelligence ne peut franchir, et dont nous n'avons qu'une idée négative.

Les merveilles de la création révèlent à la faiblesse humaine ce qu'elle peut concevoir de l'immensité du créateur. Quel homme, au milieu d'un beau jour, contemplera sans admiration la majestueuse unité du soleil, ce centre de vie et de lumière? Quel homme, dans le silence des nuits, élèvera ses regards vers cette multitude d'étoiles dont les rayons arrivent jusqu'à nous, sans être frappé de l'ordre invariable qui régit cette création sans fin? A la vue de la quantité prodigieuse des soleils brillants dans l'espace, l'imagination s'effraie du

nombre de ceux que nous dérobe la faiblesse de nos yeux. La pensée se perd dans l'immensité, et l'âme, accablée par la présence de l'infini, ne se trouve plus elle-même, et semble s'anéantir devant ce grand spectacle. Pour sortir de cet état d'annulation, l'homme, qui vient d'échapper à ses propres regards, a besoin de s'élever vers celui qui lui donna le sentiment et la pensée. C'est en adorant de tout son être l'être infini qui le créa, que l'homme, plein de ses nobles facultés, sent qu'il est toujours en présence de Dieu, et reconnaît que la merveille de la création des globes n'a rien d'aussi sublime que la création de l'âme humaine.

En effet, les astres, privés d'intelligence, ne sont, dans leurs courses éternelles, que d'insensibles témoins du pouvoir qui les créa. L'âme humaine, au contraire, puissante et libre dans sa volonté, jouit d'elle-même et des autres; elle embrasse l'immensité dans sa pensée, et possède ses semblables par son amour et Dieu même par l'adoration.

## CHAPITRE III.

### DES FACULTÉS DE L'AME HUMAINE.

Sentir et penser sont des facultés que notre âme exerce sur la terre tant que la vie la retient dans un corps. Ces facultés sont spirituelles, et, par leur nature, diffèrent tellement des propriétés de la matière, que l'accès leur en serait impossible sans le secours des organes. Sans eux, en effet, tous les efforts de la volonté ne dérangeraient pas un atôme.

L'âme humaine semble donc une étrangère sur la terre, retenue dans un monde nouveau. Le corps lui prête des organes pour l'apercevoir, et la vie lui donne le moyen d'en faire usage. Mais en lui ouvrant le monde matériel, elle lui ferme le monde spirituel ; car, ici-bas, la sensibilité de l'âme, enveloppée dans la vie, ne reçoit

de sensations que celles dues aux impressions qu'elle lui transmet. Dans cet ordre de choses, l'intelligence, préoccupée par la nature des objets qui désormais l'affectent exclusivement, se fait illusion et ne conçoit d'existences que celles avec lesquelles ses nouvelles sensations la mettent en rapport.

Cependant les facultés spirituelles, qui n'ont aucune action immédiate sur la matière, manifestent, par là, une nature essentiellement différente. Les métaphysiciens ont peut-être, dans leurs études, trop multiplié les distinctions; il en est résulté un langage souvent obscur et des subtilités fatigantes. Je n'entrerai pas dans ces détails, et je signalerai seulement dans l'âme deux natures de sensibilité.

En effet, la faculté de sentir a deux usages; elle nous rend aptes à recevoir des sensations, et capables d'aimer et de haïr. Nous n'éprouvons d'affections que quand on peut nous les rendre, et rien ne nous en inspirerait sur la terre s'il ne s'y trouvait près

de nous des êtres susceptibles de passions. C'est la volonté de servir ou de nuire qui développe en nos cœurs une volonté analogue ; et cet échange de sentiments, quoiqu'il ne se manifeste, en ce monde, que par l'intermédiaire des corps, n'en appartient pas moins exclusivement aux âmes.

Il est nécessaire, dans l'étude de la psychologie, de bien distinguer l'usage de ces deux natures de sensibilité ; car les sensations de la sensibilité sensuelle nous arrivent du dehors, tandis que les émotions de la sensibilité morale naissent intérieurement. Les premières sont dues à l'action du corps sur l'âme, et les secondes, à la réaction de l'âme sur le corps. La vie, en leur servant d'intermédiaire, se partage aussi en deux modifications, dont l'une appartient au mouvement organique, et l'autre obéit à la volonté.

La première de ces modifications vitales est connue sous le nom de *fluide nerveux*. Il met notre sensibilité sensuelle en rapport avec l'affectibilité organique, et, comme je

l'ai dit, il ouvre par là notre faculté de connaître au monde des corps, et la ferme au monde spirituel. Le contraire arrive à l'instant de la mort; aussi tout à coup la terre disparaît à nos yeux, et notre âme retrouve sa véritable patrie.

Tant que nous sommes ici-bas, notre sensibilité sensuelle, enveloppée dans le fluide nerveux, ne s'exerce qu'à l'occasion des objets terrestres, dont il traduit les impressions en sensations que notre âme reçoit aussitôt (*); tandis que les émotions de l'âme, en se communiquant à la vie, sont traduites en mouvements physiques pour le corps.

Au surplus, on reconnaîtra, pour peu qu'on veuille y réfléchir, que l'union d'une âme avec un corps ne pouvait se faire sans

(*) Cette traduction n'est pas toujours assez rapide pour ne pas laisser apercevoir d'intervalle, et, souvent même, l'âme, pour bien comprendre l'impression organique, est contrainte de l'examiner plusieurs fois. C'est une des causes qui distinguent les hommes à réparties vives, de ceux à réflexion lente.

associer, d'une part, la sensibilité sensuelle à l'affectibilité organique, et, de l'autre, sans donner à sa volonté un moyen d'agir sur la matière. Ainsi, pour quiconque reconnaît la dualité de notre être, la nécessité des deux modifications vitales que je viens de signaler est démontrée. Cette division conduit à une observation dont on peut, je crois, tirer un enseignement utile; car les deux natures que réunit l'homme sur la terre se réfléchissent dans la vie qui leur sert de communication.

En effet, les émotions de la sensibilité sensuelle, dues aux relations du corps avec l'âme, portent, dans leurs excès, un présage de destruction que manifeste la lassitude qui les suit; tandis qu'au contraire, l'amour, la haine, l'ambition et toutes les passions, en réagissant de l'âme sur le corps, semblent, dans leur énergie, ne pas connaître de limites, et nous donnent le sentiment de l'immortalité.

Les sensations de la sensibilité sensuelle nous attachent à la terre, et bornent nos

désirs aux intérêts matériels de la vie; nos affections morales, au contraire, nous les font souvent oublier et nous atteignent quelquefois avec tant de puissance, qu'une mort soudaine en est le résultat; car c'est ainsi qu'on meurt de douleur ou de plaisir(*). L'homme, dont l'intelligence s'est développée dans l'étude des hautes sciences dues à la sensibilité sensuelle, telles que les mathématiques et l'astronomie, conçoit difficilement, pour l'ordinaire, la spiritualité de son âme, tandis que celui que des affections morales dominent la sent davantage et la comprend mieux. Cela vient de ce que le premier nourrit ses pensées dans les relations du corps avec l'âme, et le second dans celles de l'âme avec le corps (**).

La sensibilité sensuelle est passive, et

(*) J'ai lu dans des Annales de médecine qu'un père, ayant perdu, dans la fleur de l'âge, une fille unique qu'il aimait tendrement, voulut la voir encore avant qu'on l'ensevelît; ses yeux se fixèrent immobiles sur cet objet de douleur, et il tomba sans vie auprès d'elle. L'autopsie ne fit connaître aucune trace de lésion.

(**) Les sciences exactes ne procèdent que par une appli-

notre volonté a peu d'empire sur les sensations qu'elle nous procure; car le fluide nerveux, auquel nous les devons, est soumis aux lois d'une circulation organique qui appartient exclusivement au corps.

La sensibilité morale, au contraire, est active; elle reçoit l'influence de la volonté et lui obéit jusqu'à un certain point, en sorte que nous pouvons en diriger l'emploi, soit en nous y livrant, soit en nous y refusant.

L'amour, la haine et toutes nos passions sont des usages différents que nous faisons de notre sensibilité morale. Nos pensées l'excitent et l'alimentent, et la volonté de l'homme peut ainsi en disposer dans les sentiments de son choix, et la refuser aux autres dont, à la longue, il finit par devenir incapable.

Sentir, c'est exister passivement; mais

cation sèche et rigoureuse de l'intelligence à l'exploration du monde physique. Il n'en est pas ainsi de la poésie et des arts, qui s'adressent souvent à la sensibilité morale.

pour l'âme humaine, aimer ou haïr c'est vivre, c'est faire un usage actif de son existence ; et l'âme est libre, non pas d'exister, puisqu'elle est immortelle, mais de donner à son existence l'emploi que sa volonté détermine. Cet emploi doit faire un jour sa félicité ou son malheur ; car l'état de l'âme constitue le paradis ou l'enfer. Nous apportons sur la terre des facultés qui s'y développent ; nos sentiments forment notre vie morale, nos pensées s'en emparent et les excitent ; mais notre volonté, libre dans son choix, se décide pour le bien ou pour le mal, et par là accroît, en elle-même, les sentiments généreux et bons, ou l'égoïsme et la perversité.

La mémoire est une réaction de l'intelligence sur la sensibilité ; plus elle est puissante, et plus les sensations reproduites ont de vivacité (*). L'âme trouve toujours en

(*) S'il existait pour l'âme des souvenirs antérieurs à la formation du corps, elle les conserverait en puissance ; mais l'exécution en serait suspendue tant qu'elle resterait en ce monde ; car le travail de la mémoire se fait dans

elle les éléments nécessaires pour retracer les faits et les lieux, et ses souvenirs n'ont, sous ce rapport, d'autres bornes que celles élevées par le temps et la destructibilité des organes. Il n'en est pas de même de la sensibilité morale, dont les souvenirs consistent à reproduire l'émotion des sentiments éprouvés jadis, ce qui devient impossible quand des habitudes opposées les ont éteints dans leur source.

Un vieillard égoïste ne se rappelle plus les affections généreuses de sa jeunesse, et si sa mémoire lui retrace encore les circonstances de ses premières amours, c'est dépouillées du charme qui les ennoblissait alors. Les actions qui honorèrent les jours de son printemps lui paraissent sans motif, et, parce qu'il s'est rendu incapable d'éprouver les sentiments qui le déterminèrent autrefois, il les regarde comme autant de

le cerveau, dont l'affectibilité serait étrangère aux sensations qu'il s'agirait de reproduire. C'est par cette raison que les somnambules, en rentrant dans la vie ordinaire, perdent les souvenirs de l'état lucide.

folies; car, pour l'homme déchu, tout se réduit à ce qui lui reste.

La mémoire du cœur fait revivre les amours du temps passé; mais quand notre sensibilité morale s'est éteinte, le souvenir des faits ne la ranime plus, et nous nous rappelons les circonstances et les sensations sans retrouver la tendre émotion qu'elles éveillèrent en nous. L'homme, pendant son séjour sur la terre, excite et développe les sentiments de son choix; ils deviennent l'unique mobile de ses actions et décident de son avenir; car, en passant d'un monde à l'autre, ils restent ce qu'il les a faits.

Nous sommes moralement libres, et nous en trouvons la preuve dans notre propre conscience; car nous sentons notre liberté comme nous sentons notre existence. Sous le rapport de la sensibilité sensuelle, nous cherchons le plaisir et fuyons la douleur, et par conséquent le but n'est jamais douteux; mais nous pouvons nous tromper dans le choix des moyens, et c'est là que

se place l'acte de notre volonté; les autres animaux participent à ce genre de liberté, et c'est, parce qu'avant d'agir, ils jugent aussi de ce qu'ils ont consécutivement à espérer ou à craindre, qu'on parvient à les dompter.

La sensibilité morale crée pour l'homme un intérêt d'un autre ordre; nous lui devons la science du bien et du mal, du juste et de l'injuste.

Les souffrances d'autrui affligent l'âme humaine parce qu'elle trouve en elle-même un sentiment d'amour pour les autres. Ce sentiment fait notre félicité et nous intéresse à tous les êtres sensibles; car il descend jusqu'aux animaux avec une bienveillance pleine de charmes; mais c'est surtout dans nos rapports avec nos semblables, qu'il nous fait éprouver ses douces étreintes. Des liens invisibles, mais réels, unissent tous les hommes; nous partageons leurs douleurs dès qu'elles nous sont connues, et la conscience que notre nature nous donne des maux qui peuvent nous affliger, devient pour nous la mesure de

ceux que les autres ont à craindre. Dieu, en plaçant ainsi dans la sensibilité de chaque homme un appréciateur des plaisirs et des souffrances de tous, leur donna le sentiment de l'égalité de leurs droits et l'idée du juste et de l'injuste. Nous sommes naturellement équitables dans tout ce qui ne nous concerne pas personnellement; mais, dès que notre intérêt nous place entre l'amour de notre individualité et celui de nos semblables, nous avons un choix à faire, et, dans ce choix, nous sommes iniques, justes ou vertueux.

On vient de voir comment la volonté de l'homme se forme par l'usage de sa raison ; mais il arrive souvent que nos déterminations précèdent nos jugements. On voit naître alors, dans le bien comme dans le mal, la prudence ou l'imprudence, selon que la raison ou l'imprévoyance ont dominé dans nos résolutions.

Je borne ici les réflexions que m'a fournies un premier examen des facultés de l'âme humaine. Sans doute, cet exposé est

bien incomplet; mais j'ouvre à l'exploration une route nouvelle, et le peu de mots que j'ai dit me semble suffire pour en signaler les points de départ. On a vu que notre pélerinage sur la terre avait pour objet de déterminer la nature de nos sentiments : ma confiance en Dieu me donne l'espoir que le principe du mal peut ainsi s'anéantir, mais que le germe d'un retour au bien ne périt jamais entièrement.

## CHAPITRE IV.

APERÇU DE LA STRUCTURE DU CORPS HUMAIN : SES MOUVEMENTS SONT VOLONTAIRES, ORGANIQUES OU CONVULSIFS.

Le corps humain se compose de parties molles et de parties solides qui lui servent de point d'appui. Nous connaissons tous sa structure extérieure. Les chairs se divisent en portions séparées, qui forment chacune un muscle particulier.

La charpente osseuse se divise de même en plusieurs os, unis ordinairement par des articulations plus ou moins mobiles; la plupart des muscles s'attachent par leur extrémités à différents os; ces muscles, en se contractant, se raccourcissent; leurs extrémités se rapprochent, et par conséquent aussi les os auxquels elles sont fixées : c'est par ce mécanisme que nos membres exécutent leurs divers mouvements.

Notre volonté n'agit sur les muscles que par l'intermédiaire des nerfs; ceux-ci sont des espèces de filets d'une couleur blanchâtre, analogue à la substance du cerveau, avec lequel ils communiquent, car il est le centre de la circulation nerveuse.

Les mouvements du corps humain sont volontaires, organiques ou convulsifs. L'âme, par l'intermédiaire des nerfs, fait exécuter les mouvements volontaires; les mouvements organiques sont dus à l'action de la vie; et l'on nomme mouvements convulsifs tous ceux qui sont déterminés par une cause de perturbation quelconque.

Les mouvements convulsifs se manifestent dans quelques végétaux, tels que les sensitives; les mouvements organiques appartiennent à tous les êtres vivants; et quant aux mouvements volontaires, ils résultent d'une détermination de l'âme, et sont l'apanage exclusif des animaux.

## CHAPITRE V.

### IDÉE GÉNÉRALE DE LA VIE.

La vie en elle-même n'est rien autre chose que la portion du mouvement élémentaire dont chaque être s'est emparé pour en faire le moteur de son mécanisme organique et la cause de sa chaleur individuelle.

Le mouvement et la matière se combinent dans tous les corps, et la chaleur n'est que le premier mode d'agitation produit par leur mélange : aussi elle se manifeste dès que les rayons solaires rencontrent la terre, et toutes les fois que la combustion les dégage d'un composé. J'ai précédemment expliqué ce phénomène, en faisant remarquer que c'était la lumière en état de combinaison que les savants avaient désignée sous le nom de calorique latent, discret, etc. (*).

(*) La chaleur produite par la combustion est essen-

Chaque être pour composer sa vie puise dans la masse une quantité de mouvement élémentaire convenable à sa nature particulière, et produit, en s'en emparant, une chaleur qui lui est propre; car il la forme en modifiant la substance lumineuse, qu'il individualise à son usage. Il n'en est pas de même de la chaleur extérieure; elle pénètre les corps sans leur appartenir et sans devenir la puissance motrice de leur travail interne. Le mouvement de la chaleur vitale met en jeu le mécanisme des organisations, pour produire le bois des arbres et la chair des animaux. Considérés sous ce rapport, les êtres vivants offrent une innombrable variété de fabriques, où les rayons solaires modifient la matière en se combinant avec elle. En effet, c'est ainsi que tous les corps développent et entretiennent les solides et les liquides dont ils sont formés.

tiellement motrice : il faut en conclure que le calorique latent était le mouvement en état de combinaison. S'il en était autrement, où prendrait-il la force impulsive que son expansion manifeste?

Chaque organisation renouvelle sa vie par une décomposition de mixtes : un chêne, par exemple, s'approprie de cette manière une certaine quantité de rayons solaires, qu'il puise dans l'air et dans l'eau qui l'alimentent. La circulation de la sève entraîne ensuite ces rayons ainsi *végétalisés*, jusqu'à ce qu'une partie se fixe dans la formation du bois, tandis qu'une autre vaporise les liquides et s'exhale comme une sorte de transpiration dont l'arbre est environné.

Il en est de même de l'homme : nous décomposons l'air en le respirant, nous le brûlons (*) pour nous emparer des rayons solaires qu'il contient, et que la combustion en dégage; ils se mêlent et circulent avec le sang qui les verse dans le système de la nutrition des organes, en sorte que chaque fibre en reçoit l'action particulière à laquelle sa nature la rend propre (**). Une partie du

(*) L'acide carbonique que la respiration exhale prouve qu'il s'opère une sorte de combustion dans la poitrine.

(**) L'excitabilité musculaire est un genre d'élasticité produite, comme celles des solides, par le mouvement

mouvement ainsi *animalisé* se fixe dans les divers produits que le corps humain fabrique, tandis que l'autre s'échappe en nous entourant d'une atmosphère de vapeurs.

Chaque organisation s'empare d'une quantité de mouvement toujours égale; elle ne peut, dans la décomposition des mixtes, en dégager ni plus ni moins; car, à cet égard, sa puissance est déterminée par sa nature (*): aussi la chaleur vitale des individus est susceptible de peu de variations; elle a chez

qui s'est combiné avec la matière dans la forme du corps. L'excitabilité organique constitue la vitalité de l'individu; elle varie dans les corps, et cela tient à ce qu'ils ont originairement combiné plus ou moins de mouvement lors de leur formation.

(*) Par cette raison, si l'air extérieur a une température plus élevée que la vie humaine, la respiration n'en extrait que 32 degrés, et forme la chaleur vitale au dessous de celle de l'atmosphère; tandis que, si l'air est plus froid, elle en dégage toujours le mouvement à 32 dégrés, et produit, par conséquent, une chaleur plus élevée : cela continue ainsi jusqu'à ce que l'intensité de la chaleur ou du froid arrive au point de détruire l'organisation ou d'en arrêter le mécanisme.

l'homme une activité évaluée de 30 à 32 degrés.

Si la chaleur extérieure est en harmonie avec l'action de la vie, elle favorise le jeu des organes; mais quand elle est plus forte que leur agrégation n'est résistante, elle devient destructive, et l'individu meurt. La mort arrive encore quand le froid est excessif; car il soutire la chaleur vitale à mesure qu'elle se forme, et finit par arrêter le mouvement organique qui la reproduit.

Je l'ai déjà dit, on peut considérer les êtres organisés comme autant de fabriques dont la vie met le mécanisme en jeu, et, sous ce rapport, la vie n'est rien autre chose que la cause du mouvement et de la chaleur individuelle : elle est formée par les rayons solaires, alors qu'ils circulent encore avec les liquides qu'ils vaporisent (*); car, dès qu'ils sont entrés dans la formation du bois des arbres ou de la chair des animaux, ils s'y

(*) Les liquides sont par leur nature dans une sorte d'état de combinaison imparfaite, dont le mouvement s'échappe sans cesse.

arrêtent, la chaleur cesse, ils ne sont plus la vie. Aussi la mort amène-t-elle le refroidissement des corps, quelle que soit la quantité de rayons lumineux qu'ils continuent à recéler en état de combinaison, et que la combustion peut en dégager.

La vie proprement dite est donc, chez l'homme, cette portion du mouvement élémentaire animalisée dans la respiration, et qui circule ensuite emportée par le sang. Il est remarquable que les livres hébreux placent de même la vie dans le sang des animaux.

L'organisation humaine, comme toutes les machines imaginables, trouve en dehors d'elle-même la cause de son activité interne; seulement elle se l'approprie en individualisant le mouvement, que sa respiration puise dans l'air; tandis que le mécanisme des machines inanimées est mis en jeu par un moteur qui leur donne l'impulsion sans jamais s'identifier avec elles.

La simplicité de ces explications contraste avec la définition embarrassée que les physiologistes donnent de la vie; selon eux, elle

se compose de l'ensemble du jeu des fonctions organiques : étrange confusion des effets et des causes, qui nous montre les impulsions à la place du mouvement qui les produit. On n'arrive à de pareilles méprises qu'à l'aide de pénibles efforts ; mais il faut renoncer aux explications, ou présenter les résultats comme des causes, quand la science s'arrête à l'examen du mécanisme des phénomènes. C'est ainsi qu'on est parvenu à exclure l'âme des systèmes physiologiques. Il semblerait que certaines gens portent dans l'étude de l'homme la triste conviction que le matérialisme est son histoire, tandis que le spiritualisme n'en serait que la fable (*).

Quelques personnes confondent encore l'impulsion vitale avec l'action spirituelle, et supposent que nous devons le mouvement des fonctions organiques à la présence de l'âme ; mais, dans le sommeil, où la vo-

(*) Sans doute la vérité doit passer avant toute autre considération, mais donner d'avance à l'étude une direction déterminée, c'est préjuger la question au lieu de l'éclairer.

lonté abandonne le corps à lui-même, chacun peut s'assurer que le jeu du mécanisme intérieur continue : d'ailleurs les végétaux le possèdent comme nous, et il est évident que l'action spirituelle leur est étrangère.

Jusqu'ici la physique n'offrait aucune base sur laquelle on pût asseoir la physiologie, et les travaux de celle-ci se bornaient à l'examen de la forme et du jeu des organes ; elle ignorait ce qu'était la vie en elle-même, et cependant elle prétendait expliquer les relations de l'âme avec le corps, comme s'il était possible d'en rendre raison sans connaître la nature du lien qui les unit.

Tant que les savants refuseront de remonter aux éléments, la source de la vie ne sera pas mieux connue en médecine que celle du mouvement ne l'est en physique, et trop souvent l'art de guérir sera réduit à un véritable empirisme (*).

(*) On peut juger de la solidité des systèmes en médecine par le nombre de ceux qui se sont succédé depuis quarante ans ; quant à moi, sans prétendre attaquer au-

Ici-bas la vie est pour notre âme un intermédiaire obligé ; elle seule met les objets terrestres en rapport avec les facultés spirituelles, et sans elle, par une inévitable réciprocité, la volonté n'aurait aucun pouvoir sur les organes. L'excitation des appareils nerveux n'est qu'une occasion de sentir, et non une sensation, et l'impression que l'organe a reçue ne fait que provoquer dans l'âme une émotion spirituelle, nommée sensation.

La vie proprement dite se borne à produire le mouvement nécessaire pour mettre le mécanisme des organisations en jeu, ce qui ne suffirait pas pour réparer les pertes qu'elles font ; mais elles trouvent dans les aliments qu'elles consomment une substance qu'elles s'assimilent par le travail de la végétation des unes et de la digestion des autres. Les végétaux puisent dans la terre,

cune théorie, je pense que la seule médecine utile doit se réduire aux fruits de l'observation, tant que les principes de la nature ne seront pas mieux connus.

l'air et l'eau, la nourriture dont ils ont besoin : des mets aussi simples ne conviennent point aux animaux; il faut que ceux qu'ils mangent aient au moins reçu une première préparation dans l'organisation végétale.

L'homme avale les aliments destinés à sa substance, après les avoir humectés dans la bouche et broyés sous les dents ; l'estomac les reçoit ensuite, et les élabore pour en former le chyle; ce travail continue dans les intestins grêles, et diminue progressivement en approchant des dernières voies.

Le chyle est porté par divers canaux jusqu'aux vaisseaux pulmonaires, où la sanguification s'achève dans l'appareil respiratoire ; le sang circule ensuite, saturé de mouvement qu'il a puisé dans la respiration : il nourrit tous les organes, et c'est ainsi qu'il entretient la vitalité générale du corps. Le cœur lui doit une excitabilité particulière, qui le fait se contracter chaque fois qu'en se dilatant il a reçu des vaisseaux pulmonaires une nouvelle portion de sang; il en résulte une alternative de dilatation et

de contraction qui ne cesse qu'à la mort, et qu'en médecine on appelle la systole et la diastole.

Le cœur est le principal organe de la circulation sanguine : deux espèces de vaisseaux y concourent, les artères et les veines; les unes reçoivent le sang que le cœur leur envoie, et le portent dans toutes les parties, d'où les autres le rapportent au cœur (*). Dans ce mouvement continuel, le sang, en parcourant les divers organes, leur donne la vie et la nourriture; il en revient noirâtre et usé, mais la respiration lui rend bientôt sa couleur vermeille en l'enrichissant d'une nouvelle quantité de rayons solaires.

Les aliments que nous prenons servent matériellement à nous nourrir. Nos pertes à cet égard se font assez lentement, et se

(*) Les artères portent le sang dans le système de la nutrition particulière à chaque organe, et les veines le rapportent après qu'il y a déposé la portion de vie et de matière nécessaire à leur nourriture et à l'entretien de leur excitabilité; mais l'œil ne peut suivre l'extrémité capillaire des vaisseaux, ni voir comment ils communiquent entre eux.

réparent de même. Il n'en est pas ainsi de la vie proprement dite : elle s'échappe avec les vapeurs que nous exhalons, et le mouvement organique la consomme rapidement; nous sommes en conséquence obligés de puiser sans cesse dans l'air, que nous décomposons, une nouvelle portion de mouvement pour l'individualiser à notre profit. Aussi le travail de la respiration ne peut être longtemps suspendu sans causer la mort, et nous sommes forcés de l'accélérer en raison de la quantité de vie que nous dépensons.

La combustion de l'air que nous respirons se trouve, dans certaines maladies, diminuée ou momentanément suspendue, et la formation de la vie et de la chaleur subit les mêmes altérations. Telle est la cause du froid que certains malades éprouvent, soit continuellement, soit par intervalle. Engagez un fiévreux, au moment du frisson, à souffler avec un chalumeau dans une teinture végétale bleue, la couleur reste à peu près la même; tandis que son souffle dans la période de la chaleur la fait rapidement

passer au violet. Ce phénomène provient de la grande quantité d'acide carbonique que dégage alors la rapidité de la combustion de l'air dans la poitrine.

Cette expérience est bien simple; mais je crois qu'elle peut éclairer la médecine, et j'engage les docteurs à la prendre en considération (*). Les modifications que reçoit le principe vital varient suivant la nature des êtres qui s'en emparent. Cependant la vie a une grande analogie chez tous les animaux à sang chaud; celle des oiseaux est généralement plus active.

(*) Il n'y a ni décomposition, ni combinaison nouvelle sans dégagement de chaleur. Il paraît que c'est au fluide nerveux répandu dans l'appareil respiratoire qu'on doit la combustion de l'air, et que c'est à la cessation de cet effluve qu'il faut attribuer l'état de sciaños chez les cholériques. La peste au contraire produit extérieurement un dégagement de chaleur hors de proportion avec celle que le jeu de l'organisation renouvelle, et qui l'épuise bientôt.

## CHAPITRE VI.

DE LA VIE DES ANIMAUX, ET DE CELLE DE L'HOMME EN PARTICULIER. DE LA FORMATION DU FLUIDE NERVEUX ET DE LA VIE SPIRITUALISÉE.

Le mouvement de la vie des végétaux n'a d'autre but que d'entretenir chez eux une circulation unique, destinée à pourvoir au développement et à la nourriture de leur organisation. Il n'en est pas ainsi des animaux : leur vie doit en outre leur procurer des sensations et servir à faire exécuter leurs déterminations; elle fournit, en conséquence, à deux autres circulations, dont je vais examiner la formation et l'usage.

La glande cérébrale chez les animaux s'empare des rayons solaires que le sang artériel lui apporte, et, dans une élaboration admirable, elle en compose un fluide

presque aussi subtil que la lumière, mais qui conserve encore assez de parties saisissables pour devenir l'objet d'une circulation organique : c'est la seconde modification vitale du corps humain; elle a beaucoup d'analogie avec le fluide électrique. Le cerveau lui donne l'impulsion par un mouvement alternatif de contraction et de dilatation, analogue à celui dont j'ai expliqué le mécanisme en parlant du cœur. La circulation nerveuse se divise, comme celle du sang, en artérielle et en veineuse (*); elle se répand dans le système de la nutrition particulière à chaque organe, et forme l'affectibilité du corps, que mal à propos on con-

(*) Cette division de la circulation nerveuse en artérielle et veineuse a été reconnue par le docteur Magendie, qui l'a constatée par des expériences. La marche de la nature dans la circulation sanguine la rendait probable, et l'on verra plus tard qu'elle est une nécessité démontrée par le raisonnement. Le fluide nerveux forme l'affectibilité, comme le sang forme l'excitabilité, en se répandant dans le système de la nutrition des organes qu'il active : aussi les membres paralysés languissent et s'amaigrissent.

fond avec la sensibilité sensuelle de l'âme. En effet, le cerveau sécrète un fluide qui circule dans les nerfs : les uns sont destinés aux mouvements ; ils partent de l'encéphale ou de ses dépendances, et se rendent aux extrémités : les autres nous donnent des sensations, et reviennent de toutes les parties à l'encéphale. Cette distinction entre l'agent de la volonté et celui des sensations a été reconnue par le docteur Magendie : on eût dû la faire depuis long-temps ; car, dans certains cas pathologiques, les sensations survivent aux mouvements ; et, dans d'autres plus rares, ce sont les mouvements qui survivent aux sensations (*).

(*) Dans un hiver rigoureux, un invalide leva le couvercle presque rouge d'un poêle en fonte, sans s'apercevoir qu'il s'était profondément brûlé ; je me rappelle avoir lu ce fait dans les anciens Mémoires de l'Académie de Médecine. Il existe, au surplus, beaucoup d'autres phénomènes analogues. Nos sensations naissent à l'occasion des impressions que l'affectibilité a reçues : il faut donc que le fluide nerveux ait formé cette affectibilité avant de nous communiquer des sensations. Il n'en est pas de même des mouvements ; la vie spiritualisée qui les fait

Notre corps ne sent rien, mais il est affectible, et le fluide nerveux, qui forme son affectibilité, émeut la sensibilité de l'âme en lui rapportant les commotions qu'il a reçues. Coupez les nerfs, la communication est interrompue, et les organes ne donnent plus de sensations. La compression des trajets nerveux est encore plus remarquable; car on peut, quand elle vient à cesser, suivre l'invasion du fluide nerveux dans un membre engourdi, et observer les progrès du rétablissement de ses rapports avec la sensibilité; on les avait suspendus, on les sent renaître: c'est en quelque sorte faire et défaire. Il semble qu'on ne peut guère après cela méconnaître l'existence du fluide nerveux. C'est une modification vitale destinée à unir l'*impressionabilité* du corps avec la sensibilité de l'âme.

exécuter suit les nerfs artériels comme des conducteurs, lorsqu'ils vont se rendre dans le système de la nutrition pour former l'affectibilité et perfectionner l'excitabilité musculaire. Le docteur Bogros a prouvé la circulation nerveuse en injectant avec du mercure la plupart des nerfs.

Personne n'ignore qu'après la mort on obtient, à l'aide du fluide galvanique, des contractions musculaires semblables à celles que la volonté déterminait pendant la vie, et l'on sait maintenant que le cerveau de certains animaux, tels que la torpille et le gymnote électrique, sécrète du fluide électrique (*); en sorte qu'on peut regarder comme une vérité démontrée que la vie est un fluide analogue au fluide électro-magnétique, et que, comme lui, elle doit son origine aux émanations solaires.

Le cerveau est le centre de l'affectibilité; toutes les impressions reçues par les organes viennent s'y peindre : c'est un écho où les atteintes portées au corps retentissent dans un point en contact avec l'âme; celle-ci en éprouve des émotions nommées sensations; c'est au spirituel une traduction que le fluide nerveux lui en fait.

L'affectibilité est la sentinelle du corps; c'est la voix qui lui sert à nous commu-

(*) *Observations zoologiques*, tome 1, page 49.

niquer tout ce qui l'affecte : le fluide nerveux, après l'avoir formée, revient au cerveau, et s'en échappe en partie pour envelopper la sensibilité de l'âme qui l'attire par une sorte d'aspiration; une portion du fluide nerveux abandonne alors la circulation pour entrer au service de la volonté, qui l'associe désormais à tous ses actes.

C'est ainsi que se forme la troisième et dernière modification de la vie humaine : je l'appelle vie spiritualisée. Il ne s'agit plus du mécanisme de la respiration, ni d'une sécrétion que le cerveau prépare, mais d'une élaboration toute spirituelle qui entraîne la vie hors du mouvement organique, en la portant dans le travail des pensées, où elle reste à la disposition de l'âme (*).

La vie spiritualisée fait mouvoir le corps sans lui appartenir, elle obéit à une circu-

(*) L'âme, en quittant la terre, entraîne la vie spiritualisée, qui l'enveloppe comme un voile lumineux : on en trouvera deux exemples dans la suite.

lation toute spirituelle, tandis qu'au contraire le fluide nerveux se répand par une circulation purement organique. S'il en eût été autrement, d'une part, l'âme, en en suspendant le cours, se fût soustraite aux sensations douloureuses, et de l'autre, l'impulsion organique eût entravé l'exécution des mouvements volontaires.

Ainsi la nature des choses suffit pour démontrer par le raisonnement l'existence des deux modifications vitales que je viens de signaler; car les mouvements volontaires circulent spirituellement, et le fluide nerveux matériellement, en sorte que les sensations qu'il nous procure sont indépendantes de la volonté. Les phénomènes du somnambulisme lucide, dont je rendrai compte, ne laissent aucun doute à cet égard.

Penser est un travail que notre intelligence fait sur notre sensibilité, et, comme en ce monde la vie est associée à toutes nos sensations, elle l'est aussi nécessairement à tous nos actes. J'ai déjà dit que notre âme l'entraîne dans le mouvement de son action

spirituelle, et c'est ce qui lui donne le moyen d'agir ensuite sur le corps, qui, par sa nature, lui est étranger; elle n'aurait, sans cet intermédiaire, aucun pouvoir sur lui(*). La vie spiritualisée ne conserve pas assez d'éléments matériels pour mouvoir immédiatement l'organisation; mais elle agit sur l'affectibilité nerveuse, et celle-ci sur la contractilité musculaire.

En effet la vie spiritualisée dans l'exécution des mouvements volontaires suit les nerfs comme des conducteurs, et se perd avec eux dans l'excitabilité des muscles en la contractant (**) : chaque mouvement dépense, en conséquence, une portion de vie spiritualisée ; mais elle se renouvelle

(*) C'est à cause de cela qu'après des exercices fatigants ou une longue veille, quand on a beaucoup dépensé de vie, les mouvements deviennent difficiles, et la volonté les fait péniblement exécuter, quoique son énergie morale soit la même. *Voyez* ce que je dis plus loin de la cause du sommeil.

(**) Une partie de la vie spiritualisée dont nous disposons dans les mouvements volontaires ne revient pas, et se perd dans l'évaporation de la chaleur vitale.

sans cesse et s'accumule pendant le sommeil, car dans cet état nous dépensons fort peu, et le fluide nerveux continue à se spiritualiser en s'échappant vers notre âme.

Les trois modifications vitales que je viens de signaler sont une condition nécessaire de l'union de l'être spirituel avec la matière. En effet, l'existence végétative du corps l'eût laissé complètement étranger à la sensibilité de l'âme, si une modification de sa vie ne l'eût mis en rapport avec elle (*); et, d'un autre côté, la volonté de celle-ci n'eût pu disposer des organes sans le secours d'un agent intermédiaire qui lui obéit.

La vie humaine remplit ces diverses conditions en éprouvant trois modifications différentes, qui se produisent les unes par les autres et sont tellement liées entre elles

(*) Les trois modifications de la vie humaine se rencontrent et s'unissent dans le système de la nutrition particulière à chaque organe : c'est là que l'excitabilité, l'affectibilité et les mouvements volontaires trouveront un théâtre où chacun d'eux joue son rôle.

que leur ensemble ne présente qu'un tout. Cependant elles ne se confondent pas ; car, de même que le fluide nerveux séparé du sang n'y rentre jamais, de même aussi la vie spiritualisée ne retourne plus dans la circulation nerveuse qui l'a produite : néanmoins ce dernier phénomène peut se manifester accidentellement, et c'est ce qui constitue le somnambulisme lucide, dont je parlerai plus tard.

On vient de voir que nous puisons le principe de la vie animo-végétale dans l'air que nous décomposons en le respirant. Elle circule avec le sang, qui la porte dans le cerveau ; cet organe l'en sépare et produit le fluide nerveux ; celui-ci forme ensuite la vie spiritualisée en abandonnant la circulation organique, pour entrer au service de l'âme et devenir son agent.

Ainsi les trois modifications de la vie humaine sont produites les unes par les autres, et remontent du corps à l'âme dans l'ordre progressif que je viens d'indiquer ; mais, quand on examine la puissance qui

les forme, on reconnaît qu'elle suit une marche toute contraire, et qu'elle lie ces mêmes modifications entre elles, en descendant de l'âme au corps dans un ordre précisément inverse.

En effet, notre âme attire la vie qu'elle s'approprie par une sorte d'aspiration spirituelle (*), et par là elle devient la cause principale du mouvement de la circulation nerveuse : celle-ci communique aux organes de la poitrine la puissance de décomposer l'air pour s'emparer des rayons solaires qu'il contient, et ce sont eux qui, mêlés avec le sang, produisent ensuite l'excitabilité du cœur, dont les contractions et les dilatations mettent la circulation sanguine en mouvement.

On voit, par cet exposé, que les diverses

(*) On verra par la suite que la vie spiritualisée prend une attache aux plexus solaires et cardiaques, où réagissent tous les mouvements de l'âme : c'est une des causes de la continuation de la respiration pendant le sommeil; et, quant à l'aspiration spirituelle, que je ne fais qu'indiquer, je m'en expliquerai dès que la vie sera mieux connue.

modifications vitales deviennent les éléments les unes des autres, en s'élevant par degrés du corps à l'âme, tandis que la puissance de les former descend de même progressivement de l'âme au corps.

Ceci bien entendu peut donner une idée de notre existence sur la terre, et de la manière dont le physique et le moral communiquent entre eux.

En effet, les sensations de la sensibilité sensuelle nous sont transmises par les modifications vitales qui unissent le corps à l'âme dans l'ordre que j'ai indiqué d'abord, tandis que celles de la sensibilité morale et l'exécution des mouvements volontaires partent de l'âme et suivent la progression inverse pour arriver à l'organisation (*).

(*) L'union des trois modifications dont se compose la vie humaine peut être détruite dans une partie du corps : tel est le résultat de la paralysie, où le membre attaqué est réduit à la vie animo-végétale seule. Les sensations sensuelles nous sont communiquées dans l'ordre suivant : la vie animo-végétale, le fluide nerveux, la vie spiritualisée. Les mouvements volontaires s'exécutent dans la

On peut considérer la vie humaine comme un fluide animalisé par le jeu des organes qui le forment, et qui le dépouillent ensuite peu à peu de ce qu'il avait pris de matériel dans la circulation sanguine, pour le mettre en rapport avec la sensibilité de l'être spirituel. Matériellement parlant, notre âme n'est nulle part, puisque nulle part on ne peut la saisir (*); elle n'est accessible qu'à la sensation, et la vie, qui sort de la circulation organique pour lui donner cette espèce de toucher spirituel, n'y rentre plus et reste à la disposition de la volonté.

Le mouvement est une création intermédiaire entre l'esprit et la matière; il est

progression inverse : la vie spiritualisée, le fluide nerveux, la vie animo-végétale.

(*) On retient une âme par sa sensibilité, comme on retient un corps par ce qui forme sa consistance; voilà pourquoi l'illusion des rêves la captive malgré sa volonté. Au surplus, l'âme reçoit les sensations entre le cerveau et le cervelet; c'est de là et profondément que part l'action des pensées, pour venir s'exécuter dans les lobes antérieurs du cerveau, par des mouvements qui le parcourent transversalement.

l'élément de la vie. Celle-ci se matérialise d'abord pour s'unir au corps, et se spiritualise ensuite pour recevoir l'action de l'âme.

La dernière modification vitale est tellement dégagée de toute matérialité qu'elle reprend la propriété lumineuse, que les rayons solaires n'ont, comme elle, que parce qu'ils sont aussi le mouvement hors de la matière ; mais la lumière du soleil est complètement libre, tandis que la vie spiritualisée est devenue l'agent de l'âme et lui obéit : c'est une lumière qui se trouve soumise à l'action spirituelle ; car, en s'y assimilant, elle s'est enchaînée aux mouvements de la volonté, qu'elle suit dans l'exécution des actes. (*)

(*) Ordinairement nous n'apercevons pas la lumière de la vie spiritualisée, parce que l'affectibilité organique n'est pas de nature à en recevoir des impressions ; mais cet ordre de choses change dans l'état magnétique, et les somnambules, dont l'affectibilité s'est spiritualisée par l'invasion de l'agent de la volonté dans la circulation nerveuse, se servent de cette lumière pour voir l'intérieur des corps. J'expliquerai ce phénomène physiologique en

Telles sont les notions que j'ai recueillies sur la formation de la vie humaine : je les crois écrites sous la dictée de la nature; mais il est des gens, fort recommandables d'ailleurs, qui méprisent tout ce qui n'est pas la science telle qu'ils l'ont apprise; et il suffit que le résultat de mes observations soit le fruit d'une autre méthode que la leur, pour qu'ils le rejettent sans examen. Ce n'est qu'avec les jeunes gens qu'on peut espérer d'ouvrir une discussion sur des idées nouvelles, et malheureusement leurs études les appellent ailleurs; aussi les découvertes importantes ne croissent guère que sur la tombe de ceux qui les ont faites. Depuis des milliers d'années les philosophes s'efforçaient inutilement de remonter aux causes, aujourd'hui les savants en ont abandonné la recherche pour s'en tenir à l'examen des

parlant du somnambulisme lucide, dont aujourd'hui la réalité n'est plus douteuse. J'engage le lecteur à revoir, au chapitre VII des *Théories physiques*, p. 65 et 66, l'explication de la manière dont la lumière ordinaire nous affecte.

effets, et, maintenant qu'ils ont laissé la vérité derrière eux, il est bien difficile de leur persuader de jeter vers elle un coup d'œil rétrograde. Cependant on ne peut nier que les hypothèses chimériques de la physique n'offrent aucune base aux systèmes de la physiologie, et l'on sera forcé d'avouer que, faute de connaître l'intermédiaire qui unit la volonté à l'exécution des actes, on a souvent confondu le jeu du mécanisme des sensations avec la faculté de sentir. Quand on prend l'excitation des appareils nerveux pour l'âme, il est facile de conclure son anéantissement de la destruction des organes. La vérité est que la physique ne sait pas quel est le principe du mouvement, que la physiologie ne connaît pas mieux celui de la vie, et que la psychologie confond souvent le travail des pensées avec la puissance de penser. Cependant, malgré cette ignorance des causes, bien des gens, qui se prétendent exclusivement positifs, refusent tout examen et décident que certains phénomènes sont impossibles;

tandis que d'autres espèrent arriver à la connaissance de l'être spirituel et des vérités absolues à l'aide d'une lumière toute exceptionnelle. Tel est l'état des sciences, et tant qu'on ne remontera pas aux principes, l'incrédulité du matérialisme et les rêveries du spiritualisme se disputeront notre foi et continueront à nous cacher la vérité (*).

(*) Les relations de la sensibilité de l'âme avec l'affectibilité du corps sont peu connues de la médecine ; aussi échoue-t-elle presque toujours dans les maladies nerveuses. On a vu que l'affectibilité se forme dans la nutrition particulière à chaque organe ; c'est là, par conséquent, que se trouve le théâtre des souffrances que les maladies du corps nous font endurer. Le fluide nerveux paraît susceptible de peu d'altération, mais la substance des nerfs est nourrie par des sucs lymphatiques qui les parcourent, et qui semblent exercer la plus grande influence sur la nature de l'affectibilité. Les virus se propagent de même, de glande en glande, par les sucs lymphatiques, sans qu'on ait encore rendu un compte satisfaisant de la route qu'ils suivent. On ignore aussi la marche de la circulation cellulaire, que semble favoriser un mouvement général d'exhalaison et d'absorption. J'aurais peut-être pu essayer de me procurer quelque lumière nouvelle sur ce sujet important, mais les explorations de la psychologie physiologique ont porté mes observations d'un autre côté. J'engage ceux qui sont à même d'étudier la nature à faire, à cet égard, ce que je regrette de n'avoir pas fait.

## CHAPITRE VII.

### DE LA MANIÈRE DONT L'AME USE DE SES FACULTÉS DANS LES ORGANES DU CORPS.

J'ai essayé de donner une connaissance générale des bases de la psychologie physiologique, et je me suis efforcé d'éviter l'obscurité; jusqu'ici j'espère m'être expliqué assez clairement pour qu'un esprit méditatif puisse aisément me comprendre, et je me persuade qu'il en sera de même dans le reste de l'ouvrage; mais j'ai besoin que le lecteur n'oublie pas ce qui a précédé, et qu'il veuille, en me prêtant son attention, chercher dans ses propres observations une foule de conséquences que je ne fais qu'indiquer.

On a vu que nous devions nos sensations au fluide nerveux qui s'échappe du cerveau pour unir la sensibité de l'âme au centre

de l'affectibilité organique. Nos pensées ne sont ensuite qu'un examen des sensations reçues, et l'on conçoit que cet examen doit se faire nécessairement sur l'appareil et avec l'agent qui les a procurées, c'est-à-dire avec la vie et sur le cerveau.

En effet l'affectibilité du cerveau est l'écho de l'affectibilité du corps; c'est un miroir où toutes les impressions reçues viennent se peindre. Une partie du fluide nerveux qui les apporte reste au service de l'âme, qui s'en sert ensuite pour reproduire sur le cerveau les impressions qu'elle veut examiner : il en résulte des sensations nouvelles, qui ne sont qu'une image plus ou moins fidèle de celles reçues primitivement; notre intelligence les compare, et c'est ainsi que s'exécute ici-bas le travail de la mémoire et celui des pensées.

La mémoire est donc une réaction de l'intelligence sur la sensibilité; mais l'âme était passive en recevant les impressions premières, tandis qu'elle est active en exécutant celles de nos souvenirs. Les unes et

les autres nous donnent les mêmes sensations; aussi les rêves, qui (comme je l'expliquerai bientôt) naissent d'une réaction de l'intelligence sur l'affectibilité, nous font-ils éprouver tout ce que la réalité pourrait avoir d'attrayant ou de pénible.

Je vais parler maintenant d'un organe qu'il importe de connaître pour concevoir les relations de l'âme avec le corps. On le désigne sous le nom de plexus solaire et cardiaque : c'est une dépendance du grand sympathique, qui forme des entrelacements nerveux à la partie inférieure de la poitrine et vers la région du cœur. On conçoit que ces entrelacements nerveux indiquent plutôt un centre de sensations qu'un organe déterminé; aussi je ne parle des plexus que pour désigner le théâtre des réactions de l'âme sur le corps. Tout le monde connaît l'influence que la joie et la tristesse exercent sur la circulation sanguine, dont souvent elles précipitent ou suspendent le cours. Il est donc évident qu'il existe dans la poitrine un écho des émotions morales,

et c'est lui que je signale sous le nom de plexus solaire et cardiaque.

La vie spiritualisée obéit à l'âme qu'elle enveloppe, mais elle a dans l'organisation deux attaches qu'elle n'abandonne qu'à la mort : l'une au cerveau, au point où le fluide nerveux se spiritualise, et l'autre aux plexus; et c'est là qu'elle traduit en agitations physiques les mouvements qu'elle a reçus des affections morales. Il en résulte des sensations consécutives que les nerfs renvoient au cerveau, et qui ne nous apprennent rien d'extérieur; car elles n'ont d'autre objet que de renouveler les émotions qui les ont causées : tel est l'effet spécial des souvenirs de la sensibilité morale (*). Nous ne sommes pas entièrement

(*) Les nerfs se divisent en ceux qui appartiennent aux perceptions et aux mouvements, et ceux de la vie individuelle destinés aux fonctions organiques : les uns partent du cerveau, les autres du cervelet. Les premiers sont en rapport avec l'intelligence, et les seconds avec les émotions de l'âme : c'est sur ceux-ci que les passions réagissent, ce qui lie l'existence de l'être spirituel avec l'activité vitale de l'être physique. Aussi les affections morbides des prin-

maîtres des sensations que nous recevons ainsi, puisque nous ne pouvons à notre gré ni les produire, ni complètement les arrêter (*). Cependant, comme elles sont dues à l'agent de la volonté, l'âme y exerce toujours une grande influence, soit en retenant le mouvement de la vie spiritualisée qui les exécute, soit au contraire en s'y abandonnant pour les recevoir de toute la puissance de sa sensibilité.

cipaux organes de la vie, telles que ceux de la poitrine, de l'estomac, et surtout de la matrice chez les femmes, réagissent puissamment sur le moral des malades.

(*) Par cette raison, quelquefois les douleurs morales survivent à leur cause. Une mère, en apprenant que son fils venait d'être tué, éprouva dans la région du cœur des contractions qui l'étouffaient : la nouvelle était fausse ; son fils arriva, et ce ne fut que long-temps après qu'elle parvint à arrêter ses pleurs ; des sanglots continuaient à la suffoquer malgré elle. Les peines morales causées par la tendresse peuvent être mêlées de quelque charme ; car elles donnent à l'âme la conscience de son immortalité : au contraire, les souffrances de la sensibilité sensuelle, causées par les affections morbides des organes, constatent leur destructibilité et nous font prévoir l'anéantissement du corps.

L'usage accroît l'empire que nous exerçons sur nous-mêmes, mais ce n'est qu'à l'aide d'un travail long et pénible qu'on finit par maîtriser la réaction des plexus sur le moral. Néanmoins, quelques individus, au milieu des circonstances les plus orageuses, parviennent ainsi à isoler assez le travail de leurs pensées des agitations de l'âme, pour continuer à pouvoir juger de ce qui convient le mieux à leur situation. D'autres, au contraire, et les femmes surtout, s'abandonnent à leur sensibilité et s'efforcent de se livrer sans réserve aux émotions qui les dominent. (*)

Les sensations partent de l'âme lorsqu'elles sont dues à la sensibilité morale, tandis qu'elles nous arrivent de l'extérieur

(*) Quand l'âme veut s'abandonner à sa sensibilité, au lieu de retenir la vie spiritualisée, elle la livre aux mouvements que ses émotions lui communiquent afin d'en recevoir par réaction des sensations plus vives. J'ai vu des femmes commencer volontairement cette espèce de jeu et finir, n'en étant plus maîtresses, par tomber en d'effrayantes convulsions.

quand la sensibilité sensuelle les reçoit. La réaction de la vie spiritualisée sur les plexus est très apparente dans les premières, mais elle l'est moins dans les secondes, qui communément restent inaperçues. (*)

Ainsi le fluide nerveux communique à l'âme les impressions que le corps a reçues en les traduisant en sensations, et celle-ci renvoie à son tour à l'organisation, par l'intermédiaire de la vie spiritualisée, les émotions de sa sensibilité qui se transforment en mouvements physiques. Deux foyers d'affectibilité servent dans la machine humaine à cette réciprocité d'action : l'un, placé au cerveau, est l'écho des impressions organiques; l'autre, placé dans les plexus, est celui des émotions de l'âme.

(*) Dans l'état magnétique lucide, l'affectibilité générale acquiert une extrême susceptibilité, et les émotions que l'âme reçoit des sensations de toute nature se répètent distinctement dans les plexus : en sorte que plusieurs somnambules, attentifs aux répétitions de cet écho, les confondent avec les sensations premières, et s'imaginent voir et entendre par là.

Il en résulte que les impressions de l'affectibilité se spiritualisent dans le cerveau, tandis qu'au contraire les affections morales se matérialisent en quelque sorte dans les plexus (*). Il est nécessaire de concevoir le mécanisme de ces communications pour comprendre une foule de phénomènes que j'expliquerai bientôt.

(*) L'âme est enchaînée à l'affectibilité du cerveau ; sa sensibilité s'y trouve enveloppée par la vie, en sorte qu'elle ne peut recevoir de sensations que par l'intermédiaire de cet organe : le fluide nerveux y porte les impressions physiques, et les plexus y renvoient le mouvement des affections morales. Je me suis quelquefois demandé pourquoi nous étions portés à presser sur notre cœur les objets de notre amour ; en voici la raison : c'est que nous les rapprochons ainsi le plus près possible des mouvements de l'âme, qui se répètent tous aux plexus solaire et cardiaque.

## CHAPITRE VIII.

### DE LA MÉMOIRE ET DE L'IMAGINATION.

Je l'ai déjà dit, la mémoire est une réaction de l'intelligence sur la sensibilité; elle est plus ou moins complète selon que les impressions reproduites sont plus ou moins exactement écrites dans l'affectibilité cérébrale. On a vu que cette affectibilité reçoit les impressions des objets terrestres, et les communique à la nature spirituelle en les traduisant en sensations. C'est l'unique voie de nos connaissances ici-bas, et nous la suivons, sans nous en douter, comme une conséquence de notre existence en ce monde (*). En effet, nos souvenirs ne se

(*) Dès que l'âme est débarrassée des entraves du corps, son intelligence peut réagir immédiatement sur sa sensibilité; mais, tant qu'elle y est enchaînée, ses souvenirs s'arrêtent à ceux dont l'affectibilité organique lui offre les

forment qu'en renouvelant nos sensations premières, et puisque nous devons celles-ci aux impressions du cerveau, il faut bien que la mémoire les renouvelle aussi. La vie spiritualisée nous sert dans cette opération à impressionner l'organe comme il l'avait été par la présence des objets, et nous devons à ce travail les images des songes et l'illusion des hallucinations. (*)

La mémoire consiste donc à renouveler dans l'âme des émotions précédemment éprouvées, et nos souvenirs à l'égard de la sensibilité sensuelle ne rencontrent d'obstacle que dans leur étendue; car en elle-même elle est inaltérable. Il n'en est pas ainsi de la sensibilité morale. J'ai précé-

éléments : voilà pourquoi notre mémoire est bornée sur la terre à ce que nous y avons éprouvé.

(*) Quand la sensibilité de l'âme n'est plus unie à l'affectibilité du cerveau, elle reçoit directement de l'action spirituelle les sensations de ses souvenirs : leur étendue devient alors immense, car elle n'est plus bornée par la destructibilité de l'organe. *Voyez* dans la suite ce que je dis de l'accroissement de la mémoire des somnambules lucides.

demment expliqué comment nos pensées développent les sentiments de notre choix, tandis que les autres périssent faute de culture. Lorsque la sensibilité morale s'est altérée, le souvenir des sentiments devient impossible, et la mémoire se borne à rappeler les faits.

La puissance de penser appartient à l'âme; mais ici-bas le travail des pensées se fait dans le cerveau. On vient de voir que, pour former des souvenirs, nous sommes contraints à réagir sur cet organe; et, par cette raison, si le mode d'affectibilité change, le travail de la mémoire devient impossible (*); c'est ce qu'on observe en re-

(*) Nos sensations sur la terre se forment dans les rapports de l'affectibilité du cerveau avec la sensibilité de l'âme; en sorte que si la nature de l'affectibilité de l'organe change, il ne présente plus, dans le travail de la mémoire, les éléments des sensations qu'il s'agit de reproduire, et les souvenirs deviennent impossibles. Aussi, s'il existait pour nous un passé antérieur à la formation des organes, les souvenirs en resteraient endormis dans notre âme, et ne se réveilleraient qu'à la mort lorsque l'intelligence pourrait réagir sans intermédiaire sur la sensibilité.

tournant du somnambulisme lucide à la vie ordinaire : on trouvera dans la suite l'explication de ce phénomène.

Le travail de la mémoire subit l'influence des changements d'état du cerveau : on remarque généralement qu'elle est fugitive dans l'enfance quand l'affectibilité se développe, et paresseuse dans la vieillesse lorsque tout se détruit. (*)

Notre existence sur la terre se compose d'une suite de sensations dont nous ne possédons jamais à la fois qu'une faible partie. La mémoire ne conserve que ce qui est re-

Ceci rappelle ces souvenirs vagues d'existences antérieures, que tant d'hommes prétendent avoir apportés sur la terre. Les théosophes les expliquent, en supposant des communications imparfaites avec des esprits qui ont déjà vécu ; mais cette explication me semble inadmissible, quand les lueurs de souvenirs viennent du dehors à la vue d'objets nouveaux que l'on croit reconnaître ; car les communications avec les esprits se feraient intérieurement.

(*) Il me semble que dans la vieillesse la faiblesse de l'affectibilité du cerveau se rapproche de la nature de celle que cet organe avait dans l'enfance, et que c'est par cette raison que les souvenirs du premier âge reparaissent alors avec plus de force.

marquable, et l'imperfection des organes ne permet pas à l'âme (forcée de s'en servir) de revenir de la fin de l'année à son commencement pour se retrouver en présence de tout ce qui l'affecta. Les nouvelles sensations que le fluide nerveux apporte à chaque instant forment un voile qu'en fuyant le présent jette sur le passé. Rien cependant ne semble perdu ; car, lorsqu'on enlève ce voile, les souvenirs effacés reparaissent dans tous leurs détails : tel est un des résultats remarquables du retour de l'état magnétique à la vie commune.

L'imagination n'est qu'un emploi des matériaux que la mémoire a ramassés ; elle consiste à prendre dans nos souvenirs une multitude d'images dont nous disposons ensuite pour créer des êtres et des circonstances de fantaisie. L'imagination peut s'élancer dans l'avenir ou rétrograder vers le passé ; ses tableaux sont fantastiques, mais les émotions qu'elle procure ne contribuent pas moins à nos plaisirs et à nos peines. Poussée trop loin, elle se rapproche de la

folie, qui nous donne aussi des sensations contraires à la réalité.

Dans les temps d'ignorance, la superstition s'emparait de tous les phénomènes, et, sans en discuter les causes, elle voyait partout l'œuvre immédiate de la puissance divine, ou l'intervention du démon. L'imagination joue aujourd'hui à peu près le même rôle. On l'indique en physiologie comme la cause de tout ce qui paraît inexplicable. Les faits les mieux constatés sont d'abord qualifiés d'erreurs grossières, et, quand enfin ils sont devenus incontestables, on les attribue à l'imagination; mais personne n'indique par quelle voie cette action spirituelle détermine des résultats physiques. C'est cependant ce qu'il faudrait nous apprendre. Chacun sait que l'exaltation morale exerce un puissant empire sur le corps; l'amour, la haine, la colère, et généralement toutes les passions nous en offrent la preuve. La difficulté consiste à expliquer leurs moyens d'action, et, dès qu'on saura comment la volonté

fait contracter les muscles, on saura aussi pourquoi, au milieu d'un incendie, la peur peut en rendre l'usage et faire marcher un paralytique. Les Mémoires de l'Académie de Médecine constatent un grand nombre de phénomènes de ce genre, et j'en pourrais citer plusieurs.

Il y a quelques années les prières de madame de Saint-Amour produisirent à Nantes des cures extraordinaires, que MM. de Tolenard et Richer attribuèrent à l'intervention immédiate de la puissance divine. On cria au miracle d'un côté, et de l'autre à l'imposture. Cependant les guérisons étaient réelles; mais elles furent de courte durée, et les adversaires du merveilleux crurent alors tout expliquer en les attribuant à l'imagination : comme si la production des phénomènes devenait plus facile à concevoir quand ils ne sont qu'éphémères. Il est évident que la difficulté restait entière. Je rendrai bientôt compte de ces prétendus miracles.

Lors des premières guerres de la révo-

lution, un officier entra à la tête de sa troupe dans un riche village allemand, et prit son logement à la ferme la plus apparente : tout y annonçait l'aisance; une femme infirme, assise dans un fauteuil à bras, s'y tenait près de la cheminée; la pièce était en outre échauffée par un poêle en fonte, et l'on venait de dîner sur une table de noyer posée à demeure au milieu de la chambre. Le voyageur demanda du vin, de la bierre ou du lait; mais on répondit qu'il n'y avait que de l'eau, et quand il fut question d'aliments plus solides, un jeune homme dit en allemand qu'un reste de pommes-de-terre, que les pourceaux avaient laissées, était assez bon pour un Français. Ces paroles imprudentes furent le signal de l'explosion; le nouveau venu tira son sabre, il en frappa violemment les meubles en jurant, et tous ses hôtes s'enfuirent épouvantés. Un malheureux chat, au milieu de l'orage, crut se sauver en sautant sur la table; mais le militaire saisissant l'animal et levant le cou-

vercle du poêle, le lança au milieu du brasier..... A ce dernier trait, la paralytique éperdue, qui suivait des yeux cette scène, tressaillit sur son fauteuil, et, retrouvant tout à coup ses jambes, abandonna ce lieu de désolation. Sa guérison fut ensuite considérée comme un miracle, et le militaire fêté comme un envoyé du ciel.

Je pourrais citer un grand nombre de cures analogues, et les prières du prince de Hohenlohe ont fait éclater des merveilles en ce genre ; mais elles n'ont pas toujours eu la même efficacité; car le succès dépend bien plus de la disposition vitale, que fait l'ardente foi des malades, que du pouvoir de l'opérateur.

Le curé de Reichoffen (Bas-Rhin), uni d'intention avec le prince, annonça, en 1829, à ses paroissiens, qu'à certain jour indiqué tous ceux qui entendraient sa messe seraient guéris. La foule accourut; mais le succès ne répondit pas à ses espérances, et la foi grande du pasteur fut ensuite tournée en ridicule. Je suis persuadé

néanmoins que si un ou deux des assistants eussent jeté leurs béquilles en criant au miracle, cet incident eût pu produire dans l'assemblée des phénomènes très réels.

On se moque de la crédulité du peuple ; mais les résultats que parfois elle produit n'en sont pas moins surprenants ; et, au lieu de signaler l'imagination comme la cause de faits que la multitude prend pour des miracles, il serait plus instructif de les expliquer. En effet, la science ne nous apprend rien en mettant l'imagination à la place d'un pouvoir surnaturel, et la vérité est qu'elle ne fait en cela que changer le nom d'un inconnu. L'ignorance cachée sous un autre mot est toujours l'ignorance, et l'accumulation des phénomènes ajoute peu de choses à nos lumières, tant qu'aucun d'eux n'est expliqué.

J'ai fait connaître la formation de la vie, et je crois avoir prouvé que c'est avec son secours que l'être spirituel parvient à mouvoir le corps. L'agent est le même dans tous nos actes ; mais l'usage peut varier suivant

les circonstances et notre volonté. Quand l'énergie morale devient extrême, elle dispose avec une telle puissance de la modification vitale soumise à son empire, qu'elle produit quelquefois des résultats qui semblent dépasser les bornes du possible; mais assez souvent ces effets extraordinaires sont passagers, car l'exaltation qui les avait produits cède à son tour, et les choses rentrent bientôt dans l'ordre accoutumé. Voilà la cause du peu de durée des cures opérées à Nantes par madame de Saint-Amour. J'expliquerai ces phénomènes avec plus de détails en parlant de ceux du magnétisme vital. (*)

Les faits de tous les instants semblent expliqués par cela même qu'ils se répètent

(*) La volonté suit ordinairement la voie des sensations dans l'exécution des actes, et si alors elle envoie au dehors la vie dont elle dispose, elle magnétise naturellement; mais, quand une foi ardente projette la vie en priant, elle suit la voie des sentiments et des pensées, et l'on magnétise spirituellement : ce genre de magnétisme est peu connu de ceux mêmes qui le pratiquent. Je m'expliquerai ailleurs à ce sujet.

souvent, et bientôt on les cite comme objets de comparaison pour rendre raison des cas rares. C'est ainsi que le docteur Bertrand, dans un ouvrage recommandable d'ailleurs, rapproche la catalepsie, l'extase et le somnambulisme lucide, des phénomènes attribués à l'imagination. Il conclut ensuite des analogies par lui constatées, que le fluide vital n'existe pas, tandis qu'au contraire j'y trouve la preuve que ce fluide est l'agent de l'âme et le moyen d'exécution commun à tous ses actes. A la vérité, le docteur Bertrand ignore ce que c'est que la vie, et paraît supposer que la volonté agit sur les organes sans intermédiaire.

On ne saurait trop le répéter, on ne peut espérer élever un bon système de physiologie qu'en l'appuyant sur la physique, et tant que celle-ci n'aura pas découvert la cause des mouvements premiers, il faudra la reprendre en sous-œuvre et recommencer l'étude de la nature; car les hypothèses imaginées ne tiennent pas lieu de la vérité et ne dispensent pas du besoin de la trouver.

## CHAPITRE IX.

### DU SOMMEIL ET DES RÊVES.

Le sommeil est un des plus curieux phénomènes qu'offre l'existence de l'homme sur la terre : il semble, quand il est profond, séparer l'intelligence de l'organisation, en ne laissant après lui aucun souvenir ; et quelquefois dans les rêves il est accompagné de tant d'illusions, d'images si bizarres et d'émotions si vives, que les événements de la veille ne présentent rien de comparable. On dirait, aux rapports singuliers que certains songes se trouvent avoir ensuite avec l'avenir, qu'ils ont été portés jusqu'à nous par l'influence d'un monde supérieur que les sensations de la vie nous cachaient pendant la veille : telle est l'origine d'une foule de superstitions, accueillies autrefois avec trop de confiance,

et que, de nos jours, quelques personnes rejettent avec plus d'assurance que de lumières.

Plusieurs philosophes ont pensé que le sommeil consiste dans un engourdissement des organes, et qu'il appartient exclusivement au corps, tandis qu'au contraire l'activité est de l'essence de l'esprit, et continue à se manifester par des rêves, alors même que nous dormons. (*)

Il est remarquable qu'on se hâte presque toujours de poser des principes sur ce qu'on connaît le moins; cela retarde la marche de la science en la faisant précéder de préjugés qu'il faut détruire ensuite. Si l'on n'eût pas commencé par adopter des idées absolues sur l'âme et la matière, la haute philosophie ne serait pas à refaire aujourd'hui. J'ignore par quelle voie on est arrivé à se convaincre que l'activité est de l'es-

(*) M. Jouffroy a soutenu cette doctrine dans trois articles du journal *le Globe*, des 19, 22 mai et 9 juin 1827, où il donne une explication du sommeil et des rêves, que je réfutai à cette époque.

cence de l'esprit; mais ce que je sais par expérience, c'est qu'il éprouve dans la veille des intervalles de ralentissement et même de repos complet. D'ailleurs il faut bien reconnaître que toute diminution d'activité est une interruption relative.

La puissance de penser appartient à l'âme; mais il ne s'ensuit pas qu'elle doive l'exercer sans relâche. Raisonner ainsi, c'est soutenir qu'il n'y a d'ouvrier qu'autant qu'il est incessamment à l'ouvrage.

On assure que le sommeil consiste dans un engourdissement des organes, et que, par conséquent, il appartient au corps dont les sens s'endorment pendant que l'esprit continue à veiller; mais on ne fait pas attention que cet engourdissement, attribué au corps, provient uniquement de la suspension de ses communications avec l'âme. En effet, les organes n'ont pas de sensibilité par eux-mêmes, ils ne sont qu'impressionnables; et ceux des sens peuvent, quand nous dormons, continuer à recevoir des impressions; mais alors leur affectibilité

a cessé d'être en rapport avec l'être spirituel qui n'en reçoit plus de sensation.

Ouvrez les paupières d'un homme profondément endormi, et vous reconnaîtrez que l'image des objets se peint encore dans ses yeux ; cependant il ne les voit pas, parce que chez lui la sensibilité de l'âme ne communique plus avec l'affectibilité du corps (*). Ainsi c'est la suspension des communications ordinaires entre l'être spirituel et l'être physique qui constitue essentiellement le sommeil.

Au surplus, si j'examine quelle modification notre existence éprouve en passant de la veille au sommeil, je m'assure que dans un corps endormi le sang circule, la respiration se fait, la digestion s'opère, en

(*) Il en est de même dans l'engourdissement causé par la compression des nerfs : elle interrompt la circulation nerveuse, et les membres ne donnent plus de sensations ; mais l'engourdissement finit par des picotements souvent insupportables, ce qui n'accompagne pas le réveil, parce que la circulation nerveuse continue quand nous dormons, tandis qu'elle est suspendue par la compression des nerfs.

un mot, le travail de la végétation continue, et tout ce qui dépend du mouvement organique éprouve peu d'altération. Il faut encore reconnaître que la circulation nerveuse n'est pas arrêtée, car toutes les impressions un peu fortes amènent le réveil, en causant des sensations assez énergiques pour contraindre l'âme à s'en occuper. Ainsi le sommeil n'affecte pas sensiblement le mécanisme organique; il devient après une longue veille un besoin impérieux; cependant il est toujours jusqu'à un certain point soumis à l'empire de la volonté, car nous pouvons le provoquer et surtout le suspendre long-temps. J'ai précédemment expliqué, en parlant des fonctions des plexus, comment l'âme se sert de sa puissance sur la vie pour arrêter la réaction des émotions qui troubleraient son jugement : le sommeil a quelque chose d'analogue; aussi, quand nous sommes fortement occupés d'un objet, notre volonté, en absorbant la vie dont elle dispose, nous plonge dans une sorte de sommeil pour tout le reste. Dès

que le sommeil survient, les yeux se ferment, les contractions musculaires cessent, et le corps fléchit sous son poids. Tels sont les premiers symptômes qui se manifestent dans l'organisation de l'homme qui s'endort, et jusqu'ici c'est à peu près tout ce qu'on en sait. On ignore de même comment les travaux de l'intelligence s'exécutent pendant la veille; seulement on a remarqué qu'ils ont la plus grande analogie avec ce qui se passe dans les rêves. Voilà l'état actuel des lumières. On a pourtant beaucoup écrit sur le sommeil, mais sans rien dire de bien satisfaisant, parce qu'il consiste dans un changement de relations entre l'être moral et l'être physique, dont jusqu'ici le mode restait inconnu. Comment, en effet, expliquer les différents usages des modifications vitales que le corps met à la disposition de l'âme, quand on ignore ce que c'est que la vie? Dans le sommeil, la volonté abandonne le soin de l'organisation, et, à mesure que son agent se retire, les contractions musculaires ces-

sent, et le corps fléchit sous son poids. Par la même raison, le besoin du sommeil cède à une volonté contraire, tant que la vie spiritualisée reste assez nombreuse pour se faire obéir; mais il devient irrésistible quand l'épuisement de cette modification vitale en fait une nécessité.

On a comparé le sommeil à la mort, parce qu'il interrompt pour un temps les rapports de l'organisation avec la sensibilité, et qu'elle les détruit pour toujours. Mais à la mort, la vie spiritualisée abandonne le corps et suit l'âme qu'elle enveloppe; tandis que dans le sommeil elle ne fait que s'éloigner du centre de l'affectibilité en se rapprochant de l'être spirituel, pour éviter les sensations que le fluide nerveux apporterait.

Pendant la veille, l'âme, à l'aide de la vie spiritualisée, possède le corps et le dirige suivant sa volonté. Le corps, de son côté, possède l'âme en lui donnant des sensations, et le fluide nerveux qui lui sert à cet usage est l'objet d'une circulation dont

le cerveau est le principal organe. Une partie de la vie s'en échappe sans cesse vers l'âme en se spiritualisant, et c'est là que les sensations se produisent dans l'union du centre de l'affectibilité avec la sensibilité : c'est aussi là nécessairement que le sommeil se forme ; car il consiste dans une suspension momentanée des relations du corps avec l'être spirituel.

Pendant la veille, l'âme se rapproche de l'affectibilité ; elle envahit l'organisation et la possède par l'action soutenue qu'elle imprime à la modification vitale qui lui obéit, et c'est ainsi qu'elle conserve la rectitude du tronc en maintenant les contractions musculaires. Dans le sommeil, au contraire, la volonté abandonne le corps, l'action de son agent cesse, et les membres fléchissent à mesure que la vie spiritualisée se retire. L'âme éloigne sa sensibilité de la présence immédiate des impressions cérébrales, et par là ses rapports avec l'affectibilité sont relâchés.

Le sommeil est ordinairement simultané ;

mais quelquefois il se déclare peu à peu, et commence par un engourdissement, qui, des extrémités, gagne le tronc et la tête. Les mêmes gradations peuvent accompagner le réveil; mais elles suivent un ordre inverse, et la tête, déjà réveillée, permet alors de sentir, dans une sorte de vague, l'existence des autres membres encore en repos. (*)

Le corps cède à son inertie naturelle dès que l'âme cesse de s'en occuper, et la flexion générale des membres de l'homme qui s'endort est la conséquence de la retraite de l'agent de sa volonté; mais, comme celle-ci est étrangère aux mouvements du mécanisme organique, ils se maintiennent

(*) Le sommeil, rigoureusement parlant, n'existe que dans la tête, au centre de l'affectibilité dont l'âme s'isole quand nous dormons, et qui se trouve en rapport plus ou moins éloigné avec l'affectibilité des autres parties; ce qui produit les gradations dont on vient de parler. Dans la veille, l'âme, en disposant de la vie spiritualisée, s'unit intimement à l'affectibilité cérébrale; tandis que dans le sommeil, elle en éloigne son agent, autant que les liens de la vie le permettent.

pendant le sommeil, en sorte que le fluide nerveux continue à se spiritualiser en s'échappant du centre de l'affectibité cérébrale; bientôt l'accumulation qui s'en fait nous communique les émotions de l'affectibilité, en nous causant des sensations qui contraignent l'âme à veiller malgré elle aux besoins du corps. Telle est la cause naturelle du réveil; et c'est aussi ce qui s'oppose à ce que l'âme puisse produire le sommeil à volonté, tant que la vie spiritualisée reste assez abondante pour unir forcément sa sensibilité aux impressions que le corps reçoit.

La nuit est le temps du repos, et pour l'ordinaire le premier sommeil est profond; mais il devient plus léger à mesure que les pertes de la vie spiritualisée se réparent: c'est par cette raison que les rêves sont plus fréquents et plus suivis le matin. Les communications imparfaites, qui se sont rétablies entre l'âme et le corps, nous donnent alors des demi-sensations; elles excitent la mémoire, et les efforts que l'intel-

ligence fait sur l'affectibilité cérébrale, pour compléter ses souvenirs, achèvent d'y tracer les images des rêves. Tout ce qui émeut notre sensibilité peut en devenir l'occasion (*). S'agit-il d'un lieu, nous en peignons les détails en nous en occupant, et les impressions qu'en reçoit le cerveau nous présentent bientôt une suite de tableaux qui se succèdent dans l'ordre de nos idées. Cet ordre est presque toujours tel que la réalité ne peut rien offrir de semblable; c'est le travail de la mémoire, et l'on sait que nos souvenirs s'enchaînent les uns aux autres, et réunissent souvent les circonstances les plus disparates; ils parcourent les lieux et les événements sans avoir égard au temps et aux distances, et souvent ils associent l'image de ceux qui ne sont plus à celles des personnages vivants.

La végétation animale se soutient dans

(*) Il suffit quelquefois, pour faire rêver et même parler une personne profondément endormie, de lui passer une plume sur les lèvres, ou de la questionner en lui pressant légèrement le petit doigt.

le sommeil parce qu'elle est due à une excitation particulière à chaque organe, que le mécanisme vital reproduit de lui-même. Il devrait en être autrement de la respiration, qui dépend notamment de l'action de l'âme : cependant elle continue aussi quand nous dormons; car l'agent de la volonté qui la produit ne quitte jamais entièrement la poitrine. On sait que la vie spiritualisée a deux foyers, l'un au cerveau, l'autre aux plexus; elle y prend des attaches qu'elle ne peut abandonner qu'à la mort. Il n'y a dans le sommeil que sa partie flottante qui se retire de la poitrine, et la respiration en devient plus laborieuse.

On pourrait comparer le sommeil aux privations momentanées de sentiment qui suspendent aussi les relations de la sensibilité avec l'affectibilité. En effet la syncope a deux causes : elle arrive, soit par l'énergie du mouvement de l'âme qui interrompt subitement ses communications avec le cerveau, soit par un spasme organique qui suspend le cours de la circulation ner-

veuse, et relâche son union avec la vie spiritualisée. (*)

Le sommeil est en partie volontaire et en partie forcé ; car il dépend de la quantité de vie spiritualisée que le corps fournit, et de la disposition que l'âme en a faite. Il devient profond quand nous en avons beaucoup dépensé. Dès que l'agent de la volonté n'est plus assez abondant, l'homme éprouve dans ses actes une difficulté d'exécution qui l'invite à s'abstenir, et c'est ce que nous appelons envie de dormir.

L'homme qui veut se livrer au sommeil choisit ordinairement un lieu commode, à l'abri d'une clarté trop vive, et peu accessible au bruit. Là, son âme dépose le corps qu'elle conduit, pour lui donner le temps de renouveler sa vie, et, s'il s'agit d'un

(*) Lorsque l'exaltation de la sensibité morale donne à l'âme une trop grande puissance sur la vie spiritualisée, l'impulsion qu'elle lui imprime peut la séparer complètement du fluide nerveux ; et c'est ainsi qu'on meurt de douleur ou de plaisir. La syncope prolongée est toujours dangereuse ; car elle diminue l'effluve du fluide nerveux, qui peut s'arrêter et amener la mort.

sommeil cherché plutôt que d'un sommeil nécessaire, les songes commencent souvent de suite. Il est curieux alors de les voir mêler leurs illusions aux impressions de la réalité encore présente, et, en quelque sorte, disputer avec elle l'affectibilité cérébrale. Rien de pareil n'arrive dans l'espèce de sommeil qui précède ou qui termine le somnambulisme lucide; car il est produit par un changement d'affectibilité dont plus tard j'indiquerai la cause.

Le besoin du sommeil se fait sentir tontes les fois que l'épuisement de la vie, qui ne se renouvelle qu'en proportion décroissante, approche de son terme. Il annonce alors une mort prochaine. La campagne d'hiver en Russie en offrit de tristes exemples; nos soldats saisis par le froid répondaient à leurs compagnons qui les pressaient de marcher, qu'un sommeil insurmontable s'était emparé d'eux. Ce besoin de sommeil était le résultat de la diminution de la vie que le froid soutirait sans cesse. L'asphyxie, due à la va-

peur du charbon, offre le même symptôme; mais elle est, en outre, accompagnée d'embarras au cerveau causés par l'appauvrissement du sang qui cesse d'entretenir l'excitabilité des vaisseaux. L'âme emploie la vie spiritualisée pour faire agir le corps, et nos mouvements deviennent difficiles dès que celle-ci diminue sensiblement; cette diminution nous invite à dormir, et c'est cette cause qui, dans les vieillards, rend le sommeil continuel d'un si fâcheux pronostic.

Le nœud de notre existence consiste dans l'union du fluide nerveux avec la vie spiritualisée; la partie flottante de cette dernière se retire de la poitrine quand nous dormons, ce qui rend la respiration plus laborieuse. La mort naturelle offre quelque chose d'analogue; car l'attache de l'agent de la volonté aux plexus est la première à se détruire, ce qui s'annonce par une respiration râleuse plus ou moins prolongée. Enfin le lien se rompt, la poitrine s'affaisse, et l'air qu'elle chasse fait entendre un long

et dernier soupir; la vie spiritualisée se précipite alors au cerveau, et l'abandonne aussitôt avec l'âme qu'elle enveloppe d'un voile lumineux. Je rendrai compte plus tard de ce phénomène.

Le travail de la mémoire peint des images dans le cerveau de l'homme éveillé de même que dans celui de l'homme endormi, avec cette différence pourtant que dans la veille nous avons la conscience de nos actes, tandis que dans nos songes, l'âme, éloignée de l'affectibilité cérébrale, reçoit comme une œuvre étrangère les tableaux qu'elle-même vient y tracer. Un exemple suffira pour en rendre le mécanisme sensible. Je suppose que je veuille me rappeler le château de Versailles : ma volonté, pour former ce souvenir, réagira sur ma sensibilité, en renouvelant dans l'affectibilité cérébrale les impressions qu'elle reçut à l'aspect de cet édifice. Je verrai intérieurement ce que j'avais vu extérieurement, c'est-à-dire que l'agent de ma volonté reproduira dans mon cerveau des impressions semblables à celles

qu'il avait reçues d'abord par l'intermédiaire de mes yeux. La peinture sera plus ou moins exacte selon que ce travail sera plus ou moins bien exécuté. Les tableaux ainsi tracés forment en état de veille la base de nos souvenirs ; mais pendant le sommeil l'illusion se forme, et ce sont des rêves.

Chacun, lorsqu'il essaie de se retracer en idée les détails d'un lieu, peut reconnaître, en s'examinant attentivement, que les images de ses souvenirs se forment et se complètent les unes après les autres, et qu'il n'aperçoit bien l'ensemble qu'après avoir terminé le tableau. Ces images sont d'autant plus vives que l'affectibilité de l'organe sert mieux la volonté. Quelques personnes, et des enfants surtout, voient intérieurement, en fermant les yeux, les objets sur lesquels leur attention se concentre, et que souvent leur imagination produit.

Le travail de la mémoire explique comment se forme l'illusion des songes. Nous voyons et nous entendons dans le sommeil comme dans la veille ; nos sensations sont

les mêmes, elles nous arrivent seulement par des voies différentes. Lorsque nous veillons, le fluide nerveux transmet au cerveau les impressions reçues du dehors, tandis qu'en dormant l'intelligence y trace directement les images des rêves au moyen de la vie spiritualisée.

Nos connaissances n'ont d'autre source que nos sensations, et, dès que les impressions dues à la mémoire deviennent aussi vives que celles produites par la présence des objets, l'illusion se forme, et nous confondons l'œuvre de nos souvenirs avec la réalité. L'âme entend alors le son des paroles qu'elle a pensées, et voit les personnages dont elle s'occupe. Telle est la cause des hallucinations : elles ont leurs degrés, et pour l'ordinaire ceux qui les éprouvent les combattent à leur naissance; mais la continuation des sensations erronées finit par les subjuguer, et, dans cet état déplorable, la vie devient un triste mélange d'erreurs et de vérités, où la raison égarée ne se retrouve plus.

Le sommeil suspend les relations entre l'âme et le corps; c'est un état où l'être moral isole sa sensibilité de *l'impressionabilité* de l'être physique (*) : il démontre l'union des deux natures que nous réunissons sur la terre. Nous ne pourrions pas, en effet, ajourner à notre gré le travail des pensées s'il était le produit du jeu de l'organisation; et si l'on fait attention que le sommeil est, sous plusieurs rapports, soumis à la volonté, qu'elle peut s'en défendre, s'y livrer ou le chasser, on demeurera convaincu que la puissance de penser, qui, pour un temps, s'isole ainsi du corps, n'en saurait être un produit.

Les sensations que nous recevons en dormant ont différentes causes : elles naissent de mouvements intérieurs, ou d'impressions que le corps reçoit du dehors.

(*) Cet isolement momentané de l'âme, qui pendant le sommeil se réfugie dans la vie en s'éloignant de l'appareil des sensations dont elle se rapproche ensuite, prouve que son existence n'en dépend pas, et qu'elle pourra l'abandonner un jour.

S'il arrive, par exemple, qu'un souvenir nous rappelle une forêt, en cherchant à examiner ce lieu sauvage, nous y peindrons tous les détails qui s'offriront à nos pensées, et notre imagination pourra y représenter les tableaux les plus riants ou les scènes les plus tragiques. Un rêve, dont la frayeur trace les tableaux, finit ordinairement par des secousses qui amènent subitement le réveil.

Dans le sommeil, l'âme n'est pas toujours complètement trompée par ses songes. Quelquefois elle reconnaît son erreur, en comparant les souvenirs de la veille avec le désordre des rêves (*); mais l'illusion revient bientôt, quoique le jugement l'ait un instant aperçue. Il faut se réveiller complètement pour échapper aux prestiges de

(*) Cette situation dans le sommeil est digne de remarque : les souvenirs de la veille et les sensations des rêves s'y combattent, en traçant tour à tour dans le cerveau des images opposées, et c'est l'âme qui peint elle-même ces tableaux contradictoires. Rien ne distingue mieux la puissance de penser du travail des pensées.

ses songes, et souvent la volonté l'essaie en vain. Quelquefois les tableaux que les rêves nous présentent ont une vivacité et une liaison qui nous captivent, au point de nous rendre insensibles à toute autre chose; l'âme, absorbée par les sensations qu'elle en reçoit, se concentre dans leur examen, et peut alors ordonner des mouvements que la vie spiritualisée fait exécuter au corps sans interrompre le sommeil. Cet état, que l'on nomme somnambulisme naturel, n'est pas rare, et présente un phénomène opposé à celui du sommeil ordinaire; car les membres se meuvent et sont en quelque sorte éveillés, tandis que l'agent de la volonté ne possède encore l'affectibilité du cerveau qu'en suivant la série des sensations que le rêve a produites; l'attention que l'âme y donne prolonge le sommeil et produit l'isolement pour tout le reste.

On vient de voir que les rêves ordinaires se forment quand, par une cause quelconque, le cerveau reçoit dans le som-

meil des impressions propres à exciter la mémoire, et j'ai dit comment leurs illusions se continuent en passant d'un objet à un autre; mais j'ai gardé le silence sur les songes qui pourraient avoir une autre origine. A cet égard, la foi de l'antiquité s'appuyait sur une foule de faits qui semblaient avérés; cependant on les regarde aujourd'hui comme les fruits d'une crédulité superstitieuse, et les convictions du siècle ont un caractère tout opposé.

L'incrédulité moderne, qu'on attribue aux progrès des lumières, n'a peut-être d'autre base qu'un sentiment vague de matérialisme généralement répandu; car, pour quiconque admet une autre existence, la possibilité des communications rentre dans l'ordre des probabilités, soit dans le sommeil, soit même dans la veille. Les entretiens avec des personnes qui ne sont plus de ce monde sont communs dans les rêves: mais il est plus rare que les souvenirs de la veille vous laissent la conscience que vous conversez avec un mort; cepen-

dant cela peut arriver, et alors presque toujours le fantôme disparaît à la première question que vous lui faites (*). On croit trouver la preuve que ces conversations interrompues sont produites par les illu-

(*) J'ai, dans mes rêves, plusieurs fois conversé sciemment avec des personnes mortes. J'avais connu M. N**, ancien oratorien; il se noya, et son corps fut retrouvé dans la Marne. Quelque temps après, je le vis pendant mon sommeil, et lui demandai s'il s'était suicidé? Oui, me répondit-il, j'étais vieux, ma vie était devenue un pénible fardeau, je m'en suis débarrassé. Je m'efforcai de le retenir pour lui faire d'autres questions; car je sentais qu'il voulait m'échapper, mais il s'enveloppa dans un nuage et disparut. En 1832 le choléra enleva un de mes amis : peu après il m'apparut en songe, et vint pour m'embrasser ; je lui serrai la main en lui demandant comment il se trouvait dans l'autre monde : il ne répondit rien, et disparut dans un nuage comme M. N**. J'avais été lié avec une demoiselle décédée depuis longues années : je la voyais souvent dans mon sommeil, et quelquefois avec des circonstances fatigantes. Une nuit entre autres, je la reconnus au milieu des étreintes d'un cadavre qui me pressait dans ses bras : Vous êtes une méchante, lui dis-je, vous savez que je dors, et vous profitez de mon sommeil pour me tourmenter. Elle disparut de suite, et je ne l'ai pas revue. Peu de personnes parviennent à l'âge mûr sans avoir fait quelques rêves qui les ont fortement préoccupées.

sions du sommeil, dans le peu d'intérêt qu'elles offrent communément; car je ne sais pourquoi l'on suppose que la raison des âmes s'accroît prodigieusement hors du monde des corps. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas oublier que la personne qui recevrait des communications en songe y mêlerait probablement tout ce que sa mémoire lui fournirait, et qu'ainsi l'erreur y trouverait encore une large place.

Je viens d'exposer quelle est, dans mon opinion, la cause d'un grand nombre de phénomènes restés jusqu'ici sans explications satisfaisantes. Ils ont une analogie marquée avec les aliénations mentales dont je vais m'occuper.

## CHAPITRE X.

### DES ALIÉNATIONS MENTALES, DU DÉLIRE ET DES AFFECTIONS MÉLANCOLIQUES.

Les aliénations mentales proviennent toujours d'un vice ou d'un désordre dans les organes qui servent sur la terre aux communications réciproques entre le corps et l'âme. Nous ne connaissons les objets qui nous entourent ici-bas que par les impressions qu'ils font sur nous, et que nos souvenirs reproduisent intérieurement. C'est ainsi que les images des rêves se forment en dormant, et qu'un aveugle, dans ses songes, jouit parfois encore du spectacle de la nature. Les sensations fantastiques, dues à la mémoire de l'homme endormi, peuvent naître dans la veille, quand le cerveau prend convulsivement les impressions qui les produisent : elles nous trompent alors, en nous égarant sur la réalité

des choses. D'ailleurs, dans ces sortes de maladies, la faiblesse du cerveau permet rarement à l'âme assez d'application pour bien juger ce qui l'affecte.

La folie est un inconvénient attaché à la nécessité où nous sommes en ce monde de nous servir d'une organe destructible pour penser; mais il fallait que le travail de notre intelligence s'y fît sur le cerveau, puisque c'est à lui seul que nous devons les sensations des choses terrestres, avec lesquelles la vie nous met en rapport. Néanmoins, bien des gens, dans les aliénations mentales, imputent à l'âme les infirmités du corps, et regardent comme une maladie de l'intelligence le trouble organique qui l'égare. Autant vaudrait prendre l'écho qui nous trompe pour une maladie de nos oreilles.

Les aliénations mentales ont des variétés presque infinies; cependant on peut les ranger en trois classes principales : l'imbécillité, la folie et la fureur.

L'imbécillité est native ou accidentelle; elle a sa cause dans l'incapacité du cerveau :

c'est un instrument qui, sous le rapport du travail des pensées, n'a jamais été ou n'est plus en état de servir.

La puissance de penser appartient à l'être spirituel, et il est probable que toutes les âmes la possèdent au même degré; mais nous sommes en ce monde dans la nécessité d'exécuter le travail des pensées à l'aide du cerveau. Cet organe n'est pas chez tous aussi propre à cet usage, ni toujours si bien disposé; il perd ses forces lorsque la vieillesse arrive, et ne les a pas encore acquises pendant l'enfance. Dans l'âge mûr, le plus léger accident suffit pour diminuer son aptitude, et un rhume de cerveau, par exemple, influe notablement sur sa capacité; l'âme voudrait alors inutilement s'appliquer à l'étude, l'organe lui refuse son service; elle juge très bien que l'obstacle provient de l'indisposition de l'instrument qu'elle emploie, et peut aisément distinguer ainsi la puissance de penser de l'exécution des pensées. Quelquefois il nous arrive encore (particulièrement dans les

affections rhumatismales qui se portent à la tête) de prononcer un mot différent de celui que nous voulions dire; il semble alors que dans l'exécution le musicien s'est trompé de note; on est tout étonné du résultat, et je sais qu'en pareil cas j'ai souvent cherché à lier à l'harmonie de ma phrase la parole ainsi survenue à l'improviste. (*)

L'imbécillité a différents degrés; elle peut être la suite d'une chute, d'un coup sur la tête, en un mot, de tout ce qui gêne le travail des pensées ou le rend impossible. Les épanchements entre les membranes qui tapissent le crâne (quand ils ne privent pas de sentiments) produisent une sorte d'imbécillité relative, que l'opération du trépan, en évacuant le liquide, fait quelquefois disparaître. (*)

(*) Un goutteux, dans les premiers instants qui suivirent un accès qui avait porté sur le cerveau, se trompait ainsi à chaque instant, et demandait, par exemple, son chapeau au lieu de son mouchoir.

(**) Je me rappelle avoir lu quelque part qu'un moine

Le travail de la mémoire indique de quelle manière se forme l'illusion des songes, et, dans la veille, dès que les réactions mentales acquièrent la puissance des impressions premières, il devient impossible de les distinguer. C'est ce qui arrive quand on exaspère l'impressionnabilité du cerveau en l'occupant sans cesse du même objet. On voit et on entend alors ses propres pensées, aussi clairement que si les images et les sons venaient du dehors, et la raison s'égare trompée par des sensations fallacieuses. Ces hallucinations ne sont quelquefois ni continuelles, ni complètes; ordinairement elles caractérisent les monomamies, et j'en pourrais citer beaucoup d'exemples.

Au mois d'octobre 1833, une femme de vingt-huit ans, née en Piémont, alla au bal, à la fête de son village; elle y dansa pen-

qui, dans sa communauté, passait pour stupide, reçut une tuile sur la tête : on le trépana; l'opération réussit, et, dans la suite, il déploya une intelligence remarquable et fut procureur de sa communauté.

dant trois jours avec une sorte d'enthousiasme, et depuis elle continua d'entendre sans cesse la musique qui l'avait charmée. C'étaient des montferrines, et chacune se succédait dans sa tête, en faisant place à la suivante. Cette hallucination troubla les fonctions vitales, ce qui finit par amener une consomption nerveuse. Le docteur Brosserio observa que les sons musicaux croissaient avec la maladie, que la mort termina sans qu'ils cessassent de se faire entendre. (*)

Une dame avait recueilli chez elle une orpheline, qu'elle traitait avec bonté; celle-ci, dans son service, était chargée de soigner des lapins; il lui vint à l'idée qu'on la chasserait si elle les tuait. Les conséquences que cette méchante action aurait pour elle frappèrent son imagination, au point qu'elle finit par entendre une voix qui lui disait de tuer ces animaux. Plus ce conseil l'effrayait, plus il se faisait en-

(*) Rapporté dans le *Journal de Paris* du 23 août 1831.

tendre ; car elle s'en occupait davantage. Tourmentée ainsi continuellement, et ne pouvant échapper à sa propre pensée, elle crut s'en débarrasser en s'y abandonnant, et les lapins furent immolés sans autre motif. (*)

Les monomanies luxurieuses sont malheureusement beaucoup trop communes : quand une imagination lascive se laisse entraîner, dans la solitude de ses pensées, au penchant qui la porte à se retracer des scènes et des images qui l'excitent, les efforts qu'elle fait pour leur donner de la puissance parviennent quelquefois à produire sur le cerveau les mêmes impressions que la réalité. Vainement le malade essaye-t-il ensuite d'échapper aux hallucinations qui le poursuivent; il est rare qu'il puisse y parvenir, et sa raison, même avec le secours de la médecine, succombe ordinairement sans retour. La brochure que le docteur Es-

(*) Long-temps après, cette malheureuse fille termina sa vie par un suicide.

quirol a publiée sur les monomanies homicides est remplie d'exemples analogues; je pourrais les citer tous sans exception et les expliquer de même; mais je crois en avoir dit assez pour faire comprendre comment se forme ce déplorable phénomène.

Le délire fébrile produit encore de véritables hallucinations pendant l'accès; elles sont aussi causées par les agitations spontanées du cerveau, qui viennent y peindre des images semblables à celles produites par les objets extérieurs : ces tableaux sont ensuite complétés et continués, comme dans les rêves, par l'intelligence, qui s'en empare et veut les examiner. L'exaspération est telle que presque toujours les impressions du dehors sont moins vives, et cessent, par conséquent, de se faire sentir. (*)

(*) Les sensations vives ont une puissance qui nous attache et nous rend insensibles à celles produites par d'autres impressions : on peut dire alors, comme dans le somnambulisme ordinaire, que nous dormons pour tout le reste. Lorsque le délire est causé par l'accélération de la circulation sanguine, il est moins fâcheux; mais il est sou-

Le délire peut être considéré comme une folie momentanée ; il se manifeste de même par des sensations qui ne sont plus en rapport avec les objets présents ; cependant la folie se borne ordinairement à pervertir certaines sensations, tandis que dans le délire le désordre est général. Nous ne connaissons l'existence des choses que par les impressions qu'elles font sur nos organes, et notre jugement s'égare dès qu'un mouvement spontané du cerveau y trace les images qu'en état de santé il reçoit du dehors. Nous nous trompons alors en attribuant à la présence d'objets extérieurs les tableaux produits par des convulsions. Telle est la cause de la folie : elle égare notre raison, parce qu'elle a perverti la voie que prennent nos sensations. Une illusion semblable nous séduit dans les rêves, et leur explication jette beaucoup de jour sur cette matière.

vent d'un sinistre pronostic, quand il a son siége dans le système nerveux, et que le pouls reste calme.

La personne menacée de folie s'aperçoit assez souvent (comme dans les songes) que ses sensations ne sont plus en harmonie avec ce qu'elle éprouvait autrefois; elle hésite alors, et, dans ses rêveries, elle s'occupe en silence à former sa conviction. Aussi ces sortes de maladies commencent souvent par la taciturnité. La personne attaquée se montre d'abord embarrassée en manifestant sa pensée; ou bien au contraire (si elle est impérieuse), elle veut contraindre les autres à partager ses nouvelles idées, et son impatience va jusqu'à l'emportement, ce qui l'égare de plus en plus. Les efforts de la raison peuvent, malgré nos passions, rectifier les erreurs de nos jugements; mais il n'en est pas de même des erreurs de nos sensations, et, quand nous en recevons sans cesse de fantastiques, elles finissent toujours par nous tromper.

Ordinairement on ne reconnaît la folie que long-temps après qu'elle s'est déclarée, et il peut être difficile de remonter alors

aux sensations fallacieuses qui l'ont produite, surtout quand elle ne se manifeste plus que dans ses conséquences. Cependant il est certain que le désordre des idées commence toujours par celui des sensations; il est même impossible qu'il en soit autrement, car, en santé comme en maladie, toutes nos idées sont la suite de ce que nous avons senti.

Il faut connaître pour aimer ou pour haïr; ainsi nos passions se forment dans les rapports de nos sens avec les objets extérieurs; elles donnent l'énergie des sentiments à notre volonté, et quand ensuite celle-ci est contrariée, elle peut devenir assez violente pour imprimer aux plexus des mouvements fougueux qui les font entrer en convulsions. Il en résulte un état d'exaspération et même de fureur dans lequel l'âme n'est plus maîtresse des convulsions du physique, et perd toute juste appréciation des choses; mais il n'y a folie qu'autant que le cerveau en reçoit des images fantastiques; jusque là il n'y a

dans la fureur qu'une absence de jugement.

Il est une autre espèce de trouble qui, sans être précisément la folie, porte pourtant le désordre dans le travail des pensées. Quelquefois la mobilité de l'affectibilité cérébrale devient extrême, et s'exaspère au point que toutes les sensations qu'elle communique sont exagérées; les moins offensives deviennent douloureuses. (*) Il est alors impossible de raisonner juste; car les sensations du moment absorbent l'intelligence, et, si dans ses souvenirs l'âme veut en réunir plusieurs, le trouble devient général, et ne permet plus de rien distinguer. On ne doit pas confondre avec la folie le défaut de suite et la mobilité des idées produites nécessairement par tout affaiblissement de l'organe cérébral. L'enfance offre quelque chose d'analogue; on sait qu'elle n'aperçoit pas les résultats éloignés, et que

(*) Les douleurs que les ulcères font éprouver sont aussi le résultat de l'exaspération de l'affectibilité locale. J'en dirai un mot plus loin, en parlant des changements qui peuvent modifier l'affectibilité.

sa mémoire est fugitive : quelquefois il en est de même dans la vieillesse.

Tous les nerfs nous donnent des sensations ; mais ceux des organes des sens sont en relations avec les objets extérieurs, et ceux des plexus avec les émotions de l'âme. Plusieurs médecins se sont mépris sur le siége des premiers désordres dans les aliénations mentales, faute d'avoir fait cette distinction. En effet la folie est une maladie du corps qui pervertit ses relations avec l'âme ; mais elle commence par le travail des pensées quand son origine est à la tête, et par celui des sentiments lorsqu'elle est primitivement due aux affections des plexus.

Quelques personnes confondent à tort la morosite, l'hypocondrie et toutes les affections mélancoliques, avec la folie. Ces maladies sont toujours le résultat de perturbations dans les plexus. On se rappelle que que le nerf grand sympathique et ses dépendances répètent les émotions de l'âme et les reproduisent. (*) Sans doute les con-

(*) Il existe chez les femmes un rapport intime entre le

tractions des plexus, les obstructions qui embarrassent leur jeu, et généralement tout ce qui affecte ces appareils nerveux, portent le trouble dans notre être moral ; mais elles n'égarent pas nos jugements sur l'existence des choses; car les contractions des plexus se bornent à réfléchir l'état de l'âme sans en apprendre la cause. Les personnes atteintes de mélancolie reconnaissent quelquefois que les vapeurs sombres qui les assiégent n'ont d'autre origine que la maladie ; et cependant elles ne s'y abandonnent pas moins, car il est presque impossible d'échapper aux sensations de tristesse que la vie qui nous unit au corps nous renvoie sans cesse malgré nous. On emploie d'abord toute sorte de moyens ; mais, quand aucun n'a réussi, on n'y voit d'autre remède que de briser le lien, et le suicide, en séparant l'âme du corps, termine une association

grand sympathique ( et généralement les nerfs de la vie individuelle ) et la matrice : voilà pourquoi les maladies de cet organe ont tant d'influence sur leur moral et leurs affections.

devenue insupportable. (*) Tel est souvent le résultat du spleen.

Les observations sur la manière dont se forment les rêves s'appliquent également aux aliénations mentales. En effet, quand quelqu'un, par l'action de sa volonté, parvient à impressionner un cerveau étranger, il y produit une sorte de folie, en y faisant naître des sensations contraires à l'existence réelle des choses. Je sais que maintenant encore quelques personnes nient la possibilité de pareils faits ; mais ces faits,

(*) L'application des ventouses sèches ou scarifiées sur la région cardiaque et le long de la colonne dorsale, une nourriture légère et de facile digestion, tenir le ventre libre, ordonner l'exercice modéré, et défendre la solitude et la vie sédentaire, voilà les remèdes généraux qu'on peut employer utilement. Les mêmes rapports qui lient les sentiments et les pensées se retrouvent entre les plexus et le cerveau : aussi les moyens que je viens d'indiquer ne sont pas sans efficacité dans la folie. On attribue souvent celle-ci à une inflammation des membranes du cerveau, tandis que, la plupart du temps, cette inflammation est la conséquence et non la cause de la maladie. L'autopsie a, dans ces derniers temps, produit beaucoup d'erreurs de ce genre.

quelque étranges qu'ils paraissent, n'en existent pas moins, et l'expérience ne laisse aucun doute sur le pouvoir qu'un magnétiseur a de produire, chez certains somnambules lucides, de pareilles hallucinations. Quand on connaîtra bien la cause des phénomènes du magnétisme animal, peut-être commencera-t-on à comprendre la possibilité des possessions dont les *Évangiles* et les *Actes des apôtres* offrent de nombreux exemples.

De toutes les maladies qui affligent l'humanité, la folie me semble la plus déplorable : elle est une des tristes conséquences que peut entraîner l'incarnation de l'être spirituel, et tient à la destructibilité des organes que, dans le travail des pensées, l'intelligence est forcée d'employer. Les explications que j'ai précédemment données des communications que la vie établit entre l'âme et le corps devaient faire prévoir qu'elles pouvaient s'altérer et produire en certains cas les aliénations mentales.

## CHAPITRE XI.

### CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LE MAGNÉTISME VITAL.

Le fluide magnétique vital est chez l'homme cette dernière modification de la lumière que j'ai nommée la vie spiritualisée : elle sert d'agent à l'âme pour l'exécution de tous ses actes. L'impulsion que nous lui donnons dans nos mouvements s'arrête aux limites de l'organisation, tandis qu'en magnétisant, la volonté la projette au dehors. Voilà, quant à l'emploi de la vie, la première différence qui existe entre magnétiser et agir.

On demandera peut-être comment l'émission magnétique peut se faire à l'extérieur. Mais, en faisant cette question, on oublie que la volonté est une puissance spirituelle, pour laquelle les limites de l'organisation ne sont pas un obstacle ; il en est de même

de la modification vitale, qui lui obéit. Magnétiser est un usage de la vie que nos besoins journaliers n'exigent pas; aussi la plupart des hommes ignorent qu'ils possèdent cette faculté.

Nous sommes libres de magnétiser comme nous sommes libres d'agir; mais les résultats sont utiles, nuls ou nuisibles, selon les hommes, les circonstances et les choses; ainsi il est imprudent de magnétiser sans utilité toutes sortes de personnes et d'objets.

L'émission magnétique affaiblit rapidement quand elle est excessive; mais, dans l'usage ordinaire, le jeu de l'organisation répare les pertes et renouvelle les moyens: il en est de même à l'égard des forces que nous dépensons dans un exercice quelconque. (*) Le soleil est la source de la vie de

(*) Les magnétiseurs ont été long-temps dans l'erreur à cet égard : ils supposaient que le fluide était universellement répandu, et que leur volonté, après s'en être emparé, le dirigeait à leur gré. Cette singulière opinion, qui tenait aux systèmes scientifiques, les a long-temps empêchés de reconnaître la voix de la nature, qui leur

tous les êtres ; mais chacun, en s'emparant de ses rayons, les travaille suivant sa nature : s'ils s'accumulent dans le cerveau sans être convenablement élaborés, ils nous causent une sorte d'ivresse assez semblable à celle produite par les vapeurs alcooliques. (*)

L'ivresse ordinaire est de même le résultat de la grande quantité de rayons solaires que l'organisation sépare du vin avant de les avoir bien assimilés à la nature humaine : il en résulte du trouble dans la circulation nerveuse ; l'âme reçoit alors ses sensations par un intermédiaire, altéré quant à sa qualité, mais augmenté dans sa quantité ; en sorte que la justesse du jugement, chez les buveurs, se trouve remplacée par

disait que c'était tout simplement leur vie dont ils disposaient d'une manière inaccoutumée.

(*) Le jeu organique absorbe une partie des rayons solaires qui nous pénètrent ; les organes digestifs s'emparent de ceux que contiennent les aliments, et la respiration en puise une grande quantité dans les vapeurs alcooliques qu'elle décompose quand il s'en répand dans l'air, par exemple, en transvasant de l'eau-de-vie.

une sensation vague de puissance qui les charme. (*) Quelquefois le magnétisme vital fait éprouver d'abord une grande partie des symptômes de l'ivresse. En effet, quand la vie étrangère qui vient envahir la circulation nerveuse d'un somnambule n'est pas encore bien assimilée à la nature de son être, il en éprouve des tournoiements de tête; le siége où il est assis semble se dérober sous lui; il se croit prêt à tomber. Toute vie est un composé dont la lumière fournit la base, et cette origine explique pourquoi les somnambules lucides voient le magnétisme vital sous l'apparence lumineuse.

Magnétiser est un acte de la volonté; mais on se tromperait en supposant qu'il

(*) L'ivresse présente des traits d'esprit et des aperçus lumineux qui lui doivent leur existence : les personnes qui abusent des liqueurs fortes offrent quelques exemples de combustion spontanée, causée par le dégagement subit des rayons solaires trop nombreux, qu'elles ont mal assimilés à leur vie, et que toutes les parties de leur corps contiennent en trop grande quantité.

suffit de vouloir sans agir. L'action magnétique se fait intérieurement comme tous les travaux de l'intelligence. Il faut que le mouvement imprimé à la vie par la volonté continue tant qu'on magnétise; autrement l'émission s'arrête. C'est ce qui arrive quand une distraction égare la pensée sur d'autres objets que celui dont on doit s'occuper.

Pour magnétiser utilement, il suffit que le désir de soulager un être souffrant vous porte à chercher à le réchauffer en le pénétrant de votre chaleur vitale. Telle est l'indication de la nature; toutes les mères la sentent à l'égard de leurs enfants, et la suivent d'autant mieux qu'elles ont moins appris à se confier en des secours étrangers.

Les mains sont les conducteurs ordinaires de l'émission magnétique; mais le système nerveux, en général, pourrait servir à cet usage: la tête, la poitrine et le souffle surtout y sont très propres. (*)

(*) Quand on a la vue bonne, le regard peut servir à ma-

La sensibilité et l'intelligence concourent à l'émission magnétique, mais elles ne participent pas toujours à la formation de la volonté du magnétiseur dans la même proportion, ni avec la même énergie. Si la pensée domine, ordinairement l'action est moins dévouée et n'a jamais la puissance

gnétiser énergiquement. J'ai endormi ainsi un jeune homme qui m'avait prié d'essayer sur lui ma puissance magnétique. Je lui pris les mains, en l'engageant à me regarder fixement : je m'aperçus que je l'éblouissais, et que ses yeux cherchaient à éviter les miens; peu d'instants après ils se fermèrent, et le sommeil survint. Je pense que c'est en magnétisant avec le regard que certains pâtres prétendent charmer des chiens farouches : ils font d'abord beaucoup de contorsions pour attirer l'attention de l'animal : le chien, étonné, regarde son adversaire; celui-ci fixe ses yeux sur les siens et ne les quitte plus : bientôt le chien hésite, recule, s'effraie, et finit, en regardant toujours l'homme qui le poursuit, par s'aller cacher dans quelque recoin. Le regard du serpent agit aussi sur sa proie, et je suis persuadé qu'il magnétise avec le regard l'animal qu'il veut dévorer. Les convulsions de celui-ci, ses efforts pour échapper, l'effroi qui le saisit, constatent qu'une puissance ennemie s'est rendue maîtresse de ses mouvements; et l'on a vu que le fluide magnétique (la vie spiritualisée) est l'agent que la volonté emploie pour mouvoir le corps.

que peut lui donner le sentiment : celui-ci, au lieu d'économiser la vie, la verse à flots ; il peut l'épuiser en peu d'instants si l'organisation continue à le servir. La défaillance la plus complète en est alors la conséquence. La bonne volonté de tête n'expose pas à de pareils accidents ; elle agit moins, mais elle fatigue peu. (*)

Une volonté éphémère, quelque énergique qu'elle soit, a rarement des résultats satisfaisants ; car l'effervescence produite par une imagination qui s'enflamme est un

(*) Tout élan d'amour contient une offrande de sa vie de la part de celui qui s'y livre ; notre faculté d'en disposer s'accroît avec l'énergie de nos sentiments, et j'ai dit ailleurs qu'en pressant les objets de nos affections sur notre cœur nous les approchions réellement plus près de l'action de l'âme. Les femmes, en général, magnétisent fortement avec la poitrine. L'émission magnétique pourrait aller jusqu'à la mort de celui qui s'y livre dans un sentiment profond et absolu, si l'affaiblissement des organes ou leurs mauvaises dispositions n'y mettaient pas un terme. Ceux qui savent ce que c'est qu'aimer sentiront avec quelle puissance on doit employer la vie, quand le sentiment qui en dispose peut sauver l'objet de notre amour ou nous faire partager son sort.

feu de paille qui brûle et n'échauffe pas. Il faut ordinairement, pour réussir, que la volonté du magnétiseur ait beaucoup de constance, et qu'elle dispose avec sagesse de l'emploi de ses moyens.

Les sentiments religieux sont d'un grand secours en magnétisant : ils portent les espérances de l'homme au-delà de ce monde, en remplissant son cœur d'une douce charité envers ses semblables. Quelquefois un magnétiseur, plein d'une humilité pieuse, attribue alors ses succès à l'intervention de la puissance divine, et se persuade que, dans ses propres œuvres, il n'est plus qu'un modeste instrument dont la Providence dispose : tout lui semble miracle. Une âme tendre, en s'abandonnant aux charmes du sentiment, trouve une ineffable douceur à s'oublier ainsi elle-même. Cette erreur augmente la puissance de celui qui s'y livre, et par là séduit encore sa raison ; mais elle l'égare en des illusions mystiques toujours dangereuses. (*)

(*) Je ne doute pas que les extases du quiétisme ne

Magnétiser, c'est user d'une faculté toute naturelle à l'homme : sans doute nous la tenons du créateur comme toutes les autres; mais s'il faut, pour faire des miracles, une puissance spéciale donnée par la Providence, à coup sûr le magnétisme n'en produit pas.

Les sentiments de l'âme donnent à l'action magnétique son plus haut degré de puissance; ils mettent une grande quantité de vie à la disposition de sa volonté, et, dans cette opération, la réaction des plexus sur le cerveau, dont j'ai précédemment parlé, exerce beaucoup d'influence.

Une foule de circonstances peuvent en magnétisant déranger les résultats attendus, en sorte que les expériences proposées manquent leur but assez souvent. Les plus intéressantes, d'ailleurs, naissent sans qu'on les ait cherchées, et ne sont pas toujours celles dont on parle le plus. Les magnétiseurs, s'ils savent observer, ne

soient des résultats du somnambulisme lucide, et, pour s'en convaincre, il suffit d'en comparer les phénomènes.

manqueront jamais d'occasions pour s'instruire, et les spectateurs curieux sont rarement convaincus par des phénomènes qui contrarient leurs opinions; en sorte qu'il me paraît sage de ne pas se prêter à des tours de force qui fatiguent toujours les somnambules.

Une dernière remarque que plusieurs personnes ont faite, c'est que la mémoire et généralement l'usage des facultés intellectuelles souffrent d'un magnétisme persévérant et excessif; il faut du temps ensuite pour recouvrer ce qu'on a perdu. Quant aux résultats curatifs, je les crois incontestables, toutes les fois que les magnétiseurs peuvent disposer de leur temps et possèdent du dévouement, de la santé et de la sagesse. C'est un remède dont l'excellence dépend essentiellement des qualités de ceux qui le fournissent, et que, par conséquent, on ne doit pas prendre indifféremment à toute enseigne. La suite de cet ouvrage en montrera les avantages et les dangers.

## CHAPITRE XII.

DU MAGNÉTISME VITAL APPLIQUÉ A L'ESPÈCE HUMAINE ; DE L'ÉTAT LUCIDE IMPROPREMENT APPELÉ SOMNAMBULISME ET DE LA PERTE DES SOUVENIRS EN RETOURNANT AU MODE DE VIE ORDINAIRE.

Les savants de nos jours se sont exclusivement attachés à la méthode d'instruction qu'ils ont adoptée, en déclarant que toute étude raisonnable s'arrêtait à l'examen des effets. Ils ont cru par là tirer l'intelligence humaine de l'ornière des préjugés ; en sorte qu'il est à peu près impossible de les amener à discuter un système où l'on commence par remonter aux principes premiers. Toute découverte à cet égard est repoussée avec le dédain le plus décourageant. C'est une nouvelle espèce de fanatisme, et l'on dirait que, sur ce terrain, la raison doit, à tout prix, défendre l'ignorance actuelle et fermer les voies pour

l'avenir. La superstition du vieux temps était un obstacle aux progrès des lumières ; en le franchissant on est peut-être allé trop loin, et maintenant dès qu'un phénomène dépasse les limites de nos connaissances, on ne l'examine plus, on le rejette; il semble qu'il s'agisse moins de chercher la vérité que de terrasser un ennemi. Voilà pourquoi, depuis quarante années, tant de gens instruits repoussent le magnétisme animal sans le connaître, et traitent ceux qui s'en occupent de dupes d'un enthousiasme en délire, ou d'une sotte crédulité. Cependant les phénomènes sont devenus si communs qu'il n'est guère possible de nier leur existence, et les savants (qui ne sauraient les expliquer) sont réduits à les passer sous silence. (*) Dans l'origine, on se servait du ridicule pour réprimer la curiosité : aujour-

(*) l'Académie de Médecine avait nommé une commission pour l'examen du magnétisme animal : celle-ci a constaté un grand nombre de phénomènes ; mais depuis on a nommé une nouvelle commission qui paraît disposée à tout remettre en question.

d'hui qu'elle est éteinte par les expériences qu'on a prodiguées, l'insouciance du public a rendu la tâche facile ; on ne discute plus, on se tait. Cependant les phénomènes, en se multipliant, n'ont rien perdu de leur intérêt, et je vais essayer d'en faire connaître la cause.

Magnétiser pour guérir, c'est secourir avec sa vie la vie défaillante d'un être souffrant. Le magnétisme sagement employé peut être utile dans toutes les maladies ; mais il ne dispense pas d'user des remèdes ordinaires, et l'on ne voit que trop souvent ses efforts échouer comme ceux de la médecine.

J'ai précédemment établi que notre mode d'existence, en ce monde, exigeait deux modifications dans la vie qui nous retient sur la terre. L'une, soumise à une circulation organique, est le véhicule des sensations ; tandis que l'autre obéit à l'impulsion spirituelle, et sert d'agent à la volonté.

Cette vérité, appuyée sur un grand nombre de faits, me paraît une conséquence

forcée pour tous ceux qui reconnaissent dans l'homme l'existence d'un être spirituel ; mais plusieurs savants semblent avoir adopté une opinion contraire : ils portent ce préjugé dans l'examen des phénomènes, et pensent échapper à la superstition en écartant des études tout ce qui n'est pas matériel. (*)

Je reconnais, au surplus, qu'en rejetant des voies de la science la recherche des causes, on a mis les physiologistes dans la nécessité de tirer leurs explications de la

(*) Le docteur Georget, dans un ouvrage imprimé en 1821, sous le titre de *Physiologie du système nerveux*, avait hautement professé le matérialisme ; mais les phénomènes du somnambulisme lucide le firent depuis changer d'opinion, et dans son testament, en date du 1er mars 1826, il pria instamment de donner à sa rétractation toute la publicité possible.

La marche des études, qui tend à tout matérialiser, l'avait égaré ; les phénomènes du magnétisme animal le ramenèrent à la vérité, et c'est un bienfait qui compense peut-être les abus que les détracteurs de cette découverte lui reprochent : le docteur Georget s'occupait d'un travail à ce sujet, quand, en 1828, la mort l'enleva aux sciences qu'il avait illustrées.

manifestation des effets, et qu'ainsi ils ont été forcés de présenter l'excitation des appareils nerveux comme l'expression de la sensibilité, et les mouvements du cerveau comme celle de l'intelligence. « Les phénomènes du somnambulisme magnétique « (dit un des plus célèbres médecins de la « capitale), consistent principalement dans « une modification du système nerveux, « telle que les organes des sens cessent en « grande partie leur action, tandis que les « autres nerfs, et souvent ceux de la vie in- « dividuelle, revêtent les facultés senso- « riales, etc. Le grand sympathique (ajoute- « t-il) et ses dépendances acquièrent la fa- « culté de percevoir. » (*)

Cette explication ne semble pas satisfaisante : elle n'est pas complète, et manque de clarté; car on n'y apprend pas comment, parmi les nerfs indiqués, les uns se modifient de manière à revêtir la faculté de

(*) *Voyez* le DICTIONNAIRE DE MÉDECINE, XIII^e volume, au mot *Magnétisme animal*, par le docteur Rostan.

sentir, et les autres à acquérir la faculté de penser. Il est évident que c'est en s'arrêtant à la matérialité des effets que l'illustre professeur (dont la bonne foi mérite tant d'éloges) a été conduit à faire de si malheureux efforts pour arriver, dans ses explications, à supposer aux nerfs les facultés de l'âme. J'admire son beau talent, mais cependant je crois qu'il me sera facile de démontrer que la circulation nerveuse est la même par tout le corps; que la sensibilité et l'intelligence ne peuvent jamais appartenir à l'organisation, et qu'enfin, supposât-on aux nerfs de telles propriétés, il faudrait encore, pour voir et pour entendre, des organes destinés à cet usage.

Un appareil est nécessaire pour réunir les rayons lumineux comme pour rassembler les sons, et les fonctions particulières aux yeux et aux oreilles résultent uniquement de la spécialité de leur construction. Dès que l'œil est détruit, le nerf optique ne manifeste plus aucune faculté particulière, et cependant un aveugle peut voir encore

dans ses songes; car recevoir la sensation de la vue, c'est voir, de quelque manière que le cerveau ait été impressionné.

Je l'ai dit ailleurs, la vie unit intimement la sensibilité de l'âme à l'affectibilité du corps; mais elle ne les confond pas, et l'on doit toujours soigneusement distinguer les sensations de l'une des impressions de l'autre.

Les changements partiels d'affectibilité sont très communs; ils se manifestent dans une foule de cas pathologiques. En effet, les douleurs extraordinaires que fait éprouver un membre malade sont les symptômes du changement d'affectibilité survenu dans cette partie : ni la sensibilité de l'âme, ni l'affectibilité générale n'ont subi d'altération; mais l'affectibilité partielle est devenue susceptible d'un grand nombre d'impressions morbides, inconnues dans l'état normal. Un coup reçu n'altère en rien le fluide nerveux, qui continue à circuler comme avant; mais l'appareil affectible en est lésé, et par conséquent il communique

à l'âme des sensations plus ou moins pénibles : il en est de même de toutes les souffrances.

Dans plusieurs maladies un grand nombre d'impressions inoffensives deviennent douloureuses parce que l'affectibilité s'exaspère ; mais sa nature ne change pas : tandis que dans l'état magnétique (dont je vais examiner la formation) les appareils organiques restent intacts, et c'est la nature même de l'affectibilité qui change. Je n'en voudrais pour preuve que la déclaration du docteur Rostan sur les rapports inconnus qui se manifestent dans toutes les sensations des somnambules. En effet, tout changement universel dans la nature des sensations est la preuve d'un changement antérieur dans le mode d'affectibilité, si (comme je l'ai précédemment établi) les sensations ne sont qu'une traduction que la vie fait à notre âme des impressions que le corps a reçues. (*)

(*) L'affectibilité du corps est, sur la terre, la seule voie pour arriver de l'organisation à la sensibilité de l'âme.

Ce phénomène a été très bien observé par l'illustre professeur. « Dans le somnam-« bulisme magnétique, dit-il, toutes les « sensations participent d'un autre mode « d'existence. » Je vais examiner comment se forme cet autre mode d'existence, ou plutôt comment s'opère le changement d'affectibilité qui le produit. Je m'efforcerai de m'expliquer clairement, et, s'il reste quelque obscurité, elle sera due à ce que nous ne sommes pas assez familiarisés avec les différentes destinations que la vie remplit ici-bas.

Le fluide nerveux et la vie spiritualisée sont deux modifications vitales qui servent, dans l'homme, aux communications entre l'organisation et l'être spirituel : le premier est l'objet d'une circulation organique, il appartient au corps dont il forme l'affectibilité; la seconde est soumise à l'impulsion spirituelle, elle obéit à l'âme, et c'est l'agent qui lui sert à exécuter ses actes. On conçoit que si la vie spiritualisée envahissait la circulation nerveuse, elle

modifierait notre existence, en changeant, d'une part, la nature de l'affectibilité du corps et par conséquent celle de nos sensations, et de l'autre, en introduisant l'action de la volonté dans le système nerveux. (*)

Si un pareil envahissement avait lieu, la volonté pourrait, au moyen de la vie spiritualisée, agir sur la circulation nerveuse, la suspendre et paralyser ainsi un membre désigné, dénaturer les sensations en dénaturant les impressions qui les communiquent, et exécuter dans l'affectibilité du cerveau des images de fantaisie.

Tels seraient les résultats de l'invasion de l'agent de la volonté dans le système des sensations; nous allons bientôt les voir

(*) L'état magnétique est un mode particulier d'existence produit par l'introduction de la vie spiritualisée dans la circulation nerveuse ; il en résulte la formation d'une affectibilité extraordinaire, et par conséquent une impressionabilité et des sensations jusqu'alors inconnues : cet état, très improprement appelé somnambulisme, comporte la veille et le sommeil, et se manifeste par une foule de phénomènes intéressants.

se réaliser tous en examinant les phénomènes du somnambulisme lucide.

Certes, l'invasion de l'agent de la volonté dans le système des sensations est une sorte de maladie; mais elle ne devrait pas plus surprendre que l'invasion de la bile dans la circulation sanguine, ou bien celle du sang dans les vaisseaux lymphatiques, et je pense que, sans l'étrangeté des résultats, personne ne refuserait d'en reconnaître la possibilité.

Quand un homme en magnétise un autre, il peut arriver que la modification vitale employée à cet usage pénètre la circulation nerveuse du magnétisé, et y soit entraînée en assez grande quantité pour changer son mode d'affectibilité. Ce n'est plus alors le fluide nerveux qui le forme, mais la vie spiritualisée du magnétiseur; c'est-à-dire un fluide vital assimilé à l'action de l'âme, et par conséquent plus rapproché de la nature spirituelle.

Ce changement fait éclore une affectibilité d'une autre nature, et c'est ce qu'on

appelle l'état lucide. Il produit une foule de rapports nouveaux et de perceptions nouvelles. Ce singulier mode d'existence a différents dégrés : il varie suivant les personnes et les circonstances ; mais il reste soumis, jusqu'à un certain point, à la volonté de celui qui le cause. De là naissent, pour les somnambules, des sensations extraordinaires, et pour le magnétiseur, la puissance d'en altérer la nature et de commettre tous les désordres que j'ai déjà signalés. Un des plus imprudents, sans doute, est de paralyser à volonté un membre désigné ; parce qu'il n'est pas toujours certain qu'on puisse ensuite y rétablir le mouvement. Rendons grâces au docteur Rostan des lumières et des conseils qu'il donne à ce sujet ; car son amour pour la vérité, en constatant tous ces phénomènes, en a signalé les inconvénients. On conçoit que lorsqu'une volonté étrangère vient envahir par son agent le système de nos sensations, elle doit pouvoir les modifier et en altérer la nature. Aussi, quoique les

merveilles de l'état lucide ne se manifestent pas également sur tous les sujets, les magnétiseurs peuvent-t-ils assez souvent produire le mutisme, paralyser un membre, donner à l'eau la saveur d'une liqueur forte, ou même, en s'occupant énergiquement de certains objets, les faire voir à leurs somnambules.

Tous ces phénomènes et une foule d'autres ont été constatés par un si grand nombre d'expériences, qu'on ne songe plus guère à les nier.

Une preuve convaincante que l'état lucide est produit par un changement d'affectibilité, c'est la perte de la mémoire que les somnambules éprouvent en retournant à la vie ordinaire ; car si leur intelligence ne peut pas alors rappeler les sensations passées, c'est évidemment parce quelle ne trouve plus dans le cerveau le même mode d'affectibilité : aussi, dès que le somnambulisme reparaît, le fil des temps n'est plus interrompu, et le travail des souvenirs recommence. J'ai vu des personnes sortir

de l'état lucide pleines d'émotions qu'elles cherchaient vainement à rattacher à leur cause, se fatiguer inutilement pour rappeler le souvenir de faits encore présents, en quelque sorte, par l'agitation qu'ils avaient laissée après eux.

Le cerveau n'est qu'un instrument; mais en ce monde il est pour l'âme un instrument obligé, dont elle tire plus ou moins de parti, selon qu'il se perfectionne ou se détériore. Il est certain que les somnambules sortis de l'état lucide perdent la mémoire de ce qu'ils y ont éprouvé, et la recouvrent en y rentrant. Quel intéressant phénomène que celui qui montre ainsi l'âme en dehors du travail des pensées, agissant inutilement sur une affectibilité devenue inhabile à retracer certains souvenirs, et reprenant le fil des temps dès que l'état du cerveau le lui permet.

La mémoire de l'âme s'étend bien au-delà des bornes que nous croyons pouvoir lui assigner, et les souvenirs se conservent long-temps après qu'on les juge effacés.

L'usage des facultés spirituelles est limité sur la terre par la nature des organes que l'intelligence emploie. La mémoire ne s'attache qu'aux choses remarquables ; les circonstances indifférentes passent inaperçues; mais quand le mode d'affectibilité change, la dernière sensation dans la possibilité des souvenirs semble la plus récente, et on la juge présente ; car le temps ne se compte que par la succession des sensations qu'il apporte. Les somnambules lucides, en retournant à la vie commune, ne conservent aucune idée des jours qu'ils ont passés en état magnétique.

Cette règle ne souffrirait pas d'exception, si certains magnétiseurs ne s'efforçaient d'y soustraire leurs somnambules, et de leur conserver le souvenir de ce qui s'est passé dans l'état lucide : on dirait que, pour faire acte de puissance, ils cherchent à substituer partout, aux phénomènes naturels, ceux que leur volonté produit. Il en résulte du désordre, peu de lumières, et beaucoup de tentatives inconsidérées. L'in-

crédulité s'en empare, et bien des gens ensuite subordonnent leurs convictions à ce que les magnétiseurs les fassent entrer en somnambulisme, comme s'il dépendait de ceux-ci de leur donner une sorte de maladie à laquelle ils ne sont pas prédisposés.

L'état lucide est une perturbation dans les deux modifications vitales qui forment le double lien de notre existence sur la terre, et c'est une conséquence attachée à la dualité de notre être en ce monde.

Mes deux premières somnambules étaient sœurs; j'exécutais leurs prescriptions, et je cédais aussi quelquefois à leurs caprices. Nous étions au mois de janvier, la neige couvrait la terre, et, chaque matin, je magnétisais régulièrement pendant une heure. Un jour que mes somnambules souffraient plus que de coutume, (*) elles me prièrent

(*) Les somnambules en état magnétique ont plus de force pour supporter la douleur et plus de ressources pour y remédier.

de les laisser dans l'état magnétique. Le lendemain, quand je revins, elles y étaient encore, car elles avaient dormi et s'étaient réveillées sans retourner à la vie ordinaire. Je remarquai seulement que les paupières s'appesantissaient, et que la vue commençait à se troubler; je renouvelai le magnétisme, et, à leur prière, je les laissai en somnambulisme comme la veille. Cet ordre de choses se prolongea des jours, des semaines et des mois. Cependant les accidents qui l'avaient motivé s'étaient successivement dissipés, et la santé offrait même des améliorations très satisfaisantes. Nous étions arrivés au temps des fleurs, le printemps brillait de tout son éclat; et, dans une belle journée d'avril, je conduisis mes somnambules et leur mère dans le parc de Monceaux. La promenade n'en était pas publique, mais j'avais obtenu une carte d'entrée. Il me vint à la pensée d'éveiller mes somnambules au bord de l'eau, sous des touffes de lilas et de cityses qui dominaient les restes d'un édifice en ruines. Je dus à cette fantaisie une des

plus agréables matinées de ma vie. Qu'on se figure la suprise ou plutôt l'enchantement de deux jeunes personnes qui s'étaient endormies entourées de neige, et que j'éveillais au milieu des fleurs : transportées comme par miracle dans un lieu charmant où le printemps exhalait l'espérance et le plaisir, elles se hâtaient d'en jouir, et respiraient avec délice l'air doux et parfumé qui circulait autour d'elles. La plus jeune, dans sa joie, foulait l'herbe naissante en sautant dans la prairie, et courait d'un buisson à l'autre pour en rapporter quelque nouveau butin. C'était une véritable ivresse, que le cours de la vie ordinaire ne peut jamais offrir.

Je pourrais citer un grand nombre de faits semblables, car les exemples n'en sont pas rares. Le comte de B** m'a conté qu'en 1793, forcé par le malheur des temps à chercher un asile hors de France, il s'était décidé à s'embarquer à Lorient; mais sa femme, qui l'accompagnait, éprouvait une répugnance insurmontable à se confier à la

mer ; heureusement elle était somnambule, et le magnétisme calmait ses frayeurs. Son mari prit le parti de lui faire traverser l'Océan en état lucide, et ne la rappela à la vie ordinaire que sur le continent américain. Lorsqu'il l'éveilla elle se croyait toujours en Bretagne, au moment du départ, et n'avait conservé aucune idée ni de la traversée ni du temps écoulé.

Si, en sortant du somnambulisme, le changement d'affectibilité jette un voile sur le temps écoulé, en interrompant le travail des souvenirs, il n'en est pas de même en y entrant ; car, au contraire, la mémoire se développe à mesure que la vie spiritualisée, en envahissant la circulation nerveuse, étend l'empire de l'âme sur l'organisation. Je pourrais citer l'exemple d'un homme qui récitait en somnambulisme lucide plusieurs centaines de vers appris au collége, et qu'il avait oubliés depuis long-temps. Au surplus, le développement prodigieux que prend la mémoire en passant à l'état magnétique est un fait constaté par tous

les observateurs; ce phénomène est dû à ce qu'alors l'affectibilité acquiert une admirable susceptibilité qui disparaît avec le somnambulisme.

En général, on agit trop sur les somnambules, et, pour bien observer la nature, il conviendrait peut-être de les abandonner davantage à eux-mêmes. On considère les phénomènes de la lucidité surtout comme une preuve de l'empire de la volonté, et, sous ce rapport, chacun attache une sorte de gloire à manifester une grande puissance : c'est à qui renchérira sur les merveilles produites, et à force de dire, je veux, je veux, on finit par altérer tous les phénomènes. C'est ainsi qu'on parvient à bouleverser les sensations des somnambules, en changeant pour eux les saveurs acides en saveurs sucrées, l'eau en vin ou même en eau-de-vie, etc. Tout cela est curieux, sans doute; mais la gloire d'opérer de pareils prodiges ne met pas toujours sur la voie d'une instruction solide. Il me semble qu'il serait plus convenable de bien ob-

server d'abord les phénomènes généraux, dont la production (comme la perte des souvenirs) tient au somnambulisme même, et ne dépend ni du pouvoir de l'imagination, ni de l'empire de la volonté des magnétiseurs.

On a cru que dans l'état lucide le siége des sensations se déplaçait, et que les somnambules voyaient et entendaient par les plexus solaire et cardiaque; c'est une erreur facile à reconnaître : en effet, la translation de la sensibilité ne saurait avoir un tel résultat; car elle ne créerait pas des organes, et il en faut pour voir et pour entendre. L'expérience nous apprend, au surplus, qu'il est facile de se méprendre et de confondre l'écho avec le lieu où le son se produit : les plexus répètent les mouvements de l'âme, chaque émotion agite la vie spiritualisée, et retentit aux attaches de réaction qu'elle a dans la poitrine; voilà la cause de l'erreur des somnambules qui y rapportent toutes leurs sensations. (*)

(*) *Voyez* ce que j'ai précédemment dit des fonctions des plexus solaire et cardiaque, page 158 et suivantes.

Dans l'état lucide, on voit par les yeux, et l'on entend par les oreilles; on peut s'en assurer en engageant les somnambules à s'examiner intérieurement : entr'ouvrez alors leurs paupières, et vous reconnaîtrez que le globe de leur œil s'est renversé, de manière à recevoir plus facilement la lumière que la vie spiritualisée rapporte du dedans. Cette expérience a été faite plusieurs fois, et il est facile d'en tirer la conséquence, toute simple, que les yeux des somnambules leur servent à voir les objets, puisqu'en regardant ils en prennent la direction.

La vie est un composé de la lumière, et, si l'on en demeurait d'accord, les merveilles du somnambulisme lucide s'expliqueraient facilement. Il semble pourtant que ces idées ne devraient plus trouver tant d'obstacles depuis que l'existence du fluide nerveux est constatée, et que l'expérience a démontré qu'après la mort le fluide galvanique obtient les mêmes contractions que la volonté faisait exécuter au moyen de la vie. Le fluide

magnétique vital est la dernière des trois modifications de la vie humaine. Il est lumineux, et l'âme s'en sert pour éclairer les objets qu'elle veut voir : c'est une lumière dont elle dispose. Cette proposition n'a, je crois, rien de contraire ni à la raison, ni à la nature des choses. Cependant, au lieu de la discuter, bien des gens plaisanteront encore ; comme s'il suffisait de montrer de l'esprit pour avoir raison. J'ai souvent remarqué qu'à force de faire du merveilleux d'un côté et du ridicule de l'autre, on finit par tomber, soit dans une foi enthousiaste qui ne raisonne pas, soit dans une incrédulité opiniâtre qui refuse d'examiner. Cependant c'est une notion toute instinctive que celle qui nous indique le soleil comme la source de la vie ; et, si la science n'eût pas renversé l'ordre naturel en s'avançant dans ses études des composés aux simples, personne ne douterait aujourd'hui que les émanations de l'astre du jour n'animent la nature. C'est là réellement que se trouve le siége de la difficulté ; car, dès qu'il sera

constant que les rayons solaires forment la vie, on ne sera plus surpris que la volonté qui l'emploie dans l'exécution de ses actes puisse s'en servir aussi pour éclairer les objets, quand l'affectibilité organique est devenue susceptible d'en être impressionnée : c'est là tout le secret du somnambulisme lucide. J'examinerai bientôt quelles sont les conséquences d'une manière de voir si intimement liée à l'action spirituelle ; mais je dois m'occuper avant de l'isolement magnétique, qui peut se manifester inopinément, sans que la volonté des magnétiseurs et l'imagination des somnambules y aient aucune part.

## CHAPITRE XIII.

DU SOMMEIL QUI PRÉCÈDE L'ÉTAT LUCIDE ; DE L'ISOLEMENT MAGNÉTIQUE ; DE LA CATALEPSIE ET DU SOMNAMBULISME LUCIDE SPONTANÉ.

Nous venons de voir que l'état magnétique était le résultat d'un changement d'affectibilité produit par l'invasion de la vie spiritualisée dans la circulation nerveuse. Le passage d'un mode d'existence à l'autre est nécessairement accompagné d'un instant d'interruption où les rapports de la sensibilité ont cessé avec l'affectibilité précédente, et ne sont pas encore établis avec l'affectibilité qui va suivre. Les yeux se ferment alors comme dans le sommeil, et c'est ce qui a fait nommer l'état magnétique somnambulisme lucide; dénomination impropre, puisque ce mode d'existence comprend la veille et le sommeil, et que l'intelligence y continue toutes ses per-

ceptions. (*) La syncope suspend aussi les communications du corps avec l'âme, mais par des accidents de nature à interrompre les travaux de l'intelligence.

On conserve pour l'ordinaire, dans l'état magnétique, la faculté de recevoir les sensations de la vie commune; cependant il peut arriver (surtout dans les premiers temps) que la sensibilité d'un somnambule soit absorbée dans ses relations nouvelles, et devienne inaccessible à tout autre. Cet état d'isolement a de l'analogie avec le somnambulisme ordinaire, où l'âme s'occupe exclusivement des sensations créées par

(*) Il y a interruption dans les sensations quand le mode d'affectibilité change, jusqu'à ce que les rapports avec l'affectibilité nouvelle soient établis. Cette interruption sert de passage de l'un à l'autre mode d'existence; elle précède l'état magnétique et le retour à la vie ordinaire : on l'appelle sommeil. Si l'effet magnétique se borne à suspendre momentanément les rapports de la sensibilité avec l'affectibilité, ce sommeil se termine par un réveil qui ne laisse dans la mémoire aucune trace du temps écoulé; car nous ne comptons la marche du temps que par les sensations qu'il nous rapporte, et il y a eu interruption à cet égard.

les songes. Si vous employez alors quelques moyens violents pour éveiller la personne endormie, ou pour vous faire entendre du somnambule lucide, vous leur causez souvent des frayeurs dangereuses et des attaques de nerfs.

L'isolement n'est pas ordinairement d'une longue durée; mais il peut se reproduire dans le cours d'un traitement, et, tant qu'il continue, le somnambule ne voit et n'entend que par la voie magnétique; tout ce qui viendrait le frapper d'autre part dérangerait ses nouvelles perceptions, et lui causerait un trouble extrême. La première fois que j'observai ce phénomène, il se manifesta sur une jeune personne que j'avais magnétisée pendant une syncope si complète, que ses parents craignaient qu'elle n'eût cessé de vivre. Néanmoins elle n'entra pas alors en somnambulisme, et l'état lucide ne se déclara que le lendemain. Ce jour-là, sa sœur fut très étonnée de voir son aînée répondre les yeux fermés, parler sur sa maladie et se prescrire des

remèdes. Elle voulut s'en faire entendre, mais ses tentatives furent inutiles; en vain s'approcha-t-elle plusieurs fois pour lui crier dans les oreilles, elle n'en obtint pas même un signe d'attention : impatientée, elle finit par la secouer violemment, ce qui fit jeter des cris d'effroi à ma somnambule. Il me fallut magnétiser toute la famille, en plaçant ma main entre les épaules de chaque personne qui voulait parler à la malade. Je remarquai que les sons de la voix lui parvenaient plus distinctement, à mesure que le magnétisme faisait des progrès. Le médecin arriva sur ces entrefaites, et ma somnambule était tellement clairvoyante qu'elle lut les yeux fermés, et au travers de la main du docteur, le titre du premier exemplaire d'un ouvrage qu'il apportait avec lui. Je l'avais mis en rapport avec sa malade, en sorte qu'il provoqua directement cette expérience que je n'avais pas prévue.

La vie spiritualisée des magnétiseurs ne produit pas seule le changement d'affecti-

bilité qui constitue la lucidité, car, lorsqu'elle envahit depuis long-temps la circulation nerveuse d'un somnambule, la vie spiritualisée de celui-ci finit par prendre la même route, et contribue ainsi à la production de l'état magnétique. C'est par cette raison que les personnes pour qui la lucidité est devenue habituelle y retournent d'elles-mêmes, dans toutes les circonstances propres à troubler leur système nerveux. Je mettais souvent en somnambulisme un malade que je soignais depuis près d'un an. Un jour, dans la rue du Bouloy, un malheureux couvreur se tua en tombant du toit d'une maison à vingt pas de lui: cet accident bouleversa mon somnambule; ses yeux se fermèrent à l'instant, il fut forcé de s'appuyer contre le mur; la lucidité se déclara, et je le retrouvai chez lui dans l'état magnétique le plus complet. J'ai de même soigné pendant long-temps une jeune personne qui, pour entrer en somnambulisme sans mon secours et souvent malgré moi, s'était prescrit, à mon insu, de

tourner sur elle-même jusqu'à s'étourdir complètement; ce procédé lui réussissait, en sorte qu'elle était presque toujours en état lucide. On peut assurer que généralement les malades habitués au somnambulisme magnétique y entrent d'eux-mêmes, toutes les fois que, pendant le sommeil, il leur survient de fortes douleurs. J'ai souvent, par cette raison, retrouvé en état lucide des personnes que j'avais éveillées la veille en les quittant. Ceci explique le somnambulisme spontané, dont on a quelques exemples, et la catalepsie, qui me semble être le même phénomène accompagné d'un isolement complet. Je ne connais cette maladie que par les livres; mais je suppose qu'en magnétisant avec persévérance on parviendrait à se faire entendre des cataleptiques, et qu'il serait facile ensuite, par la seule force de sa volonté, de leur rendre, en les magnétisant, l'usage de leurs membres. Il suffit de rapprocher les phénomènes de l'isolement magnétique de ceux de la catalepsie, pour

être frappé de l'analogie qui existe entre eux. Un somnambule dans l'isolement ne voit et n'entend que son magnétiseur; il devient insensible à tout ce qui est étranger au magnétisme, et quelquefois ses membres gardent l'attitude qu'on leur fait prendre. On a souvent enfoncé des épingles dans les chairs des personnes mises en cet état, et tenté sur elles mille tortures, sans en obtenir le moindre signe de sensibilité. La catalepsie offre les mêmes phénomènes. (*)

Ordinairement la modification vitale, que l'âme emploie pour exécuter ses actes, agit sur les nerfs, et ceux-ci sur la contractilité musculaire; mais, lorsque la lucidité magnétique absorbe complètement les facultés spirituelles, il peut arriver que la voie des nouvelles sensations porte l'action de la volonté sur un mode d'affectibilité trop spiri-

(*) Toutes les fois que, par une cause quelconque, la sensibilité s'isole de l'affectibilité, l'âme cesse de recevoir des sensations par l'intermédiaire du corps, qui lui devient étranger, quoique la vie continue encore à l'y retenir. J'en citerai dans la suite quelques exemples.

tualisé pour être en rapport avec les muscles. Dans cet état, la circulation nerveuse devient étrangère à l'âme, qui, n'en recevant aucune sensation, ne la suit plus pour faire agir le corps.

L'isolement peut se reproduire dans le cours d'un traitement magnétique, par toutes les causes qui donnent subitement une grande étendue à la lucidité.

## CHAPITRE XIV.

### DE LA PUISSANCE DES MAGNÉTISEURS SUR LES SOMNAMBULES LUCIDES.

Les rayons du soleil sont l'élément de la vie; elle devait, dans l'homme, s'assimiler respectivement aux deux natures qu'elle réunit; et nous avons vu que l'une de ses modifications est chargée de communiquer à la sensibilité de l'âme les impressions que le corps reçoit, tandis qu'une autre obéit à l'intelligence et agit sur l'organisation. (*)

La vie spiritualisée, dont la volonté dispose, suit naturellement la voie des sensations, et se porte sur les appareils affectibles pour exécuter nos actes.

(*) La vie s'unit à la matière dans la formation des organes (ils lui doivent un mode spécial d'élasticité nommé excitabilité); le fluide nerveux qui forme l'affectibilité appartient au corps par la circulation organique qu'il en reçoit, et à l'âme par les sensations qu'il lui procure.

Cette marche est la même pour les somnambules lucides; aussi la création du mode extraordinaire d'existence qui leur procure tant de perceptions nouvelles ne leur donne aucun moyen de troubler l'ordre de leurs sensations et d'en altérer la nature.

Il n'en est pas ainsi des magnétiseurs. Comme leur volonté se forme en dehors de l'organisation des somnambules, elle ne suit pas la voie des sensations de ceux-ci, et c'est par cette raison qu'elle peut les altérer, soit en arrêtant la circulation nerveuse qui les leur apporte, soit en agissant directement sur l'affectibilité de leur cerveau. (*)

Lorsque l'émission du magnétisme vital a changé le mode d'affectibilité d'un individu, l'auteur de ce phénomène acquiert du pouvoir sur la sensibilité de celui dont il

(*) *Voyez*, plus loin, la différence qui distingue le magnétisme naturel du magnétisme spirituel, tant dans le mode d'action que dans ses résultats.

vient d'envahir le système des sensations. Aussi il peut, comme je l'ai déjà dit, arrêter la circulation nerveuse de son somnambule dans la partie du corps qu'il veut lui interdire, et par ce moyen la paralyser. Ce procédé, indiscrètement employé, a de graves inconvénients, et produit momentanément sans utilité le mutisme et la surdité; mais il peut, dans les opérations chirurgicales, éviter des douleurs atroces. Paris en a offert, en 1829, un exemple bien remarquable.

Madame Plantin, âgée d'environ soixante-quatre ans, mère d'un négociant de la rue Saint-Denis, n° 151, avait consulté dans le mois de juin 1828 une somnambule que le docteur Chapelain lui avait procurée; celle-ci l'avait prévenue qu'une glande se formait sous son sein droit et menaçait de devenir cancéreuse. La malade passa l'été à la campagne, et suivit avec peu d'exactitude le régime qu'on lui avait prescrit. Elle revint à la fin de septembre voir le docteur Chapelain, et lui avoua que la glande était

considérablement augmentée. Il commença à la magnétiser le 23 octobre suivant, et le sommeil se manifesta peu de jours après; mais le somnambulisme lucide chez elle ne fut jamais que très imparfait. Les soins donnés ralentirent les progrès du mal sans le guérir. Enfin le sein s'ulcéra, et le docteur jugea qu'il n'y avait plus d'espoir de salut que dans l'amputation. M. Jules Cloquet, chirurgien d'un rare mérite, fut du même avis : il restait encore à décider la malade; le docteur Chapelain y parvint, grâce à l'influence magnétique qu'il exerçait sur elle. Il travailla de toute la puissance de sa volonté à produire l'insensibilité de la partie, et, quand il crut y avoir réussi, il pinça fortement avec ses ongles, sans causer de douleurs, le bout du sein dont on devait faire l'ablation. La malade ignorait le jour précis de l'opération. Ce fut le 12 avril 1829 : le docteur Chapelain la fit entrer dans l'état magnétique; il magnétisa fortement la partie sur laquelle on allait agir. Il avait aussi magnétisé l'opérateur et son

aide, qui ne doutaient pas que madame Plantin s'éveillerait au premir coup de bistouri ; mais leur étonnement fut extrême quand ils reconnurent sa profonde insensibilité. « Il semblait, m'a dit le docteur Clo-« quet, que nous taillions sur un cadavre. » Je vais transcrire le rapport qui fut fait à ce sujet à l'Académie royale de médecine, section de chirurgie. (*)

« Le jour fixé pour l'opération, M. Clo-« quet, en arrivant à dix heures et demie, « trouva la malade habillée et assise dans « un fauteuil, dans l'attitude d'une per-« sonne paisiblement livrée au sommeil na-« turel. Il y avait à peu près une heure « qu'elle était revenue de la messe, qu'elle « entendait habituellement à la même heure; « et M. Chapelain l'avait mise dans le som-« meil magnétique depuis son retour. La « malade parla avec beaucoup de calme de « l'opération qu'elle allait subir. Tout étant

(*) *Voyez* les Archives générales de médecine, tome xx, mai 1829, page 131 et suivantes.

« disposé pour l'opérer, elle se déshabilla « elle-même, et s'assit sur une chaise.

« M. le docteur Chapelain soutint le bras « droit; le bras gauche fut laissé pendant « sur le côté du corps. M. Pailloux, élève « interne de l'hôpital Saint-Louis, fut chargé « de présenter les instruments et de faire « les ligatures.

« Une première incision, partant du « creux de l'aisselle, fut dirigée au dessus « de la tumeur jusqu'à la face interne de « la mamelle. La seconde, commencée au « même point, cerna la tumeur par en bas, « et fut conduite à la rencontre de la pre- « mière; les ganglions engorgés furent dis- « séqués avec précaution, à raison de leur « voisinage de l'artère axillaire, et la tu- « meur fut extirpée. La durée de l'opéra- « tion a été de dix à douze minutes.

« Pendant tout ce temps, la malade a « continué à s'entretenir tranquillement « avec l'opérateur, et n'a pas donné le plus « léger signe de sensibilité : aucun mouve- « ment dans les membres ou dans les traits,

« aucun changement dans la respiration ni « dans la voix, aucune émotion même dans « le pouls, ne se sont manifestés ; la malade « n'a pas cessé de présenter cet état d'aban- « don et d'impassibilité automatique qu'elle « offrait à l'arrivée de M. Cloquet. On n'a « pas été obligé de la contenir, mais seule- « ment de la soutenir. Une ligature a été « appliquée sur l'artère thoracique latérale, « ouverte pendant l'extraction des gan- « glions ; mais, chose digne d'observation, « lorsque le chirurgien a lavé la peau aux « environs de la plaie, avec une éponge « imbibée d'eau, la malade manifesta des « sensations semblables à celles produites « par le chatouillement, et dit plusieurs « fois, avec hilarité : Ah ! finissez ; ne me « chatouillez pas.

« La plaie étant réunie par des emplâtres « agglutinatifs et pansée, l'opérée fut mise « au lit, toujours en état de somnambu- « lisme, dans lequel on l'a laissée quarante- « huit heures. (*)

(*) Madame Plantin mourut quinze ou seize jours après

J'ai rapporté les détails de cette opération pour convaincre les incrédules, car on ne feint pas l'insensibilité sous le tranchant d'un bistouri. Cette expérience est d'ailleurs entourée de témoignages qui méritent la confiance des esprits judicieux; et jusqu'ici la science n'explique pas comment on peut produire une impassibilité complète dans des circonstances ordinairement si douloureuses. Le chatouillement causé, en épongeant le sang aux environs de la plaie, est encore remarquable, en ce qu'il prouve que l'insensibilité s'était arrêtée à la partie choisie par la volonté du magnétiseur. On m'a raconté depuis qu'on avait fait dans le midi de la France, sur un somnambule, une autre opération chirurgicale avec le même phénomène d'insensibilité. (*)

l'opération, par des causes qui lui sont étrangères : elle fut ouverte, et les circonstances de l'autopsie sont extrêmement curieuses. J'en parlerai plus tard.

(*) Un nommé Jean..... ( métayer ) portait à la partie intérieure et supérieure de la cuisse un abcès : l'opération

L'ignorance des modifications qu'éprouve le principe qui nous anime, et des usages que nous en faisons, a jusqu'ici jeté sur le magnétisme animal un vernis de merveilleux qui disparaîtra dès qu'on saura ce que c'est que la vie. En effet, il me semble assez naturel que l'agent de la volonté de quelqu'un puisse agir sur les sensations d'un autre, quand il a envahi la circulation nerveuse de celui-ci. L'empire d'un magnétiseur ne se borne pas à ce que je viens de rapporter, il peut encore exercer sur ses somnambules deux autres modes d'action que je vais examiner.

On se rappelle que l'âme, dans ses souvenirs, emploie la vie spiritualisée pour impressionner l'affectibilité du cerveau et reproduire les sensations qu'elle veut exa-

demandait de la prudence, car l'artère crural traversait la tumeur. M. le comte de B... mit le malade en somnambulisme, et produisit une insensibilité complète. L'opération fut faite chez le juge de paix du canton de Condom, département du Gers, en présence de plusieurs personnes notables, par le docteur Lar...; elle est rapportée dans le *Journal de Toulouse*.

miner ; c'est à ce travail que nous devons les illusions des songes, et celles des hallucinations et du délire. Les magnétiseurs peuvent en certains cas produire quelque chose d'analogue, en usant du pouvoir qu'ils ont sur le cerveau de leurs somnambules pour l'impressionner, de manière à leur donner des sensations fantastiques de tous genres. Les exemples n'en sont pas rares, et les recueils du magnétisme sont remplis de saveurs, de parfums et d'images dus à la seule puissance de la volonté. M. l'abbé Faria, dans les séances qu'il donnait à Paris, faisait voir à ses somnambules tout ce qu'il voulait ; et c'est parce que les mouvements de la vie spiritualisée des magnétiseurs se reproduisent dans le cerveau des somnambules, que quelques individus en état lucide obéissent, sans aucune autre communication, à la pensée de celui qui le produit. (*)

(*) On peut facilement prévoir, d'après cela, de combien d'illusions peuvent être accompagnées les visions des somnambules et les consultations qu'ils donnent, surtout

On sent que toutes ces expériences, offertes plutôt à la curiosité qu'au désir de s'instruire, ne doivent pas beaucoup servir aux progrès de la science. Les enthousiastes les voient avec admiration, et les incrédules n'y trouvent que de nouveaux motifs de suspecter la bonne foi de ceux qui les font. Un esprit observateur serait frappé de l'uniformité des phénomènes de ce genre, qui se sont reproduits dans tous les temps et dans tous les lieux ; mais la plupart de ceux qui les jugent se bornent à calomnier la sincérité des opérateurs et à se moquer de la crédulité de ceux qui les écoutent. Il est inutile d'ajouter que les expériences manquent souvent, et que, d'ailleurs, elles ne sont complètes qu'autant que le permet l'état de la lucidité. Les magnétiseurs, en écrivant des sensations de fantaisie dans le cerveau des somnambules, emploient la vie spiritualisée comme

quand les malades ne sont pas présents. Je signalerai à ce sujet une autre cause d'erreurs en parlant des vues à distance.

nous le faisons dans le travail des souvenirs; l'exécution consiste à tracer fortement chez eux ce qu'ils veulent reproduire chez les autres. Ils peuvent entrer ainsi dans la voie des actions de la personne soumise à leur empire. En effet, c'est du point où les sensations se forment que la vie spiritualisée part ensuite pour exécuter les mouvements, et, dès que la volonté d'un magnétiseur parvient à impressionner le cerveau de son somnambule, elle peut bientôt agir sur ses muscles et les faire se contracter.

Ce phénomène se manifesta la première fois dans ma pratique par une circonstance inopinée, et devint pour moi une preuve de la manière dont l'âme dispose de l'organisation. La réflexion me conduisit à reconnaître que la mienne avait possédé momentanément deux corps, puisqu'au moyen de la même vie elle les avait fait mouvoir, quoiqu'elle continuât à n'être possédée que par un seul. (*)

(*) Le corps possède l'âme en lui donnant des sen-

Une de mes somnambules éprouvait une grande faiblesse dans les bras, et, pour donner plus d'activité à sa circulation nerveuse, elle m'engagea, dans une séance magnétique, à lui faire tenir une vingtaine de pièces d'or dans chaque main. Lorsque ensuite je l'éveillai, à l'instant de sommeil qui sert de passage de l'état lucide à la vie ordinaire, ses mains s'ouvrirent; l'or allait rouler sur le parquet. Je voulus les fermer, et, dans cette intention, je disposai subitement de ma vie, sans penser qu'il me fallait agir sur des membres qui ne m'appartenaient pas. Les mains se fermèrent à l'instant, et ma somnambule en s'éveillant reconnut avec effroi qu'il lui était impossible de les ouvrir. (*) Mon action sur

sations, et l'âme possède le corps en le dirigeant : l'un exerce sa puissance dans l'union que le fluide nerveux établit entre l'affectibilité et la sensibilité, et l'autre se fait obéir au moyen de la vie spiritualisée, qui lie les déterminations de la volonté à l'exécution des actes.

(*) Les muscles d'un somnambule fortement magnétisé vous obéissent d'autant plus facilement, dans le sommeil qui sert de passage à la vie ordinaire, que sa volonté

ses muscles continuait encore ; pour la faire cesser je magnétisai le long des trajets nerveux, et les mains s'ouvrirent d'elles-mêmes ; elles s'étaient si fortement contractées que chaque ongle avait laissé sa trace imprimée dans la peau.

Depuis, j'ai observé plusieurs phénomènes du même ordre ; j'ai lu, et l'on m'a raconté un grand nombre de faits analogues, et j'ai fait marcher par ma volonté une somnambule dont les jambes étaient dans un état de paralysie imparfaite. La malade traversait ainsi péniblement un salon, et les mouvements que je lui communiquais lui causaient des tiraillements mêlés d'angoisses, et me fatiguaient beaucoup.

Tels sont les trois modes d'action dont les magnétiseurs disposent dans leurs rap-

ne communique plus avec son affectibilité cérébrale, et que la vôtre peut encore l'impressionner. Le fait que je viens de rapporter me paraît d'autant plus remarquable qu'à l'instant où le phénomène se manifesta la pensée de ma somnambule ne s'occupait plus de son organisation.

ports magnétiques. Leur volonté peut produire l'insensibilité dans une partie ou dans un organe désigné, impressionner l'affectibilité du cerveau de leurs somnambules, et finir par contracter leurs muscles. Ces phénomènes ont des degrés et des nuances : ils varient avec les circonstances, et dépendent surtout de la perfection de l'affectibilité magnétique. Tout ceci ressemble beaucoup aux possessions, pour lesquelles on a tant allumé de bûchers, et qui nous ont fait si souvent accuser nos pères d'une absurde crédulité. Mais, je le répète, qu'on veuille bien examiner la partie physique de cet ouvrage; c'est là que siége la principale difficulté : car, dès qu'on connaîtra bien la vie et ses usages, on expliquera facilement les phénomènes du somnambulisme lucide, dont la réalité est d'ailleurs incontestable.

## CHAPITRE XV.

DE LA CLAIRVOYANCE DES SOMNAMBULES LUCIDES ; DU MODE DE VOIR QUI LEUR EST PARTICULIER, ET DE LA MANIÈRE DONT ILS L'EXERCENT DANS LES VUES A DISTANCE.

Tout ce qui semble tenir du merveilleux excite d'abord l'enthousiasme des uns et l'incrédulité des autres ; l'observation impartiale n'arrive que long-temps après, et jusque-là ceux qui nient ont un grand avantage sur leurs adversaires ; car, à mesure que les phénomènes s'éloignent, la foi s'ébranle, l'étonnement fait place au doute, et le doute à l'incrédulité. Le souvenir des preuves s'affaiblit avec le temps, tandis que l'étrangeté des faits semble croître avec lui ; et l'on doit finir par juger qu'on s'était trompé, quand chaque jour on conçoit moins ce qu'on avait commencé par admirer.

A la vérité, la cause des phénomènes les plus ordinaires n'est pas moins ignorée; mais on croit comprendre ce qu'on voit tous les jours, et, pour le commun des hommes, l'habitude de sentir vaut une démonstration.

La lumière du jour est aussi admirable que la lumière magnétique, et ses phénomènes exciteraient aussi l'enthousiasme et l'incrédulité s'ils étaient réservés à quelques êtres privilégiés. Il semble même que nous avons plus de moyens d'étudier la nature d'un fluide dont notre volonté dispose, que celle des rayons solaires qui se meuvent en liberté autour de nous. Les phénomènes de la lucidité n'inspirent donc de la défiance que parce qu'ils s'arrêtent à un petit nombre d'individus. Je vais, avant de parler de la clairvoyance des somnambules, rappeler la théorie que j'en ai déjà donnée.

Le corps humain appartient à la terre; sa vie seule le met en rapport avec l'âme, qu'elle retient captive pour un temps. Cette vie est un composé des rayons du soleil;

elle éprouve diverses modifications : l'une, connue sous le nom de fluide nerveux, forme l'affectibilité des organes ; une autre devient l'agent de la volonté, et je l'ai nommée vie spiritualisée. Lorsque celle-ci envahit la circulation nerveuse, il en résulte un nouveau mode d'existence, et je viens d'examiner l'influence qu'il donne aux magnétiseurs sur leurs somnambules ; je vais m'occuper maintenant des facultés qu'il développe chez ceux-ci.

La vie spiritualisée, qui, dans l'état ordinaire ne fait aucune impression sur l'affectibilité des organes, impressionne, au contraire, l'affectibilité magnétique, dont la délicatesse est exquise ; (*) et, comme cette vie spiritualisée est un fluide lumi-

(*) Si l'affectibilité des organes devenait susceptible de recevoir les impressions du monde spirituel, il nous apparaîtrait même pendant notre séjour sur la terre ; et, si l'on fait attention que la modification vitale qui forme l'affectibilité magnétique est l'agent de la volonté, on concevra que l'état lucide doit se rapprocher de la spiritualité.

neux, les somnambules s'en servent pour éclairer les objets et en rapporter les images dans leurs yeux. C'est une lumière dont la volonté dispose : un somnambule, par exemple, qui veut voir l'intérieur du corps de quelqu'un, le magnétise d'abord, et porte successivement la lumière de sa vie sur les organes qu'il veut examiner; l'exactitude de l'opération dépend ensuite du soin qu'il y apporte, et du plus ou du moins de susceptibilité de son affectibilité magnétique.

Cette manière de voir est tout active : elle commence à s'éloigner des voies ordinaires des sensations terrestres qui viennent nous trouver ; tandis qu'ici c'est la vie qui va, en quelque sorte, chercher les sensations. Les somnambules, en examinant les uns après les autres les détails d'un objet, n'en saisissent pas toujours tous les rapports, et, à cet égard, la lumière commune est bien supérieure et trompe moins. Il faut encore observer que rarement la lucidité est parfaite : les somnambules, qu'un intérêt quelconque ne domine pas, vous en

avertissent eux-mêmes, et vous indiquent les obstacles que leur vue rencontre; leur susceptibilité varie suivant leur disposition physique et morale. Souvent les facultés de la veille ne sont pas les facultés du lendemain, et les vues à distance, dont les phénomènes sont d'un si grand intérêt, ne se manifestent presque jamais que inopinément. Je citerai encore à ce sujet l'histoire de madame Plantin (opérée, le 14 avril 1829, par le docteur J. Cloquet). Cette dame avait une fille mariée à M. Lagandré; malheureusement elle habitait dans la province, et ne put se rendre à Paris que quelques jours après l'opération. Madame Lagandré entrait en somnambulisme, et jouissait d'une lucidité très remarquable. On voulut la consulter sur l'état de sa mère, et le docteur Chapelain la magnétisa le dimanche 26 avril. Voilà quelle fut littéralement sa réponse : elle lui dit que madame Plantin était très mal; « que toutes les humeurs « étaient viciées; qu'il y avait un épanche- « ment dans le côté droit de la poitrine, un

« peu d'eau dans l'enveloppe du cœur (le « péricarde); que le foie était décoloré à sa « surface. Dans deux jours, ajouta-t-elle, « ma mère sera morte, malgré tout ce qu'on « pourra faire. Vous n'aurez presque plus « d'action sur elle demain : elle n'aura plus « assez de vie pour vous sentir. »

Le lundi le docteur Chapelain se rendit près de sa malade, et reconnut que la triste prophétie de la somnambule commençait à se vérifier : les pieds et les jambes présentaient un œdème assez considérable; la respiration était difficile, et souvent interrompue par une petite toux sèche. La malade était évidemment plus mal. M. Cloquet pria le docteur Chapelain de mettre madame Lagandré en état magnétique, et lui fit plusieurs questions sur madame Plantin; elle lui répondit comme il suit : « Ma mère « est très affaiblie depuis quelques jours; « elle ne vit plus que par le magnétisme qui « la soutient artificiellement; il lui manque « de la vie. — Croyez-vous qu'on puisse « soutenir la vie de votre mère? — Non :

« elle s'éteindra demain matin de bonne « heure, sans agonie, sans souffrance. — « Quelles sont donc les parties malades? « — Le poumon droit est rétréci, retiré sur « lui-même; il est entouré d'une membrane « comme de la colle; il nage au milieu de « beaucoup d'eau. Mais c'est surtout là, dit « la somnambule, en montrant l'angle in- « férieur de l'omoplate, que ma mère souf- « fre. Le poumon droit ne respire plus, il « est mort. Le poumon gauche est sain : « c'est par lui que ma mère vit. Il y a un « peu d'eau dans l'enveloppe du cœur (le « péricarde). — Comment sont les organes « du bas-ventre? — L'estomac et les intes- « tins sont sains, le foie est blanc et déco- « loré à la surface. »

M. Chapelain magnétisa énergiquement la malade plusieurs fois dans la journée du lundi, et parvint à peine à la faire sommeiller. Quand il revint, le mardi, vers sept heures du matin, elle venait d'expirer.

Les deux docteurs désiraient vérifier les déclarations de la somnambule sur l'état

intérieur du corps ; ils obtinrent l'agrément de la famille pour en faire l'autopsie. M. Moreau, secrétaire de la section de chirurgie de l'Académie, et M. le docteur Dronsart, furent priés d'en être témoins, et il fut arrêté qu'elle se ferait le lendemain en leur présence. Il y fut procédé par M. Cloquet et par M. Pailloux, son aide, assistés du docteur Chapelain. Celui-ci endormit madame Lagandré un peu avant l'heure fixée pour l'opération. Je ne rapporterai pas une scène de tendresse et de piété filiales pendant laquelle cette somnambule baigna de ses larmes le visage inanimé de sa mère. Le docteur Chapelain se hâta de la calmer; les médecins désirèrent entendre de sa bouche même ce qu'elle avait déclaré voir dans l'intérieur du corps de madame Plantin, et la somnambule répéta, d'une voix ferme et sans hésiter, ce qu'elle avait déjà annoncé à MM. Cloquet et Chapelain. Ce dernier la conduisit alors dans le salon qui touche à la chambre où l'on allait opérer, et dont la porte fut exactement fermée.

Madame Lagandré était toujours en somnambulisme, et, malgré les barrières qui la séparaient de ces messieurs, elle suivait le bistouri dans la main de l'opérateur, et disait aux personnes restées près d'elle : Pourquoi fait-on l'incision au milieu de la poitrine, puisque l'épanchement est à droite?

Les indications données par la somnambule furent trouvées exactes, et le procès-verbal d'autopsie fut écrit par le docteur Dronsart, ainsi qu'il suit :

*Procès-verbal d'ouverture du corps de madame Plantin, ce mardi 29 avril 1829.*

« *Extérieur.* — Pâleur jaunâtre de tout « le corps; maigreur assez prononcée; « abdomen volumineux. La plaie est aux « trois quarts cicatrisée : sa surface pré- « sente des granulations charnues de bonne « nature ; ses bords sont affaissés et recou- « verts d'une cicatrice de nouvelle for- « mation.

« *Intérieur.* — A l'ouverture de la poi- « trine, on trouva la cavité de la plèvre

« droite remplie d'une sérosité trouble,
« dont la quantité peut être évaluée à deux
« pintes environ. Les feuillets pulmonaires
« et costal de cette membrane sont cou-
« verts d'exsudations couenneuses molles,
« qui sont plus abondantes à la partie pos-
« térieure de la cavité qu'à la partie anté-
« rieure. Le poumon est fortement revenu
« sur lui-même ; les incisions qu'on pra-
« tique sur le bord postérieur, et surtout
« sur son lobe supérieur, font reconnaître
« l'existence d'une pneumonie, et donnent
« issue à un liquide séro-purulent, blan-
« châtre dans certains endroits, et grisâtre
« dans d'autres. Plusieurs points du bord
« antérieur et du lobe inférieur sont encore
« perméables à l'air et crépitants.

« Le péricarde contient environ trois ou
« quatre onces de sérosité limpide. La face
« postérieure du cœur est légèrement rou-
« geâtre, et présente plusieurs petits lam-
« beaux d'exsudation couenneuse. Du reste,
« cet organe n'offre rien de remarquable
« sous le rapport du volume.

« Le foie est d'un volume ordinaire : la « face supérieure est recouverte à sa partie « moyenne de plaques blanchâtres, qui ne « s'étendent pas au-delà de la surface de « l'organe. La vésicule biliaire est atro- « phiée et d'une couleur blanchâtre; elle « est remplie de calculs biliaires, et ne « contient pas de bile.

« Les autres organes n'ont pas été exa- « minés. » Suivent les signatures.

On voit par ce procès-verbal d'autopsie que madame Plantin n'a pas succombé par suite de l'opération pratiquée sur elle quinze jours avant, puisque la plaie tendait à cicatrice; mais ce qui est bien digne de remarque, c'est l'exactitude de la description de l'état intérieur du corps faite avant par la somnambule. De pareils faits, même isolés, seraient déjà concluants; mais, depuis 1822, les expériences et les procès-verbaux se sont multipliés, tant à la Salpêtrière qu'à la Charité et à l'Hôtel-Dieu. Les commissaires nommés par l'Académie de Médecine ont recueilli et constaté

bon nombre de phénomènes; cependant rien ne se publie, et leur silence prolongé a sans doute pour motif le besoin de laisser mûrir leurs réflexions sur un sujet si important.

Je pourrais citer des milliers d'exemples de vues intérieures de la part des somnambules lucides, car il n'y a pas de traitement magnétique qui n'en rapporte plusieurs; mais il me semble superflu de revenir sans cesse sur l'existence de phénomènes si bien constatés. Le point important est de recommencer l'étude de la physique, et de reconnaître que la matière et les rayons du soleil sont les principes de la nature, et se combinent dans tous les corps. Dès qu'on sera certain que la lumière forme la vie, il ne paraîtra plus incroyable que la dernière modification vitale, nommée chez l'homme fluide magnétique, puisse être lumineuse, et servir à éclairer l'intérieur des corps pour ceux dont l'affectibilité organique est devenue susceptible d'en recevoir les impressions.

Notre existence sur la terre se partage entre l'inertie matérielle du corps et l'activité spirituelle de l'âme; nous devons nos sensations au fluide nerveux qui appartient à l'organisation, et nos mouvements à la vie spiritualisée dont la volonté dispose. C'est ainsi que les relations entre le physique et le moral se balancent ordinairement. Mais cet ordre change en arrivant à l'état lucide, et, dès que l'agent de la volonté a formé une affectibilité susceptible de recevoir les impressions qu'il lui apporte, l'empire de l'âme sur l'existence terrestre s'accroît et la rapproche de la spiritualité.

Dans la vie ordinaire, nous recevons des rayons solaires l'image des objets, et nous voyons passivement; mais, dans l'état magnétique, les somnambules lucides voient activement, par un acte de leur volonté, qui consiste à disposer de la lumière de leur vie pour aller chercher les images et les rapporter à leurs yeux. Un cercle lancé devant vous en l'air revient en arri-

vant à terre, et roule à votre rencontre quand il a reçu, au départ, deux impulsions opposées : il en est ainsi du fluide vital ; la volonté l'envoie et le rappelle en même temps, avec l'activité de la pensée agissant sur une modification de la lumière. Cette manière active de voir appartient tout entière à l'action spirituelle, et s'éloigne des habitudes du monde des corps. Un somnambule, qui s'élève dans la lucidité, ne cherche bientôt plus la situation matérielle des personnes ; il les éclaire là où sa pensée les saisit ; car la lumière de sa vie suit sa volonté, et illumine à l'instant tout ce qui fixe son attention. On conçoit que les obstacles et les distances disparaissent alors. L'âme ne s'en inquiète plus ; elle se livre naturellement à ce nouveau mode d'investigation, et paraît ne faire en cela que recouvrer un genre d'action qui lui est propre, et que le relâchement des liens de la vie vient de lui rendre. Demandez à un somnambule comment il voit malgré les obstacles et la distance, il vous répondra

qu'il voit parce qu'il le veut. Il ne s'inquiète pas comment il a pu acquérir cette faculté; mais il sent qu'il est de la nature de son être spirituel de voir ainsi. Madame Lagandré en état magnétique voyait le corps inanimé de sa mère, et, malgré la distance et la séparation, elle suivait, pendant l'autopsie, le bistouri de l'opérateur; parce que l'énergie de ses sentiments donnait à son action spirituelle une grande supériorité sur son physique.

Les relations des traitements des somnambules lucides contiennent une foule d'exemples de vues de ce genre, et ma pratique m'en a offert plusieurs. Je n'en rapporterai que deux : ils n'ont pas l'authenticité de celui que je viens de citer, mais les circonstances en sont assez détaillées pour mériter l'attention de ceux qui cherchent la vérité. Je me proposais de saigner au pied l'aînée des deux sœurs somnambules dont j'ai déjà parlé : j'avais, en entrant, mis la cadette en état magnétique, et, comme elle était souffrante, elle passa dans la chambre

voisine et se coucha. Il ne restait avec moi que le père et la mère ; ils devaient m'assister dans l'opération, car nous avions écarté les témoins importuns. Je posai le pied de la malade sur mon genou, et, prenant la lancette que je tenais à ma bouche, j'allais ouvrir la veine, quand un cri partant du lit de la plus jeune sœur nous fit courir à elle. Nous la trouvâmes évanouie dans la situation où elle s'était couchée. Je la ranimai, et lui demandai la cause de sa défaillance ; elle nous conta alors les détails de tous mes mouvements dans l'opération projetée : elle me dit qu'elle m'avait constamment suivi des yeux, et qu'au moment où j'avais pris la lancette, une émotion, qu'elle n'avait pu vaincre, l'avait privée de sentiment. Cependant sa situation, la distance et la cloison qui nous séparait rendaient la chose impossible dans le cours de la vie ordinaire. La même somnambule, assise la tête penchée sur la poitrine, dans l'attitude de la réflexion, suivait la main de quelqu'un qui, derrière elle, cherchait des

livres sur les rayons d'une bibliothèque, et la voyait se porter de l'un à l'autre.

L'aînée des deux sœurs aimait beaucoup une dame qu'elle promit d'aller voir avec moi. Le jour pris, on éloigna les domestiques : l'appartement au premier offrait une suite de trois pièces, une salle à manger, un salon et une chambre à coucher : ce fut dans ce dernier local que je mis ma somnambule en état magnétique; je m'éloignai pour laisser les deux amies causer en liberté. J'ai su qu'il avait été question de l'extraction d'un cor : un léger mouvement et un petit cri de la patiente jetèrent tout à coup l'opératrice dans un évanouissement complet. J'accourus : il fallut la placer sur le lit au fond de la chambre; son amie désolée lui tenait les mains, assise près d'elle. La syncope fut de peu de durée, et la malade, revenue à elle-même, demanda de l'eau : j'allai prendre une carafe sur la cheminée, mais elle se trouva vide; je l'emportai, pour la remplir, dans la salle à manger, où j'avais remarqué une

fontaine filtrante : je tournai le robinet, l'eau ne vint pas; cependant je m'assurai que la fontaine était pleine. J'imaginai qu'il fallait déboucher le robinet, et j'allai chercher un rotin, que je fendis avec un couteau pris dans le buffet : l'eau n'arriva pas davantage. Je supposai alors que le conduit aérien du réservoir était bouché, et, comme il était fort étroit, il fallut de nouveau fendre le rotin pour l'introduire; mais je ne réussis pas mieux. Enfin je revins avec une carafe pleine d'eau non filtrée. Je retrouvai ma somnambule la tête appuyée sur l'épaule de son amie, qui lui tenait les mains, et ne l'avait pas quittée. Sa lucidité était telle qu'aucun de mes mouvements ne lui avait échappé; elle me les rapporta dans le plus grand détail : cependant entre elle et moi il se trouvait un salon et deux murs, et ma conduite présentait une foule de circonstances qu'on ne pouvait imaginer.

Un magistrat, conseiller à une cour royale, m'a raconté l'anecdote suivante. Son épouse

avait une femme-de-chambre d'une santé fort languissante ; elle la magnétisa, et la fit entrer en somnambulisme : le traitement se faisait secrètement, car ses intentions charitables ne l'eussent pas mise à l'abri des plaisanteries. Cette dame se faisait aider par son mari. Un jour où la séance magnétique avait été accompagnée de fortes douleurs, la somnambule demanda du vin vieux : le mari prit un flambeau, et sortit pour en aller chercher. Il descendit le premier étage sans accident ; mais la cave était située assez profondément au dessous du sol, les marches étaient humides ; il glissa à moitié de l'escalier, et tomba en arrière sans se blesser, et même sans éteindre la lumière qu'il tenait à la main. Cela ne l'empêcha pas ensuite de continuer sa route, et de remonter avec le vin demandé. Il trouva sa femme instruite de sa chute et de tous les détails de son voyage souterrain ; sa somnambule les lui avait racontés, à mesure qu'ils étaient arrivés.

Je pourrais citer plusieurs autres faits qui me sont personnels, et rapporter des exemples de vues semblables, et même à des distances bien plus éloignées; mais les circonstances n'en seraient pas plus convaincantes.

J'ai connu l'épouse d'un colonel de cavalerie, que son mari magnétisait, et qui devint somnambule; dans le cours du traitement, une indisposition le contraignit à se faire aider par un officier de son régiment; cela ne dura que huit à dix jours. Quelque temps après, dans une séance magnétique, le mari, ayant mis sa femme en somnambulisme, l'engagea à s'occuper de cet officier : Ah! le malheureux! s'écria-t-elle, je le vois, il est à ***; il veut se tuer; il prend un pistolet; courez vite..... Le lieu indiqué était à une lieue : on monta sur-le-champ à cheval; mais quand on arriva, le suicide était consommé.

La vie spiritualisée des somnambules lucides qui peut, en certains cas, éclairer à distance les objets réels, ne fait, quand ils

se livrent à leur imagination, qu'illuminer leur cerveau, et en rapporter des images : telle est la cause des illusions de ceux qui s'efforcent de voir spirituellement, sans que leur état leur en donne le moyen. La puissance que quelques magnétiseurs exercent sur la volonté de leurs somnambules contribue aussi à les égarer; et, lorsqu'ils leur demandent ce qui se passe à la Chine ou dans la lune, ceux-ci font des efforts pour les satisfaire, et finissent ordinairement par raconter ce qui se passe dans leur cerveau. L'illusion se forme et les trompe; mais il n'y a dans tout cela ni jonglerie ni mauvaise foi. J'ai vu, il y a quelques années à Paris, dans une réunion mystique, une somnambule de quatorze ans, déclarer, au milieu d'un salon, que le ciel était ouvert à ses yeux, et annoncer que, Pâques avenant, la ferveur de ses prières l'élèverait et la soutiendrait en l'air entre le parquet et le plafond. On sent bien que le miracle ne s'accomplit pas; mais la jeune fille, dont la foi se trouvait ainsi déçue, faillit devenir folle.

Un pareil spectacle peut ne paraître que ridicule, il mérite pourtant l'attention de l'observateur; car il importe de connaître par quelle voie on était arrivé à cet étrange résultat; et, si l'on se donne la peine de revoir ce que j'ai dit du travail de la mémoire, des rêves et de la folie, on trouvera dans cette anecdote une confirmation de ma théorie. Les savants en appellent à l'imagination, dans les phénomènes psycho-physiologiques; mais il faudrait dire d'abord comment elle agit sur les organes; autrement on n'explique rien.

La lucidité rend toutes les sensations plus étendues, plus vives et plus pénétrantes; elle fait apercevoir une foule de rapports nouveaux, et donne aux somnambules de nombreux moyens de juger les besoins des malades, et d'apprécier l'effet des médicaments et les ressources de la nature: aussi les somnambules, dans leurs consultations, s'efforcent-ils toujours, en disposant de leur vie, de faire application de leur affectibilité magnétique à l'état intérieur de ceux qui

les consultent. Ils n'aperçoivent quelquefois qu'une partie de la maladie, et souvent ils se trompent, surtout quand ils consultent à distance ; car, au lieu de porter leur vue sur les objets qu'ils veulent éclairer (ce qui fatigue d'autant plus que les liens corporels sont moins relâchés), ils la portent souvent sur leur cerveau, et y voient ce qu'ils y tracent eux-mêmes, comme nous voyons en dormant.

Les somnambules prévoient l'issue des maladies, et, assez fréquemment, en indiquent le terme avec une étonnante précision. C'est ainsi que madame Lagandré annonça pour le lendemain de bon matin la mort de sa mère ; et, à cet égard, il existe une foule de pronostics funestes qui se sont réalisés avec une scrupuleuse exactitude. Je ne dirai rien des prévisions d'un autre genre auxquelles quelques personnes ont confiance, parce que je ne me suis proposé que l'examen des relations des facultés de l'âme avec les organes du corps, et qu'elles me semblent étrangères aux prédictions de l'avenir.

## CHAPITRE XVI.

DU MAGNÉTISME SPIRITUEL, DE L'ILLUMINISME, DE L'EXALTATION MAGNÉTIQUE, ET DE LA MORT NATURELLE.

Nous mesurons la séparation des corps par l'étendue d'espace qui se trouve entre eux, tandis que les âmes s'éloignent, ou se rapprochent par l'opposition ou la conformité de leurs sentiments et de leur volonté. Je viens de faire connaître comment les somnambules lucides usent spirituellement de la vie pour éclairer l'objet de leurs pensées, à quelque distance qu'il soit : (*) ce mode d'action appartient tout entier à la nature spirituelle, et ne se rattache au corps

(*) Il paraît que nous en faisons autant dans toutes les émotions de la sensibilité morale, et qu'en pensant passionnément à une personne, notre vie l'illumine aussitôt; mais ce résultat reste ignoré, parce qu'il n'est pas de nature à impressionner l'affectibilité ordinaire.

que par les impressions que l'affectibilité magnétique en reçoit. L'affectibilité ordinaire n'est pas accessible à de pareilles atteintes. D'ailleurs, nous n'employons communément la vie que dans les limites de l'organisation; cependant l'émission magnétique la porte au dehors; aussi les magnétiseurs peuvent la diriger naturellement ou spirituellement, c'est-à-dire qu'ils peuvent faire prendre à leur fluide la route indiquée par la situation matérielle, ou bien chercher spirituellement dans leurs pensées la personne qu'ils veulent en pénétrer.

Cette dernière manière d'agir est celle que les magnétiseurs emploient pour endormir ou éveiller à distance; et, quoiqu'ils s'abusent souvent, dans ces sortes d'opérations, sur la réalité des effets, on ne peut néanmoins méconnaître qu'elles ont en certains cas des résultats incontestables.

Magnétiser est un acte de la volonté, qui ordinairement dispose de la vie vers un objet extérieur. On peut, dans l'exécution, lui faire prendre en même temps la voie

des pensées et celle des actions : alors on magnétise tout à la fois spirituellement et naturellement.

Le magnétisme naturel, dirigé par une bienveillance éclairée, est éminemment utile ; il envoie la vie du magnétiseur au secours de l'organisation malade, dont il augmente ainsi les ressources, et diminue les périls. Il n'en est pas toujours de même du magnétisme spirituel ; son principal objet est souvent de produire, sans nécessité, des phénomènes extraordinaires. Je sais qu'un grand nombre d'erreurs se mêle aux merveilles qu'il fait naître ; mais il offre des faits qu'on ne peut nier, et lorsqu'on prétend en rendre compte en les attribuant à l'imagination, il faudrait au moins nous apprendre comment elle agit sur les organes. Je l'ai déjà dit, tant qu'on ignorera par quelle voie la volonté s'unit à l'exécution des actes, l'incrédulité, d'une part, et la superstition, de l'autre, chercheront des explications où la vérité sera sacrifiée au désir de faire prévaloir une

opinion. Il faut étudier la vie et ses usages pour concevoir les résultats qu'elle peut amener, et, dès qu'on la connaîtra mieux, les phénomènes de la psychologie physiologique ne seront plus abandonnés aux spéculations de préjugés contradictoires, et rentreront dans le domaine des connaissances positives.

Le magnétisme spirituel me paraît la base des possessions, des divinations, des communications avec les esprits et de toutes les révélations vraies ou fausses des théosophes anciens et modernes. Je ne prétends, en aucune façon, me prononcer sur la réalité des initiations de l'illuminisme; mais, si l'on se rappelle comment la vie spiritualisée nous sert dans nos rêves à peindre les images dont l'illusion nous captive; si l'on a bien compris de quelle manière un magnétiseur parvient à en tracer dans le cerveau de ses somnambules, on concevra quel serait le résultat des communications avec les esprits. On n'y parviendrait qu'en disposant vers eux de

l'agent de la volonté, et par conséquent en livrant l'affectibilité cérébrale aux caprices d'intelligence qui en useraient suivant leurs fantaisies. L'homme, dont l'imprudence jetterait ainsi une planche sur l'abîme qui nous sépare du monde spirituel, devancerait l'instant où la mort l'y appellera, pour devenir le jouet d'une puissance dont le joug s'appesantirait par son impatience à le porter. Il lui serait impossible ensuite d'échapper aux sensations fantastiques qui le tourmenteraient, et l'horreur de sa situation croîtrait par la certitude d'être soumis à une volonté ennemie, qui ne lui montrerait après elle qu'un avenir sans espérance. Il n'est pas de courage humain capable de résister à de si cruelles épreuves, et la mort ou la folie en seraient l'inévitable conséquence. Quelle lumière, d'ailleurs, de pareilles communications pourraient-elles donner? Dans le sommeil, elles se confondent avec les images des rêves, et pendant la veille on ne sait jamais quelle part les hallucinations

peuvent y prendre? Le désir de connaître ne serait pas même complètement satisfait par des relations réelles avec les esprits; car elles n'arriveraient à notre sensibilité qu'au moyen de la vie et par l'intermédiaire de l'affectibilité cérébrale, c'est-à-dire qu'elles prendraient la voie des souvenirs et ne nous éclaireraient sur l'autre monde que par les analogies qu'il peut avoir avec le nôtre. Ici-bas nous ne sentons qu'au travers de l'affectibilité; il faut que l'âme soit débarrassée de la vie et en quelque sorte mise à nu pour recevoir immédiatement des sensations. Jusque-là les communications se borneraient à reproduire des impressions connues, que des volontés étrangères susciteraient dans un cerveau livré à leurs caprices.

Ce n'est qu'en se fatiguant par les efforts d'une concentration spirituelle, qu'on pourrait tenter de faire prendre à la vie la direction que je viens d'indiquer, et je crois en avoir dit assez pour éclairer sur les inconvénients de pareilles manœuvres. Les

illusions se multiplient quand la curiosité s'empare du magnétisme; et les somnambules, lancés dans la voie du merveilleux, débitent leurs rêveries avec la confiance qu'ils donnent à leurs sensations : chacun de nous s'exprimerait de même, si pendant le sommeil il manifestait son opinion sur ses propres rêves; et cependant les observateurs superficiels ne voient dans cette assurance que jongleries et déceptions.

Peut-être serait-il plus convenable d'étudier les phénomènes que l'état lucide offre de lui-même, avant d'examiner ceux uniquement dus à la volonté des magnétiseurs. Il est certain, d'ailleurs, qu'une indiscrète curiosité peut avoir quelquefois les résultats les plus funestes, et l'anecdote suivante en est un triste exemple. Trois magnétiseurs se réunirent une nuit près d'une somnambule lucide; ils prétendaient, avec son secours, s'éclairer sur les mystères de l'autre monde, et la pressèrent de chercher à voir ce qui se passait dans l'enfer. La somnambule, après un premier refus, céda à leur

instance; mais à peine eut-elle commencé ses explorations qu'elle fut prise de convulsions telles qu'elle mourut avant qu'on put parvenir à les calmer. (*)

Notre séjour sur la terre se maintient par une sorte d'équilibre entre l'empire que la vie donne à l'affectibilité sur la sensibilité de l'âme, et celui qu'elle prête à la volonté sur l'organisation. Le fluide nerveux et la vie spiritualisée se balancent et forment le nœud de notre existence; mais, dans le somnambulisme lucide, leurs rapports changent, et le domaine de la spiritualité s'étend : aussi les émotions morales de-

(*) Je tiens cette anecdote d'un de mes amis, et je pense que la somnambule ne vit que les scènes infernales qu'elle même traçait dans son cerveau; mais le résultat n'en fut pas moins la mort de cette infortunée. Au surplus, le mode d'existence dans l'état lucide, paraît se rapprocher beaucoup de celui de l'âme détachée du corps. On ne connaît pas les limites des phénomènes qu'il peut produire; mais il y a toujours l'imprudence la plus condamnable à exposer, pour satisfaire une vaine curiosité, la santé et peut-être la vie d'un somnambule confié à vos soins.

viennent alors plus vives, et presque toujours elles amènent une lucidité extraordinaire : je les ai vues conduire deux somnambules à l'exaltation magnétique. Ce dernier état est rare, et les circonstances qui l'accompagnent sont plus propres à produire l'effroi qu'à faire naître la curiosité. J'ignore si l'on peut aller au-delà et rentrer ensuite dans les liens de la vie.

Quand un somnambule, dans une lucidité très élevée, s'abandonne inconsidérément aux mouvements de son âme, elle peut imprimer à la vie spiritualisée une impulsion assez énergique pour la séparer tout à coup de l'organisation; c'est ce que j'appelle l'exaltation magnétique. Le corps reste alors sans mouvement; la respiration s'arrête aussitôt; les battements du cœur ne se font plus sentir ; les lèvres et les gencives se décolorent, et la peau, que la circulation a cessé d'animer, prend une teinte livide et jaunâtre. C'est plus qu'un évanouissement ordinaire qui laisse subsister quelque signe de vie ; les membres soulevés

retombent avec l'abandon de la mort, et tout semble indiquer au magnétiseur qu'il n'a désormais qu'un cadavre sous la main.

Ce spectacle effrayant, que je n'avais pas prévu, m'étonna d'abord; mais mon dévouement et ma confiance ne m'abandonnèrent pas; car je sentis que je possédais d'autant mieux la vie, que ma pensée s'élevait au-delà.

Je me hâtai de faire sortir ma somnambule d'un état si dangereux, et, lorsqu'elle put répondre à mes questions, j'appris que son organisation était restée intacte, mais qu'à l'instant où l'émotion morale avait interrompu ses communications avec l'affectibilité, les circulations sanguine et nerveuse s'étaient arrêtées, pendant que la vie spiritualisée retenait encore l'âme incertaine, en vacillant comme la flamme au dessus de la lampe qui s'éteint.

Dans l'état lucide un somnambule craint ordinairement la mort; mais, dans l'exaltation, loin de la craindre, il semble la désirer, et vous parle de son corps comme

d'un objet étranger qu'il voit hors de lui. (*)

Au surplus, je ferai remarquer qu'en sortant de l'exaltation magnétique on perd la mémoire, comme on oublie ce qui s'est passé en somnambulisme lorsqu'on retourne à la vie commune.

La mort est subite et n'offre physiquement rien de douloureux quand un mouvement de l'âme la décide; mais, lorsqu'elle est la conséquence du dépérissement du corps, elle est souvent accompagnée des longues angoisses qu'apportent à notre sensibilité ses relations avec une organisation qui se détruit. Cependant, quand la vieillesse amène la fin d'une existence honorable, la mort est plutôt paisible et solennelle qu'effrayante et triste. J'en puis citer un exemple : une femme de quatre-vingt et

(*) Dans l'exaltation magnétique, les somnambules ne rentrent dans les liens de la vie ordinaire qu'en cédant à la volonté de leur magnétiseur. « Pourquoi me rappeler à la vie ? me disait un somnambule en cet état ; si vous vous éloigniez, ce corps qui me gêne se refroidirait, et mon âme n'y serait plus à votre retour.

quelques années gisait sur son lit ; les médecins s'étaient retirés, car l'état de la malade n'offrait aucune ressource : c'étaient les derniers efforts de la nature expirante. Une somnambule que je magnétisais consentit à en être témoin. Elle s'approcha dans un recueillement religieux, et reconnut que la vie commençait à se détacher du corps : le travail se faisait dans les plexus. Quand la vie spiritualisée se fut dégagée de ce premier lien, elle se réunit au cerveau, et, bientôt après, l'âme l'entraîna comme un voile lumineux qui l'enveloppait. (*) Ce voile lumineux est précisément la flamme qui, dans l'exaltation magnétique, retient l'âme incertaine ; et les annales du somnambulisme pourraient rapporter plusieurs faits analogues. Un de mes amis m'a raconté l'anecdote suivante :

Une jeune personne, tendrement aimée

(*) On peut voir, dans l'*Esquisse de la nature humaine*, les détails de ce phénomène, et la manière dont ma somnambule jugea, par une sorte d'intuition, de la présence de l'âme sous ce voile lumineux.

de ses parents, mourait à quatorze ans, après avoir épuisé tous les secours de la médecine. Mon ami avait une somnambule très lucide, on le pria de l'amener; mais à peine fut-elle entrée dans la chambre qu'elle dit en s'arrêtant: La malade expire, il n'est plus temps; son âme l'abandonne, je vois la flamme de sa vie qui se détache du cerveau. En effet, il ne restait plus qu'un corps inanimé: tout était fini.

Je n'ai parlé du magnétisme vital que parce que la psychologie physiologique doit en examiner les phénomènes, et qu'ils m'ont paru propres à dissiper un grand nombre d'obscurités.

Je conviens que l'état lucide me semble rompre l'équilibre de notre existence terrestre et y faire prédominer l'action de l'âme; mais le somnambulisme est encore une rare exception; en se généralisant, il signalerait une anomalie dont les conséquences, dans la suite des temps, pourraient être que notre incarnation n'aurait plus d'illusions et manquerait son but. La

connaissance de la vie me semble une des dernières qui soit réservée à l'homme, dont l'apparition sur la terre doit probablement avoir un terme, si, comme tout l'annonce, elle ne remonte guère qu'à sept mille ans.

Les esprits prévenus m'accuseront de crédulité; mais je les prie de se rappeler que, dans mon opinion, la vie n'est qu'une application du mouvement élémentaire à un usage particulier; que j'indique comment elle se forme, et qu'avant de parler des phénomènes du somnambulisme, j'ai expliqué la lucidité par l'introduction de l'une des modifications vitales dans des voies inaccoutumées. Il ne s'agit plus de faits isolés, qu'on peut admettre ou rejeter avec plus ou moins de prévention, mais des conséquences d'un système où tout se lie. J'ai beaucoup observé, beaucoup comparé, et j'expose avec simplicité par quelle voie ma conviction s'est formée : c'est au lecteur à juger si j'ai bien ou mal raisonné.

## CHAPITRE XVII.

EXAMEN DES CAUSES DE LA CRAINTE DE LA MORT ET DES EFFETS DU DÉVÉLOPPEMENT ET DU DÉPÉRISSEMENT DU CORPS RELATIVEMENT A L'AME ; CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'INFLUENCE RÉCIPROQUE ENTRE LE PHYSIQUE ET LE MORAL.

On nous présente ordinairement la crainte de la mort comme la preuve de notre amour pour la vie. La poésie s'est emparée de cette opinion, et l'a fait passer dans une fable charmante. Cependant, lorsque l'existence n'offre plus qu'une succession de souffrances, elle devient un cruel fardeau, et si le trépas effraie encore, c'est qu'on le considère comme une opération utile, mais douloureuse. Quiconque, d'ailleurs, a suivi le cours des longues maladies, a pu observer que souvent l'homme souffrant considère sa fin comme un bienfait, quand il a perdu l'espérance d'un retour à la santé.

Ces réflexions m'ont conduit à chercher quel pouvait être le motif de l'effroi que l'anéantissement du corps inspire généralement, et j'ai reconnu qu'il a pour cause une inquiète prévoyance de l'avenir, et les rapports que le fluide nerveux établit entre l'affectibilité des organes et la sensibilité de l'âme.

Dans les communications réciproques, qui se font au moyen de la vie, tout ce qui vient du corps nous avertit que sa nature est périssable; nous lui devons la douleur des atteintes destructives et l'effroi de la destruction. La lucidité des somnambules ne leur apporte aucun changement à cet égard; mais il n'en est plus de même en arrivant à l'exaltation magnétique, car ils cessent de craindre la mort, dès que leur âme ne confond plus l'appareil des sensations avec sa sensibilité.

L'union des deux natures que nous rassemblons ici-bas produit un contraste entre la prévoyance de la destruction et le sentiment de l'immortalité. La conscience

que notre être spirituel a de cet ordre de choses, lui inspire quelquefois pour son associé une pitié douce, bien éloignée de la sécheressse de l'égoïsme. L'âme compatit aux destinées du corps, comme à celles d'un compagnon de voyage qu'elle doit abandonner; elle lui donne des pleurs et de tendres regrets, car elle sait qu'un jour il périra. Nous devons à ce sentiment mélancolique le charme d'une foule de poésies et de morceaux de musique, et il offrirait en remontant à sa source une nouvelle preuve de la dualité de notre être.

L'exaltation magnétique met fin à la crainte de la mort en interrompant les communications avec l'affectibilité, et, dès que l'âme a senti son indépendance, elle manifeste la volonté de ne plus rentrer dans un corps dont les organes gênent sa liberté; elle ignore le sort qui l'attend, mais elle connaît les entraves qu'elle quitte.

La vie s'empare de nos moyens de connaître, et les renferme dans les organes des

sens ; c'est une vérité que j'ai précédemment établie, et je ne conçois pas qu'il puisse exister un autre moyen de mettre un être spirituel en communication avec le monde des corps. Ce mode d'existence a l'inévitable résultat de faire subir à l'intelligence les vicissitudes attachées à la nature des instruments qu'elle emploie ; et, tant que le travail des pensées se fait dans le cerveau, la puissance de penser subit les conséquences de la destructibilité de cet organe. Il en est ainsi de l'ensemble des relations du physique avec le moral. Nous leur devons d'abord l'impuissance du premier âge, sa mémoire fugitive, sa joie et ses pleurs qu'un rien excite et suffit pour apaiser. Dans la jeunesse, l'énergie du développement et l'abondance de la vie communiquent à l'âme une sensation habituelle de puissance, de plaisir et d'activité. Bientôt la gaîté du printemps fait place à la vigueur de l'âge mûr, et, dans la vieillesse, l'engourdissement, l'ennui et l'humeur chagrine sont les derniers fruits

de l'union avec une organisation qui se détruit. (*)

Telles sont les principales périodes de l'influence du physique sur le moral; et sous ce point de vue la vie n'est précisément ni un bien ni un mal, c'est une suite de sensations produites par les diverses phases du développement et du dépérissement du corps.

Considérée sous le rapport de l'influence du moral sur le physique, l'existence de l'homme en ce monde a des conséquences encore plus importantes ; car, au moyen de la vie, l'âme fait partager au corps l'agitation des passions, et finit par altérer sa cons-

(*) Un médecin demandait à ses jeunes malades quel chagrin les affligeait, et aux vieillards chagrins quelle maladie les faisait souffrir. Vainement l'homme, dans sa vieillesse, cherche-t-il à se cacher à lui-même les approches de sa fin : les titres, les décorations, les honneurs n'empêchent pas la mort, au milieu de la puissance sociale, de s'annoncer par la sensation du dépérissement qui assiége nos derniers jours. Les animaux sauvages, et surtout les oiseaux, semblent, à cet égard, beaucoup mieux partagés.

titution, et jusqu'à ses formes extérieures.

Les animaux sont, à cet égard, dans un autre ordre que nous; leur intelligence est asservie à des besoins que la nôtre satisfait comme il lui plaît; leur organisation détermine leur volonté, tandis que notre volonté dispose si impérieusement du corps qu'elle peut lui commander de se détruire et s'en faire obéir à l'instant. J'ai précédemment fait remarquer que c'était à cette différence qu'il fallait attribuer la variété des formes humaines et la constance de celles des animaux, leur état stationnaire et notre perfectibilité.

La liberté de l'être moral influe souvent d'une manière fâcheuse sur la santé du corps; nous lui devons une foule de maladies, et c'est un triste héritage que les passions des pères transmettent ensuite aux enfants. L'homme n'est plus ce qu'il a dû être originairement, et vainement on en chercherait les traces dans l'état sauvage; car il est évident que la dépravation peut faire autant de progrès dans la voie de

l'abrutissement que sous l'influence des sociétés civilisées.

L'homme de la nature est celui qui serait en tout conforme à ce que demande la nature de l'homme, et l'on vient de voir que nous devons notre perfectibilité à la prééminence du moral sur le physique: ainsi, chez l'homme de la nature, l'âme doit commander au corps et régler ses appétits : celui qui agit contrairement à ce précepte entre dans un ordre subversif; il use de sa liberté dans le mal, et bientôt il y fait des progrès ; car sa perfectibilité lui impose la nécessité d'avancer.

La soumission de l'intelligence des animaux aux besoins de l'organisation les rend stationnaires; aussi chez eux les formes offrent peu de variétés, et les corps se reproduisent à peu près les mêmes. Il n'en est pas ainsi de l'homme : il abuse souvent de sa liberté pour exiger de certains organes des services excessifs, qui excitent la vie à s'y porter en plus grande quantité; ce qui finit, en influant sur les

générations, par détruire l'harmonie et changer les formes.

Aussi, chez tel individu, le cerveau s'est dévéloppé outre mesure, et le reste languit sans vigueur, tandis que chez d'autres l'organe générateur se montre puissant sur un corps si faible qu'il ne peut, après la jeunesse, soutenir le poids de l'existence. Dans quelques-uns, l'excitabilité est excessive et la force des organes presque nulle, pendant que chez plusieurs, en arrivant à l'âge mûr, la consistance des solides dépasse leur excitabilité. Généralement le corps humain offre un ensemble dont les parties paraissent mal assorties : ici les bras ont une dimension démesurée, là ce sont les jambes; tandis qu'ailleurs la vaste étendue de l'abdomen repose sur des cuisses courtes et grêles.

L'harmonie n'existe pas davantage dans la vitalité; aussi presque tous les hommes qui fournissent une longue carrière meurent en détail, et voient chez eux la vie s'éteindre successivement dans chaque organe.

Si un vice, ou le défaut de vitalité, porte sur quelque partie essentielle, l'individu n'arrive pas même à la vieillesse; il succombe prématurément dans la lutte d'une mort difficile et disputée.

La réciprocité des relations entre le moral et le physique donne à celui-ci une influence de réaction dont les effets sont remarquables; et lorsque les parents ont constamment vécu dans un mouvement passionné, l'organisation des enfants les dispose souvent à prendre la même direction. Par exemple, l'excessive mobilité de la vie, dans un corps éminemment excitable, provoque aux emportements de la colère, et il en est à peu près de même pour les autres passions.

Tels sont les principaux résultats des abus que les hommes ont faits de leur liberté; ils constatent l'empire de l'âme sur le corps, et signalent une des causes des détériorations du physique : cependant on peut toujours, sous ce dernier rapport, remonter en idée à l'état de na-

ture, en supposant une organisation éminemment propre à remplir toutes ses fonctions. Il n'en est pas ainsi de l'être spirituel, dont les facultés se perfectionnent dans le bien comme dans le mal; et pour lui l'état de nature doit se trouver dans l'usage des sentiments propres à faire sa félicité.

En écartant le prestige des relations de l'âme avec le corps, on reconnaît que les sentiments de l'amour de Dieu et de nos semblables sont les seuls propres à nous conduire au bonheur. Ces sentiments, en passant d'un monde à l'autre, ne changent pas de nature; ils restent ce que nous les avons faits, et l'on peut assurer que la religion n'est utile qu'autant qu'elle contribue à nous rendre meilleurs : la foi peut y disposer, sans doute; mais on a dit avec raison que, si elle est un don de Dieu, il n'appartient pas à la puissance humaine de l'imposer comme une loi. Au surplus, un être bon, dégagé des liens de la vie qui lui donnaient seuls occasion de souffrir, doit nécessairement être heureux.

Je viens d'expliquer des phénomènes qui, selon moi, doivent résulter nécessairement de l'union d'une âme avec un corps, et, dans cet exposé, ma pensée s'est montrée à nu pour mettre le lecteur en état d'apprécier avec plus de justesse les motifs de ma conviction. Sans doute on pouvait mieux faire, et j'espère que, dans la suite, on fera beaucoup mieux; mais j'ouvre la voie, et j'ai cru que mon travail pouvait être de quelque utilité; dans cette pensée, je l'ai fait suivre de réflexions sur la religion considérée dans ses rapports avec les lois de la nature.

## CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

### SUR LA RELIGION

### ET SUR L'ÉTAT ACTUEL DU CHRISTIANISME

DANS SES RAPPORTS AVEC LES LOIS DE LA NATURE HUMAINE.

La religion, considérée indépendamment des dogmes, doit son origine aux lois de la création; car il est dans la nature humaine de s'élever à Dieu par le sentiment et la pensée; aussi le fond en est immuable et n'engendre qu'union et amour; mais la forme varie, elle appartient aux hommes, et produit souvent des divisions entre eux. (*) On ne conçoit plus aujourd'hui ce qu'étaient

(*) Le fond de la religion appartient à la sensibilité morale, et la forme à la sensibilité sensuelle; l'une provient de l'action de l'âme sur le corps, et l'autre de la réaction du corps sur l'âme.

devenues, sous l'influence du polythéisme, la foi et les mœurs populaires. On adorait alors une foule de puissances inconnues, et la religion s'individualisait, pour chaque famille et même pour chaque personne, en autant de croyances intimes. Il paraît que ces superstitions trouvaient des analogies dans le monde des esprits, et que, pour ceux qui s'abandonnaient à l'exaltation religieuse, elles se manifestaient quelquefois dans les songes et même pendant la veille. Au milieu de cette confusion générale, la pensée de l'unité de Dieu et le sentiment du bonheur spirituel s'effaçaient peu à peu de l'esprit et du cœur des peuples. (*)

Telle était la dégradation des masses, lorsqu'apparut la religion du Christ. A cette époque la loi ancienne était devenue insuffisante, même chez le peuple juif, et il semble qu'aujourd'hui on en peut dire à peu

(*) Un de mes amis a connu à Paris une famille issue, en ligne directe, d'un ancien prêtre de Minerve, qui conservait encore le culte de la déesse.

près autant du christianisme. En effet, la tradition, les prophéties et les miracles ne suffisent pas aux convictions du siècle ; car il faut asseoir la foi sur d'autres bases quand les hommes n'admettent de vérités que celles qu'ils croient comprendre. Ainsi la religion doit maintenant, pour pénétrer dans les cœurs, commencer par convaincre les esprits. Des gens instruits peuvent sans doute faire de la science, s'adresser aux intelligences et recourir aux écritures sacrées ; mais, en matière de religion, la science est usée, et les discussions savantes ne produisent plus que des convictions rares et peu communicatives. Un homme éloquent peut encore trouver dans ses émotions assez de puissance pour réveiller un instant les sentiments religieux endormis ; mais cet enthousiasme du moment se refroidit bientôt, et le temps ramène presque toujours au culte des réalités matérielles.

Le scepticisme est le caractère du siècle ; il faut le reconnaître sans espérer désormais revenir à la foi confiante de nos pères ; car

les générations ne remontent pas plus le cours des idées que les individus ne remontent celui de la vie, et la volonté de l'homme serait impuissante pour rasseoir la religion sur sa base antique.

D'ailleurs, dans l'état actuel de la civilisation, les classes supérieures ne croient guère qu'à leurs intérêts sociaux, et, si l'on parvenait à soumettre au joug de la foi la raison des masses (toujours peu éclairées), les grands n'y verraient qu'un moyen d'assurer leur puissance, et la religion populaire se réduirait au fanatisme du culte. (*) On ne reviendrait pas ainsi aux convictions chrétiennes; mais on ferait dans le mal un progrès que les gouvernements dominateurs méditent depuis long-temps.

Les sciences nous ont trop éclairé sur l'incertitude des théories religieuses pour qu'elles puissent désormais servir d'unique base à nos convictions; mais si la révéla-

(*) Du temps de Jésus-Christ, la religion des Juifs se réduisait, pour les masses, au fanatisme du culte.

tion est devenue douteuse, nous trouverons toujours le principe de la religion écrit dans la nature humaine, et c'est là qu'on doit l'étudier maintenant.

De tout temps, en parlant au nom du ciel, on a prétendu soumettre la raison au dogme; et cependant, si les lois de la nature sont la volonté de Dieu, manifestée par l'ordre de la création, il faut reconnaître qu'il n'est jamais permis à l'homme de renoncer au flambeau qui lui fut donné pour s'éclairer. Plus une vérité est importante et plus elle nous impose le devoir d'un examen sérieux.

La révélation ne doit pas entrer dans mes recherches; néanmoins j'aimerais à la concilier avec le progrès des lumières; et si j'essayais d'expliquer en ce sens l'état actuel de la religion, je signalerais le règne de Dieu le père comme un symbole de la puissance veillant sur l'enfance du monde, celui de Jésus-Christ comme l'amour fondateur de la foi, et l'ère où nous entrons comme le règne de l'esprit qui assure la foi en l'appuyant sur la science, c'est-à-dire

sur la connaissance des lois de la nature.

Les saintes Écritures ont dû prendre la couleur de l'époque où elles parurent. J'avoue néanmoins que j'eusse préféré la clarté d'un style simple à l'éclat des paraboles ; et je ne puis m'empêcher de regretter que les Évangiles n'aient pas été écrits par leur auteur. (*) A cet égard, personne n'ignore qu'à une époque déjà éloignée des premiers temps de l'Église, il fallut un miracle pour séparer la vérité de l'erreur, et ce miracle peut être attribué à la politique des papes devenus puissants. La foi s'appuyait sur d'autres bases quand les disciples du Christ recevaient le don des langues et justifiaient leur mission par des prodiges ; mais rien de pareil ne se manifeste aujourd'hui, et il semble qu'on est fondé à en conclure que l'Esprit saint n'est plus avec l'Église, ou

(*) Le précepte « aimez Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même » est la base de la religion, et c'est peut-être parce qu'il est de nature à se transmettre oralement, sans altération, que Jésus-Christ n'a rien écrit.

bien que le temps présent demande un autre genre d'instruction.

En effet, l'absence des miracles me paraît un avertissement que désormais les hommes doivent chercher la vérité avec les lumières de leur propre raison. La philosophie moderne a cru entrer dans cette voie en rejetant ce qu'elle ne conçoit pas. Cependant tout doit céder à la puissance des faits, et peu de vérités historiques sont mieux établies que la vie et les actes de Jésus-Christ; quant à ceux des Apôtres, ils sont écrits avec un caractère de simplicité dont on ne peut suspecter la bonne foi.

D'ailleurs l'intelligence humaine aperçoit rarement les causes, et, à certains égards, la raison nous conduit elle-même à admettre ce qu'elle ne comprend pas. En effet, une intelligence limitée ne saurait concevoir l'infini qui n'a pas de limites, et cependant nous sommes amenés à reconnaître son existence; car l'infini se manifeste à nous par des rapports finis dont la réalité nous frappe incessamment.

Les deux premiers infinis qui s'offrent à la pensée de l'homme sont le temps et l'espace.

Le temps n'est pas précisément une succession de jours, de mois ou d'années, et ces locutions ne font que désigner un passage plus ou moins long dans un infini nommé le temps. Il en est de même quand nous comptons par générations ou par révolutions astrales ; car nous ne faisons que désigner par là des portions limitées du temps sans limites, dont nous avons la conscience, mais que nous ne concevons pas. Il faut en dire autant de l'espace, nous le mesurons sur la terre, nous le mesurons dans les cieux ; mais au-delà des distances mesurables se trouve l'espace sans limites, aussi inconcevable que le temps, et qu'il faut pourtant admettre ; car, pour borner ces deux immensités, tous les efforts de l'imagination ne parviendraient qu'à créer un temps et un espace nouveau. Ainsi l'homme est conduit à reconnaître l'infinité du temps et de l'espace par l'impossibilité où il est de

limiter ce qu'il en conçoit autrement que par de l'espace et du temps, c'est-à-dire par l'impossibilité de leur concevoir de limites.

Dieu est l'infini des infinis, c'est la cause sans cause ; vainement essaierait-on de le comprendre, il échappe aux efforts de l'intelligence humaine ; mais la nature de notre être nous donne avec lui des rapports finis, et c'est là que se trouve la base éternelle des religions.

Les pensées de l'homme ne se renferment pas, comme celles des autres animaux, dans un cercle tracé par leurs besoins ; elles s'élèvent au contraire vers l'immensité ; et, pour mesurer le temps et l'espace, il a créé la science du calcul, qui, dans son usage, touche à l'infini. En appliquant ensuite cette science à l'exploration des cieux, nous sommes parvenus à soulever un coin du voile qui nous cache l'œuvre de la création ; et l'ordre et l'immensité nous ont révélé une cause première, intelligente et infinie. L'existence de Dieu nous est donc démontrée comme une nécessité qu'il faut

admettre sans la concevoir, de même que nous admettons l'infinité du temps et de l'espace.

La contemplation des cieux atteste la présence de Dieu; mais c'est bien plus dans les sentiments du cœur que dans les convictions de l'esprit, que la religion trouve sa base et son véritable sanctuaire. L'homme porte en lui-même la conscience de ses rapports avec la Divinité; il lui rend grâces de ses prospérités; il l'invoque dans ses souffrances; il l'adore sous diverses formes, et la multiplicité des cultes est la preuve d'un besoin universel, que la nature humaine a manifesté chez tous les peuples et dans tous les temps.

Nos corps sont produits par la terre qui les nourrit, et les appétits de l'organisation devraient y rattacher toutes nos pensées; cependant, quelles que soient nos propriétés, elles ne peuvent ici-bas remplir le vide de notre cœur, qui se sent attiré vers une autre patrie. Reconnaître et adorer Dieu est un besoin que chaque peuple a cherché à satis-

faire par un culte, que la superstition a presque toujours défiguré. Peut-être était-il plus facile à l'homme de façonner la Divinité à son image, en lui prêtant ses passions, ses vengeances et ses colères, que de s'élever vers elle par un sentiment de reconnaissance et de pur amour; cependant nous pouvons nous assurer, en étudiant notre propre nature, que la source du bonheur de l'âme réside dans l'amour de Dieu et de nos semblables.

« Aimez Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même, et vous accomplirez la loi et les prophètes. » La loi et les prophètes, suivant la foi, contiennent toutes *les vérités célestes révélées*. Il est remarquable que ces paroles, qui, dans leur simplicité sublime, résument les prescriptions de la religion chrétienne, ne font que manifester ce que nous apprenait déjà la nature même de l'âme humaine. Il ne s'agit pas de dogmes ou de mystères; Jésus ne s'adresse point à certain peuple, il proclame la loi commune à tous, et que

chaque homme est appelé à pratiquer pour son bonheur.

Je ne m'expliquerai pas sur Jésus-Christ; mais alors même qu'il ne serait qu'un homme, quand il a dit que la religion se résumait dans l'amour de Dieu et du prochain, ces paroles, si simples et si conformes à notre nature, n'en auraient pas moins proclamé une vérité éternelle.

Selon la foi, l'amour de Dieu et du prochain accomplit la loi et les prophètes, il fait le bonheur de l'âme humaine; mais le bonheur de l'âme, c'est le paradis, la raison n'en admet pas d'autre. Sans doute on a parlé de séjours de délices et de lieux de souffrances; cependant par eux-mêmes ils n'offrent que des occasions de sentir, et ne constituent ni le bonheur ni le malheur. Le paradis et l'enfer sont des états opposés, et non des lieux différents. Je l'ai déjà dit, chaque homme modifie sa sensibilité morale en l'employant dans les sentiments de son choix, et par là il décide de son avenir; car, en passant d'un monde à

l'autre, elle reste ce qu'il l'a faite. Tant que nous sommes sur la terre, les sensations que l'organisation nous procure et les ambitions excitées par l'ordre social peuvent produire une sorte de satisfaction ; mais, l'illusion cesse avec la vie, et l'âme, rendue à elle-même, ne trouve de bonheur que dans les sentiments affectueux.

Aimez Dieu et vos semblables, et dès cette vie vous porterez le paradis dans votre âme. (*) C'est ainsi que mon esprit a conçu les paroles du Christ, que j'ai retrouvées écrites dans mon cœur. Il est déplorable que, dès les commencements, la religion chrétienne soit devenue une objet de controverse que les scolastiques grecs ont hérissé de subtilités ; car la religion naît avec nous, et, comme toutes les créations de Dieu, on la sent bien mieux qu'on ne la conçoit. On a voulu en faire une science ; mais toutes les sciences sont des créations de l'homme, et l'amour de

(*) Saint Luc a dit « le royaume de Dieu est en nous. »

Dieu ne s'apprend pas; c'est une faculté de l'âme qui se développe par l'usage; aussi Jésus n'a jamais prêché que la morale. L'œuvre de l'homme, en se mêlant dans la religion à l'œuvre de Dieu, me semble ne lui avoir pas toujours laissé assez de place.

Jésus avait dit qu'il serait au milieu de ceux qui s'assembleraient en son nom, c'est-à-dire dans l'amour de Dieu et du prochain; car c'était de cœur, et non de bouche, qu'il fallait se réunir au nom du Christ. On peut voir dans le sommaire des conciles généraux qui suit quels sujets y furent traités. (*)

Le premier concile général s'ouvrit à Nicée, le 19 juin 335; il s'occupa de l'examen des opinions d'Arius, qu'il anathématisa. Ce docteur enseignait que le Verbe était une créature, fils de Dieu par adoption, et d'une autre nature que le Père

(*) J'ai passé sous silence tout ce qui dans les conciles a pour objet le réglement de la discipline de l'Église.

éternel. Dans ce concile on dressa le symbole ou profession de foi, et l'on imagina le terme *consubstantiel*.

Le second concile se tint à Constantinople, en 381; il anathématisa diverses hérésies : l'une niait la divinité du Saint-Esprit; l'autre enseignait que dans le Christ la divinité tenait lieu d'âme raisonnable; une troisième prétendait que Dieu le fils n'avait aucune ressemblance avec Dieu le père; une quatrième ne reconnaissait qu'une personne en Dieu, et ne voyait qu'un homme en Jésus; une autre niait les trois personnes divines, et soutenait que dans le Christ la divinité tenait lieu d'esprit.

Ce concile confirma le symbole de Nicée, et y ajouta que Jésus, né de Marie, procédait de Dieu le père. Plus tard ( en 1549, sous le pontificat de Paul XIII) il fut décidé qu'il procédait aussi de Dieu le fils.

Le troisième concile général fut ouvert à Éphèse le 22 juin 431; il anathématisa les hérésies des Nestoriens, des Pélagiens et des Messaliens.

Le quatrième concile s'ouvrit à Chalcédoine le 8 octobre 451 ; il déclara hérétique la profession de foi d'Eutichès, et décida que Jésus-Christ renfermait deux natures en une personne.

Le cinquième concile fut ouvert à Constantinople le 4 mai 553; il condamna les écrits de Théodore Mopsueste, de Théodoret et d'Ibas.

Le sixième concile général s'ouvrit à Constantinople le 7 novembre 680; on s'y occupa de l'incarnation du Christ, et l'on déclara hérétiques Sergius, Macaire et leurs partisans; on y reconnut qu'il y avait deux volontés dans Jésus.

Le septième concile, ouvert le 27 septembre 787, se tint à Nicée; il s'y agissait du culte des images, et les iconoclastes y furent condamnés.

Le huitième concile s'ouvrit à Constantinople le 5 octobre 869; on s'y occupa principalement de la déposition du patriarche Photius et de ses hérésies.

Le neuvième concile se tint à Rome en

1123; il eut pour objet de régler les attributions entre l'Église et l'empire. Il n'en reste rien.

Le dixième concile s'ouvrit à Rome en 1139 dans l'église Saint-Jean de Latran; il condamna les Manichéens et les Pétrobusiens qui pensaient que l'eucharistie ne renfermait pas le corps de Jésus-Christ, et qui rejetaient les prières pour les morts.

Le onzième concile, ouvert à Saint-Jean de Latran en 1179, anathématisa trois antipapes, et condamna les hérésies des Vaudois et des Catharins.

Le douzième concile se tint à Saint-Jean de Latran en 1215; il condamna plusieurs hérésies, entre autres celle des Albigeois. Il consacra le mot *transubstantiation*, et déclara que le corps et le sang de Jésus-Christ étaient transubstantiés dans l'eucharistie.

Le treizième concile s'ouvrit à Lyon en 1245; le pape y excommunia l'empereur Frédéric, qui fut déchu de l'empire. (*)

(*) C'est à dater de ce concile, que les décisions des papes prédominèrent dans ces assemblées.

Le quatorzième concile se tint à Lyon en 1274; il eut pour objet la réunion des Églises grecques et romaines, la réformation des mœurs et les secours que demandait l'état de la Terre-Sainte.

Le quinzième concile s'ouvrit à Vienne en Dauphiné le 13 octobre 1311; il s'occupa de la destruction de l'ordre des Templiers. On y condamna l'hérésie de Pierre-Jean d'Olive, qui prétendait que le *corps et l'âme ne sont pas essentiellement une même personne.* (*)

Le seizième concile fut ouvert à Constance le 5 novembre 1414; il déposa trois papes qui se disputaient la tiare, et élut le pape Martin V qui condamna les hérésies de Jean Hus et de Jérôme de Prague.

Le dix-septième concile se tint à Ferrare en 1438; il avait été précédé d'un autre concile ouvert à Bâle, qui n'a pas conservé

(*) A cet égard, l'opinion du concile fut conforme à celle des matérialistes, qui ont toujours prétendu qu'une âme ne pouvait exister sans corps.

d'autorité. On y discuta sur la dissidence entre les Églises grecque et latine, et le pape Amédé y fut déclaré anti-pape.

Le dix-huitième et dernier concile général s'ouvrit à Trente en 1545; il s'agissait de régler la controverse élevée à l'occasion de la réforme religieuse; on y examina quelle devait être la foi relativement au péché originel, et l'on décida que la Vierge était née hors de ce péché.

Ce concile contient un grand nombre de canons sur la justification et sur les effets de la grâce. Il s'explique aussi sur la puissance et les effets des sacrements, et l'on y trouve, à l'occasion du mariage, un canon qui déclare anathème quiconque dit que le mariage est préférable à l'état de virginité et de célibat. (*)

Telles sont les principales matières dont

(*) Anathème signifie exécrable, dévoué aux flammes de l'enfer; cependant, Dieu ayant dit à nos premiers parents : croissez, multipliez, il semble qu'on pouvait, sans péché, en conclure que le mariage était préférable au célibat dont il ne parla pas.

les conciles généraux s'occupèrent. J'ignore quelle part l'amour de Dieu prit à leurs décisions : mais il me semble que dans ces assemblées, la pénétration des docteurs s'exerça sur des questions que l'intelligence humaine ne saurait concevoir. Je ne discuterai pas sur la nature divine, car elle me paraît tellement incompréhensible que je la crois hors de la portée de l'esprit borné, aussi bien dans le monde spirituel que sur la terre. Ce fut pourtant, en agitant ainsi une foule de questions hasardeuses, qu'on fit de la religion, si simple et si sublime dans les paroles du Christ, une science difficile, qui échappe à la conviction par voie de raisonnements, et qu'on imposa avec puissance.

Je ne m'occuperai pas non plus des mystères que les lois de la nature (la volonté de Dieu manifestée par l'ordre de la création) placent en dehors de mon intelligence ; mais je crois devoir rappeler à ce sujet que si la foi est un don de Dieu, il n'appartient pas aux hommes de l'imposer

comme une loi. C'est toujours avec une profonde affliction que je vois sur de pareilles matières d'éminents personnages prodiguer l'anathème, et je me trouve heureux que le but de mes recherches me permette de les laisser à l'écart.

La religion, telle que je la conçois, se renferme tout entière dans les sentiments du cœur. Aimer fait le bonheur de l'âme, et le bonheur de l'âme, c'est le paradis. Telles sont à mes yeux les lois de la nature spirituelle, et les âmes y sont soumises, comme les corps le sont aux lois de la nature physique.

Jésus-Christ, en s'immolant pour l'humanité, disait à ses disciples : Aimez-vous comme je vous aime. C'est le seul législateur qui ait pris l'amour pour base de sa loi; mais il convient de s'expliquer sur ce sentiment si pur que tant de gens semblent méconnaître.

J'ai dit précédemment pourquoi les souvenirs du cœur s'effacent quand on est devenu incapable d'en éprouver les émotions.

Les sentiments éteints ne se conçoivent plus. Cependant l'intelligence, que l'amour de Dieu a cessé d'éclairer, veut encore comprendre la religion, et lui substitue une foule de pratiques; elle pense que dans la voie qu'elle s'est ainsi ouverte, elle s'élèvera jusqu'à la Divinité par les austérités de la pénitence. Il lui semble que le chemin de la vie n'est pas semé d'assez de ronces, et qu'il faut y ajouter quelques épines. La piété consiste, selon elle, à n'agir que dans la vue de Dieu. J'ignore quelle idée se font du salut ceux qui, pour rendre la charité méritoire, la dépouillent ainsi du charme attaché à secourir son semblable; mais, si le paradis est le bonheur de l'âme, on doit s'y disposer assez mal en s'efforçant d'éteindre en soi les sentiments qui le font. On peut d'ailleurs regarder comme certain que l'amour du prochain est une émanation de l'amour de Dieu.

De tout temps il a été plus facile de s'infliger des châtiments que de devenir meilleur; aussi les hommes ont partout imaginé

d'offrir leurs souffrances à Dieu, en expiation de leurs fautes. Il semble que, pour obtenir la béatitude éternelle, les pénitences soient, sur la terre, une sorte de monnaie courante, et l'exaltation religieuse a produit en ce genre de déplorables excès. Il n'est pas rare de voir, dans les Indes, des fanatiques se faire écraser sous les roues du char de leur idole. Cependant les lois de la nature sont l'œuvre de Dieu, et les transgresser, en meurtrissant notre corps, semble un moyen étrange de plaire à leur auteur.

Sans doute le moral doit commander et le physique obéir; car c'est aussi une loi de notre nature, et c'est même la seule qui nous distingue des autres animaux; mais si l'homme se dégrade en faisant de la satisfaction de la chair l'unique objet de ses sollicitudes, il ne s'ensuit pas que Dieu ait voulu qu'il souffrît dans un corps dont il partage en ce monde les misères et les prospérités. Mangez ce que vous trouverez, répondit Jésus interrogé sur la nécessité des

mortifications. J'ai peine à me persuader qu'on ait dit depuis quelque chose de plus sage.

L'amour seul peut remplir l'âme entière du charme le plus doux, tout autre sentiment y laisse un vide après lui; car la pensée se repose assez mal sur des succès d'ambition ou d'orgueil, toujours accompagnés d'inquiétudes, et dont les jouissances égoïstes ont une sécheresse fatigante; mais, me dira-t-on, il semble difficile d'aimer Dieu, et d'élever ses affections vers un principe infini qu'on ne voit pas, et que même on ne saurait concevoir? Telle est la cause de l'anthropomorphisme des religions; elle est due, je crois, au genre d'éducation que nous recevons. On s'occupe exclusivement à développer l'intelligence dans ses rapports avec la sensibilité sensuelle; en sorte qu'en arrivant à la sensibilité morale, le raisonnement, dominé par l'habitude, nous conduit à penser qu'avant d'aimer, il faut pour le cœur un objet connu; cependant cet épanchement d'amour n'aurait pas lieu

si déjà la source ne s'en trouvait en nous-mêmes.

Une âme tendre éprouve le besoin d'aimer, alors même qu'elle est dans l'isolement le plus complet. Personne ne lui rend ses affections; mais elle n'en sent pas moins que l'amour fait la félicité suprême, et, de toute la puissance de son être, elle fait hommage à Dieu de la faculté d'aimer qu'elle tient de lui. C'est une source d'amour qui, en s'élançant avec la vie au-delà des mondes visibles, rejaillit jusqu'à son auteur. Qu'a-t-on besoin de connaître celui qui nous a créé, pour sentir qu'en nous donnant un cœur il nous appela au bonheur d'aimer, et pour le lui offrir par un élan d'amour? Adorer Dieu ce n'est pas le prier, ce n'est pas se figurer un être supérieur pour lui faire des demandes; c'est rendre hommage au Créateur de la puissance d'aimer qu'il nous a donnée. Cet hommage peut avoir une ineffable douceur; car c'est user dans l'infini de ce qui seul fait le bonheur de l'âme.

Adorer Dieu, c'est encore lui ouvrir son cœur de toute la force de sa volonté; c'est lui montrer combien nous sommes tendrement attachés à ceux que nous aimons; c'est aussi, quelquefois lui faire voir comment ce cœur est brisé de douleurs et rempli de larmes.

Telle est l'adoration, ou du moins telle je la conçois; c'est un sentiment auquel la sensibilité morale de l'homme le conduit naturellement. Toutes nos affections s'y rattachent ensuite; car on ne peut s'élever ainsi vers son auteur, sans sentir vibrer à l'instant tous les liens de tendresse qui nous unissent à nos semblables. (*)

Aimer ceux qui nous approchent le plus intimement, ce n'est pas seulement être heureux de leur bonheur, c'est encore souffrir de leurs douleurs et pleurer de leurs larmes; c'est, en un mot, trouver sa

(*) Il paraît que la tendresse des anges entr'eux les unit toujours dans l'amour de Dieu.

félicité hors de soi, et la placer dans ceux que notre cœur a choisis. Malheureusement, sur la terre, l'égoisme se mêle souvent aux affections les plus tendres ; on exige autant qu'on donne, et ce calcul, sans générosité, conduit à mettre plus de prix aux sentiments qu'on veut inspirer qu'aux personnes de qui on les attend en retour. Viennent alors les délicatesses exagérées, les susceptibilités excessives et les exigences importunes ; la confiance s'éteint, et le bonheur d'aimer s'évanouit avec elle. (*)

L'amour se mêle naturellement à l'attrait des sexes, et l'on peut y reconnaître trois dégrés : le premier s'arrête à l'extérieur, le second envahit la vie, et le troisième, qui pénètre jusqu'à l'âme, survit au corps, et ressemble à l'amour des anges ;

(*) Les sentiments vrais n'aveuglent pas, et l'on n'éprouve d'affections d'âme que pour ceux qu'on estime ; mais on peut s'être trompé ; il faut alors s'éloigner sans se plaindre, et ne pas oublier que la continuation des rapports avec les méchants n'est jamais sans dangers.

car il est, comme lui, inséparable de l'amour de Dieu, et plein d'une tendresse qui semble nous éloigner de la terre. Nous pressons sur nos cœurs ceux que nous aimons, pour les rapprocher le plus possible de la réaction de l'âme dans l'organisation; (*) mais il paraît qu'au monde spirituel, il y a confusion de la vie des âmes par l'effusion de leur tendresse réciproque. Quelque chose, dès ici-bas, nous avertit que nos corps seuls s'opposent à cette union intime que nos cœurs semblent demander.

Tant de gens réduisent maintenant le rapprochement des sexes à l'union purement physique, qu'on pourra s'étonner que, dans ma pensée, il devrait être préparé par un sentiment inséparable de l'amour de Dieu. Nos mœurs sont telles que le plus grand bienfait de la création, loin de rappeler l'homme à l'adoration de son auteur, semble, au contraire, lui faire souhaiter d'en être oublié; car il se sent honteux du

(*) *Voir* la note à la page 163.

mouvement brutal qui l'emporte à ouvrir la voie aux générations futures. (*)

Cependant chez nous le moral doit commander au physique, c'est la loi de la nature humaine, et il est déplorable que nous descendions à celle des bêtes dans l'acte le plus important de notre existence terrestre. Les affections morales devraient précéder le mariage, et maintenant nous sommes heureux quand elles le suivent. Je ne parlerai pas du péché originel, tel que l'ont imaginé ceux qui ne voient que de haut et de loin; mais il est un autre péché originel, qui naît avec nous, et se renouvelle à la formation de chaque organisation. On a vu ailleurs que la vie, en exécutant les ordres de la volonté, réfléchissait physiquement l'action des pensées et des sentiments, (**) et l'on peut juger, par là, de son influence sur le fœtus qu'elle

(*) Selon la Genèse, après le péché originel, nos premiers parents furent honteux de leur nudité, et Adam, au lieu de repondre à la voix de Dieu, alla se cacher dans un bois.

(**) *Voyez* la page 318 et suivantes.

vient animer. Les formes en sont modifiées, et sous le rapport matériel les résultats sont évidents; (*) je les crois tout aussi réels pour le moral. Sans doute, une bonne éducation peut remédier ensuite au vice de cette impulsion première; mais il n'en est pas moins fâcheux que la vie ait été reçue dans un mouvement spirituel contraire aux lois de la nature humaine. J'ai la pensée que si deux ou trois générations successives étaient appelées en ce monde dans un sentiment de pur amour, les organisations s'amélio-

(*) J'ai vu en 1831, à la fête de Saint-Cloud, un singulier effet de l'action spirituelle sur une jeune fille, alors âgée de six à sept ans; elle portait écrits autour de la prunelle de ses beaux yeux bleus les mots *Napoléon empereur* : cette enfant jeta loin d'elle, avec un geste impérieux, la loupe d'un observateur qui la fatiguait. Il semble qu'en certain cas, l'appel réciproque des deux sexes, peut influer sur la formation de celui du fœtus; en sorte que la prédominance féminine produirait des garçons, et celle masculine des filles, ce qui expliquerait la ressemblance de celles-ci avec leur père; tandis qu'ordinairement les garçons ressemblent à leurs mères.

reraient, et le moral se rapprocherait de celui des anges. (*) C'est peut-être la voie la plus sûre pour ramener le bonheur sur la terre, et arriver à une régénération dont généralement nous sentons le besoin. La chasteté, qu'on proclame comme la première vertu du sexe féminin, semble à bien des gens un ridicule pour les hommes. Je pense néanmoins, qu'en sortant des bras de la malheureuse qui vend ses caresses, on doit éprouver quelque honte de soi-même et de la compagne qu'on s'est ainsi choisie. C'est une bien funeste dépravation de séparer son cœur

(*) Les hommes ne naissent égaux sous aucun rapport, quoi qu'en aient dit quelques philosophes; car si, dans l'origine, toutes les âmes sont dans un état d'égalité, les corps auxquels la vie les unit ne sont ni aussi vigoureux, ni aussi sains, ni aussi propres à servir l'intelligence. L'existence des hommes sur la terre devrait se prolonger de cent cinq à cent douze ans. On peut juger, par là, de la détérioration du physique. Au reste, la vie des anges sur la terre ne serait pas exempte de difficultés. Jésus-Christ disait en parlant à ses disciples : Allez, mes brebis, je vous envoie parmis les loups, et j'ajouterai que pour n'être pas dévorées, les brebis ont besoin de prudence.

de ses sens, si elle doit avoir pour les générations futures des conséquences fatales; mais, dans le relâchement actuel des mœurs, celui-là paraît mériter quelque indulgence, qui peut intérieurement se dire, il me sera beaucoup pardonné, parce que j'ai beaucoup aimé.

Je terminerai cet exposé, en répétant que la religion chrétienne dans sa simplicité me semble se résumer en ce peu de mots : « Aimez Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même. » Car ces paroles réunissent, dans mon opinion, la foi et le paradis; c'est-à-dire l'idée de la vérité et le sentiment du bonheur spirituel. Il faut, pour sa conduite, y joindre le précepte qui n'en est qu'un corollaire : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait à vous-même, » et marcher ensuite avec confiance dans le chemin de la vie.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

INTRODUCTION. . . . . v

CHAPITRE I. Considérations générales sur l'homme. 1

CHAP. II. Observations générales sur l'étude de la nature. . . . . 14

CHAP. III. Examen de la marche suivie dans l'étude de la nature. Définition de la matière. . 19

CHAP. IV. Des mouvements communiqués, du calorique et de l'élasticité. . . . . 26

CHAP. V. Examen de la théorie de la formation et de la propagation des sons. . . . . 30

CHAP. VI. Des fluides impondérables, de la lumière et de la formation des couleurs. . . . 43

CHAP. VII. Idée générale des éléments et du système de l'univers. Examen de la formation des principaux mixtes et de leurs propriétés, en procédant du simple au composé, conformément à la marche de la nature. . . . . 53

**DEUXIÈME PARTIE.**

CHAP. I. Preuve de l'existence de l'âme humaine et de son immatérialité. . . . . 88

Pages.

CHAP. II. Notions naturelles sur l'existence de Dieu. 108
CHAP. III. Des facultés de l'âme humaine. . . 111
CHAP. IV. Aperçu de la structure du corps humain : ses mouvements sont volontaires, organiques ou convulsifs. . . . . 124
CHAP. V. Idée générale de la vie. . . . . 126
CHAP. VI. De la vie des animaux, et de celle de l'homme en particulier. De la formation du fluide nerveux et de la vie spiritualisée. . . . . 139
CHAP. VII. De la manière dont l'âme use de ses facultés dans les organes du corps. . . . . 156
CHAP. VIII. De la mémoire et de l'imagination. . 164
CHAP. IX. Du sommeil et des rêves. . . . . 176
CHAP. X. Des aliénations mentales, du délire et des affections mélancoliques. . . . . 200
CHAP. XI. Considérations générales sur le magnétisme vital. . . . . 216
CHAP. XII. Du magnétisme vital appliqué à l'espèce humaine ; de l'état lucide improprement appelé somnambulisme, et de la perte des souvenirs en retournant au mode de vie ordinaire. . . . 226
CHAP. XIII. Du sommeil qui précède l'état lucide ; de l'isolement magnétique ; de la catalepsie et du somnambulisme lucide spontané. . . . . 250
CHAP. XIV. De la puissance des magnétiseurs sur les somnambules lucides. . . , . . . . . 258
CHAP. XV. De la clairvoyance des somnambules lucides ; du mode de voir qui leur est particulier, et de la manière dont ils l'exercent dans les vues à distance. . . . . 273

Pages.

CHAP. XVI. Du magnétisme spirituel, de l'illuminisme, de l'exaltation magnétique, et de la mort naturelle. . . . . 296

CHAP. XVII. Examen des causes de la crainte de la mort et des effets du développement et du dépérissement du corps relativement, à l'âme; considérations générales sur l'influence réciproque entre le physique et le moral. . . . . 310

Considérations générales sur la religion et sur l'état actuel du Christianisme dans ses rapports avec les lois de la nature humaine. . . . . 321

FIN.

# PHYSIOLOGIE,

## MÉDECINE ET MÉTAPHYSIQUE

DU

# MAGNÉTISME.

# OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

—

OBSERVATIONS DE MÉDECINE MAGNÉTIQUE.

—

NOTICE SUR LE FLUIDE MAGNÉTIQUE.

ORLÉANS. — IMPRIMERIE DE DANICOURT-HUET.

# PHYSIOLOGIE,

## MÉDECINE ET MÉTAPHYSIQUE

DU

# MAGNÉTISME,

*Par J. Charpignon,*

MÉDECIN A ORLÉANS.



ORLÉANS,

PESTY, LIBRAIRE, RUE D'ESCURES, 3.

PARIS,

GERMER-BAILLIÈRE, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE.

1841.

# INTRODUCTION.

« C'est un devoir de travailler à la réhabilitation des idées morales qui entreront un jour dans le lien religieux des peuples; et quand on a un tel oreiller de conscience, qu'importent les railleries que votre nom peut réveiller. »

G. Drouineau.

L'humanité doit atteindre un but, et l'homme, sans avoir toujours conscience de la part qu'il apporte à la marche ascensionnelle, est contraint de travailler au grand œuvre.

Toutes les sciences, tous les arts qui s'inspirent aux lumières de la vraie philosophie sont les degrés de la perfectibilité, et chaque idée nouvelle qui jaillit parmi les intelligences est un progrès, un progrès non pour le siècle qui l'enfante, mais pour celui qui suit.

Faudrait-il se décourager à la vue des amertumes qui ont accompagné la vie de tous les novateurs? Faudrait-il, parce que Mesmer et tous ceux qui ont défendu et fait connaître la science du magnétisme ont été traités de visionnaires et de fourbes, faudrait-il renfermer en soi ce que l'on sait être vrai et utile? Sans doute celui qui préférerait, au triomphe de la vérité, des joies et du repos durant ses jours, devrait agir ainsi; mais cette indifférence n'est pas possible pour tous : car il est des hommes pour lesquels une vérité est un rayon émané d'en haut, qui les embrase et les pousse, comme malgré eux, à proclamer et à répandre ce qu'ils ont connu.

Le magnétisme aura une influence puissante sur l'avenir de l'humanité; car on peut le considérer comme une doctrine qui révèle à l'homme le mystère de son organisation physique et psychique, en même temps qu'elle lui montre la voie par laquelle Dieu l'attire à lui. Combien donc sont cou-

pables ceux qui, par intérêt, par ignorance ou par de ridicules préventions, viennent entraver la marche de cette science nouvelle. Que peut l'égoïsme, que peut la sottise, que peut l'apathie, que peuvent de vains scrupules devant la vérité ? Quelque temps d'arrêt, quelques luttes, quelques hommes sacrifiés, voilà ce que peut le vertige insensé d'un esprit révolté. Et que pèse cela dans l'éternité ?..... Ce qui est vrai triomphe toujours ; les hommes passent et la vérité demeure.

Qu'il y a de choses à dire sur le magnétisme ! Il touche en effet à tout ce qui intéresse l'homme. L'étude des lois qui régissent le monde physique n'est-elle pas déjà éclairée de nouvelles lumières depuis les observations du somnambulisme ? Ces phénomènes d'antipathies et de sympathies, observés dans chaque règne de la nature, sont maintenant expliqués très-naturellement par la démonstration de l'origine commune de tous ces agens de puissance, ces fluides

divers que la physique avait spécialisés comme essentiels. Le jour n'est pas loin où un magnétiseur agira par son fluide sur un instrument comme le physicien agit sur un électromètre par le fluide électrique, sur un galvanomètre par le fluide électro-magnétique, et sur une aiguille aimantée par le fluide magnétique du globe. Bien plus, on arrivera à modifier par le fluide nerveux les autres fluides, et à reconnaître ainsi l'identité de tous ces agens.

L'art de guérir aussi sera profondément modifié dans ses principes et dans sa pratique. Quelle bizarrerie! retourner à la médecine de l'intuition! revenir à ces pratiques mystérieuses de l'antiquité! Mais cette transformation s'accomplira avec plus de fatigues que celle qui éclairera les sciences physiques, car ici il y a des passions à combattre.

Et la philosophie, que recevra-t-elle de nos travaux? Elle prendra des bases certaines; le scepticisme aura satisfaction, car il pourra

toucher ces mystères du spiritualisme qui heurtaient sa raison.

Ces trois catégories répondent aux besoins les plus impérieux de l'esprit humain : désir de connaître, instinct de conservation, sentiment des choses métaphysiques. Toujours les génies qui ont brillé sur la terre ont cherché, chacun dans sa sphère, à dérober ce triple secret; mais tous ceux qui n'ont voulu pour flambeau que la raison humaine ont dévié de la route, témoins les médecins, qui ont complètement oublié la médecine instinctive, témoins les philosophes, qui ont fait mille sectes.

Nous croyons que l'étude approfondie du magnétisme doit remettre dans la voie qu mène à la vérité la physique, la médecine et la philosophie.

Pour faire comprendre nos idées sur l'avenir du magnétisme, il nous a fallu traiter ensemble les trois points de vue sur lesquels nous désirons appeler l'attention des savans. Il est évident que le cadre était trop

vaste pour qu'il fût parfaitement rempli ; aussi n'avons-nous pu entrer dans tous les développemens que nous savons devoir être donnés ; mais nous avons tâché de réunir ce qui était indispensable à l'intelligence des phénomènes du magnétisme. Nous sommes convaincu qu'il sera possible, après l'étude que nous avons suivie, de reconnaître la valeur médicale et l'importance philosophique que peut atteindre la science que nous avons été appelé à connaître.

Nous avons nommé le magnétisme une doctrine, parce qu'il peut devenir pour ceux qui l'étudient un code de maximes.

Nous l'avons appelé science, parce qu'il révèle la connaissance des lois qui régissent le monde physique et le monde moral.

Nous l'appelons un art, parce que sa pratique exige travail et expérience, et qu'il est perfectible.

# PHYSIOLOGIE DU MAGNÉTISME.

## I.

### Génération du fluide magnétique.

Quand l'homme, faisant usage de ses facultés réflectives, se met à contempler par un vaste coup-d'œil la nature entière, il est frappé de voir chaque objet trahir d'une manière plus ou moins expressive le mouvement qui germe dans son sein. Il voit tout s'agiter, passer, se transformer dans cet immense foyer que l'on appelle le monde; et s'il interroge la philosophie sur la cause de ces grands phénomènes, il en apprend que c'est la vie. Mais si, voulant aller plus loin, l'homme demande à la philosophie moderne ce que c'est que la vie et d'où elle vient, il éprouve un sentiment d'insuffisance en l'entendant répondre que la vie c'est « l'état complexe des effets produits par l'harmonie des parties du tout. » Cette définition est celle de la physiologie relativement à la vie humaine; car elle aussi rejette une force vitale essentielle en elle-même, cause première et non l'effet d'un mécanisme organisé.

L'intelligence n'est pas satisfaite, parce qu'elle sent que tout doit sortir de l'unité, que l'unité est principe et essence, et que, quelque tranchée qu'apparaisse une individualité, elle ne peut être qu'un des modes de manifestation de l'unité, de l'être, de Dieu.

C'est en vain que la science a reconnu comme causes essentielles et principes de vie, la lumière, le calorique, les fluides électriques, magnétiques ; ces puissances ne sont que des transformations d'une force première, incréée et éternelle. Tout est sorti de Dieu, vit par lui et en lui.

Cette révélation de saint Jean et de saint Paul était d'accord avec la philosophie de l'Inde, qui la formulait en disant que : « Tout ce qu'il y a de matériel dans l'univers est une expansion de la divinité, qui a créé le monde comme une araignée produit sa toile, en la tirant d'elle-même et la reprenant quand elle veut. »

Les philosophes de l'antiquité avaient distingué que les phénomènes qui faisaient l'individualité des corps n'étaient que l'effet d'un agent moteur qui, par le mouvement, sa faculté constitutive, posait les molécules dans des conditions de relation, et leur donnait

l'activité et la vie. Cet agent fut le fluide universel de Moïse, de Philon, de Pythagore, le *cubis* d'Hippocrate, l'*impetum faciens* de Bœrhaave, l'esprit, *spiritus*, de saint Paul.

Une lumière surnaturelle, une révélation du créateur pouvait seule faire connaître le principe de la vie des mondes. Cette révélation a été donnée, et nous admettons, sur la parole de l'Apôtre, Dieu lui-même comme principe de vie. C'est sa troisième manifestation, son esprit, son soufle, sa vie enfin, qui, sous l'acte de sa pensée et de sa volonté, s'est répandue sur la matière informe et inerte et qui l'a vivifiée. Voilà le sens de la formule mystique : « En lui nous sommes, en lui et par lui nous vivons. » Voilà aussi l'origine du magnétisme, la volonté mise en acte.

Une fois la vie donnée, les propriétés intrinsèques des atomes devaient, par les lois des affinités, composer les individualités, qui dès lors, devenues centres d'action, devaient agir comme causes modificatrices du principe de vie, et se l'assimiler selon les fins de leur création.

Cette doctrine était celle de Descartes, pour qui le mouvement était une substance distincte de la matière ; tout était plein d'un fluide, et c'était par lui que les planètes

circulaient. Newton, au contraire, avait fait du mouvement une propriété de la matière; il assurait que tout était vide, et que les astres gravitaient en vertu d'une force relative agissant à travers de grands espaces, sans qu'il y eût aucun intermédiaire.

L'intelligence humaine voulait résoudre le problème de la cause de la vie. Descartes et Newton avaient posé les deux extrêmes; Mesmer parut et il en dicta la solution par cet aphorisme :

« La portion du mouvement universel que l'homme a reçue en partage dans son origine, et qui d'abord, modifiée dans son moule matrice, est devenue tonique, a déterminé sa formation et le développement des viscères et de toutes les autres parties organiques constitutives. »

Cette pensée de Mesmer se trouve exprimée dans les œuvres du philosophe Maxwel, qui vivait un siècle avant lui, et ceci sera à considérer pour l'histoire du magnétisme. Maxwel dit : « C'est par l'esprit universel que tout est maintenu dans son état. Rien de ce qui est corps ou matière n'a d'activité s'il n'est animé par cet esprit, et s'il ne lui sert en quelque sorte de forme et d'instrument. L'esprit de vie universel qui descend du ciel, pur, inaltérable comme la

lumière, est la source de la vie qui existe en chaque chose, car c'est lui qui les forme, les multiplie et leur donne la puissance de se propager. »

Tant que les corps ont pu être analysés, leur constitution intime a été connue du savant, ainsi que les lois qui les régissaient ; mais lorsqu'il a fallu opérer sur des agens qui manifestaient leur existence seulement par des effets, sans pouvoir être appréciés substantiellement, le physicien a fait pour ces agens ce qu'il avait fait pour les corps qu'il n'a pu décomposer et qu'il a appelés simples ; il a créé autant de divisions qu'il a vu de manifestations distinctes, et il a défini ces agens *fluides impondérables :* jusqu'à ce jour la science en admet cinq. Cette théorie n'est pas rigoureusement vraie; car si l'origine de tous les corps et agens de la nature n'a pu être amenée à une identité absolue, c'est la suite de l'insuffisance de nos moyens d'investigation et de l'infirmité de notre synthèse, parce que, comme je l'ai avancé au commencement, tout est sorti de l'unité, et chaque chose n'est qu'une de ses expressions. Déjà, pourtant, la science a suivi la filiation de certains agens et a commencé la grande synthèse que j'ai annoncée.

Ainsi les observations d'Herschell prouvent que la lumière n'est qu'une modification du calorique. Les rayons du prisme échauffent plus ou moins les corps sur lesquels on les dirige, et le rayon rouge, le moins réfrangible, est aussi celui qui donne le plus de chaleur. — Newton lui-même observa que les corps inflammables étaient plus réfringens que leur densité ne le comportait, et il en déduisit que le diamant et l'eau devaient renfermer un principe combustible. Le temps a prouvé qu'il avait raison. Les recherches récentes du professeur italien Matteuci indiquent l'analogie du fluide électrique et de la lumière; car, ayant exposé un électromètre condensateur au soleil, il vit les feuilles d'or diverger, de plus les parois de la cage de verre, éclairés des rayons solaires, attiraient aussi les feuilles d'or. Il plaça ensuite des lames de verre au soleil, et il en obtint de l'électricité qui n'était pas due à la chaleur, parce qu'ayant chauffé les mêmes verres au même degré, il n'obtint aucun signe à l'électromètre.

Le professeur Barlocci, ayant décomposé la lumière, fit tomber les rayons rouge et violet sur deux disques de cuivre teints en noir, ayant chacun un fil métallique. Il

établit la communication des fils sur une grenouille, et chaque fois que le contact avait lieu il se manifestait des contractions.

Les qualités dissemblables qui semblent individualiser les fluides que nous examinons ne sont donc que relatives et subordonnées aux milieux qui reçoivent le principe générateur. Ainsi les couleurs n'existent dans le rayon lumineux qu'autant que celui-ci est modifié par certains corps, et chaque rayon sera, par suite de son rang, plus ou moins éloigné de la puissance première, c'est-à-dire réunira plus ou moins les vertus électrique, galvanique, magnétique. En effet, nous avons vu le rayon rouge être plus électrique que le violet. Eh bien! il est aussi plus magnétique, je veux dire qu'il a plus d'analogie avec le fluide nerveux de l'homme, et que seul il peut avoir la même action sur les tempéramens impressionnables au magnétisme. On a constaté que le rouge, non-seulement à l'état luminescible, mais à l'état de couleur fixe, mettait en somnambulisme quelques malades, tandis que le violet les irritait et les fatiguait constamment.

Les métaux sont les corps les plus électro-magnétiques : cela tient à ce que leurs molécules ont plus d'affinité pour concentrer

le principe vital et lui imprimer la modification électro-magnétique. Selon la nature de ces molécules, la modification est plus ou moins parfaite; elle a plus ou moins de rapports avec celle que l'organisme humain fait subir au fluide générateur. Cette propriété les a fait classer dans un certain ordre de puissance électro-magnétique, et c'est justement cet ordre qui saisit les systèmes nerveux et les impressionne à la manière du magnétisme animal. Ainsi tous les somnambules magnétiques ou cataleptiques sont d'autant plus désagréablement affectés que le métal qui les touche occupe un rang plus inférieur, tandis que leur souffrance diminue en remontant l'échelle; en sorte que l'or et le platine, les premiers des métaux, leur font éprouver un sentiment de bien-être et augmentent leurs forces. Je reviendrai sur cette intéressante partie de l'électro-magnétisme dans une prochaine leçon.

Si maintenant nous fixons notre attention sur le règne animal, nous allons voir l'organisme s'assimiler le principe de vie selon les fins de chaque espèce, et nous arriverons à l'homme, qui, synthèse de tous les animaux, prépare en son système nerveux un fluide, dernière expression des transforma-

tions qu'a subies l'esprit de vie au sortir de l'unité, et pouvant alors opérer l'union de l'individu organisé avec l'être simple ou spirituel.

Avez-vous vu ce petit point de matière mollasse perdu dans l'eau de cette mare ? il était inerte hier, et aujourd'hui il vit! c'est l'animal qu'on appelle infusoire..... Qu'a-t-il fallu pour vivifier cette matière ? de la chaleur, de l'électricité !.... De là au zoophyte, au polype, et de celui-ci au ver de terre, le passage est insensible; et cependant un appareil centralisateur de la vie commence déjà, car dans le ver on aperçoit des ganglions nerveux, les jalons d'une moëlle épinière. Ces ganglions sont séparés, chacun élabore à lui seul, et d'une manière semblable à son congénère, les fluides vitaux; aussi un seul suffit-il à la vie de l'individu, et si l'on coupe le ver par morceaux, il ne mourra pas, il repoussera. Cette divisibilité et cette repullulation, qui dans le ver était déjà moindre que dans le polype, car il fallait ménager un ganglion, diminue encore dans les crustacés ; dans l'animal à sang rouge froid elle n'est presque plus possible, et enfin elle cesse complètement chez l'animal à sang chaud. L'organisme de celui-ci forme un tout

dont les parties sont désormais solidaires l'une de l'autre. Aussi, à mesure que l'on remonte l'échelle des êtres, on voit les organisations se compliquer, et ces combinaisons organiques produire un centre nouveau d'action qui a puissance sur le principe de vie et lui fait subir les modifications nécessaires. L'individu s'isole ainsi graduellement de la chaîne des êtres, en ce sens qu'il a des rapports plus larges, plus libres et moins solidaires du tout, avec lequel il établira des relations plus étendues, sans pourtant jamais pouvoir arriver à une indépendance complète; car alors le *substratum vital*, l'esprit (1), abandonnerait ses organes matrices pour rentrer dans le grand tout, y reprendre sa première qualité; et cet isolement, cette séparation, seraient la mort du corps. A cette solidarité de tous les êtres de la nature commence leur influence réciproque, et cette influence, soumise à des lois tout électriques, constitue ce que nous appelons le magnétisme.

Mais avant d'entreprendre l'étude des lois de sympathie et d'antipathie, continuons celle

---

(1) On sait que pour moi l'esprit n'est pas l'âme.

du moule-matrice qui forme le principe de la puissance. Pour que cette étude fût complète, il faudrait suivre tous les cerveaux des animaux et comparer leurs produits, les fluides nerveux entre eux d'abord, puis avec celui de l'homme; mais l'examen des fluides nerveux ne peut être complet, parce que chez les animaux ce fluide est resté jusqu'à présent insaisissable à nos sens, et si chez l'homme nous avons pu l'étudier, c'est à l'aide du somnambulisme. Cependant nous savons que certains animaux préparent dans leur cerveau un fluide tout-à-fait analogue au fluide électrique. Les plus connus appartiennent à la classe des poissons, et on compte parmi eux les lamproies de la rivière des Amazones, l'anguille de Cayenne, le trembleur du Sénégal, la torpille.

Si les cerveaux des autres animaux étaient au même état organique que celui de ces poissons, ils présenteraient comme eux des phénomènes électriques; il en serait de même pour l'homme. Un fait récent confirme ce que j'avance. Une femme accoucha d'un enfant qui, semblable à la torpille, donnait une espèce de commotion électrique au médecin qui le mit au monde. Il fut aussitôt placé dans un berceau d'osier supporté par des

pieds de verre, et il donna des signes d'électricité. Il a conservé cette propriété remarquable l'espace de vingt-quatre heures, à tel point qu'on put charger une bouteille de Leyde, tirer des étincelles et faire une foule d'expériences. La cause de ce phénomène insolite était due, suivant nous, à la constitution du cerveau de l'enfant, organe qui pendant la vie fœtale n'avait pu élaborer que du fluide électrique, sans pouvoir arriver au fluide nerveux.

Nous devons nous arrêter avec quelque soin sur le système nerveux de l'homme, et c'est aidé des travaux des savans et des lumières des somnambules que nous allons étudier ses fonctions. Les physiologistes admettent deux grandes divisions :

Le système nerveux de la vie de relation ;

Le système nerveux de la vie organique.

L'un comprend la moëlle épinière, le cerveau, le cervelet avec les paires de nerfs qui s'y rendent. Une contiguité parfaite existe entre ces parties. Leur substance n'est pas homogène; on y distingue deux élémens, l'un gris, vasculaire, substance corticale; l'autre blanc, substance médullaire. De ces élémens, l'un est tantôt en-dessus tantôt en-dessous de l'autre, ou bien

encore ce sont des lames entrecoupées. Cette disposition anatomique est à considérer; elle a été la base d'une explication pour la formation du fluide nerveux, car on a pensé que ces élémens dissemblables constituaient une espèce de pile.

Des vides symétriquement arrangés occupent l'intérieur du cerveau; ils communiquent entre eux et avec un autre ventricule logé dans le cervelet; ce ventricule s'abouche lui-même avec les deux petits canaux creusés dans les deux cordons qui composent la moëlle épinière.

Cette communication intérieure de ces diverses parties est très-remarquable; elle peut être la voie de circulation du fluide nerveux, car ce n'est que pour les nerfs qu'il semble courir à l'extérieur à la manière du fluide électrique.

Quant à la seconde division, le système de la vie organique, c'est un composé de ganglions rangés latéralement dans la tête, la poitrine et l'abdomen. Des cordons nerveux les joignent entre eux, s'entrelacent par certains endroits pour former des plexus, foyers actifs d'innervation.

Les deux systèmes de l'appareil nerveux établissent entre eux une communication in-

time au moyen des filets nerveux. Voilà sommairement l'anatomie de l'appareil générateur de la vie de l'homme. Pour nous le cerveau est une véritable glande qui élabore et sécrète le fluide nerveux, comme le foie et les reins préparent la bile et l'urine. Pour nous le système ganglionaire est un appareil modificateur du fluide reçu du cerveau ; il s'opère là un changement qui met le fluide cérébral à un nouvel état ; par conséquent les nerfs de la vie sensoriale n'ont pas le même agent que les nerfs de la vie organique ; aussi les organes restent-ils soustraits à notre conscience et à notre volonté tant que cette différence de fluides existe. Mais si elle cesse les fonctions organiques deviennent sensibles et sont perçues par la conscience ; c'est ce qui arrive dans le somnambulisme magnétique, état dans lequel le même fluide nerveux envahit l'organisme.

Ces fonctions que je viens d'assigner au système nerveux ne sont pas généralement admises par les physiologistes. Quelques-uns en sont même encore à regarder l'existence du fluide nerveux comme très-hypothétique. Je ne sais en vérité comment on peut alors expliquer tous les phénomènes physiologiques ; et les expériences d'un grand nombre

de savans sur ce sujet me semblent démontrer péremptoirement la circulation dans le système nerveux d'un fluide analogue au fluide électrique. Si à ces travaux nous ajoutons la valeur des réflexions que nous avons faites en étudiant le mode de vitalité de chaque partie de l'univers, il devra sortir de cette double considération que les actes physiologiques de l'organisme humain sont dus à une force absolue, indépendante des lois d'équilibre et de connexité mécanique. Cette force est le fluide nerveux, modification des autres fluides.

Des physiologistes, expérimentant sur l'action des nerfs pneumo-gastriques dans la digestion, constatèrent que la simple section de ces nerfs ne suffisait pas pour faire cesser complètement la digestion, mais que si l'on en séparait une portion, ou que l'on retournât leurs bouts afin d'empêcher le contact et changer la direction, la fonction était interrompue, tandis qu'on la rétablissait et qu'on opérait même la chimification en établissant un courant galvanique dans l'estomac. N'est-il pas clair que l'action nerveuse est produite par un fluide dont la circulation n'est pas totalement arrêtée par la simple section des nerfs ? et le retour mo-

mentané de la digestion qu'apporte le fluide galvanique le prouve également, comme cela démontre aussi l'analogie des deux fluides.

D'autres, ayant coupé un nef d'un assez gros volume sur un animal vivant, frappèrent de paralysie les muscles où ce nerf se rendait, puis la contraction musculaire se réveillait en rapprochant les deux extrémités du nerf. Ayant approché du nerf divisé une aiguille aimantée, ils la virent à plusieurs reprises dévier de différentes positions. Cette expérience apporte les mêmes conclusions que la précédente.

Voici quelques expériences d'un médecin anglais sur un pendu.

Le nerf surorbitaire mis à nu, on y appliqua un conducteur d'une pile de volta, l'autre fut mis au talon; alors les grimaces les plus extraordinaires apparurent sur la face du mort; ce fut un spectacle si hideux, si effroyable, que plusieurs spectateurs sortirent et qu'un d'eux s'évanouit.

Ayant mis en rapport la moëlle épinière et un des nerfs du bras, les doigts s'agitèrent comme ceux d'un joueur de violon. Le bras s'allongea, semblant désigner d'un doigt les différens spectateurs, suivant que le conducteur variait son contact.

Ce cadavre aurait-il pu se mouvoir avec l'énergie d'un vivant, sous l'influence de l'agent électrique, si les muscles dans l'état de vie n'étaient pas sollicités à leurs mouvemens par un fluide analogue à celui qu'on y introduisit par l'expérience ?

Dans une paraplégie que j'eus à observer, la paralysie avait commencé par les orteils, les pieds, puis les jambes. Le malade, après vingt mois de langueur, et après avoir fait tous les traitemens, succomba. A l'ouverture nous dirigeâmes nos recherches vers la moëlle épinière, et nous trouvâmes dans le canal rachidien, sous la cinquième vertèbre dorsale, une tumeur de grosseur d'aveline, pleine de sérosité. Cette tumeur s'était creusé une loge aux dépens de la moëlle, qui à cette place était toute déprimée et réduite à ses membranes. Toute la moëlle était saine, seulement la partie inférieure à la compression ne communiquait plus avec le cerveau et ne recevait plus son agent ; il en résultait la paralysie des membres abdominaux.

Nous pourrions, pour terminer nos démonstrations pratiques du fluide nerveux, vous entretenir dès maintenant des expériences magnétiques et des enseignemens fournis par les somnambules ; mais ce serait

nous écarter du cadre de cette leçon dans laquelle, comme on a dû le remarquer, j'ai cherché à établir la filiation du fluide nerveux avec les transformations successives qu'il subit depuis le principe incréé. Toute notre étude a été dans l'organisme; aborder le fluide nerveux à l'état magnétique, serait supposer les lois des influences étrangères établies, et c'est ce que nous n'avons pas encore examiné. Nous devons auparavant poser ce que c'est que le magnétisme : nous le ferons bientôt.

Nous pouvons à présent comprendre les assertions des premiers disciples de Mesmer, lorsqu'ils prêchaient une médecine universelle. Ils avaient en effet senti que le principe de tous les êtres ne pouvait être qu'identique et de même essence, cause première des phénomènes collectifs que l'on a dénommés la vie. Mais ils n'avaient pas tenu compte de la modification que chaque espèce imprime au fluide universel; ils n'avaient pas réfléchi que cette influence, quelquefois si prodigieuse, d'un être sur un autre, bien que d'espèce différente, n'était pas aussi constante que celle des individus d'une même espèce entre eux. En effet, si le principe de vie était absolument le même dans tous les êtres, l'action magnétique d'un homme

aurait puissance sur toute la nature, ce qui n'est pas ; et, suivant nous, toute opinion contraire est une erreur. Il y a bien entre toute la nature une dépendance manifeste; mais ce n'est que cette influence qui rend la partie solidaire du tout, sans que cette partie puisse s'isoler et agir à son gré sur le tout, autrement l'harmonie serait troublée par un caprice de la volonté humaine. Mesmer a donc dit néanmoins une grande vérité dans cet aphorisme : « Il existe une influence mutuelle entre les corps célestes, la terre et les corps animés (1). »

De cette puissance vitale, qui existe dans chaque individualité de la nature, il résulte qu'aucun corps ne peut se trouver en pré-

---

(1) M. Ricard, conduit par l'analogie que nous venons de développer, semble donner une démonstration pratique à l'aphorisme de Mesmer, en avançant que l'homme doué d'une volonté énergique peut attirer ou repousser, écarter ou réunir, abaisser ou élever, dissiper ou accumuler les nuages qui l'avoisinent et leur imprimer une direction déterminée. A l'appui de cette prétention, il rapporte que deux fois, exposé à la pluie de nuages groupés au-dessus du jardin où il se trouvait, il dégagea la place qu'il occupait, en sorte qu'une feuille de papier mise à terre n'était plus mouillée, tandis qu'une autre l'était un peu plus loin.

(*Traité du Magnétisme.*)

sence d'un autre sans qu'il se développe une action tendant à opérer la fusion des deux corps, s'ils jouissent de nombreux points de similitude, ou bien qu'il y ait tendance à détruire les rapports opposés, afin de pouvoir ensuite opérer la combinaison. Tel est le principe des sympathies et des antipathies, des attractions et des répulsions, des combinaisons et des décompositions chimiques; tout, depuis l'atome jusqu'à la pensée, tend à l'union, afin d'obéir à la grande loi qui a présidé à la création, la loi d'amour.

Nous voici enfin parvenus à retrouver dans le règne minéral, dans le règne végétal et dans chaque degré de l'animalité, ces phénomènes d'influence qui dans l'homme offrent des caractères si extraordinaires! On voit que nous arrivons pas à pas au magnétisme de l'homme, et qu'ayant passé au travers de tous les types créés qui précèdent notre espèce, on sera à même de comprendre parfaitement ce qui paraissait monstrueux, impossible et contraire à la nature, tandis que c'était tout simplement l'ignorance de l'ensemble des lois ontologiques qui faisait crier scandale.

On sait que la vigne plantée près de l'orme y pousse avec force et l'enlace de ses bran-

ches; que l'aloës cherche un appui sur l'olivier, le figuier sur le platane; que les aconits, les solanées croissent très-bien à l'ombre de l'if; que le pavot voudrait être de la famille des graminées. D'un autre côté, la vigne meurt près du laurier, l'olivier languit auprès du chêne, la ciguë périt auprès de la vigne et de la rue, ce qui faisait dire à J.-B. Porta que la ciguë n'était plus un poison si l'on buvait de la rue.

Les végétaux, qui se conviennent plus ou moins entre eux, sont aussi soumis à l'influence des astres d'une manière bien remarquable. Rappellerai-je que le pêcher dont on a dirigé les feuilles vers la terre, tord ses branches et ramène toujours ses feuilles vers le ciel? Les folioles de l'acacia, dès que la nuit vient, forment une ligne horizontale sur leur axe, et au jour elles deviennent verticales. Le ciel se couvre-t-il de nuages? les fleurs du *calendula pluvialis* se ferment et annoncent un orage, tandis que celles du *sonohus sibericus* s'ouvrent à la tempête et se ferment dès que les brouillards s'enfuient. Cette action de l'atmosphère et des astres sur les plantes est tellement régulière, que Linné a classé les fleurs avec les instans où elles éprouvent ce changement sympathique,

et il a pu fixer ainsi chaque heure de la révolution diurne de la terre; c'est ce qu'il a appelé l'horloge de Flore.

Dans le règne animal, il serait encore bien plus facile de trouver de ces sortes d'influences; mais elles commencent à être soumises à certaines conditions. La famille des ophidiens jouit d'une puissance terrifiante très-active, depuis les énormes serpens d'Amérique, dont le soufle paralyse l'animal qu'ils aperçoivent, jusqu'à la vipère qui, toute contractée sur elle-même, fixe de ses yeux étincelans la grenouille ou le rossignol, qui cesse peu à peu ses chants joyeux pour pousser un cri aigu et descendre de branche en branche jusqu'à ce qu'il tombe sous la dent meurtrière. Le serpent à son tour est l'esclave du cerf; si celui-ci le rencontre, il s'arrête, se dresse devant le reptile, qui, se convulsant, est enfin forcé de ramper sous le pied de son ennemi. En vain l'agile belette voudrait-elle fuir si ses regards ont rencontré ceux d'un crapaud! Le crapaud lui-même est victime de l'araignée, qui se déroule de sa toile sans craindre que le reptile hideux s'échappe; il se gonfle et expire. La perdrix ne peut plus voler dès que les yeux fascinateurs du chien l'ont frappée de vertige.... Et de la puissance

de l'homme sur l'animal, qu'en dirons-nous ? Quelle est la portée de ce verset de la Bible : « Tu domineras tout animal qui se meut sur la terre!... » Le philosophe Bautain s'exprime ainsi : « C'est à la lumière d'une haute philosophie que j'ai reconnu que tout ce qui existe, vit et se meut sur la terre est subordonné à l'homme, roi de ce monde par un droit vraiment divin, et manifestant sa puissance et son autorité par son port, par son regard et par sa parole. Oui, je l'ai vu, j'ai vu un de mes semblables, un homme ignorant mais fort de sa volonté, s'enfermer seul dans la cage d'un lion affamé, et là, par l'énergie de son regard, maîtriser la férocité de l'animal le plus féroce, et le contraindre d'un signe à se coucher à ses pieds comme un agneau. »

Cette influence réciproque des élémens de l'univers a été appelée magnétisme par les philosophes du moyen-âge, qui l'avaient reconnue. Elle a lieu par l'action du fluide que j'ai montré exister dans chaque chose, à des états différens, selon les conditions d'organisation et la fin de création. Les propriétés de l'aimant, qui montraient constamment les phénomènes d'attraction et de répulsion, servirent de comparaison aux effets de sympathie et d'antipathie observés dans les autres

classes des êtres créés, et elles donnèrent leur nom, Magnès, au système qui s'était formé sur ces analogies. A cette époque on était donc loin de prêter au mot magnétisme le sens d'aujourd'hui. La part si active de l'intelligence de l'homme dans les phénomènes qui se passaient dans l'espèce était ignorée; c'est Mesmer, docteur de la faculté de Vienne, qui le premier reconnut l'action de la volonté, et qui fonda un système de philosophie et de médecine aussi nouveau qu'invraisemblable pour ses contemporains. Il l'édifia cependant sur beaucoup de principes, professés par les savans qui l'avaient précédé, car on trouve un grand nombre de ses aphorismes dans les œuvres de Gilbert, Maxwel, Van-Helmont, Wirdig et d'autres philosophes du moyen-âge.

## II.

### Etat nerveux. — Somnambulisme.

Dans le chapitre précédent nous avons étudié la constitution organique des êtres de la nature, et nous avons considéré la cause de leur vitalité comme sortie d'un même principe, lequel avait subi toutes les modifications qui forment les espèces et certaines individualités, en raison de la diversité des élémens moléculaires. Nous avons montré que de ce lien commun étaient résultées les influences planétaires, les actions électriques et chimiques, les sympathies et les antipathies, et nous avons terminé en conservant à ces lois d'influences réciproques le nom de magnétisme, mot consacré par les philosophes des siècles derniers.

Mais nous devons nous occuper spécialement de l'influence de l'homme sur son semblable, et à cette partie du magnétisme universel, nous conserverons encore le nom de magnétisme animal.

Deleuze a défini le magnétisme, la faculté

qu'a l'homme d'exercer sur ses semblables une influence salutaire, en dirigeant sur eux, par sa volonté, le principe qui le fait vivre.

Delausanne dit : « Le magnétisme animal est l'action de l'intelligence sur les forces conservatrices de la vie. »

M. Ricard accepte la même pensée et l'exprime ainsi : « Le magnétisme est la manifestation de la faculté volitive que possèdent tous les êtres. »

Ces définitions restreignent les phénomènes magnétiques, en les faisant dépendre de la volonté, car il est un ordre de phénomènes complètement indépendans de la volonté, et qui cependant appartiennent au magnétisme animal.

Pour moi je dis que le magnétisme animal est l'ensemble des lois qui régissent le fluide élaboré par le système nerveux des êtres animés. La condition de la volonté, qui n'est pas toujours indispensable, se trouve ainsi écartée.

Il est nécessaire, pour étudier avec facilité tout ce que renferme le magnétisme, d'établir certaines divisions dans ses phénomènes. Ainsi nous considérons : un état nerveux, phénomène physiologique ;

Un état de somnambulisme, phénomène physiologique et psychologique;

Un état d'extase, phénomène psychologique.

Chacun de ces ordres de phénomènes peut naître par une influence étrangère, réfléchie ou non réfléchie; par l'influence de l'individu sur lui-même, et par l'influence d'une cause matérielle quelconque, agissant comme excitatrice du phénomène physiologique.

L'influence étrangère non réfléchie est cette action que ressentent certains systèmes nerveux auprès d'une autre personne. Il y a un trouble de l'état normal, sympathie ou antipathie, exaltation des idées dans le sens de celles de l'étranger, excitation des forces physiques dans la direction que veut celui-ci, ou bien il y a abattement des facultés morales et prostration des forces physiques. C'est par cette loi physiologique que se communiquent les passions, les émotions, les terreurs, les convulsions. C'est là le levier à l'aide duquel les grands génies, les âmes fortement pénétrées de ce qu'elles disent, transforment sous leur voix les masses qui les entendent. Ceux qui expliquent cela par l'imitation n'expliquent rien, car il leur reste à dire pourquoi l'organisme imite les actes d'un autre organisme.

L'influence réfléchie, c'est la magnétisation, ou l'acte par lequel on apporte, par sa propre puissance, une modification quelconque dans l'organisme d'un individu que l'on veut soumettre à cette action. La volonté est le principe virtuel de la magnétisation, et comme vouloir c'est se déterminer et prendre une direction d'action, il en résulte que l'action c'est la puissance de vouloir réduite en acte; la volonté porte donc nécessairement l'action sur un sujet qui la reçoit; de là, en magnétisme, il doit y avoir deux êtres à deux états différens, l'un actif, l'autre passif. Si les deux formulent une volonté, les conditions de magnétisation n'existent pas, c'est une lutte où le plus faible quelquefois succombera.

Le magnétiseur doit donc exiger le repos des mouvemens volontaires et le calme de l'esprit, parce qu'autrement le sujet sécréterait lui-même de l'électricité, en saturerait son organisation, en exhalerait même, et serait bien loin d'en recevoir. L'imagination du magnétisé est donc loin d'être favorable à l'apparition des phénomènes magnétiques; elle est au contraire nuisible, parce que l'âme, en faisant travailler les organes de la pensée, les excite et fait circuler par tous les nerfs un

fluide nerveux abondant qui active la vitalité et empêche la passivité.

Dans l'homme considéré comme individu, l'être actif, l'âme, agit sur l'être passif, le corps, et elle change ses rapports de relations extérieures au gré de ses désirs; cela a lieu au moyen des muscles qui reçoivent les nerfs, conducteurs du fluide nerveux. Ce fluide est émis de l'organe matrice et va au point de l'organisme désigné; eh bien! cette émission du cerveau peut s'étendre hors du corps et être dirigée encore par la volonté. Si un individu de l'espèce reçoit le fluide, il l'absorbe, et son organisme est modifié plus ou moins profondément, selon certaine disposition que nous n'avons pu encore déterminer. Si le fluide magnétique est dirigé sur un corps inorganique, il s'y accumule, y reste concentré sans que nos sens puissent trouver aucun changement dans ce corps, et nous ne pouvons juger de cette magnétisation que par l'action du corps sur des individus très-impressionnables au magnétisme. De cette loi magnétique on peut tirer de grandes lumières sur l'existence du fluide magnétique et sur sa nature; Mesmer l'avait reconnue et l'avait mise à profit dans ce qu'il appelait des réservoirs. Ces corps magnétisés ne conservent pas

tous aussi long-temps le fluide magnétique; cela dépend sans doute de leur état moléculaire, qui les classe à un rang plus ou moins élevé dans l'échelle ontologique, que nous avons basée sur le principe de vie.

Les effets magnétiques peuvent donc être déterminés par un corps magnétisé, loin de tout magnétiseur et à son insu. Voilà le secret de la plupart des somnambules à consultations, qui s'endorment au moyen d'un anneau, d'un médaillon.

Les docteurs Lœventhal et Reuss, de Moscou, ont publié quelques expériences à ce sujet. Ayant magnétisé du verre, celui-ci détermina promptement le somnambulisme; ce corps vitreux, lavé dans l'eau et frotté avec du linge, puis donné au même sujet, l'endormit en une minute et demie. Le même verre magnétisé, lavé dans l'alcool, l'ammoniaque, l'acide nitrique, l'acide sulfurique, produisit de même le sommeil, sans paraître avoir rien perdu du fluide magnétique. Ces savans ont fondu de la cire, de la colophane, du soufre, magnétisés, et après le refroidissement ils ont constaté les mêmes effets. Les objets magnétisés, conservés avec soin, donnaient les mêmes résultats après six mois. Ces médecins firent plusieurs contre-épreuves avec des

objets semblables, mais non magnétisés ; il n'y eut pas de résultat.

Ces relations, suivant moi, manquent des détails nécessaires pour bien apprécier l'expérience, car j'ai par ma pratique obtenu des effets un peu contradictoires. Ainsi mes somnambules, loin de trouver aussi puissans des corps après leur fusion, me défendent de faire bouillir l'eau magnétisée; je sais bien que l'eau n'est pas un corps solide, et que cela fait peut-être quelque chose. Des morceaux de fer magnétisés ont conservé leur puissance près d'un an; mais plongés dans l'eau, une heure répétée plusieurs jours, le somnambule n'éprouva plus rien.

Ces travaux concordent cependant à prouver l'accumulation du fluide magnétique dans les corps inorganiques, et je vais citer des expériences récentes qui m'appartiennent, et qui démontrent le même principe.

Une somnambule m'avait dit voir certaine plante que réclamait une maladie dont elle s'occupait, mais sans pouvoir en trouver le nom. Pour me donner des renseignemens précis, elle avait besoin de plus de recueillement, et sentit que sa lucidité pourrait être à son apogée dans le milieu d'une nuit qu'elle fixa. Comme il m'était impossible de la ma-

gnétiser à cette heure, elle chercha et trouva le moyen suivant : « Il faut magnétiser pendant trois jours, un quart d'heure chaque, un morceau de fer de la grandeur d'une pièce de cinq francs, me le remettre et me commander de le poser à onze heures sur ma tête, après avoir pris du papier et un crayon. Ce fer m'endormira, ma clairvoyance sera parfaite une heure après, alors je verrai la plante, son nom et l'endroit où elle croît ; j'écrirai cela et vous le donnerai. » Cette indication de la somnambule fut exactement remplie et réussit parfaitement.

Le fer avait été un réservoir de fluide magnétique, qui s'en était dessaisi au contact d'un corps ayant plus d'affinité pour ce fluide que le métal.

Ayant magnétisé une bouteille vide et l'ayant présentée à une autre somnambule, elle déclara y voir une vapeur lumineuse qui s'évaporait en elle dès que le contact avait lieu. D'autres personnes magnétisant chacune à leur tour cette bouteille, la somnambule vit chaque fois un fluide différent, plus ou moins brillant, suivant leur force nerveuse et suivant leur sexe, nommant les personnes desquelles il était sorti quand un rapport magnétique avait été établi.

Un flacon ayant été chargé par trois magnétiseurs immédiatement l'un après l'autre, la somnambule dit voir trois fluides superposés par couches, et elle en indiqua l'ordre exact.

J'ai répété ces expériences très-souvent, sans les trouver jamais en désaccord, et elles furent toujours faites sans que les somnambules se doutassent de ce que je voulais obtenir. Je fis aussi les épreuves en sens contraires, c'est-à-dire que parfois je présentais une fiole non magnétisée, et qu'alors on ne voyait rien.

Ayant appelé l'attention de différentes somnambules sur des objets magnétisés, elles les virent constamment imprégnés de ce fluide lumineux qui sortait de moi, que les unes appellent vapeur, lumière, et que les autres définissent fumée brillante.

Les mêmes objets non magnétisés renferment, suivant ces somnambules, un fluide particulier plus ou moins visible selon leur composition moléculaire. Ainsi elles ne voient rien dans le bois, la pierre, le fer, le cuivre, le plomb, etc., mais elles distinguent une vapeur qui sature l'argent, le platine, l'or. L'éclat du fluide n'est jamais le même, mais celui de l'argent et de l'or est presque celui

du fluide nerveux. Il est très-curieux d'entendre les somnambules s'accorder pour trouver plus foncé, plus nébuleux le fluide de tous les métaux qui donnent l'électricité négative, et plus brillant celui des métaux électropositifs, toujours du plus au moins, suivant le degré de puissance électro-magnétique.

La grande similitude du fluide de l'or, que je ne puis appeler électrique, puisque l'électromètre ne décèle rien au contact de ce métal, cette homogénéité avec le fluide magnétique fait que les somnambules que j'ai trouvés sensibles à ce genre de phénomènes ressentent un grand bien-être en touchant de l'or pur. Ils éprouvent un sentiment de force et disent que tout en eux circule avec plus de vie.

L'or peut être privé de ce fluide par les procédés de démagnétisation. J'ai fait cette expérience par hasard, et j'ai été très-étonné de voir la somnambule repousser la plaque, la trouvant inerte. Magnétisant alors, elle dit que je rendais ce que j'avais enlevé. Depuis, cela a toujours eu lieu sur beaucoup de sujets.

Ces curieuses observations m'amenèrent à soumettre les agens de la physique à l'examen des somnambules, et voici le résultat de mes recherches :

Une machine électrique mise en jeu, les plus lucides de mes somnambules virent des traînées d'un feu plus fort et moins pur que celui de mes nerfs, courir sur le conducteur et y rester. Ce fluide, accumulé dans une bouteille de Leyde non vernie, s'échappe lentement à travers le verre et par la tige.

L'appareil de Clark donna un fluide plus brillant et moins matériel que le précédent. « Si vous l'introduisiez dans moi très-doucement, me disait une somnambule, il me mettrait, comme le vôtre, en sommeil, mais il est encore bien loin de sa pureté. »

Le contact avec ces machines a produit des commotions toujours désagréables, mais quelquefois salutaires pour la maladie du somnambule. Je ne crois pas possible de rendre insensible à l'action de ces fluides; ils tendent par leur nature à s'assimiler au fluide nerveux, et cette combinaison est trop brusque pour ne pas produire de secousses.

Des aimans polarisés ayant été mis devant des somnambules magnétisées séparément, elles dirent voir sur le fer une vapeur plus fine que les précédentes et plus proche de celle de mon magnétisme. Elles la virent accumulée aux deux extrémités, et moins brillante et moins abondante à l'une qu'à l'autre.

Une pincette présentée horizontalement, elles dirent voir courir le long une légère vapeur lumineuse; cet instrument subitement relevé dans le sens vertical, en direction du méridien magnétique, elles s'écrièrent subitement, et constamment, que la différence était énorme, qu'ainsi placée, la pincette était très-chargée de ce fluide. L'une de ces somnambules, amenée par l'analogie du fluide de l'aimant avec le mien, voulut que je magnétisasse une aiguille à tricot, m'assurant que cela devait l'aimanter. Je ne réussis pas, mais elle conserva sa conviction (1).

Je sais que M. Ricard rapporte avoir, de concert avec une somnambule, aimanté un fer. Je sais que le docteur Despine, d'Aix, a observé très-souvent le même phénomène sur une de ses malades, cataleptique naturelle et magnétique. Je ne suis donc pas étonné que ma somnambule ait cru la chose pos-

---

Le savant physicien Prévot, de Genève, a aimanté des aiguilles de fer doux en les plaçant près des nerfs et perpendiculairement à leur direction. L'aimentation a lieu au moment où, en irritant la moëlle épinière de l'animal, on détermine une contraction musculaire. M. Prévot conclut à l'identité des fluides nerveux et électrique.

sible ; il ne m'a manqué que des données plus positives sur le mode d'opérer.

Ces expériences ont été répétées un grand nombre de fois, sur des sujets différens, dont l'éducation était loin de leur avoir fait soupçonner le nom même des instrumens dont je me servais ; ensuite, comme j'ai opéré de manière à être convaincu que mes idées n'étaient point perçues par mes somnambules, et que d'ailleurs leurs réponses étaient parfois tout-à-fait contraires à mes opinions, je demeure certain qu'il y a un fluide magnétique animal, transmissible par la volonté ; qu'il a une origine commune avec les autres fluides déjà reconnus en physique, et de plus qu'il peut, dans certaines circonstances encore peu connues, agir à la manière des autres agens et même les modifier dans leurs propriétés.

Quand on aura construit un instrument capable de faire apprécier le fluide magnétique animal, comme l'électromètre rend sensible le fluide électrique, comme le galvanomètre révèle le fluide électro-magnétique, comme l'aiguille aimantée est sensible au fluide magnétique du globe, alors la physique du magnétisme animal révèlera des secrets de la nature encore incompréhensibles par les théories actuelles.

C'est à ce genre d'instrument que se rattache le singulier phénomène qu'éprouvent les fibres végétales dans les mains de quelques personnes qu'une cause excitatrice vient à rendre un centre d'électricité. Ainsi une branche tenue fermement par une de ces personnes se tord à se rompre lorsque celle-ci marche sur un courant d'eau, sur une mine métallique, ou seulement quand elles tiennent un métal dans une de leurs mains. J'ai eu occasion de présenter à plusieurs de mes somnambules un savant très-distingué qui avait cette faculté, et chacune a vu courir le long de la baguette un fluide analogue à ceux déjà examinés; ce fluide circulait en spirale, et c'était par cette cause que les fibres des baguettes se tordaient. De plus, suivant le métal tenu, l'éclat du fluide variait, en sorte qu'il paraissait pâle quand la baguette inclinait vers le sol, et qu'il était brillant quand elle montait, ce qui était d'accord avec la nature du métal, qui était électro-négatif ou électro-positif.

M. le comte de Tristan, qui jouit de cette faculté à un haut degré, ayant chargé une de ses mains du fluide magnétique qui s'échappait de ma tête en magnétisant, obtint, à l'aide de sa baguette, le signe d'électricité

négative, tandis que la tête de la somnambule donna le signe positif. Cette expérience produisit les mêmes résultats sur plusieurs somnambules.

C'est encore ici la place de parler du pendule magnétique. Le pendule magnétique, connu depuis bien des années par les magnétiseurs, est une petite boule de nature quelconque, suspendue à un fil ordinaire. Le fil tenu par les doigts, le bras bien fixé, et la volonté formant une direction à suivre, la petite boule obéit sans que le moindre mouvement de la main ait pu la diriger.

J'ai opéré devant une somnambule; elle a vu le fluide magnétique glisser le long du fil et le balancer comme je le voulais. Cette expérience ne pouvant convaincre personne, j'ai essayé d'agir en fixant le fil à un corps solide, et ma main touchait seulement l'extrémité du fil, qui était collée, mais je n'ai rien obtenu. D'autres personnes ont essayé aussi infructueusement que moi; et j'avouerai que la tentative que j'ai vu faire à l'auteur d'une brochure qui traite ce phénomène ne m'a pas convaincu. Cela serait possible si l'on trouvait un corps qui pût isoler le fluide magnétique, car tous ceux auxquels on attachera le fil du pendule absorberont le

fluide avant qu'il puisse agir sur le pendule.

Tous les corps inorganiques se saturent du fluide magnétique, sans dénoter le moindre changement. La même chose a lieu pour certaines organisations animales, même parmi l'espèce humaine. Ainsi on rencontre beaucoup de personnes qui ne sont nullement impressionnées par l'introduction d'un fluide nerveux étranger. Cette disposition réfractaire au magnétisme s'observe le plus ordinairement dans l'état de santé, et quand l'esprit de celui que l'on magnétise est vivement préoccupé ou opposé. Elle se rencontre encore plus souvent dans les climats tempérés et septentrionaux que dans le midi ; plutôt aussi sous l'influence d'un magnétiseur que sous celle d'un autre; elle peut changer avec l'état de santé ou avec le genre de maladie; cette disposition n'a donc rien d'absolu.

Chez les individus magnétisables, les sensations et les changemens ressentis sont très-variables ; mais on voit que le système nerveux tend à opérer une crise qui doit changer son mode fonctionnel ordinaire. Les yeux larmoient, la peau devient chaude, sèche ou humide; la sueur quelquefois est abondante, des bâillemens se succèdent ; une impatience générale, des fourmillemens aux

extrémités, des soubresauts dans les membres, des envies de vomir ou d'aller au ventre se manifestent ; le pouls est accéléré, plus rarement il est ralenti ; les yeux s'appesantissent, les paupières se collent, un calme bienfaisant se répand dans le magnétisé ; d'autres fois des frissons courent l'épine dorsale, ils suivent la main du magnétiseur ; quelquefois il apparaît des convulsions générales ou partielles, ou bien la respiration semble suffoquée ; il y a une espèce de délire. On voit par opposition certains individus tomber dans une sorte de léthargie ; ils sont frappés de catalepsie, ne pouvant ni remuer ni parler ; ils entendent quelquefois sans pouvoir le faire comprendre ; si l'on donne une position à leurs membres, elle se conserve d'elle-même. Des secousses semblables à celles que procure un corps électrisé se manifestent à l'approche du doigt du magnétiseur.

S'il y a disposition au somnambulisme, alors le cerveau ressent primitivement l'action. Les nerfs moteurs de l'œil se tendent, et si le sujet lutte pour tenir les yeux ouverts, cette tention frontale, orbitaire et temporale devient douloureuse. La tête s'engourdit, les paupières clignottent, tout le corps s'affaisse. En même temps, le plus souvent ou

bien avant les phénomènes cérébraux, la même action se passe au grand sympathique. Les plexus se serrent, le diaphragme se contracte; il y a anxiété, trouble de la respiration, quelquefois un rire convulsif, des sanglots, une agitation bruyante des intestins; enfin, bientôt il y a perte de connaissance, et le passage au somnambulisme est opéré. Les deux appareils du système nerveux reçoivent dès-lors un même fluide.

Ces divers phénomènes nerveux sont portés quelquefois à un degré qui effraie ceux qui n'ont pas l'habitude du magnétisme, et par suite de leur inquiétude ils accroissent d'intensité. Il faut donc ne jamais oublier que l'on est toujours maître d'empêcher le moindre mal, et que, dès que l'on veut, on remet le sujet à son état premier; cela du reste demande certaines précautions que l'expérience seule apprend. Il en est de même de la période que traversent les magnétisés pour arriver au somnambulisme; elle peut être inquiétante, mais si l'on sait la diriger et l'aider, elle s'accomplira facilement, tandis que dans le cas contraire elle n'amènera pas le somnambulisme et laissera une fatigue générale. La crise somnambulique se déclare, comme je viens de le dire, après cette perturbation nerveuse;

cependant cela est loin d'être constant, et chez beaucoup de personnes elle se manifeste après un sommeil calme et profond, en sorte qu'il est assez difficile de savoir le moment où elle a lieu. L'habitude seule peut l'enseigner et donner le tact nécessaire pour ne pas questionner et forcer à parler avant qu'il ne soit temps, car agir prématurément c'est arrêter l'effet désiré, et on réveille ainsi le magnétisé.

Certains sujets pâlissent au moment où ils entrent en somnambulisme, ou poussent un soupir profond ; d'autres se remuent ou rêvent haut. C'est alors qu'il faut parler au somnambule, car presque tous demeurent silencieux, et leur lucidité resterait latente ; elle a besoin d'être sollicitée pour se manifester. Il est rare qu'à la première séance on obtienne le somnambulisme, encore moins la lucidité, car il peut y avoir somnambulisme sans que pour cela il y ait clairvoyance. La magnétisation répétée plusieurs jours de suite, à la même heure s'il est possible, est nécessaire, parce qu'il est une loi du système nerveux qui le porte à répéter périodiquement les sensations qui l'ont affecté, et qu'alors l'organisme a déjà fait seul une partie de l'action excitée la veille par la magnétisation. Cette remarque

a soulevé l'objection de l'imagination; mais il suffit, pour l'éloigner, de rappeler que les phénomènes nerveux provoqués par la magnétisation se produisent sur des gens dormant du sommeil ordinaire, sur des enfans à la mamelle, sur des personnes non prévenues et dans des circonstances toutes différentes de celles où on les magnétise. La répétition des magnétisations est quelquefois très-longue avant d'amener le somnambulisme; elle peut durer des semaines, des mois, et à la fin couronner de succès la patience du magnétiseur. D'autres fois où l'on espère beaucoup d'un état cataleptique et d'isolement complet, on attend en vain pendant des mois sans obtenir plus au dernier jour qu'au premier. Pour moi, quand la cinquième magnétisation ne m'a rien donné d'apparent du côté du système nerveux, je cesse d'espérer aucun phénomène; quand à la trentième un sommeil magnétique avec isolement n'est pas devenu somnambulisme, je ne l'attends plus. Une fois pourtant, j'ai eu une somnambule très-lucide à la cinquantième séance.

Le mot somnambulisme était créé longtemps avant le magnétisme, et une certaine ressemblance existant entre la crise de la nature et la crise de l'art, on a donné à l'une

le nom de l'autre. Le somnambule naturel diffère cependant beaucoup du somnambule magnétique ; dans le premier, en effet, la perception extérieure ne s'exerce que sur un seul ordre de choses, celui-là qui occupe la conscience de l'individu; il n'a qu'un but, sa pensée n'en change que très-difficilement, et il n'est en rapport qu'avec tout ce qui se rattache directement à son plan. Le somnambule magnétique, au contraire, est complètement libre de ses pensées, de son attention, et perçoit les choses dont il désire s'occuper ou qu'on le prie d'examiner. Dans les deux états, la perception ne s'opère plus dans les conditions physiologiques, les sens changent leur mode fonctionnel. Chez le somnambule naturel, la perversion physiologique n'a pas lieu pour tous les sens à la fois ; un seul paraît s'enrichir de la vitalité de tous les autres, qui demeurent plongés dans une inertie complète, et l'intelligence n'applique ce surcroît de perfection qu'au seul objet sur lequel elle réfléchit, et elle s'y absorbe d'autant plus que la sensibilité étant éteinte, elle ne peut plus prendre un autre ordre de pensées, toute sollicitation à ce changement étant impossible, puisque la perception extérieure est interrompue par suite de la perturbation qui est sur-

venue dans le système nerveux. Ainsi un somnambule naturel lit à l'aide d'une bougie ; vous l'éteignez, il va la rallumer sans voir qu'il y en a d'autres près de lui ; il écrit, vous interposez un carton entre ses yeux et sa plume, il continue sa composition ; il oublie qu'il fait froid, ouvre sa fenêtre, y place sa chemise qu'il vient de laver ; il est nu et il ne sent pas qu'il gèle ; il croit se promener dans une salle, et il marche sur une gouttière. Le somnambule magnétique n'agit pas ainsi, parce que la perversion des sens est générale, et que leur expansion le met avec l'extérieur dans un rapport bien plus intime même que dans l'état de veille.

La crise du somnambulisme tend à spiritualiser l'homme, c'est-à-dire que plus elle est parfaite, plus les sens perdent leur localisation ; chaque point de l'organisme peut recevoir la sensation aussi bien que l'appareil qui y présidait dans l'état ordinaire ; il y a épanouissement, en sorte que le moi, qui persiste toujours, est affecté par l'objet dont il s'occupe, quelle que soit sa place dans l'espace, et sans qu'il soit besoin des conditions physiologiques ordinairement nécessaires pour l'exercice des sens.

Comme l'état nerveux magnétique, le som-

nambulisme a mille nuances, mille degrés, qui reflètent tous plus ou moins la somme des facultés de l'être simple et intelligent, selon que l'expansion nerveuse est plus ou moins exquise, selon que les centres de sensation sont plus ou moins abolis et devenus plus infinis. Le dernier terme de cet épanouissement nerveux serait la mort, parce que le fluide nerveux ayant perdu son mode habituel de circulation et de centralisation, il aurait dépassé les limites d'extension que peut atteindre l'organisme, et les centres nerveux ne pourraient plus reprendre leurs fonctions. Le principe de vie serait absorbé par celui de la nature, et le moi resterait à la région de l'idée, sans pouvoir plus ressaisir les organes. L'extrême exaltation du somnambulisme peut donc avoir des dangers ; nous en parlerons en traitant de l'extase.

Ces explications nous permettent de comprendre comment le somnambule peut prendre connaissance de toutes les qualités sensibles des corps, sans employer les organes des sens. Le cerveau en effet est le centre où aboutissent toutes les sensations que chaque appareil sensitif y transmet ; mais si l'on suppose la partie nerveuse de l'organe qui préside à la vision prolongée au dehors, non-

seulement par l'œil, mais par des ramifications à travers chaque point du corps, il est clair que la perception aura lieu partout; eh bien! cette supposition se réalise dans l'épanouissement du fluide nerveux déterminé par la crise somnambulique. Un somnambule qui serait le plus lucide possible verrait ainsi; mais, comme je le disais tout-à-l'heure, il est très-difficile d'atteindre ce degré d'expansion vitale.

La perception, chez la plupart des sujets, s'opère aux endroits où les nerfs ont les principaux foyers d'action; ainsi ce sera pour l'un seulement à travers les paupières, pour un autre à l'épigastre; pour un troisième, les différentes places de la moëlle épinière. Pour celui qui ne voit pas à travers ses paupières, que l'on mette sur ses yeux mille bandeaux, cela n'arrêtera pas la vision; on le conçoit bien.

Par suite de cette extension de la sensibilité, tous les *corps ne sont pas également* perceptibles; chacun affecte plus ou moins péniblement le sujet et agit sur lui plus ou moins. Cela a lieu en vertu de la loi qui rapproche les êtres de même essence et qui éloigne ceux qui sont dissemblables, ou plutôt qui sont très-distans dans l'échelle onto-

logique. Ainsi, j'ai dit que les métaux étaient les corps qui affectaient le plus les somnambules, et que parmi eux l'or, le platine, l'argent leur faisaient du plaisir, tandis que les autres, en descendant jusqu'au fer et au cuivre, leur donnaient de la souffrance; j'ai dit aussi que les couleurs agissaient de même, le rouge d'abord et le violet en dernier, et avec agacement; eh bien! au point de vue de vision, ces actions seront les mêmes, c'est-à-dire que sur quatre choses, dont une sera métallique, le somnambule verra le métal le premier, parce que son fluide tend à se combiner avec celui du métal. Pour les couleurs, il verra mieux le rouge et le jaune que le violet et le rose, parce que la couleur n'est que la lumière concentrée et décomposée, et que le fluide magnétique du somnambule, qui est lumière, tend à se fondre avec la lumière colorée du corps, et qu'il a plus de sympathie pour telle ou telle nuance, de même que tel faisceau du prisme est plus électrique et agit plus chimiquement que tel autre rayon.

(J'ai vu en effet des somnambules voir des rubans rouges, verts, blancs, et ne pas voir d'autres couleurs ; je les ai vus accuser un métal et ne pas nommer d'autres choses; si

on n'a pas saisi la loi physiologique qui motive ces contradictions, on attribue au hasard les réussites et on nie le somnambulisme.)

Ce qui se passe pour la vision a lieu de la même manière pour la tactilité, et c'est par suite de l'exquise expansion de ce sens que le somnambule sent le voisinage des métaux et des personnes qu'il affectionne ou qu'il déteste, qu'il apprécie les qualités de température et de consistance de corps très-éloignés; c'est le même sens qui l'impressionne de douleurs, et qui l'identifie presque aux organes des malades.

Pour le sens de l'ouïe, les modifications physiologiques sont de même nature. Tout son vers lequel le *moi* n'est pas dirigé, reste perdu; pour devenir sensible, il faut que le magnétiseur dirige l'attention du somnambule de ce côté; le plus souvent il ne suffit pas d'appeler l'attention, il faut faire subir à l'air qui vibre la saturation magnétique; le son en effet n'est plus une qualité des corps, ce n'est qu'un phénomène d'une action mixte du corps qui entre en mouvement et de l'air qui répète ces mouvemens; il n'y a pas là d'union possible entre le fluide magnétique du somnambule et le *son;* il faut donner à l'air qui vibre assez d'affinité pour que le

fluide nerveux puisse s'y mêler, et par conséquent continuer vers le *moi* le mode d'ondes sonores qui se produisent. Quelquefois cependant l'union des fluides est immédiate. Certains sons, certaines voix déterminent cette exception. J'ai remarqué que la musique, et principalement celle des instrumens métalliques, était entendue malgré un isolement parfait; j'ai observé aussi que le chant était plus vite saisi que la parole ordinaire. Il y a cependant des somnambules qui restent insensibles à tous les genres de sons, tant qu'on n'a pas établi de rapport. Ce phénomène de la modification de l'ouïe peut offrir des expériences très-concluantes. Par exemple, une somnambule est dans un salon; je prie qu'on me désigne certaines touches d'un piano et je les magnétise; alors le jeu de la partie non magnétisée reste perdu pour la somnambule, qui n'entend que les sons sans suite des touches indiquées.

L'ouïe, comme les autres sens, se déplace et se manifeste aussi de préférence aux centres nerveux; c'est à l'épigastre qu'on l'a observé le plus souvent.

Quant au sens du goût, il offre les mêmes phénomènes d'extension et de déplacement. Le déplacement s'observe aussiplutôt chez les

extatiques spontanés; ainsi on les voit se poser à l'épigastre, aux pieds ou ailleurs, les mets qu'ils veulent manger; la bouche fait les mouvemens de mastication, et ils accusent la véritable saveur. Les somnambules magnétiques ont, comme cela doit être, plus de perfection dans l'extension de cette faculté, qui n'a pas toujours besoin d'être localisée; il y a plus, c'est que la réalité de la substance est parfois inutile, la volonté du magnétiseur anéantit la qualité propre et lui en substitue une factice pour les sens, mais réelle pour l'âme, car le magnétiseur la tient créée, formée dans sa pensée, et c'est là que l'âme du somnambule trouve cette qualité factice. L'épanouissement du fluide est tel qu'il s'irradie au milieu de celui du magnétiseur, s'y mélange et reçoit l'impression de l'âme de celui-ci. C'est ainsi que le magnétiseur peut faire manger au somnambule un morceau de pain pour une cerise; qu'il peut lui donner à boire de l'eau pour du vin; il n'y a pas changement de substances, il n'y a qu'union intime des deux âmes, et sensation de l'une par l'autre.

Ce que nous venons de dire en analysant pour chaque sens les phénomènes qu'il présente, pourrait porter à considérer ce dé ve-

loppement de la sensibilité comme une exaltation partielle d'un des sens, et laisser croire que l'âme a toujours cinq moyens de se mettre en rapport avec les objets extérieurs; mais, par une synthèse psychologique, il faut reconnaître que les cinq sens cessent d'être localisés et même d'exister; ils se fondent ensemble, et, comme le disaient Puységur et Delausanne, un sixième sens vient les résumer et les remplacer; l'individu n'est plus qu'un sens, il est diaphanisé, on pourrait dire même il est spiritualisé.

Maintenant que j'ai posé les lois en vertu desquelles se comporte le grand phénomène du somnambulisme, considéré au point de vue le plus général, je puis entrer dans des études de détails individuels, car jamais un somnambule ne réunit tous les genres de phénomènes que peut offrir l'état en lui-même. Ce serait, comme je l'ai dit, l'être arrivé à la perfection.

La lucidité magnétique présente donc des degrés suivant les individus.

Il est à remarquer toutefois que la fréquence des magnétisations la développe, mais aussi que l'abus fatigue le sujet et obscurcit ses facultés. On ne peut fixer de règle; l'expérience doit guider, et, avant elle, l'avis du somnambule.

J'ai conservé lucides plusieurs somnambules non malades pendant deux ans, en les magnétisant deux fois par semaine. Quand, par des circonstances majeures, je les magnétisais tous les jours, ils m'avertissaient qu'ils s'affaiblissaient, qu'ils maigrissaient, et que je devais suspendre.

Je vais tracer brièvement les caractères du somnambulisme.

Lorsque le magnétisé, après un quart d'heure, une demi-heure ou davantage d'un sommeil profond, durant lequel il était isolé à tout bruit extérieur, n'entend que son magnétiseur, qu'il lui répond et qu'il n'a plus de souvenir à son réveil, c'est qu'il est somnambule. La condition d'isolement n'est pas rigoureusement indispensable, car j'ai rencontré de très-bons somnambules qui entendaient tout et dont l'ouïe était même devenue d'une finesse extraordinaire. Cette anomalie est épineuse et doit mettre le magnétiseur sur ses gardes. On doit toujours chercher à la détruire, et avec de la patience on y parvient après plusieurs séances.

Le somnambule voit l'organe malade de son corps et indique un remède convenable. Cette vision anatomique est d'abord confuse, ce n'est que peu à peu qu'il donne des détails

précis, et parfois la première vision lui fait une telle frayeur qu'il a de la peine à se décider à regarder de nouveau. J'en ai vu éprouver une telle secousse qu'ils se réveillaient.

A un degré plus élevé le somnambule voit toute l'anatomie de son corps, et il étend cette faculté aux étrangers que l'on identifie avec lui par le même fluide magnétique.

C'est dans ce genre de l'application des facultés somnambuliques, qu'il est besoin d'une grande habitude pour ne pas les embrouiller et pour obtenir des renseignemens précis, car leurs descriptions sont quelquefois si bizarres, les dénominations qu'ils donnent à ce qu'ils voient sont si étranges, qu'il faut être anatomiste et médecin pour s'y reconnaître et les diriger convenablement.

Les membres du magnétisé peuvent être frappés d'insensibilité complète ou incomplète. Je crois qu'il convient de l'établir dans la période de sommeil qui précède le somnambulisme; cependant je l'ai vue provoquée au milieu de la lucidité la plus parfaite.

La paralysie, ou l'abolition du mouvement dans les membres du somnambule, quoiqu'il fasse effort pour les mouvoir, est facile à provoquer. Je la distingue de la catalepsie, dans

laquelle le membre reste immobile dans la position où on le met, et l'on sent les muscles fortement contractés. Ces deux phénomènes peuvent être continués après le réveil, et ils disparaissent à volonté sous des passes dégageantes. On doit être avare de cette expérience, qui offre des dangers.

C'est par la paralysie du larynx que l'on arrête tout-à-coup un somnambule qui chante. En le dégageant, le chant continue à la syllabe coupée.

La plupart des somnambules ressentent les douleurs des personnes avec lesquelles on les met en rapport. Cette sensation est fugitive et ne laisse pas de traces au réveil si l'on a soin de bien rompre le rapport.

Si c'est le magnétiseur qui souffre, la sensation est des plus vives, et elle persiste souvent au réveil. Si l'on continue plusieurs jours à magnétiser dans cette disposition maladive, on inocule au somnambule la même maladie. On doit donc être très-réservé sur ce point et étendre la prudence jusqu'aux affections de l'âme, car on ne saurait croire combien est terrible l'influence d'un esprit agité sur certains somnambules

Cette identification des deux systèmes nerveux produit le phénomène de l'imitation ;

ainsi, que le magnétiseur se mouche, qu'il tousse, le somnambule répète ces actes.

A un degré encore plus élevé, le somnambule distingue dans l'obscurité ou à travers un corps opaque les objets qu'on lui présente ; il peut même lire et écrire.

Il voit aussi le fluide magnétique, et comme ce fluide est lumineux, il peut, étant réfléchi, former l'éclat d'un miroir et en servir. Ainsi le magnétiseur peut transformer sa main, sa figure en glace, y faire mirer le somnambule et lui faire voir dans ce miroir factice les objets qu'il veut y peindre.

Le magnétiseur peut opérer sur un membre de son sujet une attraction semblable à celle de l'aimant sur le fer, avec cette différence que sa main est distante de plusieurs centimètres. Le corps même suit la direction, le somnambule se lève et se jette tout d'une pièce vers le magnétiseur.

Je dois compléter ce paragraphe en copiant un fragment d'une lettre que l'auteur d'un genre d'attraction fort extraordinaire m'a adressée :

« Différens essais d'attraction ayant réus-
« si, je voulus voir si je pourrais opérer
« une ascension complète. Je plaçai ma main
« à cinq centimètres au-dessus de l'épigastre,

« et le corps entier perdit terre et demeura « suspendu.

« La personne que je magnétise ayant été « gravement malade d'une fluxion de poi- « trine, j'ai cessé, pour ne pas la fatiguer, « de l'enlever horizontalement ; je place « maintenant ma main au-dessus de sa tête « et lui fais perdre terre de manière à pou- « voir passer plusieurs fois la main sous ses « pieds. »

D'autres magnétiseurs ont avancé avoir obtenu ce phénomène, que nous regardons comme dépendant d'une modification inconnue de notre organisation. Nous en parlerons plus tard.

Parmi les caractères du somnambulisme, il y a encore le déplacement des sens, phénomène dont nous nous sommes occupé en étudiant ses lois physiologiques. Nous avons dit que la vision, l'ouïe, le goût étaient transportés à la nuque, à l'épigastre, aux pieds. Nous avons vu aussi, après le déplacement des sens, leur perversion complète; ainsi la vue n'est plus localisée, elle est partout, elle a lieu à travers les corps opaques et malgré les distances; l'ouïe est exquise pour certains sons même très-lointains, et insensibles pour les autres personnes; le goût trouve une

saveur différente aux substances, selon la volonté du magnétiseur.

Un caractère essentiel et commun à tous les degrés du somnambulisme, c'est l'oubli complet au réveil de ce que l'individu a dit et fait pendant son sommeil. Il y a quelques exceptions, mais elles sont rares et n'arrivent qu'aux premières magnétisations.

Un commandement ferme peut laisser au somnambule le souvenir de ce que l'on désire qu'il retienne dans son état ordinaire. Cette modification de la mémoire offre de grands avantages dans les traitemens de la médecine magnétique; car le malade consent à des médications désagréables, tandis qu'éveillé il est d'un avis bien différent.

La faculté de faire passer dans la vie ordinaire le souvenir de ce qui a lieu dans l'état somnambulique s'étend aux modifications que l'on opère sur les fonctions des sens. Ainsi, ayant présenté à des somnambules trois oranges dont une seule avait été magnétisée et entourée d'une couche épaisse de fluide, avec l'intention qu'elle restât invisible, cette orange le fut en effet lorsque ces somnambules furent rendues à leur état normal. En vain j'affirmais que le plateau portait trois oranges, elles riaient de moi et me présen-

taient les deux oranges qu'elles saisissaient. Enfin, tâtonnant de la main, elles rencontrent un corps qu'elles prennent le charme disparaît, et les trois oranges deviennent visibles.

Demandant à une autre somnambule si elle voit la petite table qui est au milieu de mon salon, elle répond oui. Alors, enveloppant tout le pied de fluide, elle s'étonne de voir un dessus de table suspendu. Au réveil, l'étonnement ne peut être décrit; cette demoiselle presse de tous côtés cette table aérienne, elle la trouve solide, et s'en va de chez moi fort inquiète sur mon compte.

J'ai varié de mille façons ces expériences, que je crois très-peu connues, et j'ai toujours réussi lorsque j'avais affaire à un somnambule bien lucide.

Il me reste à mentionner la faculté de prévision qui s'observe chez les somnambules très-lucides. Beaucoup présentent la prévision organique, c'est-à-dire qu'ils voient spontanément l'état dans lequel les mettra leur maladie à une époque encore très-éloignée. Ainsi des épileptiques annoncent plusieurs semaines à l'avance l'heure et la minute d'un accès.

D'autres fois un somnambule prédit pour

un terme plus ou moins lointain une maladie qu'il détermine et dont il semble ne porter aucun germe, et cette prévision se réalise ponctuellement.

On en a vu, et j'en ai rencontré, qui fixaient le jour de leur mort, sans croire possible de détourner cet événement. Le jour prédit, il survenait en effet une crise terrible dans la maladie, tout semblait désespéré, et on croyait avoir la preuve funeste de la fatale prévision, quand, au milieu de son agonie, le malade, mis en somnambulisme par un reste d'espoir, annonçait qu'il allait vivre. C'était une syncope, une crise effrayante qu'il avait prise pour la mort, ne pouvant apprécier le secours que le dévoûment de son magnétiseur devait apporter.

Dans de pareilles circonstances il ne faut donc pas perdre courage, il faut lutter jusqu'à la fin, parce qu'il est possible que le somnambule ait pris pour la cessation complète de la vie une suspension momentanée du jeu des organes. Les auteurs n'ont pas constaté de fait bien authentique où une prévision de mort se soit réalisée; j'en possède, mais les temps ne sont pas accomplis.

La prévision, en dehors de ce qui intéresse l'organisme, est beaucoup plus rare.

Ce n'est plus en effet une appréciation calculée d'une crise dont les causes peuvent exister dans le mécanisme des organes; c'est un fait à venir dont les motifs semblent dépendre de la bizarrerie de ce qu'on appelle hasard. Ce genre de prévision est pour moi très-réel; mais comme je ne l'ai observé que dans des lucidités extraordinaires et pour ainsi dire survenant comme un éclair, je remets à en parler dans le chapitre de l'extase.

# III.

## Extase.

Comme l'état nerveux magnétique et comme le somnambulisme, l'extase peut être produite par l'action d'une volonté étrangère ou par une cause fortuite indéterminée.

L'extase magnétique se montre encore bien plus rarement que le somnambulisme; à peine la rencontre-t-on une fois sur vingt cas de somnambulisme lucide, ce qui suppose presque deux cents sujets magnétisés, car je crois que bien souvent on a pris une haute lucidité pour l'extase.

Ce phénomène ne se manifeste que chez les somnambules très-lucides, et principalement chez ceux qui sont portés à des sentimens d'une religion tendre et élevée ou qui sont animés d'un amour profond; sur ces sujets, la crise s'opère spontanément; sur les autres,

elle peut être provoquée par l'art. Etudions d'abord l'extase déterminée par le magnétisme.

Il arrive qu'en magnétisant avec énergie un somnambule prédisposé à la crise dont je parle, il cesse tout-à-coup d'entendre son magnétiseur; il pâlit, ses membres s'affaissent complètement, et si l'on ne sentait encore des battemens au cœur, on croirait que la mort vient de frapper le somnambule. C'est que ce surcroît de fluide magnétique a comme rompu les centres où la circulation nerveuse se faisait, et que l'âme inondée de cette lumière se trouve sur le point de perdre ses rapports avec le corps. Elle est sur la limite du monde physique, attirée par le monde spirituel, qui est lumière pure. Alors, si l'on reste observateur, on voit le visage de l'extatique exprimer un sourire de bonheur, il demeure silencieux ordinairement, quelquefois il parle seul et très-bas; ce que l'on peut saisir, ce sont des expressions d'amour, de béatitude, adressées à un être qui semble converser avec lui, ou bien ce sont des paroles de consolation, des conseils sur un événement d'avenir adressés à celui qui occupe les pensées de l'extatique; très-rarement il pense pour lui; il a oublié la terre..... Après

une demi-heure de durée, cette crise s'éteint; et le somnambulisme se remontre comme avant sans qu'il reste aucun souvenir de ce qui s'est passé dans l'extase. Lorsque le magnétiseur voit ces phénomènes apparaître, il doit faire en sorte de conserver son rapport avec son sujet ; avec de la patience, de la douceur, on y parvient, et cela a un avantage immense, car on empêche l'âme du magnétisé de s'attacher à des pensées qui lui font désirer la mort, et qui donnent une excitation dangereuse à son système nerveux ; on utilise cette exaltation de la lucidité pour des renseignemens précieux sur la maladie du sujet ou sur celle d'autres personnes, ou bien sur la marche d'un événement important, enfin sur un point qui puisse ramener constamment à la vie. L'extatique cède peu volontiers à ces sollicitations ; il vous conjure au contraire de le laisser dans cet état de félicité qu'il ne peut dépeindre ; il voudrait qu'on l'aidât à achever de briser les liens qui le retiennent encore parmi les hommes ; on hâterait, dit-il, sa vie céleste ; il pourrait être avec les anges qu'il contemple et avec lesquels vous l'entendez converser. La plupart en effet des extatiques qu'on laisse *libres* dans la crise disent voir un ange qui s'intéresse à eux et les conseille.

Leur discours n'a nullement le caractère du rêve; d'ailleurs leur état est supérieur au somnambulisme, dans lequel on ne les accusait pas de rêver; pourquoi donc taxerait-on d'illusion ce qui se passe dans l'extase ?

Les extatiques qui ont ces visions célestes et ces tendances d'abnégation personnelle sont toujours les jeunes personnes dont l'âge n'a pas encore permis au souffle des passions de ternir la candeur de l'âme, ou les individus dont la vie est remplie de vertus. Quelle que soit d'ailleurs leur religion, le caractère mystique est le même, amour, indifférence pour les affections terrestres, désir ardent du ciel, vision d'êtres spirituels.

J'ai dit que la fréquence des magnétisations favorisait la lucidité, mais fatiguait à la longue le magnétisé; cette loi doit être appliquée encore plus sévèrement à l'extase; cette crise en effet relâche par elle-même les liens de l'âme et du corps, et la déterminer souvent, c'est détruire de plus en plus le mode de la vie terrestre, par conséquent approcher la mort ou du moins naturaliser un mode de vie incompatible avec la destinée humaine sur la terre.

J'ai failli causer la mort d'une malade que j'avais amenée, par des somnambulisations

réitérées, à un état extatique parfait; dans ces extases, elle était enivrée de joie de voir le jour de délivrance s'approcher; elle me le cacha long-temps, parce qu'elle sentait que j'eusse changé mon système de traitement, et ce n'est qu'en voyant ces extases se renouveler plusieurs fois par jour et spontanément, ou seulement par ma présence dans la chambre, que je soupçonnai que l'épuisement, qui augmentait chaque jour, provenait du relâchement du système nerveux. La somnambule avoua avec quelque peine que j'avais rencontré juste, et eut beaucoup de peine à renoncer à la mort, qu'elle voyait venir avec tant de délices.

Ce n'est guère que dans l'extase que l'on observe de ces vues à distance subites et sans qu'il existe aucun rapport entre les lieux et le sujet, ou de ces communications intimes des pensées, à tel point que l'extatique comprend une langue étrangère sue par la personne de laquelle il s'occupe, ou bien encore qu'on le voit pris de la maladie d'un étranger en symptômes et en douleurs, et le malade subitement soulagé. Analysons ces caractères de l'extase.

Le don des langues a été regardé par les théologiens comme un signe de possession dé-

moniaque, non pas chez les extatiques magnétiques, puisqu'au moment où l'église observait ce phénomène il n'y avait pas de magnétisation réfléchie, mais elle le déclarait surnaturel pour les extatiques spontanés, sur lesquels le phénomène était accompagné de convulsions. Nous ne nions pas la communication des extatiques de ces temps avec des êtres surnaturels, mais nous ne pouvons reconnaître la même cause pour les extatiques magnétiques, attendu qu'ils ne comprennent pas une question d'allemand, si celui qui l'adresse ne comprend pas ce qu'il dit; ce qui prouve que ce phénomène n'est qu'une extension de la perception des pensées, et que les mots n'étant que des sons, si la pensée ne leur donne un sens, l'âme de l'extatique ne trouve aucune valeur morale à ces sons, sans intelligence aucune pour la conscience de celui qui les prononce.

Quelquefois l'extatique parle sans qu'on lui adresse aucune question, soit en latin, soit en une autre langue qu'aucun des assistans ne connaît; mais si l'on prête attention, on entendra le latin rempli de fautes et on n'y verra que la liaison des souvenirs des lectures que l'individu a faites dans sa vie, et qu'il rassemble en vertu de la prodigieuse

mémoire dont il se trouve doué; il en est de même pour les autres langues; il a pu apprendre quelques mots, quelques phrases, que sa mémoire dans l'état ordinaire avait oubliés, mais qu'elle se rappelle avec clarté dans ces momens. Il y a de nombreux exemples de ce que j'avance, cités dans les ouvrages de médecine, car certaines affections du cerveau produisent sur l'organe de la mémoire les effets les plus singuliers.

Dans le somnambulisme magnétique, on peut faire aller l'esprit du sujet vers un endroit éloigné, et savoir par lui comment sont les lieux à ce moment; mais pour cela il faut que celui qui parle au somnambule connaisse les localités ou que lui les ait connues, car si je m'avise de demander à un somnambule la description du cabinet de l'empereur de Russie, assurément il ne m'en dira rien d'exact, parce que la lumière magnétique dont son âme dispose ne peut rayonner dans aucune direction certaine, puisqu'elle manque d'un moteur intelligent qui sache par où déterminer l'expansion nerveuse. Quant à l'extatique, il peut être transporté en un lieu inconnu de lui et de tous ceux qui l'environnent; il voit et entend ce qui s'y passe d'une manière exacte; mais cette vision est sponta-

née et ne peut être provoquée; en vain voudrait-on la solliciter, elle exigerait les conditions de la vision somnambulique; elle serait plus parfaite sans doute, mais elle nécessiterait un point de départ sur lequel l'esprit pût prendre direction. Ainsi le fait suivant est de cette espèce, c'est-à-dire qu'un rapport étant pris, l'extatique l'a suivi jusqu'à sa fin; Michel, somnambule du docteur Garcin, de Draguignan, par une vision rétrospective d'un fait accompli, se reporta en 1833 au départ d'une corvette dont on n'avait plus entendu parler, et dont le sort avait vivement préoccupé ceux qui étaient présens. Michel suit de Cherbourg le vaisseau jusqu'en Islande; il le voit faire relâche sur une côte à cause du mauvais temps, il en repart avec lui, puis le perd de vue; il le retrouve tout-à-fait dans le nord; c'est au mois de mai, quatre ans plus tard; le froid est excessif; les habitans ne se montrent pas, et il ne peut apprendre le nom de ce pays. La corvette part de nouveau; il la suit, en décembre 1837, dans un pays encore plus glacial, il tremble de tous ses membres par le froid qu'il éprouve; il est si mal qu'il ne peut détailler l'événement qui menace le navire; il le voit enfin s'engloutir avec tous les hommes, et les

chats même qu'il dit être dans le bâtiment meurent. (*Revue britannique. — Juillet* 1838.)

Un soir, j'avais chez moi deux somnambules, et dans une maison voisine se donnait un bal. A peine l'orchestre eut-il préludé que l'une des deux s'agita, puis entendit le son des instrumens. J'ai dit plus haut que certains somnambules isolés étaient cependant sensibles à la musique. Bientôt la seconde somnambule distingua l'harmonie, et elles comprirent que c'était un bal.

— Voulez-vous le voir ? leur dis-je.

— Certainement.....

Et sur-le-champ voilà les deux jeunes filles riant et causant sur les poses des danseurs et les costumes des danseuses.

— Voyez donc ces demoiselles avec leurs robes bleues, comme elles dansent drôlement, et leur père qui balance avec la mariée..... Ah! que cette dame est sans gêne; elle se plaint que son verre d'eau n'est pas assez sucré, et elle demande du sucre..... Oh! et ce petit bonhomme! quel singulier habit!..... De ma vie je n'avais vu spectacle plus agréable et plus instructif; deux personnes présentes, doutant qu'il y eût vision réelle, se rendirent à la salle du bal et furent stupéfaites en voyant les demoiselles à

robes bleues, le petit homme à habit rouge et le danseur de la mariée que les jeunes filles avaient nommé !.....

Cette vision avait été spontanée, mais elle avait été provoquée par un son qui avait établi un rapport physique entre les somnambules et le bal. Ce rapport, comme je le disais, s'opère par le fluide nerveux du somnambule, qui se dirige vers le point où il est attiré ou dirigé. Ainsi, ayant demandé à ces demoiselles comment elles avaient pu voir se trouvant loin des lieux, elles me répondirent qu'aussitôt que je leur avais proposé d'assister au bal, une vive lumière s'était prolongée de leurs yeux jusque dans la salle et l'avait rendue visible.

En 1838, je donnais mes soins à une dame d'une lucidité très-remarquable. Elle était sur le point de faire un voyage très-lointain, et il était à craindre qu'elle ne fût dans l'impossibilité de l'entreprendre. Cependant elle trouva moyen de se rétablir assez promptement par une médication très-énergique. Ce voyage l'occupait beaucoup dans ses somnambulismes, elle en parlait toujours. Un soir qu'elle était magnétisée, reposant paisiblement près de son mari et de moi, son corps s'affaisse tout-à-coup et glisse du fauteuil ; elle pâlit et semble agiter

les lèvres. Au bout de quelques minutes, j'étais parvenu à me faire entendre, et elle me faisait des remarques comme si j'eusse été avec elle dans les lieux qu'elle parcourait. L'extatique était dans un bateau à vapeur, parlait aux passagers, tremblait à cause de la rapidité du Rhône; lorsque le bateau passa sous un certain pont, elle m'étreignit avec force, tant elle avait frayeur de ce passage; puis elle admira les sites de la rive et l'affluence du peuple sur le port où le bateau s'arrêta; c'est Lyon, dit-elle... Tout-à-coup elle parle de prairies...; elle avait bondi au village où elle se rendait; elle riait des chapeaux des femmes, et n'entendait rien à leur langage; elle voyait des moutons dans les champs, des montagnes superbes.....; puis elle cesse de parler, s'agite, elle est redevenue somnambule, elle a tout oublié..... C'était une vision extatique.

Trois mois après elle était revenue réellement de ce voyage; elle nous donna tous les détails que nous avions enregistrés ; elle avait vu à six cents kilomètres des localités dont elle n'avait connu lors de son extase que le nom, sans même savoir de quel côté elles étaient situées.

Parmi les extatiques religieux ou très-affectueux, on en observe qui se font un bonheur

de mettre à profit la faculté d'influence dont jouit tout somnambule lucide pour soutirer le principe morbide qui entretient une maladie dans une personne qu'ils ont prise en amitié. Ainsi auprès d'eux le malade ne sent plus ses souffrances; ce soulagement continue plus ou moins long-temps; et si le rapport est souvent répété la guérison a lieu, tandis que l'extatique est pris de fièvre et de douleurs, et les mêmes organes présentent chez lui les mêmes symptômes de maladie. Cette absorption des maux a lieu sans qu'on s'en doute; l'extatique est concentré, il vous prend ordinairement la main comme d'amitié, et pendant que vous le contemplez et que vous donnez cours à mille réflexions, il aspire le mal qui vous détruit!..... J'ai lu peu de ces observations; elles doivent être rares en effet, car on trouve peu de dévoûmens aussi grands; mais j'ai été moi-même l'objet de cette charité toute céleste, et je puis en parler.

Cet intéressant phénomène de l'extase pourrait nous engager dans de hautes méditations, mais ce serait anticiper sur ce que nous avons à dire dans notre leçon sur la philosophie du magnétisme; je me contenterai de noter que cette faculté d'influence, dont l'extatique fait

usage pour le bien, pourrait être tournée vers le mal, s'il était possible à un ange d'en vouloir.

Je dois affirmer en effet que le véritable extatique est toujours d'une charité et d'une moralité aussi parfaites que possible, qu'il fût ainsi dans sa vie ordinaire ou non; car dans ce cas, dès que l'extase est complète, ses sentimens changent tout-à-fait, et il devient opposé à ses idées de la veille. Dans le somnambulisme, au contraire, l'individu conserve le plus souvent ses penchans habituels, et ce n'est que dans cet état que l'on a pu observer la faculté d'influence dirigée vers le mal.

On a vu par exemple le somnambule au cœur duquel le magnétiseur a laissé fermenter les passions de l'état de veille, employer sa puissance magnétique à troubler l'équilibre nerveux de celui qu'il a pris en haine, et causer incontinent des vertiges, des convulsions, des étouffemens qui alarment plus du reste qu'ils ne valent réellement, car leur effet n'a pas de durée si l'on ne s'en frappe l'esprit. On doit comprendre que si le magnétiseur peut, sans geste, par sa seule volonté, actionner très-fortement un individu qui soit près ou loin de lui, à plus forte raison le som-

nambule qui a la connaissance des lois d'un organisme qu'il observe peut agir sur cet organisme de manière à le troubler. On a étendu le fait que je signale à l'homme éveillé, et on a dit que par sa volonté l'homme pouvait faire du mal à un autre qui serait dans son état ordinaire; on a trouvé là l'explication des sortiléges pour lesquels les gens de campagne ont tant de frayeur, et les sorciers ont été regardés comme des espèces de magnétiseurs. Ceci est une erreur, une envie de grossir le merveilleux, car l'action de l'homme sur son semblable a des bornes, et quand elle produit un effet, cet effet a lieu sur le système nerveux, tend à le paralyser, à amener le sommeil, ou s'il détermine une excitation et un trouble violent, c'est passager, et cela ne dure pas comme on prétend que durent les sorts donnés. Il faut se mettre en garde contre l'imagination et la crédulité, et s'en tenir, en magnétisme, à ce qui est bien prouvé; il a bien assez de merveilles sans chercher à le doter de rêveries.

L'extase comme le somnambulisme ne se développe que chez les individus prédisposés naturellement à cette crise, et de même qu'on magnétiserait en vain pour rendre somnambule celui dont l'organisation s'y opposerait,

de même on surchargerait inutilement le somnambule dont le tempérament n'aurait pas les conditions indispensables pour arriver à l'extase. Au contraire, ceux qui tendent à cet état par leur nature, car il y a de ces êtres privilégiés, y arrivent par la moindre cause d'exaltation morale, et quelquefois par une excitation physique.

Comme il est constant que l'impressionnabilité est bien plus exquise dans le somnambulisme qu'autrement, il faut se garder de donner au somnambule des émotions trop fortes, quel que soit leur genre, car il peut se manifester subitement un état de syncope profonde, qui peut sans doute mener à l'extase, mais qui peut aussi frapper d'accidens terribles le sujet, surtout si le magnétiseur s'alarme et n'est pas familier avec cet épouvantable tableau de la mort qui survient tout-à-coup.

Voici un exemple de la puissance de l'exaltation morale sur le somnambule. C'est M. Chardel qui parle :

« Un jour, en magnétisant une somnambule, je la fis passer à l'état supérieur ; elle se promenait dans l'appartement avec une amie, et me pria de réciter une scène des tragédies de Racine. Je me livrai imprudemment aux

sentimens que cet auteur exprime si bien, et je ne m'aperçus de l'émotion de ma somnambule qu'en la voyant tomber sans mouvement à nos pieds. Jamais privation de sentiment ne fut plus effrayante; le corps avait toute la souplesse de la mort; chaque membre que l'on soulevait retombait de son propre poids, la respiration s'était arrêtée, le pouls et les battemens du cœur ne se faisaient plus sentir; les lèvres et les gencives se décolorèrent, et la peau, que la circulation n'animait plus, prit une teinte livide et jaunâtre.

« Heureusement je ne me troublai pas, et je me possédais trop pour ne pas sentir que je pouvais exercer une grande puissance sur ma somnambule. Je commençai par magnétiser les plexus, j'inspirai un souffle magnétique dans les narines, j'en fis autant sur la bouche et sur les oreilles, et peu à peu ma somnambule recouvra l'usage de la parole. J'appris que rien d'extraordinaire n'avait altéré sa santé, mais que son âme, dans son émotion, se séparait de son corps en entraînant la modification vitale qui lui obéit. Le contact avec l'affectibilité avait alors cessé, les circulations sanguine et nerveuse s'étaient arrêtées, et la vie spiritualisée, prête à quitter l'organisation, retenait encore l'âme

incertaine, en vacillant comme la flamme au-dessus de la lampe qui s'éteint.

« La circulation sanguine, lors de mes questions, avait déjà repris son cours; quant à la circulation nerveuse, elle n'était rétablie que dans la tête et la poitrine; du moins ma somnambule m'assura que le reste de l'organisation en était encore privé, en sorte qu'elle voyait son corps comme un objet étranger dont elle répugnait à se revêtir. Elle n'y consentit qu'en cédant à ma volonté, et me prévint que c'était ma vie spiritualisée (fluide magnétiqne) qui rétablissait chez elle le cours de la circulation nerveuse. »

Cette explication de l'extinction de la vie corporelle et de cette séparation de l'esprit qui considère son propre corps comme une machine étrangère, est d'une haute valeur métaphysique. Tous les extatiques qui subissent ce phénomène physiologique s'expriment de même.

J'ai donné mes soins à une malade qui entrait pendant la nuit dans l'extase, lorsqu'il était nécessaire de recevoir quelque lumière sur la marche de sa maladie. Voici comme elle me rendait compte de ce qui se passait :

« J'entre, dit-elle, dans un état semblable

à celui que le magnétisme me procure, puis peu à peu mon corps se dilate et je le vois très-distinctement loin de moi, immobile, pâle et froid comme un mort; quant à moi, je me parais une vapeur lumineuse, je sens penser *séparée de mon corps*. Dans cet état je comprends et je vois bien plus de choses que dans le somnambulisme; tandis que, somnambule magnétique, je pense sans être séparée de mon corps. Après quelques minutes, un quart d'heure au plus, cette vapeur se rapproche de plus en plus de mon corps, je perds connaissance, et l'extase a cessé. »

Ce qui précède doit avoir fait comprendre que l'extase est le dernier terme d'extension que puisse atteindre le système nerveux, et qu'à ce degré l'homme spiritualisé, ou, si l'on aime mieux, fluidifié dans tout son être, jouit de toutes les facultés de ce qu'on appelle *esprit*. Or, comme entre l'homme et le minéral il y a une série d'êtres graduellement croissans en sensibilité et en intelligence, de même entre l'homme et Dieu il y a une série d'êtres intelligens et immatériels.

L'homme en effet est la limite où finit le monde matériel et où commence le monde immatériel; il participe des deux natures. Il a été créé pour être en rapport avec toute

la chaîne des créatures ; mais l'observation générale constate qu'il n'a aujourd'hui qu'un seul des rapports ; il a perdu le sens par lequel il pouvait apprécier l'être spirituel. Ce sens lui est rendu, en partie, par l'état extatique. L'extatique, mais seulement l'extatique, peut donc communiquer avec le monde spirituel. Quand je dis qu'il peut, j'entends qu'il en a la faculté par la nature de l'état où il vient d'arriver ; mais la réalisation du fait n'en est pas plus à sa volonté ; il faut une cause qui la détermine, selon les desseins de Dieu.

On doit se rappeler que j'ai reconnu pour véritable extatique, d'accord avec tous les magnétiseurs qui ont approfondi cette question importante, l'individu dont la moralité se trouvait dans la crise, exempte de tache et de souillure, car l'observation a constamment montré que le retour à la vertu s'opérait chez celui même dont la vie ordinaire était loin d'être pure. Par conséquent, s'il y a communication surnaturelle, ce ne peut être que par la permission de Dieu et par l'intermédiaire d'un ange de lumière.

Du reste, il est essentiel de noter que les faits de cette nature sont extrêmement rares, et que la plupart de ceux qu'on a avancés n'étaient que des rêves somnambuliques.

J'ai voulu donner acte de la possibilité de la communication de l'homme avec le monde spirituel dans l'état extatique, me réservant la démonstration morale dans le chapitre de la métaphysique du magnétisme.

Pour atteindre le but que je me suis proposé, je dois maintenant considérer les phénomènes du somnambulisme et de l'extase sous un tout autre point de vue que celui du magnétisme; c'est-à-dire qu'ayant posé en principe que les facultés de l'extase étaient l'apanage de notre nature, je dois faire connaître que le magnétisme n'est pas le seul moyen de développer ce mode primitif et si curieux de l'existence humaine.

Les phénomènes extraordinaires de la lucidité somnambulique sont inhérens à notre nature et se sont toujours manifestés depuis que l'homme est créé, avant, bien avant donc que le génie de l'observation ait trouvé que l'action réfléchie de la pensée pouvait les faire naître. Il y a là un mystère profond dont notre siècle aurait donné la clé, si déjà la révélation chrétienne n'en avait expliqué le sens! Rappelons ici à notre mémoire ces nombreux rapports d'extases, de prophéties, de crisiaques, de possédés, de ravissemens, dont les histoires sacrées et profanes de l'antiquité

sont remplies, et voyons si maintenant une lueur toute nouvelle ne brille pas à notre intelligence ? Comprend-on que tant de peuples séparés par les lieux et les mœurs, tant d'historiens de religions opposées eussent pu retracer les mêmes tableaux, s'ils n'eussent pas eu devant eux la réalité des faits ? Comprend-on la sagesse de cette parole de Ch. Nodier :

« La nature de l'homme aurait-elle un besoin secret de se relever jusqu'au merveilleux, pour entrer en possession de quelque privilége qui lui a été ravi autrefois, et qui formait la plus belle partie de son essence ? »

Les théogonies de tous les temps, de tous les pays ont consacré le dogme d'un état plus parfait que l'espèce humaine avait perdu. Mais qu'avait de puissant cette opinion de philosophie, de secte, pour l'esprit de l'homme, sceptique par sa nature ?..... La tradition ! mais il en rit, il demande des choses palpables à ses sens et à sa raison. Eh bien ! ces faits matériels sont venus ! et aujourd'hui, par suite d'une synthèse tout historique, puis toute scientifique, nous pouvons, avec les phénomènes du magnétisme, comprendre les secrets d'anthropologie qu'il nous importait le plus de connaître.

Avant de l'opérer, cette synthèse historique, il faut en poser les élémens; ainsi, dans l'étude des phénomènes magnétiques, j'ai montré que la cause des lucidités les plus extraordinaires avait toujours eu son action sur le système nerveux, et que ce n'était qu'une gradation de l'épanouissement de la centralisation nerveuse qui permettait à l'individualité pensante d'établir des rapports plus étendus. Eh bien! il en est de même lorsque les catalepsies, les convulsions, le somnambulisme, apparaissent spontanément; c'est le système nerveux qui se trouve actionné par une autre cause que celle d'une volonté étrangère. Toutes les fois donc qu'un homme possède un système nerveux prédisposé à cette modification, il l'accomplit dès qu'une excitation quelconque lui survient, et cela du plus au moins, en raison de l'impressionnabilité de son organisation.

Deux divisions peuvent être faites dans le genre des causes excitatrices; celles qui seront morales, c'est-à-dire dépendant de l'activité mentale de l'individu lui-même, et celles qui seront purement physiques et extérieures. Parmi celles qui sont physiques, il faut mettre au premier rang les maladies qui ont apporté un dérangement notable dans les

fonctions du système nerveux ; ainsi, les spasmes, les convulsions, les épilepsies, l'excitation de certaines parties du cerveau, en pervertissant l'équilibre de la circulation nerveuse, suscitent des phénomènes nerveux analogues à divers effets du magnétisme, et les facultés mentales se trouvant, par suite, plus isolées des rapports extérieurs et concentrées sur elles-mêmes, acquièrent une activité d'autant plus grande. Alors, si les désordres nerveux sont sans réaction sur les organes splanchniques, et ne donnent pas une douleur trop forte, le *moi* révèle les pensées qui l'occupent, sans avoir conscience de ce qui l'entoure. La lucidité d'une extase naturelle se manifeste.

C'est à cet ordre de faits physiologiques que se rapportent le somnambulisme naturel, la catalepsie, la léthargie. Une fois la première crise nerveuse déterminée, qu'elle l'ait été par un travail organique ou par une impression de frayeur, de douleur, de plaisir, ou toute autre cause, elle tend à se renouveler périodiquement; ceci est une loi physiologique. Le plus souvent c'est par la répétition identique des mêmes circonstances que le système nerveux entre en action; car en occupant vivement l'individu à l'heure de la crise, on l'évite fréquemment, si toutefois,

au lieu d'avoir sa cause dans une action réelle et d'effet actuel, elle ne l'avait que dans la mémoire.

Cette répétition de la crise, sous l'influence de la préoccupation du sujet, a lieu aussi dans les crises magnétiques, qui tendent également, par suite de la loi que je signale, à se répéter d'elles-mêmes; mais celles-là peuvent être empêchées, parce qu'elles n'ont aucun mobile actif. Au contraire l'on chercherait en vain à distraire l'esprit de quelqu'un que l'on magnétiserait, même à son insu, en prétendant que les effets ressentis sont dus à son imagination; car l'esprit a beau ignorer ce qu'on fait, l'agent magnétique n'en pénètre pas moins l'organisme, et il doit le modifier bon gré malgré; c'est un effet physique qui peut seulement être retardé et troublé, mais jamais annulé, quand toutefois l'individu est bien magnétisable.

La distinction des causes des phénomènes nerveux que nous examinons est de la plus haute importance; c'est pour l'avoir méconnue que le docteur Bertrand et son école ont nié l'agent magnétique et ont attribué tous les genres d'extase à l'imagination; on conçoit quelle était la source de l'erreur.

Les crises nerveuses naturelles présentent aussi trois grandes classes, celles qui n'offrent que les désordres nerveux, celles où l'intelligence agit sans dépasser les limites ordinaires, et celles où les phénomènes semblent incompatibles avec nos facultés habituelles.

Dans les premières se rangent toutes les névroses, parmi lesquelles peuvent être mis ces singuliers effets ressentis par certains individus, à l'aspect ou au contact de divers objets, ou bien à l'audition de certains sons; on sait que des personnes éprouvent un véritable malaise à la vue d'animaux aimés par d'autres, à la vue de fruits ou de fleurs. Le maréchal d'Albret s'évanouissait en voyant une tête de marcassin, et Olaüs Borichius, médecin danois, rapporte qu'un gentilhomme se trouvait mal à la vue d'une anguille.

Quelques personnes sont fort mal au son d'un cor, à celui de l'orgue, au bruit d'un fruit que l'on coupe, au grincement d'un balai, à la voix même de tel individu; d'autres éprouvent des sensations très-désagréables en touchant tel ou tel métal, telle ou telle étoffe, ou tel animal, ou encore en s'approchant du rivage d'un fleuve, d'un marais, de

la mer. Tout cela dépend de l'influence réciproque de chaque être de la nature, ou de leur magnétisme; ceux qui sont constitués de façon à rester sans impressions se rient de ces plaintes qu'on appelle idées, vapeurs, et à peine y donnent-ils quelque attention, quand ils voient survenir de véritables accidens, comme des convulsions, des évanouissemens, une cataleptie, un somnambulisme, ce qui arrive à plusieurs personnes très-nerveuses. J'ai connu, par des médecins observateurs, de ces accidens, tels que des douleurs et des paralysies, produites instantanément par le toucher d'une pièce d'or, des somnambulismes provoqués spontanément par des bains dans la mer, et aussi par la douleur d'une amputation.

Dans la deuxième classe des crises naturelles, je citerai quelques somnambulismes naturels, des léthargies et des délires où l'instinct des remèdes surgit d'une manière très-prononcée.

La léthargie est un phénomène nerveux, analogue à cette période de la magnétisation où le sujet dort insensible et immobile, mais avec cette différence que la vie organique participe à l'inaction de la vie de relation; ainsi, la circulation, la respiration, les

sécrétions sont suspendues; sur la fin de cette crise, la conscience s'éveille et fonctionne bien long-temps avant que l'organisme ait repris son activité.

Quant aux délires qui surviennent chez quelques malades, et qui présentent des traces de clairvoyance instinctive, ils ne sont pas aussi rares qu'on se l'imagine, et une observation attentive des maladies mentales, des fièvres cérébrales, les ferait rencontrer plus souvent. Le malade, au milieu de paroles incohérentes, demande un remède qu'il affirme devoir le guérir, ou il pronostique un événement dans la marche de sa maladie; souvent c'est sa mort; d'autres fois il voit un ami absent, donne de ses nouvelles, et tout cela examiné se trouve exact. Quelques médecins ont reconnu ce phénomène, et, ayant exécuté les désirs du malade dans ses prescriptions, s'en sont bien trouvés.

Cependant il faut une bien grande habitude du somnambulisme magnétique pour démêler le vrai de l'illusion dans ces délires; et le plus sûr serait de chercher à régulariser la crise par le magnétisme, ce qui souvent serait facile, et on aurait un somnambulisme lucide auquel on pourrait se fier.

Dans la catégorie des crises naturelles qui offrent un développement extraordinaire des facultés ordinaires, nous observerons certaines catalepsies, maladies où la vie de relation seule est interrompue, les perceptions des sens ne s'exécutent plus, les mouvemens volontaires sont arrêtés, et si l'on imprime à un des membres quelque position, il la conserve, comme s'il était de cire; le malade n'entend plus qui que ce soit, et cependant quelquefois il donne des détails très-minutieux sur les actions et les pensées de diverses personnes présentes ou éloignées. Il chante assez souvent, tantôt des romances, tantôt des sons inintelligibles, et cela avec l'accent d'un sentiment si profond que les assistans en sont émus; les phénomènes de cette maladie nerveuse approchent beaucoup du somnambulisme magnétique le plus lucide, et quand on sait les diriger par les lois du magnétisme, on obtient les choses les plus merveilleuses. Cette maladie est très-commune, les médecins de l'antiquité l'ont mal décrite; car sous l'influence des idées de l'époque, ils la regardaient souvent comme surnaturelle, et ce n'est guère qu'à Pétetin, médecin en 1760, qu'on en doit une description scientifique. Depuis,

beaucoup d'autres ont publié des relations sur cette maladie ; parmi ces savans je me bornerai à citer le docteur Despine, qui, par sa position de médecin des eaux d'Aix, était à même d'observer un grand nombre de ces affections nerveuses.

Après avoir passé les mois de septembre et d'octobre à Aix, Mad. Schmitz rentra à Genève, et voici, dit M. Despine, ce que m'en écrivait son père, en décembre 1838 :

« ..... Vous la connaissez, cette chère enfant, et vous savez si le mensonge entra jamais pour quelque chose dans ses maux, que les ignorans appellent imaginaires.

« Un soir, elle était très-souffrante, et me fait dire de ne pas m'aller coucher sans l'embrasser. — Papa, me dit-elle, va chercher le docteur Julliard, je veux lui montrer les phénomènes de ma maladie; il ne les connaît pas. — J'obéis à regret, car que de fois m'avait-il dit : « Monsieur, c'est inutile de me parler des merveilles de votre fille, je ne vous crois pas. »

« Montés chez moi, j'allume ma lampe, je remets à M. Julliard du papier, et je sors ; il écrit et revient dans la chambre de la malade. Elle demande qu'on couvre sa tête d'un jupon, d'une robe et d'un man-

teau; il était deux heures du matin. Elle indique à chacun la place qu'il doit occuper, et, après une heure de souffrances, elle dit : « Voilà ma lumière. » — Alors, trempée de sueur, ma fille sort du lit; tout était dans la plus profonde obscurité; elle va s'asseoir sur une chaise longue, prend le papier de M. Julliard, le déploie sur le plancher, met ses deux pieds dessus et lit à haute voix ce que notre cher docteur avait écrit..... Lui s'écrie : C'est bien cela! Il s'en va lire son papier à la lampe de la cuisine, le touche pour s'assurer si l'encre n'était pas préparée; cependant il doute encore, il suppose que c'est à l'aide du phosphore qu'elle avait pu lire..... Ma fille se met à chanter et à dire à son médecin les choses les plus singulières.....

« Dans la nuit du 22, MM. Julliard et Chaponnière ont répété l'expérience et ont obtenu les mêmes résultats. Le 10 décembre, Jenny me prie d'aller chercher M. Julliard; je refuse net. Cette contrariété augmenta sa crise. Elle entend alors par la paume de la main droite et la plante des pieds. Le 11, M. Julliard vient à minuit avec les docteurs Coindet et Maunoir; ils commencent leurs essais par bander les yeux

de ma fille. Ils lui parlent à la main aussi bas que possible; l'un d'eux pendant ce temps lui met les doigts dans les oreilles, les serrant à la faire crier. Néanmoins elle a lu, elle a entendu et répondu, et ces messieurs ont avoué qu'ils étaient maintenant parfaitement convaincus de la réalité de ces phénomènes vraiment incroyables.

« Le jeudi, à la même heure de nuit, elle m'envoie chercher MM. Faidy et Martin, qui logent à l'étage inférieur de ma maison. J'objecte à mon enfant que ces messieurs dorment et qu'il ne faut pas les déranger. Aussitôt elle me répond : « M.Faidy est couché, mais M. Martin dessine des petits amours dans un nuage; va les chercher, je veux leur montrer les phénomènes de ma triste maladie. » J'obéis, me souvenant de vos exhortations formelles de ne jamais la contrarier..... Je frappe à la porte de M. Martin, qui arrive sa lampe à la main..... « Mais, lui dis-je, vous n'êtes donc pas couché?..... Non; qu'y a-t-il à votre service? — Puis-je vous demander ce que vous faites? — Oui, je dessine, venez voir..... » J'entre, et je vois qu'il dessinait les petits amours que ma fille avait vus de son lit.

« Le 22, M. Bally, régent à Plain-Palais,

était près de nous. Ma fille demande des gants et se fait bander les yeux. Puis, en riant, elle nous dit : Ah! si ces messieurs veulent me mettre des bas, je les attraperai bien, je lirai par le ventre.... M. Bally, ayant plié un billet en quatre, le lui remet; la lumière est emportée, et Jenny prie sa sœur de prendre sa guitare et moi de jouer une valse sur mon violon. Bientôt elle s'écrie : « Bravo, papa, j'aurai bientôt ma lumière » ; et peu de minutes après elle lut le billet.

« Sa tante voyait Jenny pour la première fois en crise; elle fut aussi étonnée que les autres; mais elle le fut bien davantage quand sa nièce lui dit : Tu as écrit à Mad. Tissot..... Ta lettre n'est pas partie; tu lui parles de moi..... Cette dame a une maladie incurable, mais on la soulagerait. »

Tel est le genre de facultés qu'acquiert le cataleptique ou l'extatique naturel.

Ici trouve place la relation de notre célèbre confrère le docteur Frappart, relativement à la maladie de Mad. Comet, extatique naturelle. Je la transcris textuellement, ne voulant rien omettre des spirituelles et logiques réflexions de notre nouveau Beaumarchais.

« Paris, 6 décembre 1839.

« Mon bon ami,

« Encore du magnétisme! ou plutôt du « somnambulisme; et cette fois ils le trou- « veront, j'espère, de bon aloi, car il est « *naturel*.

« Voici le fait :

« Au vu et au su de toute la faculté, de « toute l'Académie, de tout le monde mé- « dical, le docteur Comet a sa femme, sa « propre femme, malade depuis treize mois. « Jusque-là rien que de très-ordinaire. — « Quand de nous autres médecins la ma- « ladie connaît une fois l'adresse, nous ne « pouvons plus nous en débarrasser ; elle « venge nos victimes. Mon Dieu! j'en sais « quelque chose; j'ai vécu pendant un an, « un an tout entier, entre deux draps, de « la vie des damnés. — La femme d'un « médecin malade pendant long-temps, cela « n'est donc pas fort curieux; mais ce qui « l'est beaucoup plus, c'est qu'à dater du

« commencement de novembre dernier « Mad. Comet est chaque jour atteinte, à « telle ou telle heure du soir, d'un accès « de somnambulisme naturel et lucide. Ce « qui s'est passé dans les premiers accès, « je ne l'ai pas vu; et ce qu'on en raconte? « ma foi, pour les confrères qui n'ont, en « général, tout au plus regardé des som- « nambules que par le trou d'une aiguille, « ce doit être un conte des mille et une « nuits. Toutefois, M. Comet n'y est pas « allé par quatre chemins, et après avoir « présenté, le 26 novembre, à l'Académie, « un rapport détaillé des merveilles en ques- « tion, il vient de le publier dans l'*Hygie*. « Pour ne point déflorer votre plaisir, je « vais vous citer quelques-uns des passages « les plus importans de ce rapport.

— « Mad. Comet lit, les yeux fermés, à « travers des corps opaques, sans que les « caractères reçoivent une lumière directe. « Elle désigne le plus petit corps qu'on lui « présente enfermé dans la main.... Bien « plus, elle devine la pensée qui se rap- « porte à elle, et les actes improvisés qui « se passent dans des appartemens con- « tigus au sien; elle indique avec précision « l'heure où ses accès la prendront le len-

« demain, leur durée, actuellement variable « chaque jour; prescrit la dose d'opium « qui lui est nécessaire, la fait diminuer « ou augmenter selon le besoin, et toujours « avec bonheur. Enfin, au milieu des actes « prodigieux de son âme clairvoyante, il y a « un fait qui domine et qui doit servir à « l'appréciation de la réalité de tous les au- « tres : la malade a annoncé, à plusieurs « reprises et dans des accès différens, le « jour de la semaine, la date du mois où « elle recouvrera la santé, et où elle sera « délivrée de ses crises. Cette époque n'est « pas très-éloignée.

« Eh bien ! mon ami, que dites-vous de « cette description ? Vraiment elle a dû coû- « ter beaucoup à son auteur ; car, naguère « encore, il était un des plus fougueux « opposans du magnétisme. Il ne le ména- « geait pas dans ses écrits, et à chaque « instant il le déchirait à plaisir de son « arme favorite, le ridicule.

« Je reviens au rapport de M. Comet, « afin de continuer mes citations et mes « commentaires.

« La malheureuse affection de ma femme « porte avec elle une consolation, car elle « fera juger souverainement une question

« qui a été l'objet de grandes discussions « dans le sein de cette Académie, et dans « la presse où j'ai pris une part active. Je « veux parler de la lucidité et de la clair- « voyance des somnambules, des prodiges « qu'ils réalisent, et auxquels, il y a trois « mois, je ne croyais pas, et qu'aujour- « d'hui je regrette d'avoir taxés publique- « ment de manœuvres frauduleuses, de jon- « gleries intéressées. »

« Bien, très-bien, M. Comet!.... quoi que « vous soyez, ou quoi qu'on dise de vous, « car vous avez beaucoup d'ennemis, à « commencer par moi, voilà des paroles « telles qu'il n'en retentit pas fréquemment « au sein des académies; elles sont pleines « de courage, et, qui plus est, du plus « estimable des courages, de celui-là qui « consiste à avouer publiquement une erreur « et à signaler une vérité, même en pré- « sence de plus forts que soi. Je ne vous « connais pas, Monsieur, mais je veux vous « connaître; et la première fois que nous « nous rejoindrons, nous nous donnerons, « si vous y consentez, une poignée de mains « qui vaudra mieux que nos anciens coups « de griffes. A bientôt.

« Quant à l'espérance consolatrice que

« vous exprimez de voir dans peu la ques-
« tion du somnambulisme lucide *souverai-*
« *nement* jugée par l'Académie, oh ! M. Comet,
« mon bon M. Comet, je ne vous croyais
« pas si candide. Tous les membres de cette
« compagnie célèbre, médecins, pharma-
« ciens, droguistes, vétérinaires ou autres,
« quelle que soit l'importance qu'ils se sup-
« posent, ou que la plèbe scholastique leur
« attribue, sont fortement d'avis qu'ils ont
« quelque chose de beaucoup plus *profitable*
« à faire que de s'occuper d'une décou-
« verte qui enseigne à se passer de leur
« ministère, qui renverse de fond en com-
« ble leur science, qui obscurcit encore
« leur obscur grimoire. Exiger d'eux ce sa-
« crifice, c'est exiger qu'ils signent leur
« arrêt de mort ! Ils ne le signeront pas.
« C'est donc en vain que vous avez conçu
« l'espoir flatteur que ces braves savans
« répondraient loyalement à votre appel !
« Il leur était bien plus facile de crier
« *hourra !* et s'ils ne l'ont pas fait, c'est
« qu'alors vous avez une recette..... pour
« vous faire craindre. Mais attendons la
« fin !....

« Au surplus, toutes les académies se
« sont prononcées en aveugles sur le ma-

« gnétisme, et puisqu'elles ont été injustes,
« elles ne se rétracteront pas ; car les acadé-
« mies sont des puissances! et toute puis-
« sance se croit infaillible, et toute puis-
« sance, scientifique ou autre, agit souvent
« comme si elle pensait que, quand elle a
« été une fois injuste, il n'est pour elle
« d'autre moyen d'effacer son injustice que
« d'y persister, d'autre secret de réparer
« ses torts que de les aggraver. Vous êtes
« loin de connaître les corps savans, Mon-
« sieur; en deux mots voici leur fait : *Ce*
« *sont des despotes qui ne cèdent que ce*
« *qu'on leur arrache, qui n'admettent que ce*
« *qu'on leur impose, qui n'avancent que quand*
« *on les entraîne, qui ne tombent que quand*
« *on les abat.*

« Cependant, direz-vous, les médecins
« partisans du magnétisme ; ceux, par exem-
« ple, qui ont vu le fait de Mlle Pigeaire
« et qui l'ont certifié, ceux-là, au moins,
« élèveront la voix. Erreur! cher confrère,
« erreur! ces messieurs sont enrégimentés;
« ce sont des soldats qui obéissent à leur
« consigne au lieu d'obéir à leur conscience ;
« il faut qu'ils marchent au pas ou qu'ils
« désertent, et ils n'en ont ni l'envie ni
« le courage. D'ailleurs, chacun de ces par-

« tisans honteux du magnétisme, sauf quel-
« ques honorables exceptions que je me
« plais à reconnaître, n'a-t-il pas son petit
« motif de faire le couard? Ainsi, l'un a
« peur de passer pour un niais, l'autre pour
« un visionnaire; celui-ci tient à la Faculté,
« celui-là vise à l'Institut; enfin, tous ont
« leurs affaires à faire, une position à dé-
« fendre, une clientelle à conserver. Oui,
« voilà où ils en sont, et où ils doivent
« en être, et où nous en serions sans doute
« également si nous avions le haut hon-
« neur d'être des leurs; et ce, parce qu'aussi
« bien qu'eux nous sommes tout bonnement
« des hommes; parce que toute petite pas-
« sion est éminemment contagieuse; parce
« qu'avec les loups il faut hurler ou fuir;
« parce qu'en définitive les sociétés savantes
« sont bien plutôt organisées dans l'inté-
« rêt des savans que dans celui de la
« science Rien de surprenant à cela, c'est
« même assez juste; ce qui coûte cher ne
« doit-il pas rapporter beaucoup? et un fau-
« teuil académique coûte, dit-on, bien cher,
« horriblement cher!!! Ainsi, dans l'im-
« mense majorité des cas, ce ne peut être
« sans un but caché d'intérêt personnel
« que pour s'y asseoir on se décide à faire,

« devant de vieilles idoles que l'on vou-
« drait cent fois briser, de profondes cour-
« bettes et de grands salamalecs, qu'on se
« résigne à se baisser, à s'abaisser, à s'ef-
« facer, à se rapetisser, à se plier en deux
« devant elles; enfin, que l'on franchit sans
« façon les degrés qui mènent, en descen-
« dant, de l'adresse à la ruse, de la ruse
« à l'intrigue, de l'intrigue à la bassesse,
« et quelquefois plus loin!..... Attendu
« que dans l'âge d'or où nous vivons ces
« moyens sont tout aussi souvent les di-
« gnes auxiliaires du mérite que ceux de la
« nullité.

« Malheureusement pour la gent acadé-
« mique, ce que je dis là est vrai, très-vrai,
« infiniment vrai; et si quelques académi-
« ciens ont le droit de ne pas se recon-
« naître dans le portrait que je viens d'es-
« quisser, si même aucun d'eux, par dé-
« férence pour son amour-propre, ne
« consent à s'y reconnaître, je présume
« que, par esprit de confraternité, chacun
« le trouvera frappant de ressemblance
« pour ses voisins. Du reste, je ne vise
« personne, ni dans la grande ni dans la
« petite Académie, et ce n'est pas ma faute
« si j'atteins quelqu'un. Je l'ai dit: je res-

« pecte les individus et m'engage à les « respecter..... tant qu'ils me respecte- « ront ; je ne frappe qu'après avoir été « frappé.

« Mais, mon ami, je m'aperçois que je « suis loin du mémoire de M. Comet ; j'y « retourne et vais vous en extraire encore « un passage.

— « Avant de l'avoir prouvé, je sens que « cela semble ridicule à dire, et ce n'est « pas sans en avoir vérifié, devant un grand « nombre de témoins, plusieurs fois les faits, « que je me suis décidé à venir vous faire « ma communication. Il y a des sarcasmes « à endurer peut-être, des paroles pénibles « à entendre ; mais, avant d'être convaincu, « je n'ai pas accueilli avec assez d'indul- « gence les affirmations des autres, pour « exiger que l'on ait pour moi plus de bien- « veillance.

« Parbleu ! après pareille équipée, M. Comet « a bien raison de ne pas compter sur l'in- « dulgence de ses confrères. On ne par- « donne l'apostasie que quand soi-même on « devient apostat. Ce temps arrivera, c'est « immanquable ; et alors les *illustres* seront « dans la pénible obligation d'arriver tar- « divement à résipiscence ; mais alors

« aussi nous les accueillerons comme s'ils « avaient toujours été des nôtres. — Les « sciences sont les religions de notre époque, « et dans une religion il n'y a point de « différence entre les néophytes et les « apôtres.

« Adieu, mon ami,

« FRAPART, D. M. P. »

---

« Paris, 8 décembre 1839.

« Mon bon ami,

« Ma dernière lettre a dû vous faire com- « prendre que j'avais un vif désir d'ob- « server le fait de somnambulisme na- « turel annoncé par M. Comet à l'Acadé- « mie, et aussi de connaître personnelle- « ment ce médecin. Je vous l'ai sans doute « dit : c'est un écrivain terrible, qui par- « tant est terriblement respecté des *illustres* « de la rue de Poitiers; et cette considération, « sans compter celle du phénomène magné-

« tique, me poussait à me rapprocher de « lui; car, en bonne politique, il faut s'allier, « dès qu'on le peut, aux ennemis de ses « ennemis, surtout quand ils ont force et « talent, cœur et tête, bec et ongles. « M. Comet m'ayant envoyé son rapport, « j'ai cru devoir l'en remercier par le billet « suivant :

« 6 décembre 1839.

« Monsieur,

« Hier vous avez eu la complaisance de « m'adresser le numéro du journal dans « lequel vous rendez compte des accès de « somnambulisme naturel et lucide de « Mad. Comet : je vous en remercie sin- « cèrement, je l'ai lu avec plaisir. Les quel- « ques mots d'amende honorable que j'y « ai remarqués sont dignes; et quant aux « sarcasmes à endurer, aux paroles pénibles « à entendre, ne craignez rien, Monsieur,.... « *il y a des hommes que nul, le sot excepté,* « *ne s'avise de prendre pour plastrons.*

« En retour de votre intéressante obser-
« vation, permettez-moi de vous faire hom-
« mage d'une brochure qui est bien loin
« de contenir des phénomènes aussi extra-
« ordinaires que ceux par vous signalés;
« quoiqu'elle ait été écrite à l'occasion de
« Mlle Pigeaire, il y est peu question de
« magnétisme; mais *en la publiant mon*
« *but était moins de convaincre les incrédules*
« *que d'encourager les croyans, et surtout*
« *moins de changer la foi de certains sa-*
« *vans que de mettre en évidence leur* BONNE
« FOI.

« Recevez, Monsieur, l'assurance de ma
« considération distinguée.

« FRAPART, D. M. P. »

« Cette petite lettre produisit l'effet que
« j'en attendais: une lettre est parfois un
« bon parlementaire! Deux heures après
« qu'il l'eut reçue, M. Comet vint me voir
« et m'apporter quelques exemplaires de son
« mémoire. J'étais absent, mais hier je suis
« allé pour le remercier et prendre langue.
« Dans cette première entrevue il me dé-
« roula toute l'histoire de la maladie de

« Mad. Comet, me raconta les démarches « qu'il avait faites auprès de l'Académie, « me dit qu'une commission avait été nom- « mée, et que cette commission était venue « deux fois visiter la malade. Je ne vous « ferai pas ce récit, parce que M. Comet « doit prochainement le reproduire dans « l'*Hygie*. Seulement j'ajouterai que ce con- « frère me dit en terminant : « Le 28 no- « vembre dernier, ma femme a prédit, en « présence des membres de la commission, « que le 5 décembre elle serait prise d'un « point de côté, et que, sans avoir égard « à l'époque de ses règles, il faudrait la « saigner; en effet, depuis avant-hier elle « est atteinte d'une douleur profonde au « côté gauche; dans son dernier sommeil « elle a dit que cette douleur réside dans « le poumon, que bientôt il y aura cra- « chement de sang, et que demain, à neuf « heures du matin, il faudra pratiquer une « saignée de vingt onces. Comme aujour- « d'hui Mad. Comet doit se prescrire itéra- « tivement cette saignée que je ferai de- « main, je souhaite, afin que les faits soient « appuyés de témoignages authentiques, « que les commissaires de l'Académie vien- « nent ce soir pour entendre la prescrip-

« tion, et pour constater une fluxion de « poitrine bien caractérisée, mais qui n'exis- « tait pas encore la dernière fois que ces « messieurs sont venus. De plus, je sou- « haite que demain ils soient présens à la « saignée, et que deux ou trois d'entre eux « suivent journellement la marche de la « maladie jusqu'à sa terminaison favorable « ou funeste. Je les ai tous avertis ce ma- « tin, et je compte sur eux ce soir. Le « fait intéresse assez la science et l'huma- « nité pour qu'ils le constatent.

— « Aucun ne viendra, répondis-je aussitôt « à M. Comet, ni ce soir, ni demain, ni « plus tard, parce que l'homme évite avec « soin la vérité qui le blesse, et que quand « elle le suit il la fuit. J'ose donc soute- « nir que des gens qui ont usé leur jeu- « nesse à étudier une science, qui ont mangé « leur patrimoine pour acheter un titre « au moyen duquel ils se procurent aisance, « places, honneurs et considération; j'ose « soutenir que ces gens-là, sauf quelques « exceptions que l'on pourrait compter, ne « consentiront jamais de plein gré à recon- « naître et à proclamer *qu'une femme en-* « *dormie est capable, mille fois plus sûre-* « *ment qu'eux tous ensemble, de trouver son*

« *mal présent, de le décrire, de le guérir,*
« *et même de prévoir son mal futur!* Croire
« à un aussi grand sacrifice de leur part,
« c'est croire que la bonne foi court les
« rues; c'est croire au désintéressement, à
« l'honneur, à la probité, à la force, au
« courage, à l'abnégation, à la vertu de
« tout le monde; en un mot, dans l'époque
« de démoralisation où nous sommes, c'est
« croire à l'impossible, à l'absurde.

« En effet, comme je l'avais deviné, au-
« cun membre de la commission n'est venu,
« soit pour vérifier si la prédiction du 28
« était accomplie (en d'autres termes, si
« Mad. Comet offrait les symptômes d'une
« fluxion de poitrine), soit pour entendre
« la prescription d'une saignée, soit enfin
« pour assister à cette saignée. Les bras
« en tombaient à M. Comet; moi, je l'avoue,
« j'étais en jubilation; car s'il est doux
« de voir des adversaires venir à soi, il est
« peut-être encore plus doux de les voir se
« fourvoyer. — Le cœur de l'homme est
« bien drôle! il contient de tout, mais en
« proportions variables.

« Maintenant je vais vous raconter ce
« que j'ai déjà vu, et à mesure que je
« verrai du nouveau je vous le raconterai.

« Après l'entretien que j'eus hier avec « M. Comet, et dont plus haut je vous ai « rendu compte, ce confrère eut la bonté « de me présenter à sa dame, qui me per- « mit de l'examiner médicalement et de « revenir quand je voudrais. Vous, mon « ami, qui êtes habitué au langage médi- « cal, vous comprendrez facilement la des- « cription succincte que je vais faire. J'aurai « recours, pour la méthode d'observation, à « la vieille routine des vieilles écoles, et, afin « d'être plus clair, je parlerai au présent « comme si je me trouvais au lit de la ma- « lade.

« La peau est chaude, légèrement hali- « tueuse.

« Le pouls est plein, assez fréquent.

« La respiration est un peu courte.

« La malade accuse une douleur pro- « fonde en avant, en bas et à gauche de « la poitrine; cette douleur paraît augmen- « ter dans l'inspiration.

« Il y a de la toux, et je constate un « crachat teint de sang.

« A la percussion je ne trouve point de « matité; mais à l'audition par le pecto- « riloque, je distingue aisément à la base « du poumon gauche du râle crépitant,

« c'est-à-dire une respiration bruyante et « embarrassée.

« Les autres fonctions n'offrent rien de « remarquable; les facultés intellectuelles « me semblent parfaites; la langue est pâle, « le système musculaire flasque, et il est « facile de voir, à l'aspect de la malade, « que *leur* médecine a passé par là!

« Tel est le résultat de ma première vi- « site; je passe à la seconde.

« Il ne s'agit plus ici, comme ce matin, « de constater une simple fluxion de poi- « trine, mais bien d'observer un état fort « extraordinaire du système nerveux, ou « plutôt une maladie étrange que je me « contenterai de décrire sans essayer de lui « donner un nom.

« L'accès devant débuter à neuf heures « précises, et M. Comet m'ayant recom- « mandé avec instance d'arriver au moins « un quart d'heure auparavant, je n'y « manque pas. La malade, que d'ailleurs « je ne me permets pas d'examiner aussi « scrupuleusement que dans la journée, me « paraît avoir la respiration encore plus « difficile, la peau plus halitueuse et le « pouls plus plein; sa main droite est ap- « pliquée sur son côté gauche. Du reste,

« Mad. Comet parle de manière à prouver « que son intelligence est intacte, et rien « n'annonce encore que dans quelques in- « stans des phénomènes extraordinaires vont « se développer. Cependant, à neuf heures « moins huit minutes, la malade se prend « à bâiller une première fois, puis une se- « conde, ainsi de suite; à neuf heures « moins quatre minutes, elle a une pendicu- « lation suivie de plusieurs autres; bientôt « elle semble éprouver du malaise; enfin à « neuf heures précises elle ferme les yeux. « Alors M. Comet, qui vient de peser de- « vant moi *deux gros quarante-quatre grains* « *de laudanum de Rousseau*, mélangés avec « à peu près autant d'eau pure, les admi- « nistre sur-le-champ à sa dame; ensuite « il lui fait boire, afin d'enlever la saveur « dégoûtante de cette drogue, deux cuille- « rées de vin blanc.

« Il est superflu de vous dire que j'avais « préalablement dégusté ce qu'on devait « administrer à la pauvre patiente, pour « m'assurer que c'était réellement du lau- « danum et du vin. Certes, dans des cir- « constances ordinaires, je ne suis pas si « ombrageux; mais alors qu'il s'agit d'affir- « mer une vérité que les corps savans nient,

« il faut auparavant y regarder à deux fois « et même à trois. Au surplus, en tout « j'aime mieux être sûr que persuadé.

« Je reviens au fait.

« A neuf heures une minute la malade « tombe dans une immobilité absolue; à « neuf heures cinq la scène change : « Mad. Comet, tout en laissant ses coudes « appuyés sur le lit, soulève lentement ses « mains qu'elle semble diriger vers le ciel « comme pour invoquer Dieu; puis elle dit « d'une voix faible à l'excès : « Je souffre « beaucoup de mon côté; demain, à neuf « heures du matin, il faudra me tirer une « livre et quart de sang..... vingt onces « fortes. Ma fluxion de poitrine est indé- « pendante de mes crises; j'indiquerai dans « un de mes prochains sommeils l'époque « de la guérison de la première de ces ma- « ladies; quant à mes crises, si on suit « exactement toutes mes prescriptions, j'en « serai délivrée le samedi 28 de ce mois. « Demain ma crise me prendra à huit heu- « res et demie, et durera un quart-d'heure; « on m'administrera six gouttes d'opium « de plus qu'aujourd'hui. »

« Il est neuf heures seize minutes : la « malade cesse de parler, soulève un peu

« la tête, semble se recueillir et prier,
« puis elle dit : *Oh ! mon Dieu !* tout-à-coup
« ses mains et sa tête retombent et elle
« s'écrie d'un accent peiné : *Il est parti !*
« Dans cet instant elle porte la main droite
« sur son côté gauche et le frotte, l'état
« d'extase a cessé. On parle à Mad. Comet,
« elle répond naturellement, et sur une
« question qu'on lui fait, elle assure qu'elle
« voit son côté. A neuf heures vingt, si-
« lence. M. Comet m'apprend que sa dame
« est, dans ce moment même, cataleptique; en conséquence je saisis avec deux
« doigts la manche de la camisole de
« Mad. Comet, je la porte en haut, et le
« bras entier suit en offrant aussi peu de
« résistance qu'en offrirait un cheveu qu'on
« soulèverait; je quitte la manche, le bras
« demeure en l'air; j'en fais autant avec
« le bras opposé, puis avec une jambe :
« même résultat, la patiente est une statue !
« je replace par pitié la jambe sur le lit,
« mais je ne touche point aux membres
« supérieurs; ils ne bougent pas. A neuf
« heures vingt-sept minutes la malade ou-
« vre les yeux : le regard est fixe, terne
« et vide; à neuf heures vingt-neuf les pau-
« pières clignent, les yeux s'animent; enfin,

« à neuf heures et demie sonnant, les bras « faiblissent, baissent et tombent avant « que le bruit du timbre ait cessé de « se faire entendre. Dix secondes après « Mad. Comet sourit à sa famille qui l'en- « toure, et revient sur-le-champ à son état « normal.

« Tel est, mon ami, le spectacle merveil- « leux auquel j'ai assisté et que j'ai vaine- « ment tenté de vous dépeindre; mais aussi « c'est un de ces spectacles que ni la « plume, ni le pinceau, ni la parole ne « sauraient reproduire, et que la nature « semble s'être réservé de montrer seule à « notre admiration, comme l'éruption du « Vésuve, le lever du soleil, l'immensité « des mers.

« Actuellement, je passe à ce qui s'est « fait ce matin.

« Dès huit heures je me rends chez « M. Comet, car je veux tout voir et bien » voir. Et d'abord nous déterminons d'avance « ce qu'il faudra répandre de sang dans « tel vase pour en tirer vingt onces, puis « nous entrons chez la malade. Il est inutile « de vous dire comment elle se trouve, il « vous suffit de savoir que la fluxion de « poitrine marche. Bref, à neuf heures

« M. Comet saigne sa femme, et quelques « minutes après nous avons vingt onces de « sang. Bientôt les symptômes semblent « diminuer de gravité, sans que la malade « paraisse plus abattue qu'à l'ordinaire ; « toutefois, comme elle est toujours cou- « chée, il est difficile d'apprécier ses « forces.

« Adieu, mon ami,

« FRAPART, D. M. P. »

---

Paris, 16 décembre 1839.

Mon bon ami,

« Je reprends l'histoire de la maladie de « Mad. Comet au moment où cette dame « vient de perdre vingt onces de sang. « C'était le 8 de ce mois. Depuis lors, tous « les jours au soir, Mad. Comet a un accès « de somnambulisme qui dure tantôt un « quart d'heure, tantôt une demi-heure, « et pendant lequel tout se passe comme « dans celui que je vous ai décrit ; c'est-à- « dire qu'il offre deux états successifs bien

« distincts, l'un d'extase, l'autre de cata-
« lepsie. Dans celui-ci la malade *paraît* ne
« rien entendre, ne rien voir, ne rien sen-
« tir, ne rien comprendre; ne parle pas,
« ne bouge pas, respire à peine, garde
« immobilement toutes les positions qu'on
« lui donne, et, j'ose à peine le dire, *sem-*
« *ble* avoir perdu portion de la pesanteur
« de ses membres (1). Dans celui-là, ce sont
« d'autres merveilles! la malade se trouve,
« je veux dire a *l'air* de se trouver en com-
« munication avec un être que personne
« ne voit, que personne n'entend, que per-
« sonne ne touche, et auquel cependant,
« s'il est permis à un homme grave de ra-
« conter de telles impressions, on serait
« presque tenté de *croire* qu'elle parle et
« qu'elle répond (2). Le premier de ces faits
« est extraordinaire! Le second est abasour-
« dissant! C'est dans cet état d'extase que
« Mad. Comet parle de son mal, dit *où* il
« est, *comment* il ira, *quand* il finira, or-
« donne le traitement qui convient à la
« fluxion de poitrine dont elle est atteinte,

---

(1) *V.* page 64.

(2) *V.* page 88.

« n'oublie pas le régime, prescrit la dose « d'opium qu'on devra lui administrer, pré- « dit l'heure et la durée de son accès du « lendemain, précise enfin le jour où elle « n'aura plus d'accès.

« A chaque séance, c'est la même chose, « avec quelques variations qui dépendent « sans doute de la marche de la maladie, « et que je vais indiquer en courant. Ainsi, « pendant la crise du 8, Mad. Comet assure « que les vingt onces de sang qu'on lui a « tirées le matin sont faibles tandis qu'elles « devaient être fortes, et qu'il faudra lui « en soustraire de nouveau une livre le sur- « lendemain. Nous pesons le sang tiré et « nous vérifions en effet qu'on n'a pas ob- « tenu la bonne mesure prescrite. Si c'est « pour cela qu'il faut recommencer, c'est « assez désagréable et même un peu alar- « mant, car la maladie est si vieille et la « malade si faible que bientôt d'un côté « il n'y aura plus de combattant. D'ailleurs, « en supposant la prescription infaillible, « comment se préserver de tout manque- « ment, de toute méprise, de toute omis- « sion en l'exécutant ? Cela me paraît bien « difficile : dans la pratique de notre art, « ce n'est jamais que par exception que

« même les plus habiles atteignent juste et
« droit au but. C'est déplorable, mais cela
« est. En définitive Mad. Comet se trouve
« dans une mauvaise passe, et quelque sa-
« vant que soit son médecin, quelque dé-
« voués que soient ses garde-malades, j'ai
« des inquiétudes sur le résultat; je crois
« qu'il sera malaisé d'arriver au port sans
« encombre. Toutefois comme, dans l'es-
« pèce, nous n'avons pas à nous défier des
« ordonnances du médecin, on les exécute
« à la lettre. En conséquence, le 10, après
« toutes les précautions prises d'avance,
« M. Comet tire à la malade près de dix-sept
« onces de sang. Au moins cette fois nous
« ne péchons pas par défaut! le fait est que
« dans la journée les symptômes de la
« fluxion de poitrine diminuent, et que dans
« l'accès extatique du soir Mad. Comet nous
« assure que tout va mieux, que tout va
« bien, que tout a réussi. Le lendemain,
« même langage de sa part, même sécurité
« de la nôtre. Mais il n'y a qu'heur et mal-
« heur en ce monde: le 12, la malade an-
« nonce qu'il lui faudra encore une saignée
« pour détruire entièrement la phlegmasie
« pulmonaire; que cette saignée ne se fera
« ni le 13, ni le 14, mais le dimanche 15;

« qu'on hésitera pour la lui faire, et qu'elle « ne peut pas encore en déterminer la « quantité. Une telle prédiction nous met « aux champs : M. Comet n'est pas telle- « ment façonné à l'obéissance passive qu'il « puisse se décider aisément à marcher les « yeux fermés ; et quant à moi, quoiqu'un « peu plus souple....., je suis presque prêt « à douter et à me regimber. Mais tout-à- « coup, me rappelant ma longue expérience, « — *qui m'a appris que jamais un somnam- « bule, quand il se prescrit quoi que ce soit « ne se le prescrit mal à propos, puisque « toujours on le sauve quand on suit exacte- « ment toutes ses prescriptions*, — et ma pro- « fonde ignorance des secrets de la na- « ture, je baisse la tête en engageant « M. Comet à faire de même. Enfin lui aussi « se résigne!.... Pendant la tempête, mieux « vaut accepter pour pilote le premier pilote « venu, que de n'en prendre aucun. C'est « se garder au moins une chance de « salut.

« Le 14 au soir, Madame Comet, qui sans « doute jusque-là n'avait pas voulu nous ef- « frayer, nous annonce qu'il faudra lui enlever « le lendemain *vingt-quatre onces fortes* de ce « précieux liquide qui nous conserve la vie,

« et que même, si elle se trouve faible, on « ne devra pas suspendre la saignée, *car il « faut une syncope :* sans cela ce serait à « n'en jamais finir, ou plutôt à en finir « bientôt.

« M. Comet chancelle, il y a de quoi! « Sa pauvre patiente est depuis si long- « temps malade, elle est si faible, si pâle, « si exsangue, si abîmée, si mourante, qu'en « vérité il faut avoir en partage une foi « stupide ou une conviction enracinée pour « oser encore aller de l'avant sur une route « qui paraît tant semée d'écueils. Cepen- « dant, pour moi, mon parti est pris : il « est vrai que ce n'est pas ma femme que « j'ai à *juguler* ainsi....; et encore, quand « ce serait ma femme? puisque je suis con- « vaincu, je ne reculerais pas. Jamais som- « nambule ne s'est suicidé. Au milieu d'un « ciel noir n'avons-nous pas une étoile qui « nous dirige, et qui ne disparaîtra que « quand nous n'en aurons plus besoin? « Mais si cette étoile venait à nous man- « quer avant le temps? O obscurité! ob- « scurité!.... alors autant mourir seul dans « les catacombes.

« Quoi qu'il en soit des espérances et des « craintes qui nous agitent, après avoir pris

« toutes nos dimensions pour ne passer ni
« à droite ni à gauche du but, pour ne
« point rester en deçà ni aller au-delà,
« hier, à neuf heures du matin, M. Comet
« pratique une large saignée dont le sang
« s'échappe tout à son aise, une de ces sai-
« gnées parfaites et telles que je les chéris-
« sais dans mon bon temps. Près de vingt-
« cinq onces de sang sont tirées! et nous
« ne voyons point venir la syncope. On bande
« le bras, mais à peine le bandage est-il
« appliqué que les accidens paraissent. On
« s'en inquiète! Néanmoins ils finissent par
« s'apaiser; je quitte la malade. Vingt mi-
« nutes après de nouveaux accidens sur-
« gissent, on craint, on se trouble, on s'ef-
« fraie, on pleure, on crie, on accourt chez
« moi....., comme si j'y pouvais quelque
« chose! J'arrive, me voilà encore médecin,
« comme bien souvent, malgré moi! Mais
« quel parti prendre là où il n'y a pas de
« parti à prendre? Ma foi, au lieu de *pleurni-*
« *cher*, ainsi que tout médecin qui sait son
« métier doit le pratiquer en pareil cas, je fais
« bonne mine à mauvais jeu, j'encourage la
« famille éplorée, je la stimule et la relève
« en disant: « Nous ne nous sommes point
« trompés, la somnambule ne s'est jamais

« trompée! restons calmes. » Au surplus l'es-
« poir ne m'a pas encore abandonné; n'ai-je
« point passé, moi, par huit saignées dans
« une seule et même maladie, sans compter
« plusieurs centaines de sangsues? et je
« n'en suis pas mort..... parce qu'il y a des
« bœufs qui résistent à l'assommoir; puis
« j'ai pour principe de ne désespérer de
« la partie que quand elle est perdue;
« Mad. Comet n'est pas morte, elle ne
« mourra pas.

« Cependant la journée se passe dans des
« angoisses; le soir la crise ne se manifeste
« pas, comme toujours, à l'heure où elle
« doit avoir lieu; il y a des efforts cruels
« de vomissement; on hésite pour donner
« les *deux gros et demi d'opium;* il n'y a
« qu'un moment pour l'administration op-
« portune de ce dégoûtant breuvage! Bref,
« l'accès n'arrive pas, l'étoile ne brille plus,
« nous sommes désorientés. Je m'arme de
« courage et me réfugie dans ma conscience.
« Cependant, ô bonheur! l'accès n'est que
« retardé, le voilà. « Tout s'est bien passé,
« nous dit la malade dans son sommeil
« d'extase; la saignée n'a pas été trop forte.
« Donnez-moi de suite la dose d'opium que
« je devais boire. Demain le point de côté

« s'affaiblira, et mercredi prochain j'en se-
« rai entièrement délivrée. Quant à mes
« accès, leur disparition est toujours pour
« le 28 de ce mois. Je suis bien faible et
« le serai long-temps; ma convalescence
« sera pénible; il faut commencer à me bien
« nourrir pour que mes forces reviennent
« peu à peu. Les alimens que j'indiquerai
« ne me feront aucun mal. Demain à huit
« heures et demie mon accès arrivera et
« durera quinze minutes. On m'administrera
« autant de laudanum qu'aujourd'hui.....
« Merci, mon Dieu!... il est parti! » Ensuite
« survient l'état cataleptique, qui ne tarde
« pas à être suivi du réveil. Et moi aussi
« je me réveille, et bien m'en prend, car
« j'avais le cauchemar; la vie d'une femme
« pesait sur ma poitrine!

« Heureusement que dans les grandes
« crises on ne mesure l'abîme que quand
« on l'a franchi.

« Adieu, tout à vous,

« FRAPART, D. M. P. »

« Paris, le 1er février 1841.

« Mon bon ami,

« Si depuis long-temps je ne vous parle « plus de Mad. Comet, c'est que pour écrire « j'aime assez avoir quelque chose à dire. « Or, cette malade est en pleine convales- « cence, elle n'éprouve plus d'accidens gra- « ves, nous n'avons plus de craintes; donc « l'historien n'a plus rien à raconter. Cepen- « dant je me rappelle que dans ma dernière « lettre je vous ai laissé au beau milieu de « la description d'un orage; je vous en dois « la fin, la voici :

« Nous étions alors au 15 décembre, et « Mad. Comet venait de subir une troisième « saignée, c'est-à-dire de perdre en huit « jours sa quatrième livre de sang; puis, « dans son sommeil extatique, elle avait « prédit la guérison de sa phlegmasie pul- « monaire pour le mercredi 18. En effet, dès « le lendemain les symptômes s'amoindrirent « à vue d'œil, et le soir du jour indiqué

« par elle, la malade assura ne pas ressen-
« tir le moindre vestige de sa douleur au
« côté. Pour nous, nous ne découvrîmes
« plus rien d'anormal ni dans la respira-
« tion, ni dans la circulation, ni dans au-
« cune autre fonction.

« Ainsi, en quatorze jours, et *seulement*
« *sous la direction d'une somnambule*, l'in-
« flammation d'un des viscères les plus im-
« portans de l'organisme a été complète-
« ment enlevée sur une personne atteinte
« d'une ancienne maladie, abattue par d'in-
« cessantes douleurs, torturée par une lon-
« gue médication. En quelques mots, tel est
« le fait. Quant aux réflexions qu'il inspire,
« elles sont nombreuses et de plus d'une
« espèce; mais je n'en ferai qu'une, et je la
« présenterai sous la forme d'une interroga-
« tion que j'adresserai *seulement* aux méde-
« cins de science ou de conscience; parmi
« les guérisseurs de tous les pays et de
« tous les temps, y en a-t-il beaucoup qui
« auraient mieux fait que cette somnam-
« bule? y en a-t-il plusieurs? y en a-t-il
« seulement trois, deux, un?— Non, il n'y
« en a point, il ne peut y en avoir, parce
« que le mieux ne peut être dépassé. —
« Mais y en a-t-il qui auraient fait aussi

« bien ? peut-être point ; dans tous les cas,
« fort peu. — La plupart auraient donc fait
« plus mal ? — Assurément oui ; et soutenir le
« contraire, c'est se tromper grossièrement,
« ou tromper effrontément.

« A cela qu'ajouter ? c'est que si réelle-
« ment les médecins ne font jamais mieux
« qu'un bon somnambule, s'ils font rare-
« ment aussi bien, et souvent pis, à quoi
« servent-ils donc ? je le laisse à deviner,
« je me borne à dire que les médecins qui,
« de bonne foi, traitent les partisans du
« magnétisme de jongleurs ou de dupes,
« sont bien à plaindre, et que ceux qui sa-
« vent ce que le magnétisme recèle et qui le
« taisent, sont bien coupables ! oui, cou-
« pables au premier chef, car ils tuent, car
« ils laissent tuer.

« Voilà de tristes vérités ! et pourtant
« celui qui les connaît doit les dire, même
« quand personne, personne encore ne
« l'écoute.

« Actuellement, mon ami, que j'en ai fini
« avec la fluxion de poitrine de Mad. Comet,
« il ne me reste, pour terminer entièrement
« l'histoire pathologique de cette dame, que
« peu de choses à ajouter sur son affection
« du système nerveux.

« Ainsi que la patiente l'avait prévu, tous « les jours au soir, jusqu'au 27 décembre « inclusivement, elle a eu un accès d'ex- « tase et de catalepsie presqu'en tout sem- « blable à celui dont ma seconde lettre con- « tient la description. Dans l'accès du 26, la « malade a de nouveau affirmé qu'elle n'en « aurait pas le 28 ni le 29, et qu'elle en « éprouverait un le 30, pendant lequel on « l'avertirait de la marche qu'il y aurait « subséquemment à suivre. En effet, rien « le 28 ni le 29, mais le 30 au soir, accès. « Dans ce dernier, Mad. Comet nous en « pronostique un autre pour le 15 janvier, « et nous assure que dans le cas où d'ici là « on serait embarrassé de savoir que faire, « elle aurait à temps et vers midi, n'im- « porte quel jour, un sommeil d'une demi- « heure, durant lequel les moyens d'aplanir « les obstacles lui seraient révélés. Le fait « est que le 6 et le 11 janvier à midi elle « s'endort et nous signale ce qu'on doit faire « ou ne pas faire. Enfin, le 15 au soir, l'accès « extatique arrive et n'offre rien de remar- « quable, si ce n'est la prédiction, pour le « dernier jour du mois, d'un autre accès; « car, dit la malade, j'ai besoin d'en avoir « de temps en temps pour me diriger. Le

« 31 tout vient encore à point. Du reste,
« Mad. Comet se prescrit toujours de l'opium,
« mais à des doses fractionnées de moins en
« moins considérables.

« Voilà, mon ami, où nous en sommes
« et où j'en resterai; car il faut en finir,
« même avec les choses qui nous intéressent
« le plus. Toutefois je ne m'arrêterai pas
« sans poser auparavant et sans résoudre la
« question suivante : Que conclure de tous
« les faits divers que j'ai observés sur
« Mad. Comet depuis le 7 septembre jus-
« qu'aujourd'hui 1er février, c'est-à-dire pen-
« dant sa fluxion de poitrine et ses accès ex-
« tatiques ? Si pour qu'une saignée devienne
« salutaire il faut qu'elle soit pratiquée à
« telle heure plutôt qu'à telle autre, et
« qu'elle soit de telle quantité et non de
« telle autre, on doit *au moins* conclure
« qu'il est extrêmement embarrassant de
« faire à propos une saignée, et partant de
« la rendre utile. De plus, si pour guérir
« il faut avoir *scrupuleusement* égard à la
« nature, à la quantité et à la qualité du
« remède qu'on administre, à l'heure, au
« moment de son administration, etc., etc.,
« en d'autres termes, si toutes les exi-
« gences des somnambules sont respec-

« tables et à respecter, on doit, ce me sem-
« ble, conclure en outre qu'il n'y a pour
« eux de bonne médecine que la leur, et
« de bons médecins qu'eux-mêmes.

« Dans les entrailles de ces faits extra-
« ordinaires se trouvent sans doute encore
« d'autres conclusions; mais j'ai pour prin-
« cipe de ne tirer des faits que ce qu'ils
« contiennent rigoureusement.

« Adieu, mon ami,

« FRAPART, D. M. P. »

Ces observations sont d'une valeur inappréciable pour démontrer la vérité de l'assertion que nous avons avancée, savoir, que *la nature humaine tend à entrer d'elle-même dans un état différent de celui que nous appelons normal.*

Les observations de Pétetin, en effet, qui étaient bien antérieures à la découverte du somnambulisme magnétique, présentent les mêmes phénomènes que nos extatiques artificiels; celles toutes récentes des docteurs Despine et Comet ont aussi démontré que le magnétisme humain n'est *qu'une des causes*

qui favorisent la modification de notre vie qui amène l'extase.

L'étude à laquelle nous venons de nous livrer a dû, si l'on n'a pas perdu le sens des leçons précédentes, faire entrevoir l'immense chaîne qui lie toute la création, et qui établit entre chacune de ses parties une solidarité et des rapports tels qu'il en résulte ces lois d'influences réciproques qui constituent la science du *magnétisme universel.*

Maintenant donc que nous avons examiné toutes les causes qui, agissant sur des organisations prédisposées, déterminent l'état extatique, que ces causes aient eu leur principe dans la volonté de l'homme ou qu'elles y aient été complètement étrangères, considération que la dernière partie de ce chapitre a établie, il nous reste à dérouler la synthèse historique qui groupe l'apparition des *extases* dans tous les âges du monde. Alors sera terminé l'étude des lois physiologiques du magnétisme, que nous avons considéré dans toutes ses manières d'être et dans la plus grande extension de sa définition.

# IV.

## Universalité des phénomènes magnétiques.

Si les phénomènes que nous venons d'examiner ont pour cause de développement une exaltation morale, une excitation physique ou une volonté étrangère, il est indubitable que l'on doit en retrouver d'analogues dans les âges qui ont précédé le siècle qui a coordonné ces faits épars d'anthropologie, et qui a établi des règles pour les produire.

De la synthèse historique que nous allons présenter ressortira la preuve d'un état supérieur en facultés de tout genre à celui qui constitue l'homme tel qu'il est connu;

La preuve encore qu'il est possible d'entrer dans cet état d'une manière toujours in-

complète, selon diverses circonstances ; et enfin celle de la connaissance de l'action de la volonté et des pratiques magnétiques par certains peuples de l'antiquité.

Quant au caractère naturel et physique de chacune des modifications de la crise extatique, je pense l'avoir établi dans les chapitres précédens ; d'ailleurs l'analogie des phénomènes que je vais relater, leur nombre, leur apparition parmi des peuples divers, à des époques différentes et surtout sur des individus de religions opposées, achèveront de rendre évident le lien commun qui lie ces phénomènes à ceux du magnétisme ; et de ce groupe de faits si curieux, naîtront de nouvelles lumières sur l'homme physique et moral.

La religion judaïque est la seule qui ait montré sans hésitation, et avec l'autorité de la vérité, la Genèse de l'homme, bien qu'au jour où parut son législateur la nation juive semblât peu propre à la prétention de se faire la souche de l'humanité. Car alors elle était perdue au sein de l'Egypte, dont la civilisation était déjà prodigieuse, et d'un autre côté l'Inde s'élevait orgueilleuse de ses traditions. Quel que soit le peuple duquel sont sorties les races si nombreuses

et si divisées, toujours est-il que la Bible consacre d'une manière claire et précise un état extatique dans lequel vécut la première famille et dont elle déchut. Cet état n'est pas décrit, mais par analogie on dut s'en former une idée en apercevant les merveilleuses facultés que quelques hommes acquéraient dans certaines circonstances. Les Hébreux eurent en effet des prophètes; ils furent appelés hommes de Dieu, parce que leur esprit pouvait communiquer avec le ciel sans que *chez le plus grand nombre* il se manifestât aucune crise nerveuse.

A côté des prophètes sacrés s'élevaient des extatiques de religion idolâtre. Les mêmes facultés étaient communes aux deux partis; parfois cependant les prophètes sacrés montrèrent leurs relations divines au moyen d'effets irréalisables par les prophètes payens. Les idolâtres étaient-ils inspirés des démons? Le fait est possible, mais il ne devait pas être général; de même, parmi les Israélites qui ont été extatiques, tous n'ont pas dû être en communication avec la divinité. Il faut nécessairement faire la part à la nature des organisations prédisposées à la crise nerveuse, et par cela même aux phénomènes extatiques.

Un peuple à qui sa position politique eût

permis de se livrer à l'étude des sciences n'eût pas manqué de reconnaître que la faculté extatique pourrait recevoir diverses applications, suivant la direction qu'on lui imprimerait. Il en fut ainsi dans l'Egypte, dont les prêtres, préposés à tout ce qui était religion, sciences et arts, avaient acquis sur la question que nous traitons des notions presqu'aussi complètes que celles que l'étude du magnétisme nous a données. Les premières personnes qu'une cause physique, une maladie ou toute autre excitation nerveuse ont amenées à la crise extatique ont certainement paru entrer en communication avec des être surnaturels, et comme l'instant de l'union mystérieuse n'arrivait que dans la crise, on devait attendre cette heure avec anxiété et respect, car on était loin de soupçonner qu'il fût possible de la provoquer. Mais les extatiques ont dû tôt ou tard révéler des moyens excitateurs et régulateurs, semblables du reste aux somnambules magnétiques. Les Egyptiens ont connu ces moyens; ont-ils continué à croire aux communications supérieures? Je le crois; mais ce qui est certain, c'est qu'ils ont dirigé les facultés extatiques dans tous les sens possibles. Ils les ont utilisées pour les

traitemens des maladies, se servant comme nous de somnambules étrangers et du magnétisme comme agent curatif.

Les Egyptiens avaient l'habitude de représenter par des figures tout ce qui avait quelque importance. Les monumens, les temples étaient les dépositaires de cette histoire dont le langage appartenait seulement aux castes nobles et sacerdotales.

Le temple d'Isis, consacré à la nature, contenait des hyéroglyphes dont la traduction n'est que la science du magnétisme. Des vases sacrés retraçaient les signes mystérieux par lesquels on opérait la communication avec la divinité. Ce sont des mains faisant le geste magnétique que l'on y voit sculptées.

La table sacrée portait, gravée, une divinité passant la main sur un individu couché, tandis qu'une autre, placée à la tête, semble la charger magnétiquement.

Au zodiaque qui était à la voûte du temple de Denderah se trouve l'allégorie suivante : Isis tient d'une main un enfant, et passe devant lui l'autre main dans la position que l'on est obligé de prendre en magnétisant ainsi. Cette figure prend un caractère significatif par sa place sous le signe

de la revivification, le signe du lion; cet accord de l'hyéroglyphe et du signe astronomique ne laisse aucun doute. Ces dessins sont reproduits dans les ouvrages historiques de l'Egypte, et le sens que je leur assigne ne paraîtra plus forcé quand j'aurai cité certains passages des écrivains contemporains. Je me contenterai de quelques citations : voici ce qu'on trouve dans Diodore de Sicile: « Les prêtres égyptiens prétendent que du sein de son immortalité « Isis se plaît à manifester aux hommes, « pendant leur sommeil, des moyens de « guérison; elle indique à ceux qui souffrent les remèdes propres à leurs maux; « l'observation fidèle de ses avis a sauvé « d'une manière surprenante des malades « abandonnés des médecins. »

Prosper Alpinus, dans son traité de la médecine des Egyptiens, dit « que les frictions médicales et les frictions mystérieuses étaient les remèdes secrets dont « les prêtres se servaient pour les maladies « incurables. Après de nombreuses cérémonies, les malades, enveloppés de peaux « de bélier, étaient portés dans le sanctuaire du temple où le Dieu leur apparaissait en songe et leur révélait les remèdes

« qui devaient les guérir. Lorsque les ma-
« lades ne recevaient pas les communica-
« tions divines, des prêtres, appelés
« onéiropoles, s'endormaient pour eux,
« et le dieu ne leur refusait pas le bien-
« fait demandé. »

— Dans l'Inde, nous retrouvons des phénomènes analogues. Sa mythologie représente le dieu Vichnou, une main levée, ayant au bout des doigts une flamme qui, d'après les Indiens, s'élance des cieux suivant la volonté du dieu. L'autre main fait le même geste que nous avons vu consacré en Egypte; les mages l'appellent *abeaston*, c'est-à-dire ayez foi.

Les Brames, selon un auteur du temps d'Alexandre, et d'après les voyageurs de nos jours qui ont visité ces contrées, obtiennent une espèce de nouvelle vie par certains procédés. Ils promènent leurs mains depuis l'épigastre jusqu'à la tête, et ils prétendent transporter l'âme au cerveau et s'unir alors à la divinité.

Cette extase est le produit de l'art et de la volonté; mais on en observe fréquemment qui sont déterminées par l'exaltation de l'esprit sous une impression de douleur physique. On se rappelle que j'ai signalé

cette cause comme une des plus puissantes dans les extases naturelles. Ainsi, parmi les nombreuses victimes que le bûcher fait périr dans l'Inde, on en trouve plusieurs qui entrent dans un état nerveux qui produit soit l'insensibilité, soit une sorte de somnambulisme. Cicéron rapporte qu'Alexandre ayant condamné un Indien à être brûlé, ce prince assistait à l'exécution. Calamus, monté sur le bûcher, s'écria avec enthousiasme : « Oh! le beau départ de la vie! mon corps, détruit par les flammes, va laisser mon âme s'élever librement au séjour de la lumière! » Alexandre lui demanda ironiquement s'il avait encore à parler. — « Oui, c'est que je te verrai bientôt. » Quelques jours après Alexandre mourait à Babylone.

Le fait suivant, extrait d'un journal de Malaca, démontre que les prêtres de la Chine savaient, comme ceux de Brama, provoquer une espèce d'extase : « On a découvert, dit « ce journal de 1820, une bande de voleurs « d'enfans. C'est un tisserand qui, se prome- « nant aux environs de Canton, reconnut « l'enfant de son maître qui avait disparu de- « puis quelque temps. L'enfant ne le recon- « nut pas, il restait stupide; ramené chez « son père, il ne le vit pas mieux, et le

« charme stupéfiant ne disparut que par les « cérémonies des prêtres de Budha.

« On fit des recherches et on trouva le lieu « de retraite où étaient six hommes et trois « femmes qui faisaient ce métier depuis bien « des années. Il restait là dix enfans, tous « sous l'influence du charme stupéfiant, qui « disparut aussi par les cérémonies des prê- « tres. »

— La Grèce nous montre avec autant de précision que l'Egypte les mêmes phénomènes magnétiques. On sait que le temple d'Esculape était spécialement destiné aux souffrances des humains, et qu'il était desservi par la famille des Asclépiades, descendans d'Esculape, lesquels conservaient parmi eux les secrets de la science. Avant d'être introduits dans le sanctuaire, les malades étaient soumis par les prêtres inférieurs à certaines cérémonies; alors le dieu leur apparaissait ou une voix leur indiquait les remèdes nécessaires.

Plaute a écrit des passages qui paraissent ridicules, si l'on ne les interprète à l'aide du magnétisme. Aristophane encore, après avoir détaillé les mystères du temple, avec l'ironie du sceptique qui ne comprenait pas

le sens de ce qui s'était passé, fait ainsi parler Carion, l'esclave de Plutus : « Nous avons mené Plutus aveugle se baigner, puis nous sommes revenus au temple du dieu, où nous avons consacré les pains et fait brûler la fleur de farine; après, nous avons fait coucher Plutus sur un petit lit, selon la coutume. Il y avait avec nous un nommé Néoctide qui était aveugle, et bien d'autres atteints de diverses maladies. Après que le sacrificateur eut éteint les lampes, il nous a commandé de dormir et de ne dire mot si quelqu'un entendait du bruit. Pour moi je ne pus dormir..... J'ai eu peur quand j'ai vu Esculape arriver, et je me suis enfoncé dans le lit, voyant tout à travers mon manteau.

« Le dieu s'est assis auprès de Plutus et lui a d'abord *touché la tête*, *ensuite il lui a essuyé les yeux;* il a sifflé, et deux serpens sont sortis du sanctuaire; je crois qu'ils ont sucé les yeux de Plutus, car il a recouvré la vue..... Moi, j'ai battu des mains de joie et me suis mis à réveiller notre maître. »

Hippocrate, de la famille des Asclépiades, élevé parmi eux et instruit des mystères de la science dans la Grèce, alla s'initier à

ceux de l'Egypte. Ce fut lui qui ouvrit à l'esprit de l'homme la voie expérimentale de l'observation, et qui sans le vouloir fit oublier la médecine naturelle. Car, en rassemblant et formulant avec ordre les préceptes et les pratiques des extatiques, il donna une nouvelle direction à l'art médical. On perdit peu à peu la trace de l'origine de ses aphorismes, et le champ conjectural des opinions fut ouvert.

Les prescriptions des extatiques étaient toujours transcrites et suspendues en tablettes aux murailles des temples. Quelques-unes des inscriptions des temples d'Héliopolis et de Memphis sont parvenues jusqu'à nous. Sprengel, dans son histoire de la médecine, en cite cinq traduites. Ce fut donc là le premier livre de la médecine, livre à jamais rouvert par Mesmer et Puységur.

Tous les temples de la Grèce ont eu leurs oracles, que l'on crut inspirés, tant leurs révélations paraissaient incompatibles avec les facultés humaines.

Diodore de Sicile dit que « l'oracle de Delphes fut découvert par des chèvres qui, s'étant approchées d'une ouverture pratiquée dans la terre, firent des bonds si extra-

ordinaires, que le pâtre, ayant regardé au-dessus de ce trou d'où s'exhalaient des vapeurs, fut saisi de délire et prophétisa. Les personnes qui voulaient respirer trop souvent cette vapeur prophétique, périssaient. Enfin un collége de prêtres s'empara de cet endroit et confia l'oracle à une femme. On la faisait asseoir sur un trépied suspendu au-dessus de cette espèce de gouffre, et elle entrait bientôt dans la torpeur, puis dans un délire prophétique. »

On voit que la cause de l'état extatique était un excitant du système nerveux, qui déterminait la crise sur les individus prédisposés (1).

---

(1) Ce gouffre, d'où s'exhalaient les vapeurs enivrantes, me rappelle une expérience qui, à la stupéfaction des personnes qui furent présentes, renouvelèrent presque les prodiges de l'oracle de Delphes. Un soir, que j'avais à magnétiser en divers lieux trois somnambules, ce qui ne pouvait être, attendu les distances, et le temps que chacune exigeait que je passasse près d'elle, j'imaginai un moyen pour me suppléer auprès de l'une de ces somnambules.

Dans la journée, je me rendis à la maison où le soir la malade devait se trouver. Je demandai un vase au fond duquel je mis un peu d'eau que je magnétisai. Puis je recommandai de poser la malade dans un fauteuil et de lui apporter ce vase, où elle devait boire un peu d'eau. Je revins à neuf heures, et je trouvai deux somnambules au lieu d'une; de plus chacune des personnes qui assistaient allait à l'envi se mettre au-

« La pythie, dit Plutarque, ne le cède à personne pour la pureté de la conduite et des mœurs. Elevée chez de pauvres paysans, d'où elle n'apporte ni art, ni expérience, ni talent, elle vient à Delphes pour servir d'interprète au dieu. On la consulte sur les maladies et sur toute autre chose..... Nous retirons beaucoup d'avantages de cette faveur accordée aux sibylles; celles de Grèce ont rendu les plus grands services soit publics, soit privés. C'est une chose si bien connue de tout le monde qu'elle n'a pas besoin de preuves. » (*Plut. in Phœdro.*)

Mart. Capella pensait que les sibylles apportaient en naissant la faculté de prévoir l'avenir. — Varron disait: « Je ne souffrirai pas que l'on conteste à la pythie d'avoir donné aux hommes d'utiles conseils. »

Nous sommes arrivés aux Romains, et déjà l'on s'aperçoit qu'ils avaient observé les phénomènes extatiques, mais toujours sous le voile de la superstition.

---

dessus de ce vase magique et aspirer sa vapeur; aussitôt en effet les somnambules les entendaient. C'était l'une des deux qui avait engagé à aller respirer la vapeur, qu'elle voyait tournoyer dans le vase, et qui établissait le rapport magnétique.

Tacite rapporte que Tibère, instruit par Trasylle des secrets des Chaldéens, pouvait prédire l'avenir. Un soir qu'il était avec Galba sur une haute tour, il lui dit : « Et toi aussi, Galba, tu goûteras de l'empire, mais ton règne sera bien court. » (*Tacite an. L.* 6.)

Le même historien raconte encore les guérisons extraordinaires qu'opéra Vespasien sur un aveugle et sur un boiteux d'Alexandrie.

Tacite, Pline et plusieurs autres écrivains nous font connaître que les Romains, lors de leur entrée dans les Gaules et dans la Germanie, trouvèrent des exemples de prévision et de guérison analogues à ceux que leur patrie, la Grèce et l'Egypte avaient regardés comme dépendant de certaines facultés occultes

— Les Germains appelaient leurs oracles *Alironies*, c'est-à-dire *Fées*, ou femmes inspirées. Les Gaulois les nommaient druides. Chez ces derniers, les druides étaient formées à leur ministère dans une île isolée, près de la Bretagne; quand elles étaient parvenues au degré de prophétie, on les nommait druides en titre. Elles exerçaient alors la divination et la médecine. Les Romains s'empressaient de les interroger; plu-

sieurs de ces consultations ont été conservées par les historiens contemporains. Je ne rapporterai que celle qui fut donnée à Dioclétien. La druide de Tongres lui dit : « Tu seras empereur quand tu auras tué le sanglier. *Imperator eris, cùm aprum occideris.* »

Dioclétien se mit à chasser les sangliers et en tua beaucoup. Mais il vit régner Aurélien, Probus, Tacite, Carus, et il disait : « Je tue toujours les sangliers, et toujours un autre les mange. » Enfin l'empereur Numérien venait d'être poignardé par Arius Aper, quand Dioclétien s'élança sur le meurtrier et s'écria en l'égorgeant : « Voilà l'assassin! et j'ai tué le fatal sanglier! *Aprum occidi!* » Le peuple le proclama empereur.

Tous ces phénomènes extraordinaires se montraient encore çà et là lors des premiers temps du christianisme; mais ils étaient obscurcis par la superstition et la supercherie du paganisme. Parmi les chrétiens, les uns les attribuaient à l'œuvre des démons, les autres les croyaient naturels.

Saint Athanagore s'exprimait ainsi : « Quant à cette faculté de prédire l'avenir et de guérir, elle est étrangère aux démons, et elle est propre à l'âme. L'âme, attendu

sa qualité d'immortelle, peut par elle-même et par sa propre vertu percer dans l'avenir et guérir les infirmités et les maladies. Pourquoi donc en attribuer la gloire aux démons ? »

Saint Jérôme et saint Julien étaient du même avis et ajoutaient « que les sibylles avaient reçu de Dieu le don de prophétie en récompense de leur virginité. »

Cependant plusieurs personnes, confondant les causes de faits analogues, mais bien différens en résultats, crurent pouvoir expliquer aussi naturellement les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres, et se séparèrent ainsi de l'Eglise.

Le célèbre Tertullien succomba un instant devant les merveilles que présenta l'hérésiarque Montan avec ses disciples. « Ces phénomènes consistaient en extases, visions, révélations, connaissance des maladies, des remèdes, et dans la faculté de prédire l'avenir. (*Tertul., de animâ.*)

Marc, hérésiarque du IIe siècle, avait, selon saint Irénée, un démon qui l'assistait ; par son aide, il prophétisait et faisait prophétiser les femmes auxquelles il voulait accorder cette grâce. Marc, pour procurer cette faculté aux personnes qu'il choisissait,

pratiquait sur elles des invocations, et quand leur imagination était assez montée, il leur ordonnait de prophétiser. Alors, dans une espèce de délire, elles disaient mille choses et se croyaient des prophétesses. »

Cette division d'opinions dans l'Eglise, dont la puissance s'accroissait chaque jour, amena des luttes et des persécutions. Le fanatisme irrita les esprits, et des sociétés mystérieuses se formèrent pour perpétuer des secrets qui prirent parmi le plus grand nombre un caractère véritablement pervers et impie. Les bûchers furent dressés et des victimes y furent traînées, accusées de magie ou de rapports avec les démons. Beaucoup avouèrent qu'ils recevaient leurs merveilleuses facultés de cette source, par le moyen de certaines initiations. Les procédures constatèrent l'authenticité de faits qui semblaient au-dessus de la puissance humaine, et les condamnations parurent légitimes.

Boissier et Saint-André rapportent un nombre considérable de ces jugemens, qui furent plus tard rendus par les parlemens eux-mêmes. Parmi les inculpés de sortiléges, il est certain que beaucoup étaient coupables de sacrilége, car ils croyaient réellement avoir communication avec les démons.

C'était à l'aide de moyens perturbateurs du système nerveux que les individus prédisposés à la crise extatique par leur nature, entraient dans cet état dont ils acquéraient les facultés. Ainsi les vues à distance, qui furent reconnues avoir lieu entre plusieurs sorciers, ne s'expliquaient qu'en admettant que leurs esprits se réunissaient à l'assemblée d'Hérodias (sabbat), pendant que leurs corps restaient insensibles aux douleurs qu'on essayait sur eux pour établir l'intervention diabolique.

Quelques individus pourtant embarrassaient les juges, car ils n'avaient fait usage de leur mystérieuse puissance que pour le bien, et leur vie paraissait sans reproche. Mais on alléguait que le démon se servait de ces ruses-là, et on condamnait. Ainsi, en 1606, un sieur Beaumont objectait vainement au parlement de Saumur qu'il ne se servait de ses secrets que pour lever les maladies. Le parlement de Normandie condamnait en 1700 Marie Buccaille, que beaucoup de personnes regardaient comme sainte. Le curé du village de cette femme rapporte que Marie tombait dans des extases qui duraient trois et quatre heures. Voulant éprouver si elle avait connaissance de

ce qu'on lui demandait en s'adressant à son ange gardien, il se leva un matin à cinq heures, commanda en lui-même à Marie de venir chez lui, priant l'ange gardien de Marie de le lui faire savoir. Environ une heure après il la vit arriver. Etonné, il lui demanda où elle allait. J'obéis à vos ordres, répondit Marie; vous m'avez commandé ce matin de venir ici.

Le même témoin rapporte qu'un jour, étant entré dans la chambre du sieur Golleville, et ayant commandé mentalement à Marie d'y venir, celle-ci, qui était à la cuisine, s'écria : « On m'appelle là-haut, j'y cours. »

Une autre fois Marie était en extase; le curé lui mit dans la main une lettre qu'un ami lui écrivait au sujet de sa femme très-malade. De suite Marie se mit à prier pour cette malade, qu'elle nomma. (*Arch. du mag.*)

— En avril 1634, un prêtre montait sur un bûcher élevé au milieu de la place publique de la ville de Loudun. Ce prêtre était Urbain Grandier, condamné par un tribunal de douze juges, sous la présidence de Laubardemont, revêtu des pouvoirs nécessaires par le cardinal de Richelieu. Voici ce dont était coupable ce malheureux ecclésiastique. Deux religieuses des Ursulines de

la ville, ayant été prises de crises nerveuses accompagnées d'une espèce de somnambulisme, leur confesseur les crut possédées et les exorcisa. Les pratiques de l'exorcisme amenèrent la crise à l'état extatique, et les jeunes femmes comprirent la pensée du prêtre; interrogées mentalement, elles déclarèrent que les diables qui les possédaient avaient été envoyés par un curé de Loudun, appelé Urbain Grandier.

Le nom d'Urbain excitait depuis quelque temps de la rumeur dans le couvent. Il avait tenté de devenir le directeur des religieuses; mais des bruits fâcheux répandus sur son compte l'avaient fait regarder à ces dames comme un homme mondain et dangereux. La révélation des deux extatiques avait donc un motif très-naturel, puisque leur esprit était déjà préoccupé de ce prêtre. La puissance terrible et occulte de Grandier une fois révélée, et ses effets se produisant aux yeux des autres religieuses, plusieurs furent prises des mêmes convulsions. Ces choses mystérieuses transpirèrent dans plusieurs familles de la ville; on s'effraya; des jeunes filles séculières furent atteintes comme celles de la communauté, et Urbain Grandier fut dénoncé.

Les juges examinèrent et crurent à la réalité de la possession par les phénomènes qu'ils virent naître sous la main des exorcistes. Voici un fragment de leur procès-verbal : « Asmodée, l'un des diables qui possédaient la sœur Agnès, ayant paru, fit bientôt voir sa rage en secouant diverses fois la fille en avant et en arrière, et la faisant battre comme un marteau avec tant de vitesse que les dents lui claquaient ; outre ces agitations, son visage devint tout-à-fait méconnaissable, son regard furieux ; sa langue, prodigieusement enflée, pendait hors de la bouche, livide et sèche.

« L'esprit malin exerça sur le corps d'Elisabeth Blanchard de grandes violences. Il la renversa trois fois en arrière en forme d'arc, en sorte qu'elle ne touchait au pavé que de la pointe des pieds et du bout du nez.

« Une autre religieuse, pliée par l'exorciste, de manière qu'elle ne touchait la terre que de la tête et des pieds, restait en cette posture jusqu'à ce qu'on la changeât. Elle était presqu'insensible, puisque le père lui prit la peau du bras et qu'il la traversa par une épingle sans qu'elle témoignât aucun sentiment.

« L'agitation des esprits était au comble; les exorcistes eux-mêmes se crurent possédés. Les pères Lactance, Tranquille et Surin éprouvèrent les mêmes accès nerveux, et la dissidence commença à se mettre dans les témoins de cette affaire. Comment croire en effet à la communication avec Satan de la part de personnages aussi révérés que ces ecclésiastiques ? Mais il n'y avait d'autre moyen d'expliquer la chose, et les pères eux-mêmes s'humilièrent sous la puissance du démon, en adorant la volonté de Dieu. Le docteur Bertrand, dans son intéressant ouvrage du *Magnétisme en France*, rapporte une lettre du père Surin à un jésuite, dans laquelle il raconte de la façon la plus curieuse l'effet de la possession sur lui-même.

« Vous ne pouvez vous figurer, dit ce père,
« quel plaisir il y a de se trouver à la merci
« de Dieu seul. Depuis trois mois et demi, je
« ne suis jamais sans avoir un diable auprès
« de moi en exercice. Les choses en sont ve-
« nues si avant que Dieu a permis, je pense
« pour mes péchés, ce qu'on n'a peut-être
« pas vu dans l'Eglise, que dans l'exercice de
« mon ministère le diable passe du corps de
« la personne possédée, et, venant dans le
« mien, m'assaille et me renverse, en me pos-

« sédant comme un énergumène pendant plu-
« sieurs heures. Je ne saurais vous expliquer
« ce qui se passe en moi durant ce temps;
« je suis comme si j'avais deux âmes, dont
« l'une est dépossédée de son corps et de
« l'usage de ses organes. »

Ces faits, dont l'authenticité n'est pas à contester, étaient naturels; ils dépendaient de l'excitabilité nerveuse des individus placés sous l'influence morale et physique des circonstances. Ils sont analogues à ceux que nous avons remarqués dans les siècles précédens, sauf le caractère que les idées de l'époque faisaient varier; ils sont de même nature que les phénomènes magnétiques, nés sous l'action d'une cause d'excitation quelconque, autre que celle d'une volonté étrangère. Cependant, dans l'opération de l'exorcisme, une fois que la crise nerveuse s'est développée et que l'extase est produite, la volonté du prêtre joue un grand rôle; on en a eu la preuve en voyant les extatiques obéir à l'ordre mental.

— A peu près dans le même temps, des merveilles presque semblables se passaient dans les Cévennes. L'édit de Nantes révoqué avait fait deux camps ennemis des catholiques et des protestans, et la persé-

cution qui fut dirigée contre les réformés fut la cause de l'extension que prirent quelques extases survenues sur des paysans. Ils furent regardés comme des prophètes envoyés de Dieu dans les circonstances difficiles où les protestans se trouvaient. Cette pensée devint dominante, et les crisiaques n'en eurent pas d'autre ; toutes leurs facultés se tournèrent dans ce sens, et on les entendit, dans leurs extases, annoncer à de très-grandes distances les soldats qui s'avançaient contre eux ; ils prédirent beaucoup de choses, se rendirent insensibles aux épreuves de douleurs, chantèrent des cantiques improvisés, et entretinrent ainsi très-long-temps le fanatisme chez leurs coreligionnaires. A ce sujet, je renvoie à l'ouvrage de Bertrand, où l'on trouvera les détails les plus curieux sur cette histoire.Ce médecin fait remarquer que la plupart des prophètes, dits les trembleurs des Cévennes, étaient des hommes, et que les crisiaques ne conservaient aucun souvenir à leur réveil, analogie frappante avec nos somnambules.

La même cause, c'est-à-dire la persécution pour des croyances religieuses, détermina les convulsions, prophéties et miracles de Saint-

Médard. En 1731, une foule de malades se rassemblaient autour de la tombe du diacre Pâris, révéré comme saint par les jansénistes. D'où était parti le premier cri de guérison obtenu sur ce tombeau ? on ne sait ; mais il fallut peu de temps pour qu'il se passât dans cette réunion d'infirmes les choses les plus singulières. L'archevêque de Paris, à l'instigation des jésuites, interdit le culte du diacre Pâris ; le gouvernement fit défendre l'entrée du cimetière, et plusieurs convulsionnaires furent emprisonnés. Ces moyens violens exaltèrent les croyans, qui se réunirent dans des maisons particulières et l'on vit se renouveler les miracles obtenus par l'intercession du saint.

L'effet le plus marquant de la prière exaucée était les convulsions qui saisissaient le malade ; dès lors, suivant les organisations individuelles d'après nous, et selon les desseins de Dieu d'après les jansénistes, apparaissaient différentes facultés. C'était la perte totale de la sensibilité, le perfectionnement du langage, qui devenait pur et élégant chez des personnes très-ignorantes ; c'était encore l'appréciation des maladies, l'instinct des remèdes.

Il existe sur cet épisode de l'histoire

des miracles de nombreux écrits; les seuls qui offrent une justification satisfaisante des faits sont de Carré de Montégron. Cet auteur rapporte les choses les plus étranges qu'il a vues se passer parmi les convulsionnaires, et sans les connaissances que l'étude des phénomènes magnétiques nous a données, nous serions certainement tombé dans un des deux partis qui divisaient les témoins des faits; nous les aurions attribués à Dieu ou au diable. Mais l'analogie des effets et des causes fait rentrer ces singuliers phénomènes du système nerveux dans la grande loi des propriétés magnétiques des êtres organisés.

Comme exemple d'insensibilité, j'extrais les passages suivans de Carré de Montégron :

« La Sonnet s'exposait au supplice du feu; on commençait par l'envelopper dans un drap; elle gardait un corset, un jupon et des bas. Ainsi emmaillottée, deux frères la portaient sur deux tabourets placés de chaque côté de la cheminée, au-dessus d'un bon feu. La convulsionnaire restait ainsi exposée au feu le temps nécessaire pour faire rôtir une pièce de mouton, et souvent elle paraissait dormir. »

D'autres, non contens de figurer le sup-

plice de la croix, voulurent l'éprouver et se firent attacher à une croix, où ils restaient les pieds et les mains fixés sur le bois par des clous de cinq pouces de longueur qui les traversaient de part en part. Dans cette situation, ils conversaient tranquillement. Ils se faisaient aussi percer la langue et enfoncer des épées dans différentes parties du corps. (*V. Hist. de Paris* par Dulaure, tome VII.)

Comme exemple d'instinct médical, on peut citer la jeune Durand, enfant de douze à treize ans. Mise en état de crise, elle exécuta sur elle-même, à plusieurs reprises, des opérations pour se débarrasser d'une tumeur carcinomateuse dans la bouche, dont les plus habiles chirurgiens, entre autres Ledran, n'avaient pas voulu tenter l'extirpation. Dans l'état d'insensibilité où se trouvait l'enfant, elle put hacher sa tumeur avec des ciseaux et même en arracher les dernières parties avec ses ongles, sans qu'il arrivât aucun mal, et elle se guérit radicalement.

« Une autre fille, Charlotte Turpin, de 29 ans, dit encore Carré de Montégron, était horriblement contrefaite et affligée de deux bosses, l'une à l'épaule droite, l'autre

au-dessus de la hanche gauche. Avec quelques coups de bûche et de pierre administrés sur les parties proéminentes, on vit les bosses s'aplatir et la fille se redresser. Il est vrai que les coups de bûche et de pierre ne furent pas les seuls moyens, car la petite naine, *étant en convulsion*, s'avisa de se faire attacher par le cou avec une forte lisière, et faisait lier les deux bouts de deux autres lisières à chaque pied. Elle engageait ensuite deux des spectateurs à tirer avec toute la violence possible, et pour qu'ils le fissent avec plus de force, elle les priait de passer ces deux lisières en forme de ceinture et de s'appuyer les pieds contre une grosse pièce de bois placée à cet effet. Par ce moyen, est-il dit dans une requête présentée au parlement pour l'engager à constater le miracle, « le cou de cette jeune fille, qui était rentré dans la poitrine, s'est dégagé et s'est extrêmement allongé; ses épaules, qui remontaient jusqu'à ses oreilles, se sont abaissées; elle porte la tête droite et élevée..... » Le parlement recula devant la crainte de produire trop d'impression sur des esprits déjà disposés au fanatisme, par la proclamation de faits aussi singuliers. » ( *Du Magnét. en France*, par le docteur Bertrand. )

A la lecture de semblables récits, le scepticisme se croit autorisé à proclamer une dénégation formelle; mais si, toujours fidèle à notre marche, on n'a pas perdu de vue la synthèse que nous cherchions à former, on se trouvera ramené malgré soi à ne plus nier d'abord, puis à ne plus douter même, quand à côté de ces faits, abasourdissans d'instinct médical, de prévision et surtout d'insensibilité, l'école des magnétiseurs actuels vient grouper des merveilles analogues en tout et produites à son gré. Car il n'est plus besoin d'un mobile aussi suspect que pouvait l'être pour certains esprits celui qui, dans les siècles passés, suscitait les phénomènes des crises extatiques; le caractère mystique et si puissant toutefois des idées et des controverses religieuses, a perdu son influence, et les espèces d'épidémies extatiques qui en résultaient ne peuvent plus reparaître sous le même aspect. Mais c'est isolément, en dehors de toute préoccupation de systèmes, indépendamment de l'imagination, que les magnétiseurs renouvellent aujourd'hui ces phénomènes que l'Egypte, la Grèce, la Germanie, la Gaule, Loudun, Paris à Saint-Médard, avaient vus naître.

Quelle différence trouver en effet entre les convulsionnaires et nos somnambules devenus insensibles ? Ne connaît-on pas les opérations de Cloquet sur un sein cancéré ; celles de M. de Beaumont sur une cuisse, et celles de bien d'autres sur des dents ? Ne sait-on pas aussi que le somnambule, dans certaines dispositions, tombe de manière à se briser s'il était éveillé, et qu'il n'éprouve aucune marque des chutes et des coups ?

Mais je n'ai pas achevé de parcourir les documens que l'histoire met entre mes mains, relativement à l'existence des phénomènes extatiques, avant que l'art eût appris à les produire.

Le grand Bossuet était mort lors de l'affaire du diacre Pâris ; mais dans sa vie, ce père de l'église se trouva à même d'observer des faits de nature à l'embarrasser sur leur caractère. C'était encore sous l'influence de questions religieuses que Mad. Guyon, d'une piété toute d'affection et d'un mysticisme très-élevé, se trouva ravie en extase. Les facultés extatiques de cette dame se développèrent dans une maladie par l'influence, non calculée, mais cependant toute magnétique de son confesseur.

« Extrêmement malade, dit Mad. Guyon dans ses mémoires, on fit venir le P. Lacombe pour me confesser. Sitôt qu'il entra dans la maison, sans que je le susse, mes douleurs s'apaisèrent, et lorsque entré dans ma chambre, il m'eut bénie en m'appuyant les mains sur la tête, je fus guérie parfaitement et en état d'aller à la messe. Les médecins en furent si fort étonnés qu'ils ne savaient à quoi attribuer ma guérison, car, étant protestans, ils n'avaient pas envie de croire au miracle.

« Un jour que l'on n'attendait plus que ma mort, vous inspirâtes, ô mon Dieu! au père Lacombe de mettre la main sur la couverture, à l'endroit de mon cœur, et avec une voix forte qui fut ouïe de ceux qui n'étaient pas dans la chambre, il dit à la mort de ne pas passer outre. Elle obéit à cette voix, et mon cœur reprit la vie.

« J'étais encore sérieusement malade vers le carême. Le bon père, sans faire attention qu'il devait prêcher, me voyant si mal, dit à Notre-Seigneur de me soulager et qu'il porterait une partie de mon mal; je fus mieux, et lui tomba malade. Comme j'ap-

pris qu'il était si mal que le lundi gras on crut qu'il mourrait, je m'offris à Notre-Seigneur pour être plus malade et qu'il lui rendît la santé. Notre-Seigneur m'exauça, et le père Lacombe monta en chaire le mercredi des cendres. »

Bientôt la foi passa dans l'âme de Mad. Guyon, et elle eut une partie de cette puissance qu'elle reconnaissait au père.

« Une fille était si malade qu'un jour elle avait reçu Notre-Seigneur avec une telle faiblesse qu'elle ne pouvait plus avaler la sainte hostie; j'eus un fort mouvement de lui dire: Levez-vous et ne soyez plus malade. Elle se leva et fut guérie.

« Un frère quêteur avait les jambes enflées de façon à ne plus pouvoir continuer sa quête. Il me confia son mal; je lui dis: « Soyez guéri, » et il le fut à l'instant.

« Il y avait aussi une fille qui était tourmentée depuis long-temps d'un violent mal de tête; je la lui touchai, et elle fut aussitôt guérie.

« Page 140. Ce fut alors, mon Seigneur, que vous m'apprîtes peu à peu qu'il y avait

une autre manière que la parole pour converser avec les créatures qui sont toutes à vous. Je compris que Dieu voulait me faire connaître que les hommes pouvaient, dès cette vie, apprendre le langage des anges. Peu après je fus réduite à ne parler au père Lacombe qu'en silence. Ce fut là que nous nous entendions en Dieu d'une manière ineffable et toute divine. Nos cœurs se parlaient et se communiquaient une grâce qui ne peut se dire. Nous passions les heures dans ce profond silence, toujours communicatif, sans pouvoir dire une parole. »

Bossuet, consulté sur ces merveilleuses choses, hésitait à se prononcer sur leur caractère, et ne comprenant pas l'état extatique sans être purement surnaturel; il écrivait à Mad. Guyon, qu'il n'osait appeler sainte: « Qu'est-ce que ces communications de grâces que vous comparez à la communication qu'ont entre eux les saints anges, et quand vous marquez en vous une plénitude que vous appelez infinie pour toutes les âmes? »

Cette dame jouissait, comme on a dû le comprendre, des facultés extatiques, développées en elle par une prédisposition or-

ganique; et l'ardente foi qu'excitait dans son âme la fervente piété dont elle était animée portait vers Dieu toutes ses pensées; de là les phénomènes que nous avons cités; de là aussi la possibilité d'une communion réelle avec les êtres spirituels ; car de même que pour parvenir aux facultés extatiques il est besoin de conditions, de dispositions organiques, de certaines causes et de certaines circonstances spéciales, de même, pour obtenir la vision et l'intelligence du monde spirituel, il est besoin de certaines conditions. Ces conditions sont d'abord d'arriver à un degré d'extase supérieure, et d'être doué d'une foi et d'une piété évangéliques. Tel est le sens de cette parole de Swedenborg, philosophe suédois, à la doctrine duquel la plupart des magnétiseurs du nord se sont soumis :

« L'homme peut être élevé à la lumière céleste, même en ce monde, si ses sens corporels se trouvent ensevelis dans un sommeil léthargique, parce que dans cet état l'influence céleste peut agir sans obstacle sur l'homme intérieur. »

— Vers 1772, une partie de l'Allemagne était étonnée des prodiges qu'un homme

sage y opérait. Ce sage était Gasner, curé de Ratisbonne.

Après quelques années d'exercice de ses modestes fonctions, le bruit se répandit qu'il guérissait toutes sortes de maladies par l'imposition des mains, sans aucun remède ni rétribution.

Les malades accoururent de toutes parts, d'abord par centaines et bientôt par cinq et six cents. Ce début extraordinaire ne fut que le prélude des guérisons sans nombre qu'il opéra par la suite. Sa réputation augmentant de jour en jour, et le pays montagneux qu'il habitait étant de difficile accès pour le public, il obtint de son évêque la permission de s'absenter quelque temps de sa cure.

Il parcourut plusieurs villes, toujours entouré de malades qu'il exorcisait et guérissait par milliers. Le cardinal-évêque de Constance, soupçonnant la fraude ou l'illusion, fit examiner Gasner, en 1774, par le directeur du séminaire. Gasner fit la profession de foi la plus orthodoxe; il soutint qu'il ne faisait qu'user du pouvoir conféré par l'ordination à tous les prêtres de chasser les diables, qui, disait-il, sont plus souvent la cause de nos maladies.

Gasner exorcisait en imposant les mains. Il commençait par faire ce qu'il appelait un exorcisme probatoire. Si le malade n'éprouvait pas de fortes convulsions ou de violentes crises, la maladie était déclarée naturelle; dans le cas contraire, il procédait à une conjuration définitive, et, après avoir calmé le malade, il le renvoyait guéri ou réputé tel.

— Les mêmes phénomènes s'étaient passés en Angleterre vers 1660. Gretreakes, simple gentilhomme d'Irlande, guérissait par l'imposition des mains, se croyant inspiré du ciel. En vain saint Evremont écrivit contre lui, en affectant l'incrédulité; les faits étaient notoires. Cependant il est à remarquer qu'appelé à la cour Gretreakes produisit peu de guérisons, tandis que dans Londres ses succès continuaient. Tant il est vrai que les regards scrutateurs d'esprits incrédules et peu portés pour le magnétiseur paralysent ses facultés!

L'Ecosse, ce pays au ciel gris, au sol montagneux et sombre de forêts, devait favoriser le développement des mystérieuses puissances de l'âme; aussi est-il peu de

contrées qui possèdent autant de ces chroniques fantastiques auxquelles nous jetons le sourire d'une docte pitié, et que pourtant nous aimons à entendre, car ce frisson qu'elles nous donnent nous fait passer un éclair de doute!

« Si l'évidence, dit W. Scott, pouvait nous autoriser à croire des faits qui contrarient les lois générales de la nature, on pourrait appuyer de nombreuses preuves la croyance à la seconde vue. On l'appelle *Taishitarangh* dans la langue gallique (de *Taisch*, apparence fantastique). Ceux qui sont doués de cette faculté, de ce sens prophétique, sont nommés *Taishatun*, qu'on pourrait traduire par le mot visionnaire.

« La seconde vue est une faculté singulière de voir un objet, d'ailleurs invisible, sans préparation préalable.

« La vision fait une impression si vive sur les devins, qu'ils ne voient que cette vision et ne sont distraits par aucune autre pensée tant qu'elle continue. A l'approche d'une vision, les paupières se contractent et se lèvent; les yeux demeurent fixes jusqu'à ce que l'objet s'évanouisse.

A ces particularités on pourrait ajouter d'innombrables exemples, tous attestés par des auteurs graves comme Bacon, Martin, Johnson. (*W. Scott.*) »

S. Johnson, dans son voyage aux îles Hébrides, rapporte que leurs habitans et ceux des montagnes de l'Ecosse éprouvent, au moment où ils s'y attendent le moins, une impression singulière à laquelle ils ont donné le nom de seconde vue, parce qu'elle leur fait voir ce qui se passe dans un lieu éloigné. Ceux qui éprouvent ces sortes de visions n'en tirent pas vanité et n'y trouvent aucun profit, car ils ne sont pas maîtres de les avoir. (*Johnson.*)

Nous avons achevé la synthèse que j'avais promise au commencement de ce chapitre; elle a établi péremptoirement l'analogie des phénomènes magnétiques de nos jours avec ceux que nous avons extraits des annales de l'antiquité.

De plus, elle a donné le cachet de l'évidence au principe que nous avions avancé, c'est-à-dire la réalité d'un état intellectuel et physique tout différent de celui dans lequel le genre humain parcourt les périodes de sa vie, et elle a prouvé aussi

qu'il était possible d'entrer en jouissance de quelques facultés de cet état dès la vie terrestre.

« *L'universalité et la perpétuité, voilà le caractère distinctif du vrai.* »

# MÉDECINE DU MAGNÉTISME.

## Médecine magnétique.

On pense encore aujourd'hui que l'expérience seule fait le bon médecin. — C'est dire que de longues années offrant au praticien une immense quantité de faits, il peut les soumettre à des observations comparatives, et acquérir par là une supériorité d'autant plus marquée dans le traitement des maladies, que sa carrière est plus longue.

La médecine, considérée sous ce point de vue, est assurément un art difficile, un art imperfectible, car à la mort d'un doyen

commence le tour d'un débutant, qui doit recommencer pour son compte les études dont les jalons ne sont que posés par les écrits de ses devanciers. Cependant cette manière d'envisager la médecine classique est juste, car dans notre vie actuelle, pour connaître il faut apprendre, comparer et juger; or, le jeune médecin, quelle que soit sa méthode, ne peut, dans des faits toujours pratiques, juger s'il n'a pu comparer.

Mais s'il était un moyen de faire voir à nu, sur le malade encore vivant, l'état des organes affectés, le problème si difficile des diagnostics ne serait-il pas résolu ? et l'échafaudage des systèmes de toutes les intelligences les plus éclairées ne serait-il pas détruit et rendu chétif? Eh bien! ce moyen de connaître sans erreur l'affection d'un malade existe!..... Il existe en-dehors des produits des travaux de l'esprit humain, il existe pour le jeune médecin comme pour le docteur séculaire. C'est un merveilleux prodige de l'âme, auquel l'antique Egypte et tout l'Orient avaient consacré des temples, car alors la médecine était un sacerdoce; on croyait aux révélations des dieux. Mais quand l'amour d'une philosophie analytique

eut complètement envahi les esprits, l'école d'Hippocrate voulut refaire la médecine; des systèmes naquirent, et les maladies furent classées méthodiquement, en sorte qu'il devint facile d'apprendre cette espèce de nomenclature. La voie tracée, des hommes de génie ne tardèrent pas à faire pour l'art de guérir ce que Linné, Jussieu, Cuvier avaient fait pour l'histoire naturelle. Broussais eut une grande part à ce progrès vraiment satisfaisant pour l'esprit et simplificateur pour l'étude. Je sais bien que beaucoup de médecins, reconnaissant l'incertitude de l'art et le danger d'un système, ont cherché une base qui pût rationnaliser leurs principes, et cette base leur est commune; c'est l'anatomie pathologique. C'est assurément, je l'avoue, la seule sur laquelle puisse s'asseoir notre faible raison; mais malgré les résultats positifs qu'elle offre à l'examen du cadavre, elle laisse encore incertain au lit du malade. Car quelque nombreuses qu'aient été les ouvertures faites par un médecin, il ne peut savoir si le malade qui le consulte est dans le même cas que le mort de la veille; il compare, juge plus ou moins juste, mais il ne voit pas. D'ailleurs les désordres que l'on

trouve sur le mort sont bien différens de ce qu'ils sont lorsque l'individu vit ; en effet, les fonctions de tous les organes sont suspendues, le degré et le genre de leurs sympathies ne peuvent plus être appréciés; c'est un chaos sans action qui ne révèle que le point le plus désorganisé, et qui parfois encore ne montre rien. Combien d'autopsies laissent à chercher une cause plausible de la mort!

Quelle précieuse ressource si le médecin connaissait avec précision la cause des souffrances de celui qui vient réclamer son secours! S'il pouvait découvrir le foyer d'où partent les désordres qu'il veut combattre! et s'il voyait le jeu de l'organisme dans son activité! Que de symptômes en effet sont communs à diverses affections; qu'ils sont variables dans une même maladie, suivant la constitution individuelle! Et de combien de manières peuvent être dérangées les fonctions d'un organe! Quel médecin n'a pas entendu son malade lui dire: « Que ne pouvez-vous ouvrir ma tête, ma poitrine, et voir ce qui est là ? » On sourit à ces paroles, tandis qu'avec moins d'orgueil on pourrait prêter l'oreille aux leçons du somnambulisme, et rentrer ainsi dans une des

sphères de l'intelligence dont l'homme s'est banni. Dans cette voie, le médecin sait ce qu'il fait ; il n'est plus à tâtonner et à craindre l'effet d'un médicament; il n'est pas à hésiter à chaque nouvelle phase de la maladie ; il peut hardiment soutenir la confiance du malade, et s'il le perd ou ne le guérit pas, il le savait davance ; il peut donc rester sans remords comme sans reproche. Tels sont les résultats que promet le magnétisme, telle est l'esquisse de la révolution qu'il prépare à l'art de guérir.

La médecine magnétique a toujours eu deux modes d'application : l'action magnétique sans somnambulisme, et l'action magnétique avec somnambulisme. Les recherches auxquelles je me suis livré sur l'histoire du magnétisme ont présenté ces deux genres de médecine magnétique dans l'antiquité. On a vu au contraire le moyen-âge ne plus conserver que l'action magnétique simple, et Mesmer, obéissant à l'esprit de cette époque, former un système analogue à celui de Van Helmont, de Maxwell, et complètement différent de celui d'aujourd'hui.

Il y a donc eu une grande lacune dans

la médecine somnambulique; elle était complètement oubliée; et bien que l'école de Mesmer employât d'une manière puissante les moyens excitateurs du somnambulisme, cet état ne se développait pas; Mesmer, cependant, avait reconnu le phénomène, mais il l'avait tenu secret. Quelles étaient ses idées à cet égard? On ne sait; toutefois ses aphorismes, qui paraissaient obscurs à cette époque, nous démontrent qu'il savait à quoi s'en tenir sur le somnambulisme.

Je vais citer quelques-uns de ces aphorismes:

A. 254. — Qu'eussent produit les génies de Descartes, Galilée, Newton, Kepler, Buffon, sans l'extension de l'organe de la vue? peut-être de grandes choses; mais l'astronomie et l'histoire naturelle seraient encore au point où ils les ont trouvées.

A. 255. — Si l'extension d'un sens a pu produire une révolution dans nos connaissances, quel champ plus vaste encore va s'ouvrir à notre observation, si, comme je le pense, l'extension des facultés de chaque sens, de chaque organe peut être portée aussi loin et même plus loin que les lunettes n'ont porté l'extension de la vue; si

cette extension peut nous mettre à portée d'apprécier une multitude d'impressions qui nous restaient inconnues, de comparer ces impressions, de les combiner, et par là de parvenir à une connaissance intime et particulière des objets qui les produisent.

A. 256. — Ce qu'il y a de fâcheux pour la commodité de notre instruction, c'est que les personnes sujettes aux crises perdent presque toujours la mémoire de leurs impressions en revenant dans l'état ordinaire; sans cela, elles nous feraient elles-mêmes toutes les observations que je vous propose, avec plus de facilité que moi; mais ce que ces personnes ne peuvent nous retracer en l'état ordinaire, ne pouvons-nous pas nous en informer d'elles-mêmes, quand elles sont en état de crise?

A. 257. — Je pense donc qu'il est possible, en étudiant les personnes sujettes aux crises, de se faire rendre par elles-mêmes un compte exact des sensations qu'elles éprouvent. Je dis plus, c'est qu'avec du soin et de la constance on peut, en exerçant en elles cette faculté, perfectionner leur manière d'apprécier ces nouvelles sensations, et pour ainsi dire faire leur éducation pour cet état. C'est avec ces su-

jets, ainsi dressés, qu'il est satisfaisant de travailler à s'instruire de tous les phénomènes qui résultent de l'irritation exagérée des sens.

A. 264. — J'en parlerai plus en détail dans un autre temps.

Ces réflexions profondes n'eurent aucun effet sur la direction qu'avaient prise les traitemens magnétiques. Cette période dura plusieurs années, et des maladies très-graves, aiguës ou chroniques, furent guéries en grand nombre par la seule application du magnétisme comme agent thérapeutique.

Les résultats obtenus et la force des effets ressentis par les magnétisés étaient vraiment bien extraordinaires, car si on les compare aux traitemens opérés aujourd'hui, on y remarque une différence notable. Il est vrai que les procédés de magnétisation étaient bien éloignés des nôtres, et je suis convaincu qu'ils avaient une grande puissance.

On sait en effet que les disciples de Mesmer employaient comme auxiliaire un réservoir de nature quelconque, autour duquel se rangeaient plus ou moins de malades, se tenant par la main ou par des

cordons qui les faisaient communiquer avec le réservoir. Ordinairement ce réservoir était une espèce de baquet rempli de bouteilles d'eau superposées et placées d'une manière régulière ; les vides étaient comblés par du sable, de la limaille de fer ou du verre pilé. Au centre de cet appareil s'élevait une tige de fer de laquelle partaient d'autres conducteurs. Chaque pièce était magnétisée, et leur ensemble formait le grand appareil.

Eh bien! c'est autour de cette machine que la commission e 1784 fit les observations que le gouvernement avait demandées, et son rapporteur, Bailly, eut l'inconséquence de mettre dans un rapport entièrement hostile le passage suivant :

« Rien n'est plus étonnant que le spectacle des convulsions ; quand on ne l'a pas vu, on ne peut s'en faire une idée ; et en le voyant on est également surpris et du repos profond d'une partie de ces malades et de l'agitation qui anime les autres, des accidens variés qui se répètent, des sympathies qui s'établissent. On ne peut s'empêcher de *reconnaître* à ces effets constans *une grande puissance* qui agite les malades, les maîtrise, et dont *celui qui magnétise semble être le dépositaire.* »

Cette puissance du magnétiseur, nous la concevons bien ; mais celle de l'appareil, quelle était sa valeur ? Les relations des traitemens nous apprennent que sans le magnétisme les malades en communication avec le réservoir éprouvaient également des crises très-fortes. L'appareil n'agissait-il qu'en vertu du fluide magnétique dont on l'avait saturé, ou bien par une puissance intrinsèque, dépendante de sa composition hétérogène ? N'y avait-il pas développement d'électro-magnétisme et combinaison de cette électricité dynamique avec le fluide magnétique ? Je suis porté à cette opinion par les analogies que présentent les phénomènes de l'électro-magnétisme, de la machine de Clark, des métaux soumis à l'examen des somnambules, et des expériences bacillogires (1). Je rappellerai en effet que la crise somnambulique se produit parfois sous l'influence de certains métaux, d'une décharge électrique, et qu'une somnambule, soumise

---

(1) Dénomination donnée aux phénomènes de la baguette divinatoire. *V. Recherches sur des effluves terrestres*, par le comte de Tristan. Paris, chez Bachelier, quai des Augustins.

à la machine de Clark, me disait que je pourrais l'endormir avec cet appareil.

Je rappellerai encore que la marche sur un sol qui couvre un courant d'eau ou une mine métallique, développe dans certains systèmes nerveux des signes constans d'électricité positive ou négative. Pourquoi dès lors la combinaison symétrique de corps inorganiques et hétérogènes, et leur réunion avec des corps animés et diversement malades, ne déterminerait-elle pas le développement d'une électricité particulière, non pas identique à celle des appareils physiques, puisqu'elle ne se trahit pas à l'électromètre, mais analogue et pouvant sans doute se révéler à l'aide d'un instrument encore inconnu, mais que je pressens devoir approcher de la nature du galvanomètre; et si j'osais, j'avancerais qu'on en est bien près quand on connaît les phénomènes de la furcelle (baguette divinatoire). *V. page* 14.

Quoi qu'il en ait été de la cause dynamique des effets éprouvés par les magnétisés des élèves de Mesmer, ces effets restent comme type de la médecine magnétique.

La magnétisation opérée pour le soulagement d'une souffrance est toute différente

par son but, ses moyens et ses effets, de celle qui tend seulement à obtenir une modification dans le magnétisé.

Dans le dernier cas, en effet, peu importent les procédés; il suffit que la circulation nerveuse soit envahie par un fluide étranger, et les phénomènes physiologiques ou psycologiques apparaissent; mais dans une maladie, ce n'est plus seulement la modification nerveuse qu'il faut provoquer, il faut que l'action soit calculée, réfléchie et dirigée suivant les besoins du corps désharmonisé. Ainsi, qu'on ait à traiter une maladie aiguë ou une maladie chronique, cela demandera de la part du magnétiseur des connaissances bien arrêtées sur le mode d'agir de l'action magnétique.

Le fluide magnétique, comme tous les autres fluides, est dynamique, c'est la force vitale; l'accumuler dans le système nerveux, c'est donc augmenter les puissances de la vitalité. Par conséquent, si cette excitation vitale est faite sans discernement, et qu'un organe déjà surexcité reçoive un accroissement d'irritabilité, assurément c'est favoriser sa désorganisation. Mais si, après avoir reconnu l'organe qui concentre l'irritation, on fait usage de la faculté qu'a le

magnétiseur d'établir des courans magnétiques, soit sur l'électricité qui se développe au foyer organique, soit sur celle qu'il émet de lui, alors le danger est évité et le soulagement accompli.

La douleur est le cri de l'organe lésé; le point où l'action doit être dirigée est donc toujours facile à reconnaître, et si l'on doute du siége de l'inflammation, qu'on magnétise alors à grands courans, on évitera ainsi toute concentration d'action, et l'on finira par ramener l'équilibre de l'électricité dans tous les centres nerveux et ensuite dans tout l'organisme.

On ne saurait croire combien est salutaire l'influence sédative des passes à grands courans; ces passes calment toujours l'organisme nerveux et sanguin.

L'appréciation des battemens de l'artère est le signe le plus certain qui puisse guider; en effet, après une magnétisation plus ou moins longue, opérée comme je le dis, dans l'affection la plus aiguë, on trouve un ralentissement notable dans la circulation.

Les annales des anciens traitemens magnétiques rapportent beaucoup de faits de ce genre, car dans ces temps on n'hési-

tait pas à appliquer le magnétisme dans les maladies aiguës, et les plus heureux succès couronnaient les tentatives. Pour moi, j'ai magnétisé dans des cas que l'on regardait comme devant être aggravés par le magnétisme; j'ai guéri quelquefois, souvent soulagé, et je n'ai jamais nui. Ainsi, dans plusieurs fièvres cérébrales, j'ai constamment détruit la céphalalgie, arrêté le délire, et sur une personne déjà somnambule, attaquée d'une fièvre cérébrale, j'ai pu vérifier par ses ordonnances la justesse de ce que j'ai dit sur la manière de magnétiser. Cette somnambule me faisait établir des courans des épaules aux pieds, puis après chaque passe dégager la tête, d'où elle voyait sortir par l'action de mes mains des traînées *de feu* qui tourbillonnaient autour de sa cervelle.

Les mêmes procédés doivent s'appliquer aux aliénations mentales, maladies qui sont très-favorablement impressionnées par le magnétisme; et si les essais opérés à la Salpétrière, sous la direction de M. Esquirol, n'ont pas réussi, c'est au mode de magnétisation employé qu'il faut s'en prendre. Je viens de guérir une folie qui commençait à se déclarer sous forme intermittente,

et je suis convaincu qu'elle fût devenue permanente si l'on eût eu recours à la médecine ordinaire. La malade était somnambule; elle fut guérie après avoir subi trois magnétisations, à des heures qu'elle avait fixées elle-même, et par des applications de rôties de pain vinaigré sur le front et la poitrine, plus une saignée d'un litre et demi, opérée à un jour déterminé.

Dans les pneumonies avec crachement de sang, j'ai vu des somnambules prescrire comme remède le plus actif le magnétisme, de préférence aux émissions sanguines; mais, disaient-ils, ne passez pas devant les poumons, vous les irriteriez; commencez par de grandes passes depuis les dernières côtes et baissez jusqu'aux pieds. J'ai vu une somnambule magnétiser elle-même dans une hémophthisie que les saignées, les sangsues et autres médications n'avaient pu arrêter; elle assura y mettre fin immédiatement par la combinaison de ses passes; et en effet le crachement de sang, qui depuis plusieurs semaines arrivait matin et soir, ne revint plus. Le malade du reste sentit peu d'effets magnétiques. Cette somnambule prescrivit le même mode de magnétisation pendant neuf jours, pour consolider la guérison, qui fut parfaite.

Il y a certains genres de maladies aiguës du tube digestif, qui attaquent profondément la vitalité et plongent le malade dans une faiblesse extrême; les fièvres typhoïdes sont de cette espèce. J'ai obtenu dans ces cas des succès constans. A chaque magnétisation, les forces vitales sortent de la torpeur qui les oppresse, et jamais les symptômes inflammatoires ne sont augmentés.

Dans une fièvre adynamique, où l'on avait épuisé les traitemens ordinaires, sans avoir pu entraver la marche progressive de la maladie, je fus appelé. Quand j'arrivai, la garde me dit que le malade était mort; en effet, il était froid, pâle; le cœur ne donnait aucun battement. Cet état durait depuis deux heures. Je ne crus qu'à une de ces lipothymies, si fréquentes dans ces maladies où le système nerveux est toujours compromis; et dans le but d'exciter la circulation nerveuse, et par suite celle du sang qui était suspendue, je magnétisai avec force le cerveau et le cœur. En peu de minutes, l'effet était obtenu, et je n'eus plus qu'à répartir l'activité vitale que je venais de donner. En peu de jours, en effet, toute médication étant cessée, le malade fut sauvé.

Dans des coliques violentes et subites, les entérites aiguës, les entéralgies, il arrive souvent que la douleur épuise la sensibilité, ou bien qu'une congestion s'opère vers le cœur et qu'une syncope se manifeste ; dans ces cas, magnétisant le cœur surtout par l'insufflation, j'ai très-promptement ranimé ses battemens et conséquemment la vitalité. Il est à remarquer que plusieurs fois j'ai eu à agir après l'emploi des moyens excitateurs ordinaires, et que j'ai toujours réussi à rappeler la vitalité.

Il en est de même dans les asphyxies par immersion ou par un gaz; l'action magnétique, dirigée comme je l'enseigne, est plus puissante que tout autre moyen. L'insufflation magnétique convient bien mieux que celle d'un air qui, pour agir sur l'économie, doit être modifié par l'appareil pulmonaire, qui se trouve paralysé, tandis que le souffle magnétique apporte avec lui le principe vital, l'excitateur du système nerveux. Il reste encore à combattre les accidens; mais le principal, c'est de faire cesser l'état de syncope, d'asphyxie, qui, prolongé un peu plus, amène infailliblement la mort. Le magnétisme est donc l'agent le plus capable d'atteindre ce premier but; après, la

médecine doit employer ses ressources.

J'ai eu occasion d'opérer dans un rhumatisme articulaire aigu, à son douzième jour; il est inutile de rappeler l'acuité des souffrances et leur permanence pendant cinq ou six septenaires. Peu de jours de magnétisation à grands courans, vu le genre et le siége de la maladie, amenèrent un soulagement satisfaisant, qui n'eût pas tardé à devenir complet si moi-même je n'eusse été pris des symptômes de cette maladie. Cet accident m'apprit la valeur de la recommandation des magnétiseurs, qui donnent le précepte de se *démagnétiser* après avoir opéré sur certaines maladies. J'ai eu, comme bien d'autres, à souffrir trop souvent de cette négligence.

Les douleurs rhumatismales récentes cèdent promptement au magnétisme; je l'ai expérimenté, et les magnétiseurs sont unanimes sur ce point.

Si l'on m'a compris, on a dû voir que le magnétisme, appliqué dans ce qu'on nomme maladie aiguë, est d'un secours majeur; seulement il est de toute nécessité d'être à même de savoir le but qu'on doit imprimer à l'action, et cela ne peut être fait que par l'homme que ses études

ont mis à même de connaître l'anatomie des organes, leurs fonctions et les caractères de leurs maladies. En dehors de ces conditions, je doute qu'on puisse recourir avec avantage au magnétisme dans des cas graves, car on risque d'accroître le mal, de refuser à tort un médicament indispensable, ou de prendre une exarcébation des désordres pour une crise salutaire, ou bien encore de voir dans un effort de la nature, suscité par le magnétisme, un danger que l'on arrêtera quand il faudrait soutenir cet effet critique. Ceci me conduit à parler des crises; mais je le ferai après l'examen des maladies que je veux encore analyser.

Quand l'irritabilité d'un organe n'a pas été vivement sollicitée, mais qu'elle l'a été fréquemment, les symptômes de l'irritation ne se trahissent d'abord que vaguement. Cette permanence d'activité lente trouble peu à peu les fonctions normales, et finit par opérer, dans la constitution organique de l'appareil malade, des désordres graves et profonds. Cette marche de la maladie n'a pas tout d'abord compromis la vie de l'individu; son état n'est devenu alarmant qu'après un temps plus ou moins long. Une maladie chronique s'est établie.

D'autres fois, après une perturbation violente et qui a menacé les jours d'un malade, la période d'accroissement s'arrête; celle que la pathologie appelle période d'état s'améliore aussi; mais malgré tout la santé ne se rétablit pas parfaitement, l'organe si vivement affecté conserve du trouble dans ses fonctions, et il souffre encore. Les forces médicatrices de la nature et de l'art n'ont pu mener à terme les diverses modifications que l'organisme avait à subir pour rentrer dans son équilibre. — La maladie a passé encore à l'état chronique.

Dans le premier mode de désharmonie, les maladies aiguës, j'ai montré combien il fallait être sur ses gardes pour modérer et diriger l'action vitale que le magnétisme développait; dans les maladies chroniques, les précautions sont d'un autre genre. En effet, dans une maladie ancienne, on doit tendre surtout à augmenter les forces médicatrices de la nature, qui font sans cesse effort pour opérer les crises nécessaires au rétablissement. Il faut bien encore ici certaines connaissances d'anatomie et de physiologie; mais on n'a pas à craindre d'augmenter la maladie, à moins toutefois qu'il

n'y ait désorganisation prononcée, car alors le surcroît de vitalité que le magnétisme apporterait hâterait singulièrement le travail de désagrégation moléculaire et celui d'élimination.

Ce qui arrive dans les traitemens des affections chroniques par le magnétisme, c'est une diminution rapide des symptômes qui existaient au commencement, et l'augmentation de certains autres qui n'apparaissaient que de loin en loin et qui étaient dus à la nature pour la guérison. Cette distinction est la garantie du succès ; car si l'on se méprend et qu'on veuille troubler la marche de l'action, on s'expose à de graves désordres.

Les symptômes critiques portent d'abord sur certaines douleurs qui s'accroissent quelquefois d'une manière épouvantable, puis sur un travail d'élimination ; ainsi, il survient des vomissemens, des diarrhées, des sueurs, des hémorragies, des attaques de nerfs, des délires. Ces effets varient naturellement, selon les idiosyncrasies individuelles ; mais enfin, comme l'a dit Mesmer dans un aphorisme : « Aucune maladie ne guérit sans crise. » Cette opinion du reste a été celle de la plupart des médecins de l'antique école. Avec de l'habitude, on distin-

gue bien vite ce qui vient de la maladie ou du magnétisme.

J'ai observé des crises salutaires bien effrayantes, et toujours, quand les malades m'ont laissé les conduire jusqu'au bout, je les ai vues amener la guérison.

J'ai magnétisé un malade paralysé presque complètement du côté droit, ayant dans le même côté de la face des douleurs névralgiques si fortes que l'œil s'était perdu; ces souffrances s'étendaient sur le crâne et dans le cerveau. Cela durait depuis neuf ans et augmentait graduellement. Le diagnostic de la médecine avait été une névralgie du nerf facial, de l'ophtalmique, et une paralysie du nerf optique. Le diagnostic somnambulique, obtenu par un autre que le malade, avait indiqué un abcès de grosseur d'un petit œuf dans l'hémysphère gauche du cerveau. Les médicamens ordonnés n'agirent nullement. Je recourus au magnétisme; le malade ne s'endormit jamais; mais à chaque séance il éprouvait l'envie de vomir, une augmentation de la paralysie et une diminution des douleurs; après la quinzième magnétisation, il survint une fièvre très-grande, du délire et des élancemens si violens dans la

tête, que l'on crut à la mort prochaine de cet homme. Cet état dura vingt heures sans que l'on vînt m'en parler et sans qu'on cherchât à soulager le malade; alors il survint des vomissemens fréquens et une diarrhée abondante. Ces nouveaux phénomènes persistèrent douze heures avec violence, puis le malade tomba dans une grande faiblesse et dans un sommeil calme d'où il sortit parfaitement guéri.

N'est-ce pas cela qu'un médecin eût dû provoquer? La sympathie de l'estomac avec le cerveau est reconnue, et dans les affections du dernier organe, c'est souvent sur l'autre que le médecin dirige ses moyens. Ici le magnétisme a déterminé la crise d'absorption et celle de révulsion.

Il y a aujourd'hui plus de trois ans que la cure est faite, sans qu'il y ait eu rechute.

Dans une méningite chronique, qui était accompagnée de sécrétion de pus sur le cerveau, et qui avait pour symptômes une monomanie et des convulsions très-caractéristiques par leurs formes, j'ai obtenu, sans qu'il y ait eu sommeil, des crises nerveuses bien autrement fortes que celles d'habitude, et à chacune le malade sentait

sa tête débarrassée. Après un mois environ la guérison eut lieu.

Lorsque l'on traite une épilepsie sans que l'individu devienne somnambule, ce n'est que par l'arrivée de ces crises extraordinaires du système nerveux que l'on peut être certain d'avoir la guérison. Les exemples de cures de cette maladie sont très-nombreux; on en a guéri même sans crise apparente ; mais dans ce cas il faut un temps bien long et qui dépasse malheureusement les moyens du praticien.

Je serais emporté trop loin si j'examinais toutes les maladies qui guérissent par l'action magnétique simple. Qu'on se rappelle seulement que toujours le magnétisme doit soulager, les conseils que j'ai donnés étant scrupuleusement gardés; que l'on n'oublie pas non plus que, suivant la susceptibilité magnétique du malade, l'affection guérit plus ou moins radicalement, que la guérison est d'autant plus certaine et plus prompte qu'il survient des crises, et que, quelle que soit leur gravité, on ne doit pas les arrêter. Si ces conseils étaient suivis et que les malades recourussent plus tôt à la médecine magnétique qu'à celle du somnambulisme, les guérisons seraient plus

nombreuses, plus parfaites et plus promptes. Il n'est pas en effet nécessaire d'être somnambule ou de faire des remèdes prescrits par un autre pour guérir. Le somnambulisme n'est qu'une crise affectée à tel individu, à telle maladie; elle n'est ni générale ni indispensable, et une autre crise arrive au même but. Sans doute, quand le somnambulisme a lieu, tout est plus clair; sans doute, quand on a su d'un somnambule étranger le genre de désordres qui existent, on est plus à même de traiter; mais ceci ne peut le plus souvent dispenser de la magnétisation.

On peut seulement ne pas employer le magnétisme chez les individus dont on a constaté par plusieurs essais l'insensibilité magnétique; pour eux alors il faut utiliser la médecine somnambulique. Ce que je dis est si vrai qu'il n'est pas de somnambule qui ne réclame le magnétisme pour aider les remèdes qu'il s'ordonne.

Une demoiselle présentait pour symptômes maladifs la pâleur, la bouffissure générale, de l'oppression, de la toux, des battemens sourds et tumultueux du cœur, de vives douleurs à l'épigastre et entre les deux épaules, une suppression des règles depuis huit mois, arrivée par suite de l'accroisse-

ment de toutes ses souffrances. N'ayant trouvé aucun soulagement dans la médecine, elle essaya du magnétisme. Trois séances l'amenèrent au somnambulisme ; mais elle ne fut jamais assez lucide pour préciser anatomiquement la cause de sa maladie. Je me bornai donc au magnétisme, qui en trois semaines avait procuré un état de santé déjà satisfaisant ; les règles avaient reparu.

Ayant eu occasion de consulter une somnambule lucide, celle-ci indiqua une inflammation du cœur même, des plèvres et et de l'estomac. Elle prescrivit une médication que je suivis exactement, et je laissai le magnétisme. Mais après un mois du traitement somnambulique, le mieux n'était pas plus marqué. Je rendormis la malade, qui me reprocha de l'avoir abandonnée. « Croyez-vous donc, me dit-elle, que le magnétisme ne soit rien par lui-même ? Les remèdes sans lui ne me guériraient jamais. Continuez donc à me magnétiser, et je guérirai bien plus vite. »

## II.

### Médecine somnambulique.

Nous devons donc parler de la médecine somnambulique, et si la raison comprend que le fluide magnétique, transmis dans une organisation, peut y apporter des modifications, elle demeure impuissante à se rendre compte de l'instinct médical du somnambule.

Il faut constater le fait, le croire, et dire : c'est une faculté donnée à l'homme par la divinité; l'âme dans cet état est en communication avec toute la nature, et comme Dieu voyait l'avenir malheureux de la destinée humaine, qu'il ne pouvait empêcher sans annihiler le droit de liberté, l'essence de l'être, il a dû, dans sa bonté, créer un remède à tout mal. Si, dès que

nous souffrons nous ne voyons pas ce remède, il faut croire que nous avons perdu l'état où nous pouvions en recevoir la sympathie, et qu'une fois cet état reproduit, ses propriétés renaissent plus ou moins complètes, selon que lui-même est plus ou moins parfaitement rétabli.

Au point de vue médical, le somnambule est celui qui voit ses organes malades et qui a l'instinct des remèdes convenables. Par extension, le somnambule magnétique applique à autrui cette faculté. — L'important, c'est de constater une lucidité qui soit infaillible; on pourra la croire telle toutes les fois que le malade enseignera spontanément un moyen curatif, ou bien qu'étant interrogé il demandera les remèdes qu'il dit *voir* ou *entendre* dictés par une voix étrangère.

Ces formes de l'instinct médical sont toujours certaines quand on a affaire à un somnambule nouveau; car je ne parle pas ici des somnambules consultés pour d'autres. Ce n'est pas qu'un somnambule qui raisonne le traitement qu'il veut s'appliquer ne doive pas être ponctuellement écouté, je dis seulement qu'un somnambule, entrant dans la sphère de la réflexion et du

raisonnement, m'inspire plus de doute que celui qui reste dans celle de l'instinctivité.

La confiance dans la lucidité est tellement indispensable au magnétiseur, que sans elle il peut compromettre la vie du malade; car s'il veut modifier les prescriptions du somnambule, il dérange complètement leur effet. On ne saurait donc trop chercher les caractères du somnambulisme lucide.

Une fois la confiance acquise, il faut irrévocablement se rendre esclave des volontés du somnambule qui prescrit un traitement. Je sais combien on se trouve parfois embarrassé; car dans des maladies graves les somnambules demandent souvent une médication tout opposée aux connaissances de la médecine classique, et qui, selon ses règles, devrait inévitablement causer la mort. Il n'y a pas de transaction possible; c'est à vous de consulter vos forces morales avant d'entreprendre un traitement magnétique. Je pourrais citer des faits nombreux de cette opposition de la médecine somnambulique avec la médecine ordinaire; mais l'espace me limite, et je dois être bref.

J'avais magnétisé, pour ce qu'on appelle une gastrite, une dame qui, dans son somnambulisme, avait déclaré que l'inflammation de l'estomac était produite par des eaux âcres et nullement par le sang, ce qui avait aussitôt mis mon traitement en contradiction avec le sien. Six mois après la guérison, elle fut prise d'une hémorragie utérine qui, malgré les soins les mieux dirigés, l'amena en quinze jours à un état alarmant.

La faiblesse était grande, l'estomac redevint malade, et la perte de sang continuait avec abondance. Je mis cette dame en somnambulisme; elle me pria de l'y laisser trois heures sans lui parler. Après ce temps, elle me dit d'écrire ce qu'elle allait dicter.

« Demain, trois lavemens à la pariétaire. (6 juillet.)

« Le 7, à quatre heures du matin, une cuillerée à bouche de vin blanc, dans lequel on mettra deux grains d'émétique.

« Le 8, à quatre heures, me purger avec du jalap et du séné, de manière à provoquer une dixaine d'évacuations.

« Le 9, même chose que le 8, la dose un tiers plus forte.

« Me laisser en repos le 10; et le 11, me donner le vomitif du 7.

« Le 12, me purger comme le 8; alors le sang sera arrêté. »

A ce traitement je bondis de frayeur, et j'objectai la faiblesse, l'irritation intestinale; mais j'eus beau dire, la somnambule m'ordonna de l'éveiller et de faire ce qu'elle avait prescrit. J'obéis à tout; mais comment rendre ce que j'éprouvai, en voyant la malade trois heures après la prise de l'émétique? Je frémis devant ce corps livide et crispé par les atroces coliques et la fréquence des vomissemens. Le mari m'accusait presque d'avoir empoisonné sa femme; pour moi, je le craignis un instant..... Le soir, quand elle fut calmée, je la magnétisai vite, et ce fut pour voir le sourire d'une somnambule qui se moquait de son médecin! « Continuez, me dit-elle, et ne vous faites plus tant de mal. » Je continuai, et le 14 elle était parfaitement rétablie.

Parlerai-je aussi d'une jeune fille, qui était atteinte d'hydropisie au cœur, au ventre, infiltrée aux extrémités inférieures, par suite d'une inflammation chronique du péricarde, avec exhalation de sang autour de cette membrane, désordres qu'elle recon-

nut seule, contre l'avis des médecins, et qu'elle signala dans son somnambulisme. Elle demanda une diète complète pendant dix-huit jours, une saignée d'un litre et de la glace sur le cœur, sur la dixième côte droite et sur les tempes. Evidemment, selon les données de la médecine, une pareille médication devait accroître le mal et hâter la mort. Eh bien! ce traitement fut exactement suivi, et la malade, si faible, si épuisée, reprit une santé parfaite au bout de quarante jours!....

Mon Dieu, que sommes-nous donc avec nos prétentieux systèmes? Quel médecin ne m'eût écrasé, en me voyant saigner jusqu'à défaillance cette hydropique presque sans pouls?

Soyons donc fermes et sans hésitation quand un somnambule que nous connaissons indique *pour lui-même* un traitement qui semble meurtrier ou irrationnel. Laissons l'instinct parler, et ne proposons jamais un médicament; ce serait alors donner au somnambule une impulsion dans un sens, et cela ne doit pas être. La médecine naturelle doit être dégagée de nos idées et de nos systèmes. Les homœopathes ont donc tort en disant qu'un somnambule parcourt la route où on

le place ; c'est précisément ce qu'il faut éviter, sous peine de rendre bientôt les somnambules aussi imparfaits que nous.

Le somnambule magnétique, mis en rapport avec un malade, éprouve parfois ses douleurs et voit l'anatomie des parties affectées ; assez souvent il trouve comme pour lui les remèdes à employer, et il opère des guérisons très-remarquables. Cette extension extraordinaire de la faculté inhérente au malade somnambule procure de grands bienfaits, mais elle est plus sujette à mettre dans l'erreur. Il n'y aurait aucun danger si l'on possédait les affections du somnambule, ou si l'on était certain de sa moralité, car il dit alors quand il ne voit pas le mal et quand il ne trouve pas le remède. Mais si vous lui êtes inconnu, si une consultation n'est pour lui qu'une spéculation ou une affaire d'argent, alors vous courez des dangers ; il peut bien dire en effet ce que l'habitude et le raisonnement lui suggèrent quand l'instinct ne lui apporte rien.

Lorsqu'un médecin peut conserver des somnambules qu'il a formés, qu'il a reconnus lucides, et qu'il les emploie pour ses cliens, les inconvéniens s'évanouissent, parce qu'il faut supposer que le magnétiseur

n'utiliserait pas un sujet dont il ne connaîtrait pas la lucidité; quand la lucidité de son somnambule manque, ce qui arrive par mille causes, il le déclare et ajourne la consultation. S'il faisait autrement, le blâme retomberait sur lui.

La faculté de consulter pour les autres se conserve même en bonne santé. L'habitude du somnambulisme naturalise en quelque sorte cet état, et si l'on n'en abuse pas, on peut rester lucide pendant des années. Le somnambulisme répété deux à trois fois par semaine ne fatigue pas, mais s'il a lieu chaque jour et même plusieurs fois dans la journée, il ne tarde pas à épuiser les forces et à rendre sujet à des affections nerveuses. Je doute donc que certains somnambules de profession, qui sont consultés du matin au soir à Paris, soient toujours réellement en somnambulisme.

Dès qu'on est sûr de la lucidité d'un somnambule consulté pour un autre, il faut lui obéir aussi aveuglément que lorsqu'il parlait pour lui-même. J'en étais à mon début lorsque j'eus à soigner, après la médecine ordinaire, une jeune femme qui, à la suite de ses couches, avait été prise d'une fièvre puerpérale. C'était le cinquantième jour, je

crois, de la maladie. Les médecins traitans avaient laissé la malade à trois petites cuillerées de lait d'ânesse par jour ; cela parfois était rejeté, et l'espérance avait déserté tous les cœurs.

Ayant vainement magnétisé cette dame, je mis en somnambulisme son amie, que j'avais déjà soignée. Elle me détailla ce qu'elle disait voir dans l'intérieur de son amie, et m'ordonna des lavemens d'eau magnétisée, deux tasses de bouillon de bœuf par jour ; à jeun, pendant deux jours, deux cuillerées à bouche d'un sirop que je ferais avec deux onces de manne, deux morceaux de jalap gros comme le doigt, et un morceau de racine de turbith gros comme le pouce. Ce sirop devait faire évacuer des matières durcies et du sang coagulé. La malade devait être guérie dans un mois, à l'aide d'un régime qu'elle indiquerait plus tard.

Etourdi par ce qui venait de se passer pour la première fois sous mes yeux, troublé par les conversations des assistans, les plaintes de la mourante, je ne réfléchis pas de suite à ce que ma somnambule m'avait dit. Quand je me disposai à faire préparer le sirop, je m'aperçus qu'il fallait donner à

chaque dose une once de manne, une demi-once de jalap et un gros de turbith!.... Et on donne au plus vingt grains de jalap!..... C'était à la vérité en décoction, mais c'était énorme pour une maladie d'un caractère pareil!.... La malade ne peut pas supporter du lait d'ânesse, et il faut lui faire avaler du bouillon de bœuf et un purgatif des plus drastiques!.... Je reculai;.... je ne mis que la moitié des quantités indiquées, et je tremblai encore bien fort..... Cependant, il n'y eut que des coliques très-supportables et quelques déjections sanguinolentes ; mais elles ne furent pas telles que la somnambule l'avait annoncé....., et le bouillon avait bien passé!.....

Le lendemain je consultai la somnambule, et avant que j'eusse eu le temps de poser une question, elle me dit d'un ton piqué :

— « Il est inutile de m'endormir maintenant, puisque vous n'avez pas confiance en moi; vous n'avez donné que la moitié de ce que je voulais; aussi, au lieu d'un mois, elle en sera deux à guérir, et il faut recommencer. »

Je fus comme pétrifié! ma pensée secrète avait été dévoilée!! Je crus alors! Je ne

m'écartai plus des conseils de la somnambule, et dès lors les choses s'accomplirent comme elle l'avait prédit.

Les consultations somnambuliques offrent donc de grands avantages. Quant à moi, j'ai obtenu par ce moyen des guérisons très-remarquables; mais je regarde comme difficile de mener à fin heureuse une entreprise de cette nature. Car aux inconvéniens que j'ai signalés trois pages plus haut, il faut joindre celui de pouvoir disposer à jour et à heure fixes des somnambules, et plus encore, être certain de l'exactitude qu'apportent les malades à exécuter les prescriptions. Une fois partis, en effet, la plupart dirigent seuls leur traitement, parce que la consultation a été donnée soit par une somnambule sans magnétiseur, soit par celle d'un magnétiseur qui n'est pas médecin et que l'on ne revoit que long-temps après; ou bien encore parce que vous n'êtes pas le médecin de la personne, et qu'elle ne peut vous laisser suivre la marche de la maladie, par suite de divers motifs. Toutes ces causes sont préjudiciables au magnétisme, parce qu'elles rendent les guérisons complètes plus rares qu'elles ne devraient l'être.

Le rapport du malade avec le somnambule peut être établi par de cheveux. Ce mode de communication peut être très-certain; pourtant il est encore cause de beaucoup de demi-succès. Il faut en effet, pour que ce moyen réussisse, qu'il y ait une bien grande lucidité et que les cheveux n'aient reçu aucune émanation étrangère, ce qui est plus difficile à éviter qu'on ne se l'imagine. Je préfère donc le rapport immédiat.

Cependant ce genre de consultation, conduit avec toutes les précautions nécessaires, peut avoir un double avantage, celui de porter la conviction dans l'esprit des consultans, et celui de guérir des maladies de la plus haute gravité. Ainsi, le magnétiseur ayant reconnu une lucidité suffisante dans son somnambule, ne doit recevoir de la part de la personne qui lui apporte les cheveux d'un malade aucun renseignement sur la maladie; il doit tout ignorer. Alors, remettant les cheveux au somnambule, celui-ci doit signaler les parties malades, avec la description anatomique des désordres qui y existent. A cette description, il me semble que la bonne foi et la justice reconnaîtront la véracité des magnétiseurs, la précieuse

faculté des somnambules, et que, croyant à la possibilité de *voir le mal*, l'homme sensé et impartial croira de même à l'*instinct des remèdes;* l'un n'est pas plus extraordinaire que l'autre.

Pour ne pas fatiguer mes lecteurs, je ne vais citer que deux faits de ces consultations somnambuliques.

— La force des battemens de cœur, leur fréquence par le moindre mouvement et d'autres signes, avaient fait regarder comme une hypertrophie du cœur avec commencement d'anévrisme, l'affection dont Henri Blot, jeune homme de dix-huit ans, était atteint.

La carrière de ce jeune homme se trouva brisée; il fallut vivre languissant loin des lieux où sa famille l'avait placé pour ses affaires. Les médecins de Paris le renvoyèrent à Orléans, où il suivit les traitemens conseillés, mais sans en éprouver rien d'avantageux, car à la troisième année son état était devenu alarmant.

On fit alors ce qu'on fera encore longtemps; on eut recours au magnétisme..... toujours les incurables de la médecine!!

Ayant magnétisé Henri sans obtenir aucun effet appréciable, j'eus recours, au

moyen d'une mèche de cheveux, à un autre somnambule.

Voici son diagnostic :

« Le cœur n'est ni plus gros ni plus dilaté qu'à l'ordinaire ; mais les vaisseaux qui rampent dessus sont très-gonflés par le sang. Le sac qui enveloppe le cœur est excessivement rouge ; cette membrane est épaissie..... ; c'est elle qui irrite le cœur et le fait battre si fort. »

J'avais donc à traiter une péricardite, avec un état pléthorique des vaisseaux du cœur; mais ce n'était pas la fibre charnue de l'organe qui était hypertrophiée, et les cavités étaient dans leur état normal.

Le traitement fut énergique et complètement prescrit par le somnambule. Il se composa de cataplasmes de plantes résolutives et de sangsues sur la région du cœur, de bains aromatiques pris jusqu'à l'estomac, puis quelques purgations, une saignée de pied et des lavemens composés. Toute cette médication fut précisée dans son mode et dans ses temps d'administration; elle fut exactement suivie sous ma direction pendant trois mois. A cette époque, je demandai au même somnambule, toujours avec des cheveux, où en était la maladie.

« La membrane a changé d'aspect, elle est rose; mais elle est encore trop gonflée. Continuez quelques semaines le traitement, et tout sera fini. »

La fraîcheur et la santé revinrent en effet; le sentiment de gêne et d'anxiété qui oppressait continuellement disparut complètement avec les palpitations; et aujourd'hui nous comptons deux années et quelques mois depuis la guérison.

Autre fait. — Ce fut à la suite de l'usage des eaux d'Enghien, ordonnées avec succès pour une surdité, que M. A. de Saumery se trouva pris d'une vive inflammation de l'estomac et des intestins. Les traitemens les mieux dirigés ne purent empêcher la maladie de passer à l'état chronique, et de mettre ce jeune homme dans le marasme le plus grand.

En 1838, lorsque je le vis, il était réduit à ne pouvoir prendre pour tout aliment dans sa journée que quelques tasses de lait. Rien, absolument rien autre chose ne se digérait. La consomption extrême était accompagnée d'une fièvre lente, de douleurs sourdes dans tout l'abdomen, et le malade, à vingt ans, pouvait à peine traîner son squelette dans ses appartemens.

Ayant soumis à une somnambule une mèche de cheveux du malade, elle vit : — « L'estomac très-rouge, une *barre* de sang partant des fausses côtes et s'étendant sur l'estomac ; les intestins très-*gonflés*, tachetés d'un sang noir.

Son traitement s'accommoda du reste avec les données de la médecine. Il se composa de demi-bains émolliens, suivis de l'application sur le ventre de cataplasmes composés de certaines plantes, puis de tisanes de cresson avec un sirop lexatif, et du lichen dans la journée. Les boissons devaient être magnétisées (1) ; les jours, les heures de remèdes furent aussi fixés.

— Pour le dire en passant, c'est à cette ponctualité minutieuse, et qui semble ridicule, que les somnambules attribuent leurs succès. Les remèdes qu'ils indiquent, exécutés aux doses et aux heures prescrites, jouissent d'une action toute particulière ; car l'organisme, disent-ils, et surtout l'organisme malade,

(1) L'eau, par sa composition chimique, plus que toutes les autres substances de la nature, est capable de se combiner au *fluide magnétique*. Cette saturation rend ce liquide très-propre à faire un grand bien dans certaines maladies. L'agent vital se trouve en effet directement porté dans les viscères. Les anciens magnétiseurs employaient ce puissant auxiliaire bien plus souvent que nous.

est soumis à des variations très-complexes dans l'intervalle de toutes les vingt-quatre heures; si donc on ne saisit pas et n'apprécie pas ces rapports et ces dérangemens du système nerveux, on ne peut soigner aucun malade avec précision et infaillibilité. —

Après quelque temps du traitement dont nous venons de parler, et qui fut modifié par suite de nouvelles consultations, en raison des changemens qui survenaient daus l'état des organes malades, M. de Saumery fut parfaitement rétabli en quelques mois.

Il y a trois ans de cela, et nous n'avons eu aucune rechute.

Nous avons esquissé les trois modes d'application de la médecine somnambulique. Dans le premier, nous avons admis l'infaillibité de la clairvoyance du malade pour lui-même, mais nous avons déclaré qu'il fallait plus de réserve dans la confiance que l'on peut donner au somnambule s'occupant d'un autre que lui-même, parce que nous avons reconnu que le somnambule n'était pas toujours doué du même degré de lucidité, et qu'il ne portait pas toujours le même jugement sur une personne étrangère. Quant au troisième mode, c'est-à-dire les consultations sur des cheveux du malade,

nous avons avoué qu'il fallait encore bien plus de circonspection que quand le rapport du somnambule avec le malade était direct. Cela est compréhensible, car il est évident que la sympathie qui unit le somnambule au malade est sollicitée moins vivement, lorsque le rapport est seulement établi par une partie du malade, partie qui est presque inorganique. La sympathie et la vision offrent aussi des résultats d'autant moins positifs que l'affection dont le malade absent se trouve atteint est plus chronique, moins douloureuse, et qu'elle excite moins de réactions dans tout l'organisme. Le somnambule alors voit obscurément; les teintes des organes lui apparaissent plus sombres qu'elles ne sont réellement, ce qu'il reconnaît lui-même lorsqu'il examine le malade près de lui.

Cependant j'ai rencontré souvent des somnambules tellement lucides que les plus heureux succès ont couronné les ordonnances que j'avais obtenues par l'intermédiaire des cheveux. J'ai cité quelques exemples à ce sujet, et ma conviction à cet égard est suffisamment formée pour me faire un devoir d'utiliser le somnambule magnétique dans les trois catégories où l'on peut placer sa lucidité.

## IIII.

### Chirurgie.

On s'étonnera un jour que la chirurgie française soit restée si long-temps sans mettre à profit l'insensibilité magnétique.

Tout ce qui entre dans le domaine de la chirurgie est moins sujet à erreur et à contradiction que les principes de la clinique médicale. C'est à cette cause qu'il faut attribuer la petite proportion des cas de chirurgie qui ont déserté la science habituelle pour le magnétisme.

Cette partie de l'art de guérir recevrait pourtant de grandes améliorations en prenant le magnétisme pour auxiliaire.

Il y a en effet dans les plaies, externes ou internes, dans les affections du système osseux, déviations, carie ou nécrose, dans les luxations, les fractures même, et dans d'autres maladies rangées dans la chirurgie, certains modes de traitement que

l'on regarde comme très-fixes et invariables, et qui pourtant ont été complètement changés par les indications somnambuliques : ces changemens ont procuré des guérisons réputées impossibles par les plus habiles chirurgiens.

Appliqué comme agent secondaire, le magnétisme peut être dans tous les cas de chirurgie d'un immense avantage. Je n'ai pas besoin de répéter que cet effet sera relatif à la constitution de l'individu; c'est un principe établi plus haut.

Dans les lésions graves, les sympathies organiques sont mises plus ou moins en jeu; la réaction fébrile, les spasmes nerveux sont encore plus ou moins excités, et selon l'intensité de ces complications, la vie du malade, la marche de la guérison, le succès des opérations sont aussi plus ou moins compromis.

N'est-il pas certain que l'influence du magnétisme, dirigé suivant l'urgence, serait de la plus salutaire utilité contre ces désordres secondaires ? N'aborderait-on pas avec plus de chances une opération, lorsque l'on aurait détourné ou amendé les désordres généraux qui accompagnent si souvent une blessure grave ? Et après les opérations dont la douleur a jeté le malade dans une

irritation quelquefois plus dangereuse que le mal qui vient d'être détruit, combien il serait utile de pouvoir calmer l'organisme nerveux et de réparer les forces vitales qu'une perte excessive de sensibilité vient d'épuiser. Je l'affirme, une magnétisation bien entendue agirait plus efficacement que toutes les potions imaginables.

Comme agent curatif, le magnétisme peut, sans autre médication, guérir certaines plaies, des caries, des brûlures, certaines déviations ou luxations anciennes, des contractions musculaires, etc.

J'ai eu occasion de guérir spontanément de légères brûlures; on sait que la brûlure et l'entorse passent pour être guéries par les secrets de certains individus; j'ai vu des empiriques opérer; ils se bornaient à souffler sur l'endroit malade et à le toucher; parfois il y a réellement eu un soulagement très-marqué.

J'ai remis, en détruisant la contraction musculaire, une luxation du fémur, qui datait de presque un an; elle était survenue à la suite de la rétraction des muscles internes de la cuisse. Dans ce traitement, où il y avait somnambulisme, j'ai pu me convaincre de l'importance de la direction des passes, car la malade m'in-

diquait celles qui agissaient pour vaincre la contraction musculaire; ces passes variaient suivant l'état où se trouvaient amenées les couches de muscles par suite des magnétisations. La somnambule m'avertissait des passes qui agissaient en sens contraire de la circulation nerveuse dans les parties affectées; ces passes, continuées de la même manière, auraient, suivant elle, paralysé le membre luxé.

Tous les traités de magnétisme ont consigné plusieurs cures de plaies compliquées de nécrose, opérées par le magnétisme seul, après les traitemens de l'art classique employés pendant plusieurs années.

Une des plus remarquables est celle que fit le chevalier Brice sur une dame dont les os du crâne s'étaient exfoliés à la suite d'un ulcère qui s'était établi à la tête depuis six ans et avait résisté aux moyens ordinaires. Durant le traitement, cinq esquilles, dont l'une était comme une pièce de cinq francs, sortirent de la plaie, qui fournissait toujours une suppuration abondante. Après quatre mois de l'usage non interrompu du magnétisme et de l'eau magnétisée, la guérison fut complète.

On a consigné encore des guérisons d'ul-

cères chroniques aux jambes, de caries en divers endroits. Parmi les guérisons de caries osseuses, une des plus belles est celle opérée par Puységur, sur un militaire condamné à l'amputation de la jambe par Larrey.

Les anciens auteurs mentionnent aussi les succès obtenus dans les traitemens de fistules établies en différentes parties du corps. Parmi ces cas pathologiques, celui de Mad. Perrier, qui portait plusieurs fistules au rectum avec rétrécissement de l'intestin, est à remarquer. Cette malade avait été inutilement traitée par Sabatier, Dubois, Boyer; devenue somnambule, elle dirigea seule avec son mari sa maladie, et se guérit sans moyens chirurgicaux.

Les indications des malades somnambules ont été très-souvent en opposition avec celles des médecins, et quelquefois de la façon la plus singulière. Ainsi, le docteur Koref cite le fait suivant :

« Pendant un voyage qu'une malade fit loin de moi, elle se luxa le fémur, et à son retour, l'ayant mise en somnambulisme, elle m'assura qu'elle se l'était remis elle-même dans un accès de somnambulisme qui avait été rappelé par la douleur qu'elle

avait éprouvée. Quand je la vis, je lui trouvai la cuisse immobile par la douleur de la partie supérieure, la hanche tuméfiée, luisante, rouge et brûlante. On ne pouvait imprimer le moindre mouvement à ces parties sans lui arracher des cris; mais, dans le somnambulisme, je la voyais se lever, marcher avec la plus grande facilité, exécuter sans peine des mouvemens rotatoires; et, pendant ce violent exercice, le gonflement, la dureté, la rougeur et la chaleur de la hanche disparaissaient pour se reproduire aussitôt la cessation du somnambulisme. Elle rendait raison des mouvemens auxquels elle se livrait, et disait que c'était pour ne pas laisser solidifier les humeurs dans la capsule et pour empêcher qu'il ne se formât une ankylose. Elle dirigea seule son traitement et se guérit parfaitement. »

En vérité, ne faut-il pas croire que la chirurgie, comme la médecine, a besoin de s'éclairer de la lumière du somnambulisme, et de s'aider de l'action curative du magnétisme?

Ce que j'ai dit sera déjà peut-être difficilement admis, et pourtant je n'ai pas encore parlé de l'insensibilité aux opérations chirurgicales? Il faut cependant le faire connaître ce

bienfait inappréciable, auquel peuvent prétendre quelques malades privilégiés ! Perdre une dent, un doigt, un sein, une cuisse, et ne pas le sentir! c'est écrasant, j'en conviens, mais qu'y faire? *cela est!*

On sait que, lors des expériences faites sur le magnétisme dans les hôpitaux de Paris, des moxas, des synapismes et d'autres genres de supplices furent appliqués aux malheureux somnambules de Dupotet, de Robouam, de Georget, de Foissac, pour constater l'insensibilité, et qu'elle fut invincible.

On sait que plusieurs médecins ont fait extraire des dents dans l'état magnétique, sans que le malade en souffrît aucunement.

Le docteur Filassier rapporte qu'une femme qui n'avait jamais voulu se faire opérer d'une tumeur qu'elle avait au cou, tant elle redoutait l'instrument tranchant, se soumit à l'opération pendant qu'elle était en somnambulisme. Cette tumeur, assez saillante, qui avait deux pouces de longueur sur un de largeur, fut enlevée lentement, et le pansement fut fait sans exciter la moindre douleur.

En France, l'opération la plus importante est celle du docteur Cloquet sur Mad. Plantain, magnétisée par le docteur Chapelain.

Cette dame fut opérée chez elle et *non dans un hospice*. Le sein droit ulcéré fut extirpé, les ganglions de l'aisselle disséqués, des ligatures appliquées, sans que le visage, la respiration, la voix, le pouls enfin révélassent une sensation quelconque; et la malade, pendant ce temps, s'entretenait avec l'opérateur.

A Condom, canton du département du Gers, un métayer de M. de la Bordère était atteint d'un abcès par congestion dans l'aine. Magnétisé par M. de Brivasac, il fut insensible, et le docteur Larieu, assisté du docteur Rocque, ouvrit l'abcès et détruisit diverses adhérences avec lenteur et précaution, vu le passage de l'artère crurale dans la tumeur; durant ce temps il fut impossible de remarquer un signe de sensibilité.

Je n'ai eu jusqu'à présent occasion d'utiliser l'insensibilité que l'on peut établir sur certains magnétisés, que pour des saignées et des perforations d'oreilles. J'ai vu M. Bosonnet, dentiste, extraire une molaire très-solide à la mâchoire supérieure, et je n'ai pu apercevoir le plus léger frémissement dans les traits, dans les mains, qui étaient pen-

dantes, et dans toute la jeune personne, qui avait été magnétisée par son frère.

Le phénomène de l'insensibilité n'est pas facile à produire ; d'abord ce n'est jamais, ou du moins très-rarement, dès la première magnétisation que l'insensibilité s'établit ; ensuite il est certains sujets sur lesquels on ne peut l'obtenir que dans la période de sommeil ; c'est-à-dire qu'aussitôt le développement de la lucidité ils perçoivent, malgré tout, les sensations. Avant d'exécuter une opération, il faut bien s'assurer de l'insensibilité, car on risquerait d'épouvantables convulsions. S'il y a somnambulisme, il faut consulter l'individu et s'entendre avec lui sur tous les points nécessaires. Il y a d'autres somnambules sur lesquels il est impossible d'annihiler la sensibilité ; quelques-uns même l'ont très-exaltée. Mais quand on n'aurait qu'un succès sur cent essais, ce serait toujours un progrès pour l'humanité et une découverte physiologique très-intéressante pour la science.

Beaucoup de médecins de haut mérite ont reconnu l'existence de l'insensibilité établie sur certains somnambules, et le parti que l'on peut en tirer. Le professeur Andral s'exprime ainsi :

« J'affirme que, sous l'influence de certaines manœuvres magnétiques, par lesquelles l'individu devient somnambule, *il perd toute sensibilité*. En même temps, il y a isolement complet des personnes et des choses environnantes, tandis que le rapport existe avec celui qui magnétise. » (*Pathologie interne.* — Tome III, page 345.)

Je bornerai aux développemens que je viens d'exposer mes réflexions sur la médecine du magnétisme, me réservant de suivre d'une manière plus méthodique et plus complète son application à chaque maladie. Ce travail ne pouvait trouver place ici.

Que la critique n'aille pas s'efforcer de faire croire que, par ce que nous venons d'écrire, nous avons voulu doter toutes les maladies d'un remède unique et infaillible. Cette ridicule et perfide insinuation est trop peu sensée pour que nous cherchions à nous prémunir contre elle des armes du raisonnement. — Nous reconnaissons qu'il se rencontre des maladies incurables par le magnétisme, et que des somnambules ne peuvent, *parfois*, se guérir eux-mêmes, pas plus que ceux qui les consultent, attendu que tout doit mourir.

J'ai cherché seulement dans ce chapitre à

faire pressentir l'utilité de cette nouvelle médecine, en examinant ses principes physiologiques, et en citant, parmi de nombreuses observations, celles qui pouvaient aider à démontrer les prétentions de notre doctrine et sa supériorité sur celle de l'école actuelle.

Il reste aujourd'hui une nouvelle pathologie à édifier; que de plus savans que moi comprennent la tâche et l'accomplissent!

# IV.

## Procédés magnétiques.

Modifier l'électricité dynamique d'un organisme, ainsi que le mode de circulation de cette électricité, telle est la fin à laquelle tend toute magnétisation. Pour opérer cette action, le moyen le plus simple, le plus puissant, le plus prompt, c'est de *vouloir* qu'il en soit ainsi, mais le vouloir d'une volonté calculée, réfléchie et persistante. Cette *volonté*, exprimée et dirigée *en face* d'un individu qui veut bien s'abandonner à vous, détermine toute la série des phénomènes que nous avons exposés.

L'expression de l'intention qui vous anime doit se traduire par des signes lors des premiers essais magnétiques ; plus tard elle n'a

plus besoin de se manifester, car la puissance intime qui s'anime dans votre cerveau rayonne autour de vous et atteint de ses *forces* l'objet qu'une sympathie d'un nouvel ordre physique rend un centre d'attraction.

Les signes ont une valeur intrinsèque; ils tendent à faire des nerfs du sujet un prolongement immédiat de ceux du magnétiseur. Pour cela un contact presque direct est nécessaire; le plus naturel est celui que l'on opère en prenant les mains du magnétisé par les pouces, en passant lentement les mains devant le tronc, en posant les doigts au bas du front entre les sourcils et à l'épigastre. Ces procédés, dirigés méthodiquement, amènent en moins d'un quart d'heure un effet sensible, s'il y a disposition à l'influence magnétique.

La prise des pouces, que Deleuze a adoptée, jouit d'une puissance réelle. Elle doit être continuée cinq minutes, pendant lesquelles la volonté doit chercher à *infiltrer* par les bras le fluide qu'elle sait émettre, en même temps qu'elle embrasse tout le corps dans la pensée d'une saturation générale.

Des somnambules que je magnétisais sans ces moyens les réclamèrent, me priant de

leur presser les pouces entre les miens et les autres doigts. Ils disaient éprouver par là un sommeil plus profond.

« Estelle, somnambule du docteur Despine, voulait qu'il appuyât le bout de ses pouces contre l'extrémité des siens, et son indicateur sur l'articulation qui joint le pouce au métacarpe. »

Les passes qui longent la poitrine passent devant les nerfs pneumogastriques, et agissent parfois d'une manière très-énergique sur la respiration. Lorsque la main remonte, la volonté doit se suspendre, pour ne pas imprimer un mouvement de reflux dans la circulation nerveuse; autrement on court risque de déterminer les angoisses les plus cruelles. Ce moyen peut bien être pris pour des gens que l'on trouve rebelles par leur force physique ou par leurs malveillantes dispositions; on obtient ainsi des effets plus marqués, mais toujours faut-il quelque disposition naturelle.

Est-ce donc là tout le secret? Oui, tout ce qu'il faut pour agir sans désordres; mais pour produire un effet magnétique à quelque prix que ce soit, oh! il en faut bien moins encore..... Voulez-vous à la seconde anéantir l'individu qui vous parle, sans se

douter de rien ? Eh bien! excitez durant quelques instans votre volonté, accumulez-la dans votre cerveau, puis subitement, lancez-la à la tête de celui que vous voulez surprendre, projetez cette foudre avec un mot, un seul mot, *trouvé par l'abbé Faria*, et à la minute votre sujet tombera frappé d'une convulsion légère, imperceptible même, et il aura perdu la possession de son état normal. Alors, pour que cette perturbation nerveuse amène la crise magnétique parfaite, envahissez aussitôt tout l'organisme de votre électricité, et en peu de minutes le sommeil magnétique sera complet ; il sera calme comme celui que les procédés ordinaires procurent en plus de temps.

Quand on n'a pas vu ce genre de magnétisation, on ne peut s'en faire une idée, et quand on l'a vu, qu'on l'a fait, on frémit dans la crainte de ce qui pourrait arriver. Qu'on s'imagine une personne inexpérimentée dans le magnétisme, produisant cette espèce de foudroiement ! La frayeur s'emparera d'elle, elle voudra faire cesser cet état et remettre le magnétisé dans la veille, sans se douter qu'elle court risque de donner lieu à de graves accidens. Je

conjure donc de ne jamais tenter ce mode de magnétisation.

La méthode que nous avons indiquée comme la plus sûre offre pourtant aussi des dangers. Mais ces dangers ne surviennent jamais que par une impéritie complète, ou par des tentatives d'expériences imprudentes et au-dessus des forces des magnétisés.

Si par exemple vous faites avec trop d'énergie les mouvemens de flux et de reflux dont j'ai parlé, si vous ne magnétisez que la tête ou seulement la poitrine, ou bien que vous réveilliez trop brusquement, avant un temps de sommeil suffisant, et qu'alors vous vous contentiez de voir le magnétisé les yeux bien ouverts et la parole bien libre, sans vous occuper de lui enlever l'engourdissement qui lui reste dans les jambes, oh ! si vous agissez ainsi, vous pouvez faire naître de graves accidens.

Quand, après le sommeil magnétique, le somnambulisme sera venu, et que vous aurez pris les précautions dont j'ai parlé dans le deuxième chapitre, alors vous voudrez réveiller votre magnétisé. Ce qu'il faut pour cela c'est encore le vouloir et en avertir le somnambule, car s'il n'y don-

nait pas son consentement, ce serait difficile pour vous et nuisible pour lui. S'il n'y a que sommeil magnétique, c'est par mille circonstances, en rapport avec le but que l'on s'était proposé en magnétisant, que l'on est guidé. D'ordinaire, un quart d'heure de sommeil est insuffisant, trois quarts d'heure font le terme moyen. Une fois donc décidé, vous n'éveillerez ni brusquement ni impérativement; cela entre les mains de tous est aussi pernicieux que la méthode de Faria pour endormir; mais c'est lentement que vous soutirerez par les membres le fluide dont vous aviez saturé le système nerveux du magnétisé. Faisant de même pour la tête et pour l'estomac, en dix minutes le magnétisé doit être parfaitement remis; il ne doit garder aucune gêne, aucune céphalalgie, aucun tremblement.

Lorsqu'au premier essai l'on tombe à une organisation très-impressionnable au magnétisme, il arrive souvent qu'après quelques minutes d'action l'agitation nerveuse que nous avons indiquée comme nécessaire, mais comme étant violente sur quelques individus, vient à se déclarer. Ce spectacle si nouveau, si étrange pour celui qui est sans habitude,

alarme le magnétiseur et le porte à chercher à rétablir le calme de l'état de veille. Eh bien! ce réveil précipité coupe au milieu de son intensité la crise magnétique, et au lieu de remettre l'individu dans son état premier, on le laisse dans une demi-crise dangereuse. Il faut donc se garder de ces réveils subits, et donner libre cours à la crise qu'on a sollicitée; rien de fâcheux ne peut survenir si *vous vous possédez* et si vous êtes pénétré de tout ce qui précède.

Plusieurs fois j'ai été appelé pour remédier à de pareils désordres, et j'en ai vu de très-compliqués qui ont demandé beaucoup de peine pour être réparés. Entre autres malheurs de ce genre, je vais citer un des plus récens :

Un médecin avait pour coup d'essai mis en somnambulisme une jeune femme. Il voulut obtenir en quelques jours les effets de la plus grande lucidité. Chaque séance du reste répondait aux désirs du magnétiseur ; mais les assistans eurent l'imprudence de *rapporter* à la jeune femme les hauts faits de son sommeil. Ces récits lui troublèrent l'esprit, et un jour surtout où sa tête était vivement préoccupée de ces

choses étranges, elle fut magnétisée plus énergiquement que d'habitude, et sans méthode.

Le magnétiseur fit ces passes en *remontant*, ce que nous avons si bien défendu, et bientôt des convulsions survinrent. Leur force jeta l'alarme dans le magnétiseur, peu habitué à ces phénomènes. Pour faire trève à ces épouvantables crises nerveuses, poussé par les assistans, il rompit l'état magnétique. Mais ce fut pis..... Deux hommes ne pouvaient contenir la pauvre femme sur un matelas où ils l'avaient jetée. Enfin heureusement le magnétiseur pensa à replonger sa convulsionnaire dans l'état magnétique; alors le calme arriva, et la somnambule donna une leçon utile pour l'avenir à son magnétiseur; elle lui prédit que des accès semblables reviendraient à heures fixes, deux fois par jour, pendant quatorze jours!..... et qu'il n'était aucun moyen de prévenir ces accidens.

On prit son parti. Le soir, à l'heure indiquée, l'affreuse crise reparut, et pour tout espoir, pour tout remède, elle trouva qu'en la magnétisant chaque fois une demi-heure avant l'accès, on en modérerait la violence.

Mon confrère vint m'initier à sa mésaventure et me demander conseil. Je voulus voir les choses, et lendemain j'assistai à la scène annoncée. La somnambule me défendit de l'approcher, sous peine d'accroître ses souffrances ; j'obéis à cet ordre, mais je résolus de la soumettre à mon action entre les deux accès. Au milieu de la journée, je magnétisai donc avec tant de prudence, avec tant de soins la malade, que je la mis en somnambulisme, après une demi-heure de passes à grands courans, cherchant par là à saturer graduellement et partout en même temps l'ensemble de l'organisme.

Une fois la lucidité venue, je reçus la confession du magnétiseur; mais je n'obtins aucune réponse satisfaisante sur les moyens à prendre pour éviter les vingt-quatre accès qui devaient encore survenir. Je compris que la somnambule était moins lucide qu'on l'avait pensé, et je me fis son maître, sans plus m'embarrasser de ses sinistres prédictions. Je lui intimai d'une voix tonnante, et par une volonté qu'on n'a que dans ces momens-là, je lui intimai l'ordre de tomber endormie le soir même, à six heures, et de ne s'éveiller que le

lendemain à midi. Alors, lui dis-je, les deux accès seront évités, et vous serez guérie pour toujours : *allez, réveillez-vous !*

Bien remise, je la renvoyai, accompagnée de sa mère, à laquelle j'avais recommandé de la coucher dès que le sommeil l'aurait prise.

Le soir, à sept heures, mon médecin arriva pour aller près de sa malade. Je lui contai ce qui s'était passé. Mais sa foi au magnétisme n'allait pas jusque-là ! Nous nous rendîmes à la maison.

— « Et votre fille ? disons-nous à la mère.

— « A six heures elle s'est endormie ; je l'ai mise au lit, et elle dort. »

Le lendemain, nous allâmes encore visiter la jeune femme. Il était onze heures. C'était l'heure fatale ! mais la malade reposait toujours !..... A midi, elle s'éveilla, et les jours suivans elle n'eut plus ses terribles convulsions.

J'ai parlé plus haut du danger que pouvait présenter l'expérience de paralysie et de catalepsie que l'on établissait à volonté sur les membres du somnambule, phénomène que l'on pouvait faire continuer dans l'état de veille.

J'ai connu une dame, somnambule très-impressionnable, qu'une de ses amies avait cherché à magnétiser par plaisanterie. Quelques gestes suffirent pour produire le somnambulisme. On s'amusa beaucoup, on rit long-temps ; la magnétiste, fière de sa puissance, la démontrait à la société en arrêtant la voix de la somnambule au milieu d'une phrase et en paralysant tel ou tel membre. Le temps vint de réveiller, et l'instant en fut maladroitement choisi à la suite d'une de ces paralysies instantanées.

Le réveil fut difficile, car la dame était loin de connaître le magnétisme ; enfin, après des peines infinies, les sens furent rendus à leur état normal ; mais la parole ne reparut pas. Troublée, hors d'elle, la magnétiste augmenta le désordre par ses passes confuses et sa détresse ; enfin, tout effrayée, elle s'enfuit, abandonnant la pauvre muette, dont l'inquiétude devint affreuse. On courut après les magnétiseurs, et l'un d'eux parvint, après plusieurs heures, à réparer le malheur.

— Voici une lettre d'un pharmacien de La Rochelle, qui rapporte un fait de ce genre :

« Un individu, qui n'avait *nulle notion du magnétisme*, et qui n'y croyait point, s'amusa à actionner du regard, en la tenant par la main droite, une jeune fille de seize ans, qui est assez sensible au magnétisme. En peu d'instans cette demoiselle passa au sommeil. L'incrédule continua d'agir et chargea tellement son sujet que lorsqu'il voulut l'éveiller il n'en put venir à bout. M.... arriva alors, et après s'être mis en rapport avec sa nièce, il tenta les moyens habituels de la dégager. Après bien de la peine, il parvint à l'éveiller; mais il ne put jamais détruire la catalepsie du bras droit, par lequel l'avait tenu son imprudent magnétiseur.

« M.... fort embarrassé, m'amena l'enfant; j'essayai, mais sans succès, de rendre le mouvement au bras. Je l'endormis de nouveau et fis d'autres efforts : vain espoir!

« Le soir, je me rendis chez M..... avec le médecin de l'hôpital militaire. J'endormis encore la jeune fille pour savoir d'elle-même quand on pourrait faire cesser la crise. Elle me répondit que ce serait dans deux jours, mais que demain matin son doigt indicateur se relèverait. En effet, le

doigt s'est relevé, mais s'est refermé à midi pour ne plus se mouvoir. Le mercredi, j'ai essayé de nouveau sans succès.

« J'ai en définitive magnétisé ma somnambule ordinaire; elle m'a dit qu'elle seule pourrait bien détruire cette catalepsie; mais que, comme elle en resterait frappée pendant huit jours, cela ne lui convenait nullement.

« Nous restâmes donc plusieurs jours sans savoir que devenir, lorsqu'un soir, en dînant, la jeune paralytique eut une espèce de prévision; elle se leva de table en demandant à être magnétisée sur-le-champ. Endormie, elle dit que sa main allait s'ouvrir, mais que pour cela il fallait un cataplasme, qu'elle composa elle-même de substances les plus bizarrement unies et qu'elle choisit dans la pharmacie de son oncle, qui est vétérinaire. La main s'ouvrit, mais se referma. Quelques jours après elle se fit conduire, en somnambulisme, à ma pharmacie. Là, elle prit elle-même les flacons qu'elle voulait et fit verser les quantités de médicamens qu'elle devait ajouter au premier cataplasme.

« Enfin, après avoir fait usage de ce singulier topique pendant plus d'une semaine,

le bras reprit ses mouvemens naturels. »

Ces exemples doivent donc rendre très-circonspect dans l'emploi du magnétisme. C'est une puissance qui, pour demeurer sans effet sur dix personnes que l'on y soumettra, est capable d'impressionner profondément une onzième que le hasard fera tomber sous votre main.

La prudence commande de ne jamais l'essayer pour se moquer de sa non existence, car le plus incrédule peut rencontrer un système nerveux très-sensible et causer les accidens dont j'ai parlé. Cela sera d'autant plus grave que l'ignorance des lois du magnétisme sera plus complète chez l'expérimentateur.

Si une volonté étrangère peut apporter dans un organisme étranger une modification de la nature de celles que nous avons observées dans l'état magnétique, la volonté d'un individu peut aussi produire *sur lui-même* les mêmes phénomènes ; cependant cela est beaucoup plus rare, et le somnambulisme ne se manifeste ainsi que sur les individus chez lesquels cette crise avait été déjà établie par l'action magnétique d'une autre personne. On a toutefois quelques exemples de somnambulisme, spontanément pro-

duits par la concentration de la pensée d'individus qui n'ont jamais été magnétisés.

Il est incontestable que la volonté d'un homme, fortement exprimée dans sa propre conscience, jouit sur sa personne d'une certaine puissance. C'est là le secret des instincts domptés, des passions corrigées, des résistances aux douleurs de l'âme, de l'innocuité sur le corps des souffrances physiques, des solutions de travaux immenses. Mais cet ordre d'actions ne sort pas des fonctions physiologiques de l'organisme; ce n'est là que l'intégrité et l'équilibre des puissances physique et morale; tandis qu'il se rencontre des individus chez lesquels une concentration énergique et soutenue de la volonté dérange l'équilibre de la circulation nerveuse, en accumulant vers certains points du système nerveux l'électricité dynamique qui s'y trouvait régulièrement répartie. Cette dérivation nerveuse, ce déplacement de la vitalité, détermine quelquefois l'état somnambulique, qui ne cesse de lui-même qu'après que l'équilibre est revenu.

La volonté, aidée de passes dirigées de certaines manières par l'individu lui-même,

agit plus promptement, mais aussi la crise est plus durable, plus forte, et il y a quelques dangers.

Les brames indiens ont, comme je l'ai dit, l'habitude de se plonger ainsi dans une espèce d'extase; les chroniques citent plusieurs exemples de faits semblables sur diverses personnes, et parfois nos somnambules se procurent aussi d'eux-mêmes l'état somnambulique. On sait en effet que beaucoup de somnambules à consultations, surtout à Paris où ce genre de somnambulisme est malheureusement si commun, s'endorment et se réveillent à volonté.

Le docteur Despine ayant dirigé les recherches de ses somnambules vers cette curieuse partie de l'art magnétique, en a obtenu des renseignemens très-précieux que je vais exposer succinctement.

« Ce qui est bien remarquable, c'est que toutes mes somnambules, pour produire cet effet, agissaient sur les mêmes branches nerveuses, sans avoir jamais étudié l'anatomie.

« Micheline, étant dans l'état de somnambulisme, pouvait à volonté se plonger en syncope ou en léthargie. Pour le faire, voici quelle était sa formule :

« *Elle se couchait à plat dos dans son lit; elle croisait ensuite les avant-bras sur la poitrine, et plaçait l'extrémité du medius dans la fossette qui existe au cou, directement au-dessus de la partie moyenne de la clavicule gauche; elle cherchait ensuite le point correspondant de l'autre côté avec le medius de l'autre main, et quand il était trouvé, elle appuyait*, au moment où elle voulait déterminer la syncope, *le bout du doigt sur la fossette en question, et quelques minutes suffisaient pour obtenir l'effet désiré.*

« Toute sensibilité extérieure était alors éteinte ; elle n'était impressionnable par aucun des cinq sens ; on ne pouvait plus s'en faire entendre, ou, si elle entendait, elle ne pouvait plus répondre. Enfin, il fallait nécessairement attendre que cet état finît spontanément.

« Alexandrine a pu différentes fois, au moyen de la *formule de Micheline*, entrer en syncope comme elle. Un jour même elle me fit grand'peur ; elle était au lit, et ses couvertures se trouvaient par hasard amoncelées sous les coudes, de manière à les soutenir contre la chute qui devait survenir aussitôt l'entrée en syncope, par l'effet seul de la gravitation. Alexandrine donc, s'étant

procuré l'état de syncope, et ses bras étant retenus dans la position *syncopante*, elle y resta sans pouvoir en sortir. Elle n'en serait jamais sortie si un heureux hasard, que je puis dire providentiel, ne m'eût amené près d'elle.....

Connaissant les effets de la position dans laquelle je la trouvais, je n'eus rien de plus pressé que de lui décroiser les bras et de les placer sur les deux parties latérales du corps ; ils étaient déjà froids comme du marbre, la respiration insensible, et les mouvemens du cœur se ralentissaient d'un instant à l'autre ; les pieds étaient à la glace, et toute la chaleur vitale se concentrait à l'épigastre et au cœur. J'employai l'insufflation pulmonaire, et quelques minutes après j'obtins de la malade des signes non équivoques qu'elle m'avait entendu : c'était par l'épigastre; mais elle ne pouvait me répondre. Bientôt le retour des forces le lui permit; et c'est toujours dans le somnambulisme qu'elle me fournit les curieuses remarques que je vais tracer ici.

— « Alexandrine, que vous est-il donc arrivé ?

— « Je ne sais, mais je me sentais

mourir..... J'ai voulu chercher des passes comme vous m'aviez dit de le faire. Je suis tombée par hasard sur celle qui servait à Micheline pour passer en syncope. Me trouvant sans souffrance dans cet état, je l'ai prolongé un peu plus qu'il n'aurait fallu ; mes coudes, arrêtés dans les plis de ma couverture, n'ont pu s'écarter, et quand j'ai voulu le faire, sentant que je m'en allais, je ne l'ai pu et je me suis trouvée sans force..... Je me sentais mourir..... Je me voyais défaillir rapidement, et si vous n'étiez pas venu à mon secours, je serais morte bien certainement d'ici quatre ou cinq heures. » (*Observations de médecine pratique.*)

Le docteur Despine cite encore plusieurs observations semblables, qui sont de nature à jeter de nouvelles lumières sur la pratique du magnétisme et les lois physiologiques qui régissent le système nerveux.

Les réflexions auxquelles nous venons de nous livrer nous font croire à une valeur des *passes magnétiques*. Il est donc possible à l'homme qui souffre de se soulager lui-même, en opérant sur la partie affectée par le moyen de certains procé-

dés. Ces procédés tendent soit à détourner une *espèce de phlogose nerveuse* qui suscite une irritation locale, ou bien à exciter le cours des fluides et prévenir ainsi des accidens plus graves. Je n'admets toutefois cette magnétisation sur soi-même que dans des douleurs qui ne réagissent pas sur l'ensemble des fonctions, et qui permettent à la volonté d'avoir toute sa puissance. Du reste, c'est encore là une faculté spéciale dont chaque individu est fort inégalement favorisé.

N'ayant pas eu l'intention de faire de mon livre un traité pratique de magnétisme, je me bornerai aux réflexions que je viens d'émettre sur les procédés. Mais je préviens celui qui voudrait magnétiser qu'il est une infinité de questions secondaires en apparence et très-importantes cependant, qui seront encore à examiner avant d'obtenir tous les résultats avantageux qu'il est possible d'avoir par la science du magnétisme. Je déclare donc qu'il est indispensable d'étudier les œuvres de Delausanne, de Deleuze et de la plupart des magnétiseurs modernes. Car le magnétisme étant encore à son berceau pour notre époque, il est certain qu'aucun

auteur n'a pu traiter la matière avec tous les développemens dont elle est susceptible. Chaque jour de nouvelles découvertes viennent augmenter celles que nous avons obtenues, et il est de toute nécessité de s'y associer pour avoir une idée précise de l'art magnétique et pour l'appliquer avec utilité et sans danger.

# MÉTAPHYSIQUE DU MAGNÉTISME.

## I.

### Prévision. — Providence.

Orpheline à vingt-cinq ans, Mlle Emée avait été reçue par une famille que des motifs majeurs forçaient à cette adoption. Le chagrin qu'elle éprouva de la mort de sa mère augmenta l'état de souffrance habituelle de la jeune personne, et bientôt une mélancolie profonde vint achever de miner son existence à demi éteinte par la maladie. L'inutilité des traitemens avait habitué à regarder Emée comme incurable, et tout faisait craindre une mort prochaine.

Des relations médicales m'avaient introduit quelquefois dans la maison, mais ja-

mais je n'avais soupçonné l'existence de cette demoiselle. Elle semblait en effet toucher de si près au terme de la vie, que l'on ne s'en occupait plus guère. D'ailleurs son caractère triste et son amour pour la solitude avaient contribué à légitimer devant leur propre conscience l'abandon où la laissaient ceux qui l'avaient accueillie comme une sœur. Un jour pourtant je pénétrai dans cet appartement, et je vis un cadavre vivant. Cependant, au milieu du délabrement physique, l'esprit restait avec toutes ses forces, peut-être même était-il plus actif; mais ce n'était que pour s'exercer sur les peines de la terre et sur les délices de la vie du ciel. C'est dire qu'Emée était parvenue à ne plus avoir d'intimité qu'avec elle-même, et à demander la mort pour se délivrer de cette vie, vie qui la dévorait par les souvenirs du passé, par l'amertume du présent et par l'espérance si consolante de l'immortalité.

— « Monsieur, dit la malade, est-il nécessaire d'avoir confiance au magnétisme pour guérir? »

Ces mots traduisaient un profond découragement en même temps qu'une résignation sublime. Découragement, parce qu'elle,

femme, ne croyait plus guérir et qu'elle ne voulait plus vivre; résignation, parce qu'elle, chrétienne, voulait laisser agir tout ce que la Providence suscitait pour la remettre dans la vie.

— « Non, madame, vous n'avez pas besoin de croire que le magnétisme est quelque chose.

— « Alors, magnétisez-moi si vous le désirez. »

En peu de jours le somnambulisme fut lucide. Une amélioration notable se fit remarquer; la suspension de la toux ramena le sommeil, et les vomissemens arrêtés permirent aux alimens d'être digérés. Cependant des semaines s'étaient passées, et mon expérience me révélait que le mieux devait être plus grand, qu'il fallait alors que la somnambule eût manqué de lucidité. Questionnée de nouveau, elle répondait comme toujours: « Il est possible de guérir, nous faisons ce qu'il faut..... » Mais il y avait dans l'inflexion de la voix quelque chose qui respirait le doute et l'ironie.

Ces magnétisations, jointes à toutes celles que j'étais forcé d'opérer ailleurs, épuisèrent mes forces; je fus frappé d'une grave

maladie. Durant ces jours, Emée retomba; c'était la *réflexion* des souffrances de son magnétiseur qu'elle éprouvait. J'ai expliqué ailleurs ce fait. Cette sympathie exquise qui se développe entre les systèmes nerveux doit rendre les magnétiseurs très-circonspects, car ils peuvent inoculer dans leurs magnétisés le principe des douleurs qu'ils souffrent au corps ou au moral. Deleuze et bien d'autres rapportent des exemples des dangers qui résultent d'une magnétisation effectuée par un malade. De vives inquiétudes ou de profonds chagrins peuvent avoir des résultats aussi funestes. Le somnambule ressent les angoisses du magnétiseur avec d'autant plus de douleur qu'il ne sait à quoi attribuer ce bouleversement affreux qui l'opprime. Et pour peu qu'il existe en son esprit quelque disposition à la tristesse ou quelque semence de peine morale, il l'exalte et se trouve ainsi porté à un tel degré de souffrance morale, que la vie lui paraît un lourd fardeau dont il désire se débarrasser.

Une jeune femme avait été somnambulisée devant son mari, dont l'incrédulité fit place à une admiration extrême à la vue des merveilles que produisait la lucidité extraordinaire de son épouse.

Des réflexions profondes sur la nature de l'homme, sur sa vie et son avenir après la mort, s'emparèrent de son esprit, et, l'âme tout agitée de ces pensées, il se retira dans un autre appartement où ses méditations prirent un caractère de plus en plus sérieux. La vie lui sembla amère et chétive, la mort lui parut douce, et, dans l'excitation où il était arrivé, il chercha dans ses souvenirs s'il n'avait pas une arme à sa disposition pour terminer son supplice..... Cette scène, qui semblait n'avoir pour témoin et pour juge que celui qui formulait son suicide, et Dieu qui attendait, se réflétait cependant palpitante et déchirante pour le magnétiseur. Les idées de la somnambule avaient été celles de la mélancolie, celles du découragement ; puis, parvenue tout-à-coup à une exaltation terrible, elle s'écria avec amertume :

— « Oui, si j'avais une arme, je me brûlerais la cervelle!..... »

L'altération des traits de cette femme décelait l'angoisse de son âme; une lutte courte mais poignante termina cette situation pénible. Le sang-froid, l'énergique volonté du magnétiseur avaient triomphé; la somnambule avouait son erreur.

Le mari était rentré aux cris de détresse. — La cause? répondait la somnambule à son magnétiseur; la cause?..... c'est lui! Ecoute, dit-elle à son époux, tu dois vivre, et tu as été assez lâche pour vouloir mourir.....

*Soyez donc calmes et sans souffrances, vous qui magnétisez, car l'action magnétique pure donne la paix et le repos, l'action mauvaise injecte le trouble et l'inquiétude.*

Dès que la prudence le permit, M^lle^ Emée fut de nouveau magnétisée.

— « Que vous m'avez fait de mal, s'écria-t-elle dès qu'elle fut lucide! Oh! cessez de me magnétiser..... Vous ne comprenez pas? eh bien! je vais parler, je le dois..... Un remords me fatigue, et, dans ma vie ordinaire, je ne m'explique pas ce mécontentement que j'éprouve de moi-même; c'est moi qui ai ruiné votre santé..... Je serais guérie si je n'avais lutté contre votre action salutaire..... Je repoussais votre magnétisme, et il rentrait en vous chargé d'un fluide malade et fiévreux; vous, sans défiance, ne vous dégagiez pas, et peu à peu vos organes se sont irrités; puis la fréquence des magnétisations vous a épuisé..... Vous vouliez me faire vivre, moi je ne le voulais pas..... Aujourd'hui, je suis

vaincue; votre charité, vos souffrances me forcent à m'humilier et à vous supplier de m'abandonner..... »

Si cette révélation fut cruelle, elle m'éclaircit du moins bien des circonstances que la science avait laissées inintelligibles, et dès lors je compris qu'il fallait me servir de toute la puissance de ma volonté pour arracher de l'esprit de la malade une idée évidemment mauvaise et en réveiller d'autres tout opposées. C'était une tâche difficile, soulevant une grave responsabilité; mais c'était un devoir, et le devoir, consciencieusement accompli, est un acte de vertu.

Emée fut donc amenée à reconnaître son erreur, à désirer guérir et à ne plus s'opposer à l'action de son magnétiseur, et ces changemens moraux ayant passé dans son état de veille, elle arriva promptement à un mieux inespéré.

Plusieurs fois Emée m'avait rapporté qu'elle éprouvait dans la nuit des visions qui ne ressemblaient en rien aux rêves ordinaires, par la fatigue qu'elle ressentait en s'éveillant. Un jour entre autres, elle me dit :

« Je croyais être suspendue dans l'air, sans forme matérielle, mais toute vapeur

et toute lumière ; je vous montrais mon corps étendu dans mon lit, en vous faisant remarquer sa pâleur et sa maigreur, car ce n'était plus qu'un cadavre, je l'avais quitté. Vous voyez ce corps, vous disais-je, il est mort, et il sera ainsi dans trente jours. Puis insensiblement cette lumière vaporeuse que je sentais être *moi* se rapprocha du cadavre, s'y unit, et je repris mes sens, brisée comme après un long et pénible sommeil magnétique. »

Quoiqu'il y eût dans ce songe certains caractères de l'extase, je n'y attachai pas d'importance. Le temps marcha sans qu'il fût jamais question de ce rêve particulier. On n'était plus qu'à huit jours du terme fixé, quand, en somnambulisme, Emée dit spontanément :

« Vous traitez légèrement ma révélation, ce n'est pourtant pas une illusion ; je serai morte dans la nuit de jeudi. Eveillée, j'y crois assurément moins que vous ; mais maintenant je vois que ma vision était vraie..... L'état où j'entrais dans ces nuits est supérieur à celui où je suis en magnétisme ; je vois alors tout avec une précision incroyable.

— « Si vous avez vu le jour de votre

mort, vous pouvez savoir comment elle arrivera?

— « C'est trop éloigné ; cependant ce sera par un événement tout-à-fait en dehors de ma maladie..... Endormez-moi la veille, c'est indispensable. »

Ce jour-là une circonstance heureuse se présenta. Mad. Laas était à la ville; je magnétisai donc Emée. Elle vit de suite que son amie serait la cause de la catastrophe du lendemain, par un nouveau chagrin qu'elle lui occasionnerait..... Aussitôt elle fut agitée, sa lucidité se troubla ; elle fut prise de fièvre;..... puis tout-à-coup elle s'écrie :

« Eveillez-moi, elle vient;.... revenez à trois heures, je serai seule. »

Cette vision était si spontanée, si ordinaire dans les phénomènes magnétiques, que je me hâtai de réveiller ma somnambule, croyant que Mad. Laas était proche. Cependant cette dame ne rentra que deux heures après. Emée avait été dupe d'une illusion d'imagination! Cette erreur me tranquillisa, et, me souvenant de faits qui démontraient que souvent les somnambules prennent pour la réalité un produit de leur imagination, je trouvai probable que

le reste de la prédiction ne se confirmerait pas davantage. Néanmoins je me demandai si la préoccupation de mon esprit sur l'arrivée de Mad. Laas ne s'était pas réfléchie dans le cerveau de la somnambule, et si cela n'avait pas suscité la vision de l'approche de Mad. Laas.

Je revins à trois heures ; Emée était couchée, souffrante, mais gaie ; je fus seul avec elle et je ne l'endormis pas..... Le raisonnement avait étouffé la foi!

Le lendemain était un jour de fête pour la ville; les hôtes de la maison étaient au plaisir; je pus donc pénétrer seul jusqu'à l'appartement d'Emée..... Elle était au lit, et le lit criait sous les convulsions d'une violente crise nerveuse! Elle était froide, sans pouls, sans connaissance!..... Il fallut une longue et difficile magnétisation pour développer le somnambulisme, encore fut-il de courte durée, la malade exigeant qu'on l'y laissât très-peu.

— « Ayez de la force, ne me quittez pas un instant; magnétisez négativement la tête et l'estomac; attirez puissamment aux extrémités..... Si les accès qui reviendront plusieurs fois dans l'après-midi ne sont pas plus forts dans la soirée, je vivrai.....

« Elle m'a tuée d'une parole!.... »

J'avais affaire à une espèce de fièvre pernicieuse qui, d'après la forme de l'accès que je venais de voir et sur une personne aussi faible, devait, selon les probabilités de l'art, causer la mort d'Emée. Il était trop tard pour se repentir de n'avoir pas cru aux paroles de la somnambule; il restait pour racheter cette faute à puiser assez d'énergie pour triompher des crises nouvelles.

La journée fut désolante et assurait la mort pour la nuit. Toute la nuit le corps resta presque froid, sans mouvement; le cœur battait à peine; il était impossible d'obtenir le moindre signe de connaissance. Cet état de mort était interrompu par des agitations convulsives des mains, qui annonçaient un redoublement d'accès; cela revenait à peu près de trois heures en trois heures.

Les magnétisations, qui eurent lieu quatre fois, faisaient aussi changer de face cette agonie, et alors seulement on savait qu'Emée vivait encore. Elle parlait très-bas, mais avec le même calme, la même justesse que dans sa santé; elle donnait ses avis, motivés sur la marche de la maladie; mais dès qu'on la sortait du somnambulisme, elle

redevenait un cadavre sans connaissance, sans pensées! Quel contraste!

Dans cette nuit terrible, à la troisième magnétisation, la somnambule me disait :

« Dieu a relevé vos forces! merci, vous donnez votre vie, mais je vivrai!.... Vous avez *voulu*, sans être ébranlé par l'aspect de la mort, et vous avez vaincu..... »

Elle avait refusé les médicamens que la science conseille.

« Mon estomac est trop malade pour supporter la moindre parcelle de quinine, et si vous m'ôtiez du sang, les accès nerveux redoubleraient de violence; le magnétisme seul, et dirigé comme vous le faites, me guérira; mais ne *succombez* pas d'ici après-demain midi..... »

La confiance et le courage ne m'abandonnèrent pas, et les symptômes alarmans s'éteignirent graduellement. L'état normal de la malade se rétablit au quatrième jour, et ce fut alors que j'osai mesurer les dangers que je venais de franchir. — Guérison qu'on pourrait appeler miraculeuse, opérée par un être encore débile, et dont la gloire doit retourner à Dieu!!

Qui donc n'a pas entrevu toutes les conséquences philosophiques de ce récit?

Signalons seulement ici, pour la développer plus loin, l'œuvre du changement des idées fixées sur le dégoût de la vie et la consommation d'un suicide lentement amené, idées qui ont été modifiées par leurs opposées, sous l'influence de la volonté. Mais arrêtons-nous sur le fait de la prévision de la mort à un mois d'éloignement, par une cause indépendante de la maladie existante.

En disant : « Il ne tombe pas un seul passereau que ce ne soit la volonté de Dieu. — Tous les cheveux de votre tête sont comptés, »

Jésus-Christ a posé le dogme de la prédestination, même dans l'ordre naturel, et l'église chrétienne a imposé la foi à l'action incessante de la providence divine dans les destinées humaines. C'est de la fatalité si l'on veut, mais une fatalité qui n'infirme en rien la liberté de l'homme.

Tout événement a été vu dans la prescience éternelle avec ses causes et ses conséquences.

La vie humanitaire, collective des vies individuelles, n'est que l'ensemble des actions et réactions que chaque individualité subit et fait subir dans sa sphère d'activité.

Si un instinct, un sentiment, une détermination de l'un des membres de la grande famille engendre un fait, ce fait était connu de Dieu, dès le commencement, comme devant naître de la volonté de l'homme et comme devant produire tel résultat.

C'est en vain que l'incrédulité et le raisonnement voudraient s'élever contre ce principe de la foi chrétienne ; les nombreux exemples de prévision offerts par les extatiques les écraseraient.

— Suivant toutes les lois physiques, la mort doit résulter de l'état où se trouvera le cerveau d'Emée au jour qu'elle prédit, et pourtant ce jour n'est pas le dernier de la vie de cette femme dans les décrets de la Providence. Son âme, en extase, a connaissance de l'affreux désordre qui dans un mois va frapper son corps de tous les signes de la mort ; elle le voit froid, pâle, roidi, sans pensées; elle juge que cela est la mort, elle le dit ; elle voit encore que cette mort sera la suite d'une profonde peine de cœur.

Les temps s'accomplissent ; l'affliction, bien involontaire, bien impossible à soupçonner, même la veille, arrive; le trouble nerveux, l'irritation du cerveau s'opèrent, et l'on voit dans cette nuit fatale un corps

roidi, froid, sans battemens d'artères, un corps qui fût devenu en quelques heures le cadavre d'un mort, si la Providence n'avait arrêté qu'une foi brûlante ranimerait les forces épuisées de celui qu'elle avait appelé pour remettre cette femme dans le chemin de la vie!.....

— Mais l'extatique n'est pas morte?

— Non, elle n'avait connu que ce qu'il fallait révéler pour exciter le développement des causes qui devaient remplir sa destinée; sa vision avait été bornée; l'avenir n'avait soulevé de son voile que ce qui était nécessaire..... Probablement une autre extatique eût vu plus loin.

Il arrive assez souvent qu'un somnambule, effrayé des désordres qu'éprouvera son organisme, à certain jour, croit qu'il sera frappé de mort; il voit en effet un corps dans lequel toute vitalité est suspendue, il a conscience de penser dehors ce cadavre, et il n'hésite pas à déclarer sa mort. Ces exemples doivent forcer un magnétiseur à n'abandonner ses ressources que lorsqu'il a constaté une mort bien réelle.

Serait-on tenté de faire rentrer le phénomène de prévision que je viens de rapporter parmi ceux qui intéressent l'orga-

nisme, et par là de lui enlever le caractère de vision dans l'avenir? Pour moi qui ai suivi les circonstances, je ne puis accepter cette opinion; mais afin de prouver que ce qui a été avancé sur la destinée n'est point de l'illuminisme, je vais puiser dans d'autres auteurs les faits suivans que je recommande à la méditation des sceptiques.

En février, Mlle Cœline, mise en somnambulisme, me dit (1): « Le 17, à minuit, j'aurai un vomissement de sang, occasionné par un accident qui surviendra ce jour entre neuf et dix heures du soir. » Elle demanda à être saignée immédiatement après, si l'on voulait prévenir le vomissement; mais elle n'en put dire davantage.

Le 17, la famille inquiète était réunie autour d'elle; je m'y rendis également. Neuf heures et demie sonnent; nous nous félicitons intérieurement de ce que la prévision somnambulique est en défaut; lorsque Mlle Cœline, ayant besoin de prendre quelque chose sur la cheminée, se lève, glisse et tombe en avant sur l'angle aigu d'un

---

(1) Rapports sur le magnétisme, par le docteur Foissac.

poële. Malgré la douleur qu'elle ressentait, je différai la saignée. Le vomissement de sang eut lieu à minuit, et il n'y eut plus moyen de me refuser à suivre tout ce qu'elle se prescrivit.

Quelques jours après, elle prévit qu'elle serait empoisonnée le 11 mars, sans pouvoir faire connaître les circonstances dont ce malheur serait accompagné. Je voyais arriver l'époque avec effroi; cependant la veille elle me dit : « Je ne serai empoisonnée que demain à onze heures du soir; endormez-moi à dix, peut-être je verrai ce que c'est. »

Je me rendis chez elle au moment indiqué; elle était dans son lit. Lorsqu'elle fut en somnambulisme, elle vit que le poison était dans une tasse de lait qu'on avait posée sur sa table de nuit. Voici l'explication du fait : Mlle Céline prenait tous les soirs une pilule de sulfate de quinine; il ne lui en restait plus qu'une seule. Sa mère, croyant la lui donner, versa par erreur dans la tasse de lait une boîte de pilules d'acétate de morphine, dont Mlle Céline avait fait usage un mois auparavant. Je visitai cette tasse à l'instant, et j'y trouvai douze pilules à moitié dissoutes, qui auraient in-

failliblement causé la mort de la somnambule.

—On doit convenir que ces deux prévisions se rapportent à des événemens fortuits, ou, pour parler un langage plus philosophique, à des événemens dont les causes nous sont inconnues.

Le docteur Teste rapporte dans son *Manuel* deux exemples de prévisions d'événemens qui ont bien rapport à la vie des sujets, mais qui sont complètement étrangers à une cause organique.

« Le 8 mai, dit ce médecin, je magnétisai Mad. Hortense ; ce jour-là, elle était d'une admirable lucidité. Elle découvrait l'avenir, mais dans une seule direction, celle qu'elle devait parcourir. Entre autres choses frappantes, elle nous dit :

« Je suis enceinte de quinze jours, mais je n'accoucherai pas à terme, et j'en ressens déjà un chagrin cuisant. Mardi prochain (12 courant) *j'aurai peur de quelque chose ;* je ferai une chute et il en résultera une fausse couche.

— « De quoi aurez-vous donc peur ? lui demandai-je.

— « Je n'en sais rien, monsieur, pas plus que du lieu où je ferai ma chute.

— « Et il n'y a aucun moyen d'éviter tout cela?

— « Aucun.

— « Si pourtant nous ne vous quittions pas ?

— « Cela n'y ferait rien.

— « Et vous serez bien malade?

— « Oui, pendant trois jours.

— « Savez-vous au juste ce que vous éprouverez?

— « Sans doute: mardi, à trois heures et demie, aussitôt après avoir été effrayée, j'aurai une faiblesse qui durera huit minutes; après cette faiblesse, je serai prise de maux de reins violens qui se prolongeront toute la nuit. Le mercredi matin, je commencerai à perdre du sang, cette perte augmentera avec rapidité et deviendra très-abondante. Cependant elle ne me fera pas mourir. Le jeudi, je serai beaucoup mieux, je pourrai quitter mon lit, mais le soir, à cinq heures et demie, j'aurai une nouvelle perte qui sera suivie de délire. La nuit sera bonne; mais le vendredi soir j'aurai perdu la raison. »

Sans croire explicitement à ce que Mad. Hortense nous disait, nous étions tellement frappés que nous ne songions plus

à l'interroger. Cependant son mari, vivement ému, lui demanda avec une indescriptible anxiété si elle serait long-temps en démence.

— « Trois jours, répondit-elle avec un calme parfait. » Puis elle ajouta avec une douceur pleine de grâce: « Va, ne t'inquiète pas, je ne resterai pas folle; je souffrirai, voilà tout. »

Mad. Hortense fut éveillée, et comme d'usage elle ne garda aucun souvenir de ce qui s'était passé dans son sommeil. Lorsque je fus seul avec M***, je lui recommandai expressément de garder le secret, surtout avec sa femme, sur des événemens qui, bien que chimériques peut-être, seraient pourtant capables de l'affecter péniblement si elle en était instruite.

Le mardi fatal arrivé, *la peur* de Mad. Hortense était l'unique chose qui m'occupait. Lorsque j'arrivai chez cette dame, elle déjeûnait en société de son mari, et me parut dans les meilleures dispositions du monde.

Le déjeûner fini, Mad. Hortense fut magnétisée et s'endormit bientôt.

— « Comment allez-vous?

— « Très-bien ; mais ce n'est pas pour long-temps.

— « Comment cela? »

Mad. Hortense répéta sa phrase sacramentelle du vendredi : « Entre trois et quatre heures, j'aurai peur de quelque chose; je ferai une chute; il en résultera une perte abondante.

— « Alors, madame, si ce que vous dites se réalise, il faut admettre une fatalité dans les événemens qui nous arrivent?

— « Oui, monsieur.

— « Et il n'est aucun moyen de se soustraire à cette fatalité?

— « Aucun. »

A cela je n'avais pour le moment rien à répondre; il fallait attendre, et j'attendis.

Eveillée, Mad. Hortense ne se rappelle rien, et son visage, assombri par les visions de son sommeil, reprend toute sa sérénité habituelle.

Son mari et moi, bien décidés à ne la plus quitter d'une seconde, nous observons jusqu'à ses moindres mouvemens. Nous fermons hermétiquement les croisées dans la crainte que quelque accident survenu dans la rue ne vienne à réaliser la prophétie;

enfin, si l'on sonne, c'est un de nous qui va recevoir à l'antichambre.

Il était un peu plus de trois heures et demie; Mad. Hortense, qui s'émerveillait des petits soins dont elle se voyait entourée, et qui ne pénétrait point le mystère de nos précautions, nous dit en se levant du fauteuil où nous l'avions fait asseoir :

— « Me permettrez-vous de me dérober un instant à votre inconcevable sollicitude ?

— « Où prétendez-vous aller ? m'écriai-je avec un air d'inquiétude que je n'aurais pu dissimuler.

— « Eh ! mon Dieu ! qu'avez-vous ? Pensez-vous que j'aie des projets de suicide ?

— « Non, mais..... je sens que je suis indiscret; mais votre santé m'intéresse.

— « Alors, raison de plus pour me laisser sortir, reprend-elle en riant. »

Le motif était plausible, et il n'y avait guère moyen d'insister. Cependant M***, qui voulait pousser la chose jusqu'à son comble, dit à sa femme :

— « Eh bien! mon amie, me permettras-tu de t'accompagner jusque là ?

— « Comment! mais c'est donc une gageure ?

— « Précisément. »

Mad. Hortense nous regarde tour à tour, et reste bien loin de deviner.

Elle accepte le bras de son mari et sort en éclatant de rire.

Moi aussi je riais, et pourtant j'éprouvais je ne sais quel pressentiment que le moment décisif était venu. Je ne songeai pas à rentrer dans l'appartement pendant leur absence, et je restai comme un suisse à la porte de l'antichambre, où je n'avais que faire.

Tout-à-coup un cri perçant se fait entendre, et le bruit d'un corps qui tombe retentit sur le perron. Je monte en courant; à la porte des lieux d'aisance, M*** tient sa femme éperdue, mourante entre ses bras. A l'instant où elle venait de quitter le bras de son mari pour entrer dans le cabinet, un rat (Mad. Hortense a de ces animaux une horreur incroyable), un rat, là où depuis vingt ans on n'en avait pas vu un seul, s'était présenté à sa vue, et lui avait causé une terreur si vive et si soudaine qu'elle en était tombée à la renverse sans qu'il y eût possibilité de la retenir.

Voilà le fait tel qu'il s'est passé, je le jure sur mon honneur.

Le premier point de la prédiction s'était réalisé ; le reste s'accomplit avec la même exactitude. »

— Qui oserait, après de semblables faits, se croire l'arbitre de sa propre destinée? Et comment définir la vie humaine ? Ne sommes-nous pas forcés de reconnaître la vérité de ces paroles écrites dans les livres sacrés :

« La sagesse divine conduit chaque chose depuis son commencement jusqu'à sa fin, avec une force que rien ne peut entraver, et elle dispose tous les événemens. » (*Sap.* 8, 1.)

L'observation suivante, qui tend au même but, est encore de l'estimable confrère que nous venons de citer :

« J'étais allé, dit M. Teste, faire ma visite accoutumée à Mad. B..... Je la trouvai occupée à essuyer et à mettre en ordre de fort belles assiettes de porcelaine ouvragée, sur lesquelles je ne pus m'empêcher de la complimenter.

Quelques instans après, Mad. B..... était en somnambulisme. Elle se mit à parler d'elle-même, avec volubilité et sur un ton

aigre, de choses sans suite et n'ayant aucun rapport avec ce qu'on lui disait.

— « Ah! je suis bien malheureuse..... Malheur sur malheur, voilà tout ce qui m'arrive.

— « Eh! madame, c'est votre faute!

— « Vous croyez?..... Ah! ces *chiennes* d'assiettes?

— « Qu'est-ce donc qu'elles vous ont fait?

— « Elles m'ont fait que j'en ai cassé une.

— « C'est dommage, mais cette perte ne vaut pas la peine que vous vous en chagriniez.

— « Pardi! avec vous, la maison brûlerait qu'il faudrait en rire..... »

Mad. B..... continua sur le même ton, me parla de sa maladie, et fut réveillé.

— « Eh bien! lui dis-je alors, lorsque tout-à-l'heure je vous félicitais sur le bon goût de votre porcelaine, j'ai dû, bien involontairement, vous navrer le cœur, car j'ignorais que vous eussiez brisé une de vos assiettes.

— « Brisé une de mes assiettes! répliqua-t-elle avec une inimitable expression de

terreur, que le bon Dieu m'en préserve! J'y tiens plus qu'à mes yeux!

— « Une autre que vous peut-être a commis la maladresse, mais....

— « Personne n'y a touché que moi, et vous allez en avoir la preuve..... »

Mad. B..... compte et recompte ses assiettes jusqu'à la douzième; il n'en manque pas une.

Cela me parut étrange. Je laissai Mad. B..., et pris congé d'elle.

Or, je n'avais pas descendu la moitié des marches, que le bruit d'une pièce de vaisselle qui se brise en tombant sur un parquet retentit au-dessus de ma tête. Je remonte, et je trouve Mad. B.... pleurant à chaudes larmes.

Une de ses précieuses assiettes venait à l'instant même de lui échapper des mains. Mad. B..... avait pris, dans son sommeil, l'avenir pour le passé. »

— Cette anomalie magnétique, qui semble au premier coup-d'œil contraire au phénomène de prévision, confirme cependant le principe de la liaison des événemens dans la longue période de vie que doit parcourir l'humanité. Cette insouciance de la valeur du temps, qui laisse voir à une som-

nambule un fait à venir comme déjà accompli, démontre que ce fait existe avec ses causes et ses conséquences, et qu'il est comme latent dans l'avenir, qui n'est plus le néant, mais bien l'ensemble des lois qui conduisent le *monde* au but où l'Eternel le veut amener.

L'avenir n'est pas seulement le propre de Dieu, il n'est pas seulement contenu dans sa prescience divine et infinie; il est en Dieu et hors de Dieu; il est, si l'on peut s'exprimer ainsi, autour de lui; c'est une expansion de sa prescience, comme l'Esprit de vie des mondes est l'expansion de l'esprit divin. L'âme humaine, qui est intelligence, qui est image de l'être, peut donc s'unir à l'avenir, le sentir et le comprendre, comme elle peut, elle qui est lumière, entrer en conjonction avec l'Esprit de Dieu, la lumière incréée.

Il y a cependant une grande différence entre la conjonction de l'âme humaine avec l'avenir, et celle qu'ont opérée les prophètes sacrés. Dans la prévision naturelle ou extatique, la révélation se borne à un ordre de faits qui ne concerne que l'individu ou tout au plus celui auquel il s'intéresse vivement. Le cercle dans lequel l'ex-

tatique exerce la faculté de prévision se trouve donc fort peu étendu.

Chez le prophète sacré, la prévision est en dehors de sa personne ; elle se rapporte ordinairement à des événemens souvent très-éloignés du présent, à des événemens qui intéressent les destinées, la vie morale, religieuse et politique de tout un peuple. De plus, la manière d'être durant l'acte de prévision est tellement différente, qu'à ce caractère seul il est facile de distinguer le prophète inspiré de l'extatique agissant par sa propre virtualité. En effet, les prophéties surnaturelles sont révélées dans l'état de veille normale ; l'homme a ses facultés ordinaires, il voit et entend chacun, il parle à tous et il se souvient de ce qu'il annonce. L'extatique au contraire ne peut prédire que lorsqu'il entre dans la crise; il est isolé pour tous ceux dont il ne s'occupe pas, et il oublie presque toujours ce qu'il a dit.

Je sais qu'il y a des faits exceptionnels fort remarquables qui ont présenté des individus pour lesquels l'extase était devenue un état presque normal, et qui pour y entrer n'avaient qu'à le désirer. Alors la révolution physiologique s'opérait sans que l'observateur remarquât aucun changement dans l'habi-

tude de ces personnes, et cependant elles acquéraient tout-à-coup les facultés de l'état extatique.

Dans ces exemples, bien rares du reste, les individus avaient été antérieurement sollicités à la crise extatique par des causes physiologiques, et dans deux faits dont j'ai connaissance, le magnétisme avait été la première cause.

Quelques autres extases n'ont eu, il est vrai, aucune explication physiologique, mais s'ensuit-il qu'il y avait réellement inspiration surnaturelle ? Probablement, car c'est parmi ces extases à caractère prophétique que se rangent celles de Jeanne d'Arc, de Savonarole, du P. Beauregard, de Cazotte, de Martin, et leurs prévisions portaient sur des événemens d'intérêt général et de haute moralité.

Je ne trouve donc dans le phénomène de prévision, offert par les prophètes sacrés et par les extatiques du magnétisme, que le caractère de l'analogie, sans pouvoir l'attribuer à la même cause.

## II.

### Influence morale. — Spiritualisme.

Quand j'ai dit que je reviendrais à examiner ce que peut le magnétiseur sur les idées des somnambules, je ne me suis pas dissimulé que c'était là une haute question de morale à traiter, et j'ai craint de porter un coup à la vérité que je défends.

Cependant n'est-ce pas un devoir pour moi, qui aborde le magnétisme à son point de vue philosophique, de descendre dans ses plus profonds mystères, pour les mettre à nu devant les intelligences et leur montrer les sentiers qui, tout en menant à la sagesse, n'en serpentent pas moins le long de précipices dangereux.

L'homme apporte en naissant vice et

vertu ; l'étoufferez-vous, dans la crainte qu'il ne devienne criminel?... Entourez-le au contraire de soins vigilans, démasquez ses mauvais instincts pour que l'on s'en méfie, et alors, ou vous ferez un être bon et utile, ou vous paralyserez ses pernicieuses tendances.

La modification du moral par le magnétiseur n'est possible que dans le somnambulisme, et elle n'est alors qu'une extension de la faculté qu'il a de pervertir et de déplacer les sens ; dans ce cas en effet son mode d'action est tout physiologique ; et cette action s'opère soit sur les centres nerveux de la vie organique, soit sur les parties de l'encéphale qui reçoivent les nerfs sensoriaux.

Pourquoi maintenant l'action qui modifie si profondément les facultés sensoriales ne s'étendrait-elle pas aux masses cérébrales qui sont affectées aux instincts, aux sentimens et à l'intelligence ? Il faut bien que cela soit ainsi, c'est-à-dire que l'influence d'une volonté étrangère sur les idées, les affections et les penchans ait une cause toute physiologique, car ce n'est pas le *moi*, l'être essentiellement pensant et actif que l'on modifie, mais bien ses organes de relation.

Je comprends qu'il s'élève ici de graves réflexions de métaphysique; mais qu'y faire? que dire devant des faits qui viennent éclairer enfin le mystère de la vie intellectuelle de l'homme?

Les bases de la phrénologie se trouvent donc confirmées expérimentalement sans que la doctrine du spiritualisme en souffre aucunement. Celle-ci subira certaines modifications, mais elle régnera toujours en souveraine, parce que tout est sorti de Dieu, que Dieu est esprit, que tout doit retourner en lui et devenir esprit, ou du moins participer aux prérogatives de l'esprit. L'esprit s'est bien soumis à la matière! pourquoi la matière ne serait-elle pas un jour soumise à l'esprit? L'âme humaine est bien esclave du cerveau durant la vie terrestre; pourquoi celui-ci ne deviendrait-il pas à son tour sujet passif? L'âme pouvait-elle ne pas être l'esclave, quand les centres organiques qui la mettent en rapport avec la matière sont des composés, par là altérables, et ensuite incapables de conserver leurs rapports intacts. Aussi, quelle douleur vous saisit au cœur quand vous parcourez une clinique de maladies du cerveau! Toujours le moral troublé, la pensée pervertie, impuissante à

se formuler! Passions, folie, idiotisme!!... Et toutes ces monstruosités d'accord avec des altérations locales du cerveau! N'y avait-il pas là de quoi faire des phrénologistes matérialistes?..... Et pourtant une étude consciencieuse du somnambulisme renverse non pas la phrénologie, mais du moins ses prétentions sur la génération des pensées par le matras céphalique!

Comment persévérer en effet à faire naître la pensée du cerveau, quand un fou, un idiot, un moribond, chez lesquels l'organe soi-disant générateur de la pensée est, à l'examen de tous, dans les conditions de désorganisation et d'anéantissement complet; quand, dis-je, ces momies vivantes viennent à recouvrer subitement les facultés intellectuelles? Jamais, assurément, un physiologiste n'a cru, d'après son système, qu'il pût exister dans cette tête une pensée lucide. Eh bien! somnambulisez, et, à votre stupéfaction, celui que vous regardiez comme privé de ses facultés morales, parce que l'organe spécial était malade, vous parlera avec toute la supériorité de l'extatique.

L'âme, ce *subtratum* actif et essentiellement pensant, est donc indépendante de la

combinaison cérébrale! elle vit donc intacte quoique ensevelie sous les signes de la décomposition et du néant!! Faites un pas de plus, et la mort est complète..... Mais ce passage insensible de l'agonie à la mort n'est pas suffisant pour anéantir ce qui, sous de si graves désordres, était tout-à-l'heure plein de vie et de lucidité! L'âme reste donc quand le cerveau ne fonctionne plus!..... Mais qu'est-elle? jouit-elle de toutes ses facultés? a-t-elle puissance de les manifester et de connaître, lorsqu'elle manque de points de contact avec le monde extérieur? Demeure-t-elle force latente en attendant que la transformation de la chair promise par le Christ s'accomplisse? Cette dernière opinion, qui semble être celle des premiers pères de l'église, satisferait à tout, car les exigences de la physiologie seraient comblées.

— Nous avons vu plus haut Mlle Emée saisie d'un découragement si profond et d'une détermination si impérieuse de se laisser mourir, que les effets des magnétisations se trouvaient annihilés et ne faisaient que la tourmenter en la livrant dans son somnambulisme à une lutte douloureuse avec elle-même.

Cette viciation de sentiment et d'instinct s'éteignit par l'excitation physiologique des tendances opposées, malgré le chagrin et les tentatives de résistance de la malade, qui sentait parfaitement l'influence qu'elle subissait, sans pouvoir la neutraliser complètement. La transformation fut longue sans doute, parce qu'il me répugnait de violenter et d'obtenir avec rigueur, redoutant les crises nerveuses qu'une lutte trop opiniâtre eût infailliblement suscitées, de l'aveu même de la somnambule.

Dans une autre occasion, je parvins à un résultat analogue bien plus promptement; mais il fut loin d'être durable, les rapports ayant été interrompus. Voici le fait :

Clémentine, jeune fille de 21 ans, était devenue une somnambule très-remarquable sous l'action d'un magnétiseur qu'elle avait pris en haine, par suite de la brutalité avec laquelle il se faisait obéir. Clémentine, insouciante de l'avenir, incapable d'une réflexion morale, sans remords du passé qu'elle avait flétri, menait une vie passablement libertine.

J'avais observé sa belle lucidité, en compagnie de magnétiseurs, et j'avais gémi

sur le sort de cette femme. Un jour qu'elle était délivrée de son magnétiseur ordinaire, elle voulut que je la magnétisasse. C'était devant quelques personnes qui me gênaient fort, car je n'osais guère faire le moraliste en pareille occurrence. Cependant, tout en exerçant son somnambulisme sur diverses choses, je ne pouvais arrêter les pensées qui surgissaient en moi; je plaignais cette pauvre enfant; j'eusse voulu lui faire comprendre le mal qui la dégradait, le calme et le mérite de la vertu: tout cela m'attristait et finit par se refléter dans son âme; car, faisant trève aux expériences, elle se mit à me dire:

— « Vous voulez me rendre calme, heureuse, merci, mais vous ne le pourrez pas... Oh! que j'en ai trouvé peu comme vous!... Pourquoi vous intéresser à moi, moi que tout, même Dieu, abandonne? Laissez, laissez finir ma vie; elle sera courte et finira dans le mal..... Oh! malheureuse, qu'ai-je fait pour mourir ainsi..... Et ce sera!.... je le vois, je vois le jour..... Vous voulez lutter; mais je vous dis que vous ne m'arracherez pas à l'enfer!..... Ah! si vous parveniez à me faire rompre cette terrible liaison! Mais non, les chaînes vont se resserrer!!.... »

Au réveil, la même gaîté, la même folie qu'auparavant; mais la nuit fut sans sommeil; les remords, inconnus jusqu'à cette heure, accablaient la jeune fille; elle se promena dans la maison, arrêta mille projets de fuite, puis la fermeté lui manquait! et mon souvenir était toujours là! ma voix qui la rappelait au bien!!... Le jour, elle s'enferma, refusa tout le monde et m'admit. Elle fut encore magnétisée; alors elle pleura, me remercia de toute son âme, mais persista à me conjurer de l'abandonner: je la torturais en vain, sa destinée était là....; sa mort devait arriver à un jour encore lointain qu'elle me fixa!.... Je persistai dans ma volonté de lui faire quitter son genre de vie, sa ville, et je l'éveillai. Sa lutte avec elle même continua plusieurs jours. Vaincue enfin, Clémentine me demanda par quels moyens elle pouvait changer sa position.

Je passai quelques jours sans voir ma nouvelle convertie, pensant aux moyens d'améliorer son sort; mais l'homme qu'elle aimait s'avisa de la magnétiser. Dès lors tout fut perdu. Clémentine devint en somnambulisme ce qu'elle était dans la veille. Je compris alors que la destinée était plus forte que moi, et je laissai aller cette femme,

que la mort va bientôt saisir au milieu de la débauche!...

Notre immortel Deleuze rapporte le fait suivant, qui se rattache aussi à ce que j'entreprends de prouver :

« Le docteur Chapelain rencontre dans une rue de Paris une jeune personne qui avait été heurtée et se trouvait mal. Il lui offre de la reconduire chez elle, lui donne le bras, arrive avec elle dans sa chambre et la magnétise.

« La jeune personne entre sur-le-champ en somnambulisme : alors elle gémit sur sa position et sur l'infamie de son métier (fille publique); elle veut quitter ce genre de vie qui lui fait horreur, et aller en province se jeter aux pieds de ses parens. Elle prie M. Chapelain de la fortifier dans cette bonne résolution. Celui-ci emploie toute sa volonté. Il réveille ensuite la jeune fille et s'en va.

« Le lendemain la pécheresse alla chez lui ; elle remercia son bienfaiteur et lui dit qu'elle venait d'arrêter sa place dans une voiture pour partir le lendemain et se rendre chez ses parens. En effet, après des informations sûres, M. Chapelain a su qu'elle était partie le jour désigné. »

Ces faits curieux démontrent que l'influence exercée sur le moral des somnambules, pendant l'état magnétique, peut se continuer dans l'état de veille, si le magnétiseur le veut fermement.

Quoique les exemples cités aient une tendance utile et de haute moralité, on conçoit facilement que le contraire pourrait arriver, et c'est là ce qui doit faire tenir sur ses gardes dans le choix d'un magnétiseur et dans les rapports qu'il aura à établir avec ses malades.

Ces dangers effrayans au premier aspect perdent pourtant beaucoup de leur gravité quand on considère les conditions nécessaires pour qu'ils puissent frapper de leur puissance. Si en effet les deux relations dernières ont montré une action presque subite, le plus souvent l'influence n'est pas instantanée. Il faut du temps, bien du temps pour qu'une âme honnête reçoive une déviation sensible de ses devoirs; et si la perversion d'un instinct arrive en quelques jours, sous la volonté d'un magnétiseur immoral, c'est, à n'en pas douter, qu'il existait déjà une violente tendance à cette satisfaction, et que la moralité du sujet n'était pas des meilleures.

Il est à remarquer aussi qu'il est beaucoup plus facile de rendre morale une somnambule qui a dévié de la sagesse, que de pervertir une femme vertueuse.

En effet, dès les premiers éclairs de la lucidité, le somnambule est toujours porté à pleurer ses égaremens.

Ce changement, qui fait d'une personne un être en contradiction complète avec lui-même, s'opère aussitôt que l'âme se trouve dégagée de l'empire des sens; repliée sur elle-même, elle apprécie les choses à un tout autre point de vue, et méprise ce qu'un instant avant elle idolâtrait. Cette opposition de l'individu surgit toujours quand la lucidité est grande et que le magnétiseur *laisse libres* les premiers élans du somnambule; c'est le sentiment du vrai qui se développe; voilà pourquoi les influences qui tendent à l'exciter sont plus actives et plus promptes que celles qui cherchent à l'éteindre.

Rien n'est plus touchant que d'entendre un somnambule s'adresser des reproches, des conseils, comme s'il parlait à un autre; mais on est bien affligé quand au réveil il ne reste plus même le souvenir de toutes ces bonnes résolutions. C'est donc ici que

le magnétiseur doit faire usage de sa puissance et frapper le cerveau d'une action qui, pour être inconnue, n'en est pas moins certaine, et qui développe le sentiment de vertu qui vient de se réveiller.

A ce sujet, Deleuze rapporte qu'une dame distinguée, ayant perdu sa fortune, se détermina, de l'aveu de son mari, à entrer au théâtre, où ses talens lui assuraient des appointemens considérables. Durant la conclusion de l'engagement, elle tomba malade, fut magnétisée et devint somnambule. Dans ses somnambulismes, elle était tout opposée au parti qu'elle prenait. Son médecin entra en explication, et il obtint des réponses auxquelles il était loin de s'attendre :

— « Pourquoi donc voulez-vous entrer au théâtre?

— « Ce n'est pas moi, c'est elle.

— « Mais pourquoi ne pas l'en dissuader ?

— « Que voulez-vous que je lui dise, c'est une folle! »

Ce phénomène du sentiment de la dualité qu'éprouvent certains somnambules vient encore à l'appui de la spiritualité de l'âme et de sa tendance naturelle vers le

vrai, dès qu'elle se trouve dégagée de la réaction physiologique des sens, dégagement que procure plus ou moins la crise somnambulique.

*Dépouillez le vieil homme et revêtez-vous de l'homme nouveau; dès-lors, par la connaissance de la vérité, celui-ci se renouvelle selon l'image du Créateur.* (*Coloss.* 3, 9.)

Les réflexions qui précèdent ont laissé entrevoir quelle pouvait être la valeur morale du magnétisme.

Compassion donc à celui qui n'a vu dans le magnétisme qu'une science toute physique et toute médicale, parce qu'il n'a vu que l'ombre de sa lumière; il guérit peu d'infirmités et laisse subsister le mal moral. Mais malheur à celui qui profane les sublimes phénomènes du somnambulisme, qui les exploite honteusement, et qui met entre les mains de tous cette puissance de bien et de mal! Malédiction à celui qui les fait servir à ses plaisirs et à ses passions! Celui-là a perverti une œuvre sainte, il a abusé l'humanité, il est sacrilége!

## III.

### Anges. — Démons.

Qu'en dira le monde ?

— Rien de bon, rien de flatteur pour moi, rien de juste.

— Eh ! alors, pourquoi écrire ce chapitre ?

— Parce que j'ai promis de dire tout ce que je sais de vrai sur le magnétisme, et puis parce qu'une classe d'hommes, très-influens sur une grande partie de la société, croit sérieusement que les phénomènes magnétiques sont cabalistiques, et positivement l'effet d'une intervention des esprits de l'enfer. Ces hommes se rencontrent parmi quelques membres du clergé;

lors donc qu'ils sont consultés, ce qui arrive plus souvent qu'on ne le pense, ils défendent de se livrer aux soins du magnétisme, et paralysent ainsi le bien qui pourrait en résulter pour les malades et pour les progrès de la philosophie.

L'Evangile, disent-ils, a consigné la réalité des possessions et des obsessions démoniaques, et l'église a déterminé les signes qui les faisaient reconnaître.

Or, la plupart des phénomènes magnétiques ont les caractères indiqués comme dénotant l'action diabolique.

Donc le magnétisme est une œuvre satanique.

Cette manière de raisonner est malheureusement celle de quelques prêtres haut placés dans la hiérarchie ecclésiastique; ils soutiennent encore à tout prix cette erreur, étrangers qu'ils sont aux lumières qu'ont procurées la physique, l'anatomie et l'histoire naturelle. Ces prétentions exagérées ont éloigné de l'église beaucoup de savans, et ont fait tomber nombre de médecins et de magnétiseurs dans une prétention opposée et tout aussi exagérée, savoir: la négation des miracles et de l'interven-

tion des esprits dans les affaires des hommes.

De ce que certains passages de l'Evangile, qui seul doit faire loi, établissent la possession de nos corps par des esprits méchans, s'ensuit-il que tout phénomène semblable en effets sera déterminé par la même cause ? Non assurément.

Les phénomènes de tous genres que nous avons examinés dans les chapitres précédens, apparaissant dans les temps où l'on était encore sous l'impression des miracles des premiers chrétiens, n'ont-ils pas dû être naturellement rangés parmi les prodiges des démons ? Nier cela, ce serait ignorer ce qu'est l'esprit humain; il a donc dû en être ainsi, du moins dans quelques circonstances.

Mais qu'il y a loin de tous les phénomènes magnétiques à ce fait rapporté par saint Mathieu et saint Marc :

« Jésus passait dans le pays des Géraséniens; deux possédés, si furieux que personne n'osait passer par là, sortirent du cimetière et vinrent au-devant de lui. Jésus s'écria : Esprit impur, sors de ces hommes ! — Et les démons, sortant, allèrent par la permission de Jésus dans un troupeau de porcs

qui paissaient au bord de la mer. Aussitôt tout le troupeau, qui était environ de deux mille, courut se précipiter dans la mer où il se noya.... Et les possédés reprirent leurs sens ; mais les gens du pays, étant accourus, supplièrent Jésus de quitter leurs terres. »

A coup sûr le diable était là, ou il faut renier la véracité de l'Evangile.

Mais les accusations si nombreuses de possession qui ont été faites depuis, et qui le sont encore à l'égard des convulsionnaires, de prophètes modernes et de bien d'autres malades, nous paraissent faussement dirigées.

Parce qu'une femme qui se tord sous d'affreuses convulsions obéit à l'*ordre mental* d'un homme qui l'exorcise, qu'elle reste insensible à toute douleur, qu'elle comprend les questions qu'on lui adresse en latin, et que ses crises s'arrêtent au commandement du prêtre, faut-il croire à l'intervention du démon ?... Eh ! qui a lu et médité *tout* ce qui précède ne peut penser ainsi. Tous ces phénomènes peuvent être très-naturels ; mais on a confondu et trop généralisé, on a vu partout l'œuvre du démon, et tout phénomène est devenu possession. Erreur !

Si le magnétisme eût été connu, les religieuses de Loudun n'eussent été que des femmes hystériques et cataleptiques, car de nos jours les mêmes choses ont lieu; mais l'esprit plus éclairé du monde recourt plutôt au médecin qu'au prêtre; alors le caractère surnaturel, qui serait sans aucun doute imprimé à bien des événemens, si certains prêtres étaient mystérieusement appelés, se trouve éludé, et l'accusation démoniaque évitée.

Ainsi, quoi de plus analogue à ce qui s'est passé dans maint exorcisme que l'observation du docteur Barrier, de Privas? Je vais extraire quelques particularités du mémoire que ce docteur envoyait en 1835 à Cuvier, pour être lu à l'Institut:

« Les phénomènes observés sur Euphrosine Bonneau sont:

« 1° L'insensibilité complète, sauf à l'épigastre, où toute la vie est concentrée;

« 2° Le don de deviner la pensée de la personne qui se met en rapport avec elle; cette faculté est si prononcée qu'Euphrosine tient une conversation suivie, dans laquelle l'interlocuteur ne parle que *mentalement*;

« 3° La production de phénomènes électro-magnétiques très-remarquables ;

« 4° L'annihilation de la vision, du goût et de l'odorat aux organes de ces sens, et leur transport à l'épigastre ;

« 5° La prévision d'événemens futurs, relatifs à sa maladie ;

« 6° L'appréciation de la valeur des remèdes proposés ; le sentiment des souffrances d'autrui ;

« 7° Une grande disposition à jouer le rôle de prophétesse.

« Lors de ma seconde visite, je trouvai Euphrosine pliée en arc au milieu de l'appartement ; elle reposait sur le sol par les talons et le sommet de la tête. (*V. Loudun*, page 159.)

« Je m'approchai, me mis en rapport, et je souhaitai le bonjour à la malade, en m'étudiant à retenir *ma langue et mes lèvres*.

— « Bonjour, M. Barrier.

— « Quand voulez-vous aller à la Voûte ?

— « Votre fille devine la pensée, dis-je à la mère ; essayez. Et Euphrosine répondit toujours aux questions *mentales*.

« Si, ayant formé une chaîne de plusieurs

personnes, les deux extrêmes touchaient à nu l'épigastre d'Euphrosine, elle s'élançait d'un bond dans un coin, passant entre les bras et les jambes des assistans; là, ses cheveux épars, ses gestes désordonnés, tout retraçait l'image des anciens démoniaques.

« Euphrosine criait et hurlait si quelqu'un portait de la cire d'Espagne ou de la soie. Les métaux taillés en pointe, dirigés vers l'épigastre, la faisaient horriblement souffrir. Aussi, dès le second jour de l'entrée de la jeune fille au couvent de la *Voûte*, une sœur, la voyant dans une crise, eut vite recours à son crucifix; elle le lui posa sur l'estomac, mais Euphrosine poussa des cris affreux et jeta au loin le petit crucifix de fer. Cette épreuve, tentée plusieurs fois, eut toujours les mêmes résultats et alarmait la communauté. A mon arrivée, on me conta cette mésaventure. « Essayez, dis-je aux sœurs, l'application d'un crucifix en bois.» On essaya, et Euphrosine resta tranquille. Toutes les craintes des dames trinitaires s'évanouirent. » (*V.* page 14-55, *action des métaux.*)

Que fût devenue Mlle Bonneau? que se fût-il passé dans le couvent, s'il se fût

trouvé un directeur peu éclairé, et qu'un médecin, tel que M. Barrière surtout, ne fût pas survenu ?

J'ai observé tout récemment un cas de maladie nerveuse, qui présentait si bien les caractères d'une véritable obsession qu'un instant (il fut court du reste) je frémis en croyant avoir à batailler avec l'esprit malin.

Mlle Marie avait vingt ans. Depuis plusieurs années elle était prise plusieurs fois par jour de crises que l'on appelait des attaques de nerfs. Elle se tordait, se roulait sur le carreau en poussant des cris aigus ; elle ne connaissait alors personne, délirait, et après un quart d'heure de cet état elle reprenait ses sens, les membres meurtris et le cœur plein de tristesse.

Les parens, lassés des antispasmodiques administrés sous toutes les formes, et de l'espérance toujours trompeuse que chaque jour les médecins s'obstinaient à donner, recoururent au magnétisme.

J'eus une peine inouïe à obtenir le somnambulisme. Peu à peu les crises du jour se calmèrent, puis disparurent ; mais ce fut pour paraître dans l'état magnétique sous une forme plus effrayante. Les premières

que je vis me troublèrent tellement, et j'éprouvai une telle douleur à l'aspect de ces souffrances aiguës, de ces convulsions inimaginables, que je résolus de faire usage de ma *puissance de volonté* pour arrêter ces désordres épouvantables. Mais la malheureuse jeune fille s'écria que j'allais la tuer, qu'il fallait laisser un libre cours à ces accès dont la violence seule pouvait la guérir.

Trois mois s'écoulèrent sans soulagement très-sensible; la malade ne voyait rien dans son corps; elle me disait que les nerfs du ventre étaient *retirés et comme noués*. Etait-ce là quelque donnée qui pût satisfaire un médecin? Une autre somnambule examina Mlle Marie, et trouva les intestins distendus et rouges; mais cela ne m'expliquait rien. Ces somnambules n'ordonnaient pour médicamens que le magnétisme et des bains!

Tous les soirs je venais donc assister à un spectacle que je n'oublierai jamais. Après un quart d'heure de sommeil magnétique, la respiration devenait anxieuse, précipitée, bruyante, le ventre s'élevait et s'abaissait avec rapidité, il se faisait un tumulte singulier dans les intestins; Marie s'agitait sur son fauteuil, puis, jetant un

cri saccadé, aigu et prolongé, elle se dressait subitement, bondissait au milieu de la chambre, et, tombant à terre, se roulait en hurlant, se courbait en arrière, faisant l'arc, puis tournait sur elle-même et s'appuyait sur le ventre. Elle saisissait et jetait loin d'elle tout ce que l'on mettait pour la garantir des coups qu'elle se donnait contre les meubles; si elle touchait quelqu'un, elle criait plus fort et s'éloignait; si c'était moi qui voulais la protéger, elle m'étreignait et me roulait avec elle.

Un soir, la crise dura trois heures!! J'étais anéanti; je ne croyais plus à rien de naturel dans une pareille chose; par instans la convulsionnaire avait frayeur d'un fantôme qu'elle voyait, me conjurait de l'éloigner; mais elle ne m'entendait plus quand je voulais la rassurer. Tout-à-coup elle se courbe, se dresse en hurlant et s'écrie:

« Ah! éloignez cette affreuse bête!..... »

Ma foi, je frissonnai, et, je l'avoue, je crus que le diable s'en mêlait!..... Cependant le calme revint, et Marie me *remercia de cette crise*, qui l'avait fort avancée dans sa guérison.

— « Vous avez eu peur, dit-elle, c'est la force de la douleur qui me donne le délire.... Soyez sans crainte, je guérirai..... Préparez dans dix jours un bain froid dans lequel on mettra *vingt-cinq kilogrammes de glace*. Saisissez-moi à l'improviste, jetez-moi dedans, maintenez-y-moi *douze minutes*. Puis, m'ayant retirée, endormez-moi sur-le-champ, et alors je serai guérie (1).

Tout cela s'exécuta non sans peine, non sans angoisses de ma part; tout réussit: Mlle Marie guérit, et le magnétisme, aidé des moyens que je viens de dire, mit fin à cette maladie qu'assurément on eût exorcisée si j'eusse raconté ces particularités à nos professeurs de théologie, et qui eût infailli-

---

(1) Comprenant que la différence devait être immense si l'on plongeait dans l'eau pendant que les glaçons fondaient ou bien après leur complète dissolution, je m'expliquai avec ma somnambule. Elle me dit vouloir entrer dans le bain au moment où la glace aurait disparu, par conséquent il fallait amener un bain d'eau froide à 0. En raison de la température de ce jour-là, il ne fut besoin que de treize kilogrammes de glace.

Le thermomètre marquait 0 lorsque la jeune fille fut jetée de force et à l'improviste dans la baignoire, et quand nous l'en retirâmes, je trouvai 5 au-dessus de 0.

A la confusion de la médecine classique, à la mienne, à celle de tous ceux qui virent ce cruel événement, il n'y eut aucun

blement causé la mort de la jeune personne, si j'eusse été moins ferme et moins *sûr de mon magnétisme*.

Les somnambules magnétiques ne reçoivent donc aucune de leurs facultés d'une puissance surnaturelle. L'état du système nerveux dans cette crise s'y oppose même, car on doit se rappeler que dans notre étude physiologique nous avons montré que, pour que l'homme pût *sentir* et *comprendre* le monde spirituel, il fallait que son système nerveux arrivât à un degré d'épanouissement tel que ne le comporte pas la crise somnambulique. L'extase seule le fait arriver à cet état d'expansion qui rompt la centralisation vitale et met

---

symptôme de la réaction fébrile qu'on attend toujours, même après un bain à 5 au-dessus de 0. Une heure après, Mlle Marie, devenue gaie, folâtre, sans la moindre souffrance, montait en voiture pour faire une promenade de deux heures. ...

Dans cette circonstance solennelle pour le magnétisme, je ne pus être assisté d'aucun médecin; les uns refusèrent de prendre part à une telle responsabilité, et ceux qui m'eussent aidé volontiers en furent empêchés par d'invincibles occupations. Ce fut donc un simple particulier, M. Hugounenc, qui, fort de ses convictions en magnétisme, voulut bien me prêter les secours que la famille, malgré tout son courage, était hors d'état de pouvoir me rendre.

l'être en rapport intime avec toute la nature.

Cependant, si un individu était persuadé que la crise somnambulique le met en relation avec des *esprits mauvais*, et qu'il se procurât cette crise pour obtenir ce commerce supposé, assurément nous verrions dans cette œuvre une tentative perverse et sacrilége, et nous pourrions à la rigueur trouver dans ces circonstances les conditions d'une communion surnaturelle et satanique, car là serait le pacte, un acte de désir, de consentement, de volonté même. Mais encore, de ce qu'un homme croirait s'unir au démon en se mettant en crise nerveuse, s'ensuivrait-il qu'il s'y unît réellement? Ses discours, ses rêves, ses visions fantastiques mériteraient - elles quelque créance, et ne seraient-elles pas le résultat d'une imagination frappée? Ce que je viens de dire s'est passé parmi les prétendus sorciers. Convaincus que dans le sommeil artificiel qui s'emparait d'eux, ils allaient au *Sabbat*, ils se sont faits coupables, sacriléges; mais en vérité la plupart n'allaient pas visiter l'enfer. (*V.* Chapitre IV.)

— Et l'extatique, demandera-t-on? Vous

avez donné acte de la possibilité d'une communion surnaturelle. — C'est vrai; mais n'ai-je pas prouvé, en traitant de l'extase, que celui qui y entrait devenait pur, moral, religieux, quand même il était immoral dans l'état de veille. Alors le démon peut-il lier commerce avec l'être pur, religieux, qui n'aspire qu'au ciel? Il se trouvera des hommes qui le prétendront et qui proscriront l'extase; mais nous avons montré que cette crise survient spontanément, et que les magnétiseurs qui l'ont observée ont toujours entendu l'extatique parler seulement de la vertu, du ciel et des anges; comment donc croire que le démon veuille réformer les vices et conseiller le bien?

L'extatique parle des anges, dit-on. J'aime mieux cela. Voyons donc ce qu'en ont dit les magnétiseurs.

Ces idées-là, passablement nébuleuses pour les trois quarts de mes lecteurs, font pourtant un article de foi dans une école de magnétiseurs. Cette école date de loin, c'est Swedenborg, philosophe suédois, mort en 1772, qui lui donna une certaine forme. Depuis elle a subi de grandes modifications; mais ses partisans, tous

d'une moralité et d'une religion extrêmes, ne croient nullement à la valeur du fluide magnétique et rejettent les procédés magnétiques. Vouloir guérir le malade et prier pour lui, voilà tout. Alors, disent-ils, suivant les desseins de Dieu, les anges agissent sur le malade, qu'il soit près ou loin de nous.

Voulez-vous participer aux mêmes avantages, écrivent-ils ?

Ayez une ferme confiance en Dieu, — une entière soumission à sa volonté, — un cœur préparé à recevoir la vérité, un ardent désir de la connaître, *seulement* pour avancer dans le bien; — soyez d'une indifférence extrême pour les affaires temporelles qui vous concernent; — soyez d'une charité *active* et sans bornes; — soyez pur, — priez et méditez dès que vos devoirs sociaux sont remplis. — Si vous êtes ainsi, veuillez guérir, vous guérirez, et parfois, selon qu'il sera nécessaire, vous et vos malades recevrez des communications des anges.

Que peut-on dire contre ces idées?..... Pour moi, je voudrais bien en être pénétré et vivre selon elles. Je pourrais alors affirmer les communications angéliques. Mais

il faut encore aujourd'hui ne parler que d'après les autres.

Commençons à Deleuze, à lui pour abréger et donner quelque confiance, car cet homme est, aux yeux de tous, véridique, sensé et vénérable.

*Lettre de Deleuze au docteur Billot, de Cucurron (Vaucluse).*

« 24 septembre 1830.

« ..... Il est incontestable, selon moi, que l'action du magnétisme démontre la spiritualité de l'âme.

« ..... Le somnambulisme est à la fois une exaltation des facultés intellectuelles, une extension, un développement de la sensibilité des organes intérieurs. Dans cet état, l'âme se dégage en quelque sorte de la matière, elle reçoit des sensations, des idées et des connaissances, sans le secours des organes dont elle fait usage dans l'état habituel; elle peut même agir par ses propres forces sur les personnes dont elle s'occupe.

« ..... Les somnambules ne doutent pas que le bonheur ou le malheur que nous éprouverons dans l'autre vie sera la suite nécessaire de notre conduite dans celle-ci, et d'après ce que j'ai vu et entendu de quelques-uns, je ne puis douter que leur opinion ne soit une vérité. Toutefois il ne me paraît nullement prouvé que les inspirations des somnambules soient dues à des communications avec des êtres d'une nature supérieure. Ils peuvent le croire, parce qu'ils n'ont pas ces inspirations dans l'état ordinaire et qu'ils en ignorent la cause; mais si cela est, c'est du moins un cas fort rare.

« ..... Le seul phénomène qui semble établir la communication avec les intelligences immatérielles, ce sont les apparitions. Il y en a plusieurs exemples, et comme je suis convaincu de l'immortalité de l'âme, je ne vois pas de raison pour nier la possibilité de l'apparition des personnes qui, ayant quitté cette vie, s'occupent de ceux qu'elles ont chéris, et viennent se présenter à eux pour leur donner des avis salutaires. Je viens d'en avoir un exemple, le voici :

« Une demoiselle, somnambule, qui avait

perdu son père, l'a vu deux fois très-distinctement. Il est venu lui donner des avis importans. Après lui avoir donné des éloges sur sa conduite, il lui a appris qu'il allait se présenter un parti pour elle; que ce parti paraîtrait convenable et que le jeune homme ne lui déplairait point, mais qu'elle ne serait pas heureuse avec lui, et qu'il lui conseillait de le refuser. Il ajouta que si elle n'acceptait pas ce parti, un autre se présenterait bientôt après, et que tout serait conclu avant la fin de l'année. C'était au mois d'octobre.

« Le premier jeune homme a été proposé à la mère; mais la fille, frappée de ce que son père lui avait dit, a refusé.

« Un second jeune homme, qui arrivait de province, a été présenté à la mère par des amis. Il a demandé la demoiselle, et le mariage a été arrêté le 30 décembre.

« Je ne prétends pas donner ce fait comme une preuve sans réplique de la réalité des apparitions, mais du moins il la rend vraisemblable, d'autant plus que l'on sait qu'il existe d'autres faits de ce genre.

« Au reste, soit qu'on admette ou qu'on nie la réalité des apparitions, on ne peut en contester la possibilité, lorsqu'on est,

comme vous et moi, convaincu de l'immortalité de l'âme. Quant à l'apparition des personnes vivantes, on en a plusieurs exemples. On l'explique par l'action du magnétisme entre deux individus qui sont parfaitement en rapport, et dont un est ordinairement somnambule (1). »

---

(1) *Extrait d'une lettre du docteur Billot :*

« Les faits suivans m'ont été communiqués par M. Reym..., directeur de notre Société théosophique :

« 1.— Il était à Marseille. Virginie, somnambule de la société, le vit paraître chez elle pendant qu'elle était dans l'état semi-magnétique. Il ouvrit la porte de la maison et la referma. Il s'avança près d'elle et lui toucha la main. Il lui exposa l'état maladif dans lequel il se trouvait, et lui recommanda de s'occuper de lui quand elle aurait une parfaite clairvoyance, la priant de lui faire écrire ce qu'il y avait à faire pour sa guérison. Ces prescriptions lui furent envoyées.

« 2. — En 1824, durant les vacances, il quitta sa belle-sœur et monta à sa chambre vers les dix heures du soir. Elle fut aussi dans la sienne pour se coucher. A peine fut-elle dans son lit qu'elle le vit entrer dans sa chambre, portant une lampe à la main, et il lui dit :

— « Il faut renvoyer votre domestique.

— « Pourquoi?

— « Renvoyez-la, demain nous causerons de cela; et il se retira. »

« Mad. R.... entendit son beau-frère descendre de sa chambre et y remonter.

Le lendemain, elle attendit qu'il reprit l'entretien. Cette visite nocturne supposait que la chose était urgente, et cepen-

*Le docteur Billot à Deleuze.*

« 30 septembre 1831.

« Les bases sur lesquelles je fonde la doctrine que je professe, c'est-à-dire l'existence des esprits et leur influence dans les phénomènes du somnambulisme, ne vous ont point paru jusqu'ici assez prouvées pour déterminer votre conviction.

---

dant il ne lui en disait rien. Enfin, l'après-midi, étant seule avec lui, elle lui dit :

— « Qu'avez-vous donc à me dire de ma domestique ?

— « Pourquoi me faites-vous cette demande ?

— « Comment, reprit-elle, hier au soir vous êtes venu dans ma chambre après que j'étais couchée, pour m'en parler, et maintenant vous ne m'en dites rien ?

« M. R*** l'assura qu'il n'avait pas bougé de son appartement, et ils reconnurent l'un et l'autre que c'était une apparition qu'elle avait eue..... Cependant l'explication eut lieu, et quelques temps après la domestique fut renvoyée. »

J'aurais, pour ma part, d'autres faits à ajouter à ceux-ci, dont quelques-uns me sont personnels, mais ce serait m'engager dans un infini que je ne pourrais suffisamment éclaircir pour le présent.

« Les nouvelles observations que je mets aujourd'hui sous vos yeux vont-elles vous fournir des preuves telles que vous les exigez ? Je le pense.

« Je prends Dieu à témoin de la vérité du contenu des observations qui vont suivre.

— « Une dame, frappée depuis quelque temps de cécité incomplète, sollicitait auprès de nos somnambules quelque secours pour arrêter les progrès de l'amaurose, lorsqu'un jour de séance la somnambule, consultée, dit :

« Une jeune vierge me présente une plante...., elle est en fleurs; je ne la connais pas...., on ne m'en dit pas le nom...., cependant elle est nécessaire à madame.

— « Où la trouver, lui dis-je, car nous n'avons aucune plante en fleurs dans la *saison froide* où nous sommes ?

— « Ne vous inquiétez pas, répondit la somnambule, on nous la procurera s'il le faut.

« Et comme nous insistions pour savoir dans quel endroit la *jeune vierge* voudrait bien nous l'indiquer, la dame aveugle s'écria :

— « Mais j'en palpe une sur mon ta-

blier; voyez donc; est-ce celle qu'on vous présentait?

— « Oui, madame, c'est celle-là; que chacun de nous loue et bénisse Dieu!

« J'examine alors la plante. C'était un arbustule à peu près comme une plante moyenne de thym. Ses fleurs, labiées en épis, donnaient une odeur délicieuse. Elle me parut être le thym de Crête. D'où venait cette plante? De son pays natal ou de quelque serre chaude? C'est ce qu'on n'a pas su. »

M. Billot rapporte d'autres faits du même genre que le précédent; mais j'ai cru pouvoir me dispenser de les citer.

« Je prévois, continue le docteur Billot, toutes les objections; mais je n'ai qu'un mot à répliquer: ces faits, on les croit vrais ou on les croit faux. Dans ce dernier cas, je suis un imposteur, et toute polémique doit cesser. Mais si on les croit vrais, à quelle théorie reçue en France peut-on les rattacher? A aucune. En effet, serait-ce la force, l'énergie de la volonté du magnétiseur qui aurait suscité de pareils phénomènes?

« Serait-ce à quelque faculté latente de la somnambule qu'il faut attribuer cette

puissance? Aucun magnétiseur n'osera le soutenir. Cependant j'entends le philosophe me crier :

— « Répétez l'expérience, et je croirai.

— « Gardez-vous-en, dit une autre voix (c'est l'abbé ***), ces faits ne sont que trop vrais, parce qu'ils sont l'œuvre du démon.

« Pour répéter l'expérience et obtenir les mêmes résultats, dis-je au philosophe, il faudrait en avoir le pouvoir. Or, cette puissance vient d'en haut.

— « Vous vous trompez, réplique M....., elle vient d'en bas.

— « Eh bien! soit, d'en bas ou d'en haut, toujours est-il qu'il n'est point au pouvoir du magnétiseur ni du magnétisé de produire de tels *prodiges* ou *prestiges*. Ainsi, vous, monsieur le philosophe, vous ferez toujours de vaines recherches, et ne ferez jamais du magnétisme une science positive telle que vous l'entendez; et vous, M....., répondez: lorsqu'une société, à chaque ouverture de ses séances, invoque l'Esprit saint, lorsque, dans l'intention d'en éloigner absolument l'adversaire, elle récite entre autres prières le psaume *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus*, prend-elle

par là un moyen d'évoquer ou d'invoquer l'esprit de Python ? Et cet esprit, d'ailleurs, quand il apparaît aux hommes, s'est-il jamais montré sous la forme d'une colombe et portant en son bec des reliques de saints martyrs, dans l'intention de ranimer la foi des sociétaires? Si c'est là l'œuvre du démon, il a donc changé de métier!!

---

*Réponse de Deleuze.*

« 6 novembre 1831.

« Je respecte, j'admire vos sentimens religieux; car c'est au magnétisme que je dois aussi mon retour au christianisme ; mais ces sentimens ne sont pas pour moi appuyés sur le genre de preuve qui vous a fait tant d'impression.

« Le magnétisme démontre la spiritualité de l'âme et son immortalité; il prouve la

possibilité de la communication des intelligences séparées de la matière avec celles qui lui sont encore unies ; mais il ne m'a jamais présenté des phénomènes qui m'aient convaincu que cette possibilité se réalise souvent, et je ne crois point qu'elle soit la cause de plusieurs phénomènes magnétiques, ni qu'elle en offre l'explication la plus satisfaisante.

« Je n'ai point vu de faits analogues à ceux que vous me communiquez, mais je dois vous répondre que des personnes dignes de toute ma confiance m'en ont raconté, quoique en petit nombre.

« J'ai eu ce matin la visite d'un médecin fort distingué. Il venait pour me parler du magnétisme. Je lui ai raconté quelques faits que je tiens de vous. Il m'a répondu qu'il n'en était pas étonné, et il m'a cité un grand nombre de faits analogues que lui ont présentés plusieurs somnambules. J'ai été bien surpris. Entre autres phénomènes, il m'a cité celui d'objets matériels que la somnambule faisait arriver devant lui, ce qui est du même ordre que la branche de thym et autres objets arrivés devant vous. Je ne sais que penser de tout cela ; mais je suis sûr de la sincérité de mon médecin comme

je le suis de la vôtre. Les somnambules dont il m'a parlé n'ont jamais été en communication avec des êtres spirituels, mais il ne croit pas la chose impossible. Quant à moi, je ne puis concevoir que des êtres purement spirituels puissent mouvoir et transporter des objets matériels. Que des esprits communiquent avec notre âme qui est spirituelle, cela est tout simple; mais s'ils pouvaient agir sur la matière inanimée, tout l'ordre de la nature serait renversé. Je n'ose plus rien nier, et cependant, si j'avais été témoin moi-même de pareils faits, j'aurais encore des doutes sur la cause.

« Ce que le magnétisme démontre rigoureusement, c'est la spiritualité de l'âme et son immortalité. C'est encore que les âmes séparées du corps peuvent, dans certains cas, se mettre en rapport avec les êtres vivans et leur communiquer leurs sentimens. L'étude des phénomènes du somnambulisme est sous ce rapport plus importante et plus utile que sous celui de la guérison des maladies. »

Deleuze donc, et bien d'autres avec lui, croient que les phénomènes du somnambulisme démontrent la spiritualité de l'âme et l'existence d'êtres immatériels. Ils pensent aussi que la communication de l'homme avec le monde spirituel, d'une nature autre que la nôtre, est possible, mais seulement dans l'état magnétique supérieur.

Ces magnétiseurs pensent encore que l'*extase* se manifestant indépendamment de notre volonté, et que même étant produite, les *inspirations supérieures* ne pouvant être sollicitées à notre gré, aucune théorie de magnétisme ne peut être fondée sur ces idées métaphysiques.

Ils sont encore convaincus que s'il arrive une communication de cette espèce, elle n'a lieu qu'avec un *esprit* de vérité, attendu que les extatiques qui ont reçu ces illuminations en ont toujours retiré des conseils favorables au bien moral et physique, pour le présent et l'avenir.

Cette opinion, pleine de sagesse, reconnaît, pour *cause première* des phénomènes magnétiques, l'*action physique* qui impressionne le système nerveux et l'amène à l'état

extatique, si la disposition organique de l'individu le permet. Elle reconnaît que c'est dans cet état où la centralisation de la sensibilité nerveuse est comme rompue et toute diffuse, que l'âme peut *sentir* et *percevoir* l'autre classe d'êtres qui ne sont qu'*esprit* ou *lumière*.

Qu'y a-t-il là de si choquant? Nos sens, à nous, peuvent-ils nous transmettre la connaissance de l'existence du fluide magnétique? Les sens sont trop concentrés, trop limités pour apprécier cette substance, plus pure encore que les autres agens fluides de la physique; et pourtant le somnambule apprécie ce fluide; il le voit, il le déclare lumière..... Pourquoi le voit-il? Parce que ses sens sont devenus plus étendus, moins limités. Et si les créatures qui comblent l'immense distance qui existe entre Dieu, l'être simple, et l'homme, l'être complexe, sont *esprit*, c'est-à-dire *lumière*, lumière encore plus pure que le principe de notre vie, le fluide magnétique, on conçoit sans peine que le somnambule qui appréciait ce fluide magnétique n'appréciera plus l'être spirituel, cette *lumière céleste* d'un ordre plus élevé. Il lui faudrait, à lui aussi, une exaltation nouvelle, une perfection plus grande de

ses sens. Eh bien! cet épanouissement nécessaire pour la vision et le sentiment des *esprits* est obtenu par l'état magnétique supérieur. Reste à attendre, reste à expliquer la cause directe de la communication. Cette cause naît selon les desseins de Dieu; elle est sans doute soumise à des lois, comme la communication d'un homme avec un somnambule ne s'opère que dans certaines circonstances.

Que plusieurs individus, ignorant les lois qui régissent le magnétisme, se trouvent en présence d'un extatique naturel ou magnétique, ils seront incapables de lier avec lui aucun rapport, et regarderont comme imposteur ou rêveur celui qui, loin d'eux, affirmerait entrer en communication avec l'extatique quand il le désirerait. Qui donc parmi nous peut nier l'analogie frappante qui existe entre ce que je viens de dire et ce qui se passe entre *certains* extatiques et le *monde spirituel?*

Pourquoi rejeter un monde supérieur?.... Avait-on raison de nier le *monde du somnambulisme?* N'avons-nous bien, sur l'existence du monde spirituel, que des preuves de sentiment et de raisonnement?..... Où sera conduit l'homme sans prévention par

les citations de ce chapitre? Il sera ramené à réfléchir sur tout ce qu'avaient avancé, avant le magnétisme, la Bible et l'Evangile.

Eh! mon Dieu! nous voici à la fin de cet ouvrage, et c'est pour redire ce qu'il portait à son commencement: *Tout sort de Dieu, tout retourne à Dieu.* Le magnétisme aussi, le magnétisme qui est vérité dans ses phénomènes, apportera sa part à la gloire de la divinité. Le magnétisme, bien compris, éclairera les intelligences de bonne volonté, et il deviendra pour elles le commencement d'un spiritualisme qui ne tardera pas à s'élever jusqu'au christianisme.

Car, étudié avec une persévérance infatigable, le magnétisme démontre la convenance, la valeur et la *vertu* de tous les dogmes, de tous les mystères de l'Evangile. Ici, nous avons seulement montré l'étroite connexité qui l'attachait au spiritualisme dégagé de toute forme; mais plus tard nous étendrons nos recherches au spiritualisme formulé par le dogme évangélique, et nous montrerons les liens puissans qui existent entre l'abstraction de l'idée et la réalisation de la forme; en d'autres termes, entre l'*idée* et le *sacrement*.

Hommes de philosophie, il en est parmi vous qui ont compris la haute portée du magnétisme, et qui, effrayés de sa grandeur, de sa puissance sur le monde physique et moral, ont désiré l'arrêter dans sa marche. Ceux-là ont mis leurs efforts à détruire la croyance des hommes sur l'existence de cette science; leur intention peut être louable; mais qui leur a révélé la volonté de Dieu? Ignorent-ils qu'invariable elle nous découvre, à des jours fixés, une parcelle des mystères que renferme l'immensité divine? Et d'ailleurs, l'apparition des grandes vérités n'a-t-elle pas toujours excité parmi les hommes troubles et secousses? inhabiles qu'ils sont à comprendre la mission de la nouvelle révélation, et encore plus, assez impies pour la détourner de sa voie!

Les uns luttent, mais c'est en vain; les autres se servent de la *vérité* pour leurs criminelles satisfactions. Mais que fait ce désordre momentané à l'accomplissement fatal des décrets providentiels? Les siècles qui se succèdent jugent et recueillent.

Craignons donc, par un zèle inintelligent,

d'être coupables, n'arrêtons pas le développement d'une science qui vient saper tant d'erreurs, consolider la foi du spiritualiste, du chrétien, et donner enfin à l'homme la connaissance de lui-même.

Cependant, que la prudence veille à côté du propagateur!

Où sont les traités de magnétisme qui aient envisagé sa double action sur le monde, et qui renferment une solide instruction? Où est l'enseignement, tel que la gravité de la question le demande?..... J'interroge, et partout où quelque lueur de vie se manifeste, je ne trouve que travail incomplet ou danger!.... Nous en prendrons-nous aux magnétiseurs? Oh! non, la plupart ont assez dépensé de leur repos, de leur vie, de leur fortune, pour arriver à quelque bien; ils étaient un contre dix mille, et sans autre appui que leurs croyances. Mais c'est aux facultés savantes, *aux pouvoirs qui gouvernent* qu'il faut renvoyer le mal qui s'est fait et *celui qui se fera* long-temps encore!.....

On a créé des chaires de philosophie, de physiologie, de théologie, et on n'y enseigne à connaître l'homme que bien im-

parfaitement. Qu'on établisse une chaire de magnétisme, afin que l'on puisse y trouver ce qui est indispensable pour exercer cet art *avec fruit et sans danger*, et alors ceux qui se confieront aux soins d'un magnétiseur auront toutes les garanties de connaissances et de moralité qu'on est en droit d'exiger.

FIN.

# DOCUMENS HISTORIQUES.

En traitant des lois qui régissent les phénomènes magnétiques, j'ai mentionné celle qui détermine l'attraction des membres du somnambule par la main du magnétiseur. J'ai dit que certains expérimentateurs avaient affirmé avoir produit une attraction sur le magnétisé, de telle sorte que le corps entier obéissait à la main qui l'attirait, et qu'il ne conservait plus de point d'appui. Cette assertion est d'une nature si singulière que je ne puis en assumer la responsabilité, et que je dois à mes lecteurs les renseignemens qui m'ont engagé à l'avancer. (P. 63.)

Le n° 1^er^ du *Journal du Magnétisme*, publié par M. Ricard, en faisait mention dans un article signé. Ne sachant que penser de cette assertion, j'écrivis à l'auteur de l'article, et voici sa réponse littéralement transcrite :

« Reims, 3 septembre 1840.

« Je m'empresse de répondre à votre honorée du 31 expiré, et viens avec le plus grand plaisir satisfaire aux questions que vous m'adressez sur le sujet qui m'a présenté le phénomène d'attraction consigné par moi dans le *Journal du Magnétisme*.

« 1° J'ai encore ce sujet à ma disposition, et, huit fois sur dix, cette expérience réussit.

« 2° M'étant aperçu que ses membres suivaient, quand je le désirais, tous mes mouvemens, je me suis avisé de les attirer; différens essais ayant réussi, je voulus voir si je pourrais opérer une ascension complète. Je plaçai ma main à deux ou trois pouces au-dessus de l'épigastre, et le corps entier perdit terre et demeura suspendu.

« 3° Jusqu'à présent je n'ai vu et produit ce fait sur aucun autre sujet. M. Théron, de Montauban, avec qui je suis lié et qui s'est occupé de magnétiser d'après mes conseils, m'a assuré avoir obtenu le même résultat sur une somnambule; je ne l'ai pas vu, mais je le connais trop homme d'honneur pour altérer la vérité.

« J'ajouterai que la personne que je magnétise ayant eu, il y a six semaines, une fluxion de poitrine, j'ai cessé, pour ne pas la fatiguer, de l'enlever horizontalement; je place maintenant ma main au-dessus de sa tête et lui fais perdre terre de manière à pouvoir passer plusieurs fois la main ou une canne sous ses pieds.

« Si vous désirez faire le voyage de Reims, je vous prierai de ne pas attendre au-delà du 20 septembre, car je dois partir le 25 pour un voyage. Vous adressant à moi sous les auspices de M. Guertz, je serais très-heureux que ma lettre vous fût de quelque utilité pour l'ouvrage que vous vous proposez de publier.

« *Signé* BOURGUIGNON, négociant. »

Le même journal consigne, dans son numéro de novembre 1840, un fait analogue :

« M. Schmidt, médecin à Vienne (Autriche), vint se fixer en Russie avec sa fille, qu'il maria depuis à M. Pourrat (de Grenoble). Ce fut à Kiow que madame Pourrat, qui était d'une mauvaise santé, fut magnétisée par son père. L'effet fut si puissant, qu'après avoir fait quelques passes, la malade, au grand étonnement des assistans, fut soulevée de son lit sur lequel elle était étendue de son long, de manière que l'on pouvait passer la main entre le lit et le corps sans toucher ni l'un ni l'autre. »

Si nous compulsions les annales de la vie des saints du christianisme, nous y trouverions de nombreux faits analogues à ceux que nous avons cités; mais nous serions entraîné trop loin, car il nous faudrait démontrer que le caractère d'analogie n'emporte pas celui d'identité absolue, et que des effets semblables peuvent naître de causes différentes. Ainsi les extases aériennes des saints, déterminées sous l'empire de conditions purement métaphysiques, et celles que certains magnétisés ont opérées sous l'influence de causes physiques, concourent à montrer que ce phénomène n'est pas incompatible avec les lois de la nature humaine. Les propriétés spirituelles accordées par le christianisme au corps régénéré par la résurrection, reçoivent donc une sanction d'un genre nouveau, qui pourra avoir une grande action sur les exigences de la raison humaine.

## Le magnétisme et les académies.

Le monde et les médecins de province croient sincèrement que le magnétisme a été examiné par l'académie des sciences et l'académie de médecine, et que ces sociétés, usant du légitime pouvoir que la confiance publique leur a confié, ont rendu un verdict de condamnation sur le magnétisme après s'être convaincues de sa nullité. Erreur funeste, que les puissances despotiques, des considérations sociales et les erremens de la presse trompée, ont entretenue dans la généralité des esprits.

L'académie de médecine répète à ceux qui la consultent que la fausseté du magnétisme a été démontrée en 1784 par Bailly et Lavoisier;

En 1837, par MM. Dubois (d'Amiens), Bouillaud;

Enfin, pour la dernière fois, en 1838, par MM. Girardin, Dubois (d'Amiens), Velpeau.

Les médecins qui ont lu dans les gazettes de médecine les séances de l'académie en ont reçu les dires avec d'autant plus de facilité que leurs tendances, à eux, sont loin d'être favorables au magnétisme. Forts des rapports des académiciens,

messieurs les médecins se croient dispensés de réviser par eux-mêmes les prétentions du magnétisme, et ils citent à leur tour les sentences sans appel des grands hommes de la capitale..... Le public, peu disposé à croire des choses qui viennent humilier sa raison, combat aussi, retranché derrière les *rapports de l'académie !* Il est si heureux, le public, de pouvoir faire usage de ses droits de liberté! Les sciences n'ont pas la force pour s'imposer bon gré malgré, et c'est sur elles, elles les consolatrices de la pauvre humanité, que s'épanchent la lutte et la résistance des esprits !

Bref, hommes du monde et vous médecins, vous êtes trompés ! Je n'en voudrais pour preuve que votre concours à l'étude du magnétisme, car si vous preniez la peine de lire trois traités de magnétisme et si vous opériez ensuite sur une dixaine de malades, vous seriez stupéfaits en réfléchissant au rôle que joue l'académie de médecine !

## EXAMEN DE 1784.

*Extrait du discours du docteur Husson à l'académie de médecine en* 1837 :

« Ne croyez pas que les commissaires de 1784 étaient les commissaires des compagnies auxquelles ils appartenaient ; il faut vous détromper à cet égard. L'académie des sciences avait constamment repoussé les tentatives de Mesmer auprès d'elle, pour la rendre témoin de ses expériences. La faculté de médecine lui fit le même refus. C'est après tous ces refus que Louis XVI nomma de sa souveraine autorité des commissaires qu'il dut naturellement choisir dans les compagnies qui avaient refusé d'examiner la doctrine nouvelle.

« On rappelle les conclusions prises par ces commissaires, et on invoque l'autorité des noms célèbres de Franklin, Bailly, Lavoisier, Darcet ; mais on se garde bien de dire comment ces

hommes illustres firent leurs expériences. Je vais suppléer à cette omission, et l'académie jugera s'il y a beaucoup d'impartialité à ne pas lui avoir rappelé ces détails.

« *Rapport des commissaires du roi* : page 8.—Les malades distingués, qui viennent au traitement pour leur santé, pourraient être importunés par nos questions; le soin d'observer pourrait ou les gêner ou leur déplaire; les commissaires eux-mêmes seraient gênés par leur discrétion. Nous avons donc arrêté que notre assiduité n'étant pas nécessaire, il suffirait que quelques-uns d'entre nous vinssent à ce traitement de temps en temps. »

« On ne peut s'empêcher de reconnaître que ce n'est pas ainsi que l'on fait à présent des expériences, ni qu'on observe des faits nouveaux. Et quel que soit l'éclat que la réputation de Franklin, Bailly, Lavoisier, Darcet, réfléchisse sur une génération qui n'est plus la leur; quel qu'ait été l'assentiment général qui pendant quarante ans a été accordé à leur rapport, il est certain que le jugement qu'ils ont porté péche par la base radicale.

« On a caché aussi que de Jussieu, l'un des commissaires de la société royale de médecine, qui avait observé assidûment les phénomènes qui se manifestaient dans les traitemens magnétiques, refusa de joindre sa signature à celles des autres commissaires. Il fit un rapport particulier des faits qu'il avait rigoureusement observés, il les relata, et, bravant le ridicule, de Jussieu eut le courage de se séparer de Franklin et de Lavoisier, et de publier la vérité. »

## EXAMEN DE 1837.

« C'est le 27 février 1837 que la commission s'est réunie pour la première fois, au domicile du docteur Berna, qui avait mis l'académie en demeure. La commission était composée de MM. Bouilliaud, *Cloquet*, Caventou, Emery, Oudet,

Pelletier, Roux, *président*, et Dubois, d'Amiens, *rapporteur.*

Voici les conclusions du rapport :

« Il résulte d'abord, de tous les faits et de tous les incidens dont nous avons été témoins, que préalablement aucune preuve spéciale ne nous a été donnée sur l'existence d'un état particulier dit *état de somnambulisme magnétique ;* que c'est uniquement par voie *d'assertion*, et non par voie de *démonstration* que le magnétiseur a procédé sous ce rapport, en nous *affirmant* à chaque séance, et avant toute tentative d'expérimentation, que ses sujets étaient en état de somnambulisme.

« Le programme à nous délivré par le magnétiseur portait, il est vrai, qu'avant la somnambulisation on s'assurerait que le sujet des expériences jouit de l'intégrité de la sensibilité, qu'à cet effet on pourrait le piquer, et qu'il serait ensuite *endormi* en présence des commissaires. Mais il résulte des essais tentés par nous, et avant toute pratique magnétique, que le sujet des expériences ne paraissait pas plus sentir les piqûres avant le sommeil supposé que pendant le sommeil; que sa contenance et ses réponses ont été, à peu de chose près, les mêmes avant et pendant l'opération dite magnétique. Il est bien vrai ensuite que chaque fois on nous a dit que les sujets étaient endormis, mais on nous l'a *dit*, et voilà tout.

« Que si néanmoins les preuves de l'état de somnambulisme devaient résulter ultérieurement des expériences faites sur les sujets présumés dans cet état, la valeur ou la nullité de ces preuves ressortiront des conclusions que nous allons tirer de ces mêmes expériences.

« D'après les termes du programme, la seconde expérience devait consister dans la *constatation* de l'insensibilité des sujets, mais après avoir rappelé les restrictions imposées à vos commissaires ; que la face était mise en dehors et soustraite à toute tentative de ce genre ; qu'il en était de même pour toutes les

parties naturellement couvertes, de sorte qu'il ne restait que les mains et le cou.

« Après avoir rappelé que sur ces parties il n'était permis d'exercer ni pincemens, ni tiraillemens, ni contact d'aucun corps, soit en ignition, soit d'une température un peu élevée; qu'il fallait se borner à enfoncer des pointes d'aiguilles à la profondeur d'une demi-ligne ;

« Qu'enfin la face étant en grande partie couverte par un bandeau, nous ne pouvions juger de l'expression de la physionomie pendant qu'on cherchait à provoquer la douleur.

« Après avoir rappelé toutes ces restrictions, nous sommes fondés à déduire de ces faits :

« 1° Qu'on ne pouvait provoquer que des sensations douloureuses très-modérées;

« 2° Qu'on ne pouvait les faire naître que sur des parties habituées peut-être à ce genre d'impression ;

« 3° Que ce genre d'impression était toujours le même, qu'il résultait d'une sorte de tatouage;

« 4° Que la figure, et surtout les yeux où se peignent plus particulièrement les impressions douloureuses, étaient cachés à vos commissaires ;

« 5° Qu'en raison de ces circonstances, une impassibilité, même complète, absolue, n'aurait pu, pour nous, être une preuve *concluante* de l'abolition de la sensibilité chez le sujet en question.

« Le magnétiseur devait prouver aux commissaires que, par la seule intervention de sa volonté, il avait le pouvoir de rendre, soit totalement, soit partiellement, la sensibilité à sa somnambule, ce qu'il appelait restitution de la sensibilité.

« Mais comme il lui avait été impossible de nous prouver expérimentalement qu'il avait enlevé, qu'il avait isolé la sensibilité chez cette jeune fille, cette expérience étant corrélative de l'autre, il lui a été par cela même impossible de prou-

ver la restitution de cette sensibilité; et d'ailleurs il résulte des faits par nous observés que toutes les tentatives faites dans ce sens ont complètement échoué.

«La somnambule accusait tout autre chose que ce qu'elle avait annoncé. Vous le savez, Messieurs, nous en étions réduits, pour la vérification, aux *assertions* de la somnambule. Certes, lorsqu'elle affirmait aux commissaires qu'elle ne pouvait avancer la jambe gauche par exemple, ce n'était pas une preuve pour eux qu'elle fût magnétiquement paralysée de ce membre; mais alors encore son dire n'était pas d'accord avec les prétentions de son magnétiseur, de sorte que de tout cela résultaient des assertions sans preuves, en opposition avec d'autres assertions également sans preuves.

« Ce que nous venons de dire pour l'abolition et la restitution de la sensibilité peut s'appliquer en tous points à la prétendue abolition et à la prétendue restitution du *mouvement*. La plus légère preuve n'a pu être administrée à vos commissaires.

« L'un des paragraphes du programme avait pour titre : *Obéissance à l'ordre mental de cesser, au milieu d'une conversation, de répondre verbalement ou par signes à une personne désignée.*

« Le magnétiseur a cherché à prouver à la commission que la puissance tacite de sa volonté allait jusqu'à produire cet effet; mais il résulte des faits qui ont eu lieu dans cette même séance que, loin de produire ce résultat, sa somnambule paraissait ne plus entendre lorsqu'il ne voulait pas encore l'empêcher d'entendre, et qu'elle paraissait entendre de nouveau, lorsque positivement il ne *voulait plus* qu'elle entendît; de sorte que, d'après les assertions de cette somnambule, la faculté d'entendre ou de ne plus entendre aurait été en elle complètement en révolte avec la volonté du magnétiseur.

« *Transposition du sens de la vue.* — Cédant aux sollicitations des commissaires, le magnétiseur, ainsi que vous l'avez

vu, avait fini par laisser là ses abolitions et ses restitutions de sensibilité et de mouvement, pour passer aux faits majeurs, c'est-à-dire aux faits de vision sans le secours des yeux.

« Par la puissance de ses manœuvres magnétiques, M. Berna devait montrer aux commissaires une femme déchiffrant des mots, distinguant des cartes à jouer, suivant les aiguilles d'une montre, non pas avec les yeux, mais par l'occiput, ce qui impliquerait ou la transposition, ou la non nécessité, ou la superfluité de l'organe de la vue dans l'état magnétique : les expériences ont été faites ; vous savez comment elles ont complètement échoué.

« Tout ce que la somnambule savait, tout ce qu'elle pouvait inférer de ce qu'on venait de se dire près d'elle, tout ce qu'elle pouvait naturellement supposer, elle le dit les yeux bandés ; dès-lors nous conclurons d'abord qu'elle ne manquait pas d'une certaine adresse ; ainsi le magnétiseur invitait-il à haute voix l'un des commissaires à écrire un mot sur une carte, et à le présenter à l'occiput de cette femme, elle disait qu'elle voyait une carte, et même de l'écriture sur cette carte ; lui demandait-on le nombre des personnes présentes, comme elle les avait vues entrer, elle disait en approximation le nombre de ces personnes ; lui demandait-on si elle voyait l'un des commissaires placés près d'elle, et occupé à écrire avec une plume dont le bec criait sur le papier, elle levait la tête, cherchait à le voir sous son bandeau, et disait que ce monsieur tenait quelque chose de blanc à la main ; lui demandait-on si elle voyait la bouche de ce même monsieur qui, cessant d'écrire, venait de se placer derrière elle, elle disait qu'il avait quelque chose de blanc à la bouche : d'où nous tirons cette conclusion que ladite somnambule, plus exercée, plus adroite que la première, savait faire des suppositions plus vraisemblables.

« Mais, pour ce qui est des faits réellement propres à constater la vision par l'occiput, des faits absolus, décisifs et

péremptoires, non-seulement ils ont manqué, et complètement manqué, mais ils sont de nature à faire naître d'étranges soupçons sur la moralité de cette femme, comme nous le ferons remarquer tout-à-l'heure.

« *Clairvoyance.*—Désespérant de prouver aux commissaires la transposition du sens de la vue, la nullité, la superfluité des yeux dans l'état magnétique, le magnétiseur voulut du moins se réfugier dans le fait de la clairvoyance, ou de la vision à travers des corps opaques.

« Vous connaissez les expériences faites à ce sujet : les faits emportent ici avec eux leur conclusion capitale, savoir, qu'un homme placé devant une femme dans une certaine posture n'a pas pu lui donner la facilité de distinguer à travers un bandeau les objets qu'on lui présentait. Mais ici une réflexion plus grave a préoccupé vos commissaires; admettons pour un moment cette hypothèse, d'ailleurs fort commode pour les magnétiseurs, qu'en bien des circonstances les meilleurs somnambules perdent toute lucidité, et que, comme le commun des mortels, ils ne peuvent plus voir par l'occiput, par l'estomac, pas même à travers un bandeau; admettons tout cela, si l'on veut; mais que conclure, à l'égard de cette femme, de la description minutieuse d'objets *autres* que ceux qu'on lui présentait; que conclure d'une somnambule qui décrit un valet de trèfle dans une carte toute blanche? Qui, dans un jeton d'académie, voit une montre d'or, cadran blanc et à lettres noires? et qui, si l'on eût insisté, aurait peut-être fini par nous dire l'heure que marquait cette montre?....

« Que si maintenant vous nous demandez quelle conclusion dernière et générale nous devons inférer de l'ensemble de toutes les expériences faites sous nos yeux, nous vous dirons que M. Berna s'est fait, sans aucun doute, illusion à lui-même lorsqu'il a écrit à l'académie royale de médecine qu'il se faisait fort de nous donner l'expérience personnelle qui nous manquait; lorsqu'il s'offrait de faire voir à vos délégués des faits *concluans;* lorsqu'il affirmait que ces faits seraient de nature

à éclairer la physiologie et la thérapeutique : ces faits vous sont tous connus ; vous savez, comme nous, qu'ils ne sont rien moins que *concluans* en faveur de la doctrine du magnétisme même, et qu'ils ne peuvent avoir rien de commun, soit avec la physiologie, soit avec la thérapeutique.

« Aurions-nous trouvé autre chose dans des faits plus nombreux, plus variés, et fournis par d'autres magnétiseurs ? C'est ce que nous ne chercherons pas à décider ; mais ce qu'il y a de bien avéré, c'est que, s'il existe encore en effet aujourd'hui d'autres magnétiseurs, ils n'ont pas osé se produire au grand jour ; ils n'ont pas osé accepter, enfin, ou la sanction, ou la réprobation académique. »

M. Berna protesta en vain contre l'inexactitude de la relation des faits ; il n'était pas dans l'enceinte de l'académie, ses écrits portètent à faux. Le rapport fut livré aux journaux, mais on se garda bien de parler de la réfutation de M. Berna et de la critique à laquelle un membre de l'académie soumit, en pleine assemblée, le travail de M. Dubois. Voici quelques passages de la réplique de M. Husson :

« Le rapport qui vient d'être présenté se réduit à l'exposé des expériences faites sur *deux individus* se disant somnambules, et à des conclusions présentées sous une forme générale, et tirées de ces *deux faits particuliers*. J'ai dû vous signaler cette première inexactitude. La commission était chargée de faire un rapport sur les deux somnambules de M. Berna, et non pas un rapport sur le magnétisme.

« Dans l'exposé des motifs qui ont porté l'académie à former une commission, le rapporteur a fait omission de l'opération de J. Cloquet. Cette omission est tout-à-fait partiale, parce que, citant l'extraction d'une dent, en état d'insensibilité magnétique, le rapporteur devait suivre l'ordre chronologique et parler de l'extirpation d'un sein pratiquée dans le sommeil magnétique. C'était à coup sûr une opération plus grave, plus longue, plus douloureuse ; mais on voulait éviter cette attesta-

tion d'un de nos confrères, professeur de chirurgie clinique, le rapport ne contenait que des faits négatifs (1).

« Je me suis hautement élevé contre le silence gardé par le rapporteur sur les travaux des commissaires nommés en 1826, par l'académie de médecine. Il n'a pas été difficile de vous faire apercevoir la partialité, en vous communiquant des faits négatifs, et en vous taisant les expériences positives, observées, recueillies par vos premiers commissaires, avec autant de soins que la nouvelle commission en a mis à recueillir ceux qu'elle vous présente.

« . . . . Les cinq expériences négatives qui ont été faites ne peuvent jamais détruire les faits positifs que la première commission (1826) a observés, parce que, quoique diamétralement opposés, ils peuvent être et sont également vrais.

« Je vous dis que vous ne pouvez pas plus vous constituer juges du magnétisme que de toute autre question scientifique, parce que vos jugemens sont eux-mêmes justiciables du progrès des sciences, et que votre jugement d'aujourd'hui peut être réformé demain »

## EXAMEN DE 1826.

Les expériences présentées par M. Berna donnèrent lieu au rapport dont nous venons de parler. Depuis sept ans aucun travail académique n'avait été fait sur le magnétisme, et le dernier rapport remplissait trop bien les vues de nos antagonistes pour n'être pas exclusivement propagé. Le rapporteur,

---

(1) Dans la lecture et l'impression du rapport, on a mis le nom de *Cloquet* sans prénom. Le monde croit que c'est celui qui a fait l'opération du cancer à une somnambule insensible, et que, signant ce rapport hostile, il signe une espèce de rétractation. Mais au lieu de Jules Cloquet, c'est Hippolyte Cloquet!

M. Dubois, avait très-bien senti que, pour porter au magnétisme un coup puissant, il fallait anéantir l'œuvre d'une commission antérieure, qui avait déclaré la réalité de tous les phénomènes du magnétisme. Connaissant d'ailleurs qu'en 1831 la majorité de l'académie avait refusé l'impression du rapport favorable, d'après la proposition de M. Castel, qui s'écria : Si les faits annoncés par la commission sont réels, ils détruisent la moitié des connaissances physiologiques, il est donc dangereux de les propager au moyen de l'impression (séance du 28 juin) ; sachant que le rapport de M. Husson *avait seulement été autographié* et déposé aux archives, mesures qui avaient arrêté la propagation de ce travail dans le public médical, M. Dubois (d'Amiens), trouva très-utile, pour donner force à la commission dont il faisait partie, de glisser rapidement sur cet épisode remarquable du magnétisme.

En sorte que les médecins ne connaissent de sanctions académiques que celles rendues à l'instigation de M. Dubois en 1837, et de MM. Bouillaud, Velpeau, en 1838, pour l'affaire du docteur Pigeaire.

Le monde n'est guère plus avancé, n'ayant pas suivi les travaux dont la commission de l'académie de médecine rendit compte en 1831, car à cette époque les affaires politiques occupaient encore les esprits ; et les documens publiés par le docteur Foissac, sur le rapport de 1831, formant un ouvrage assez important, la curiosité n'a pas été jusqu'à vouloir se procurer ce volume.

Pour nous, nous devons dire qu'il existe un travail opéré par neuf académiciens, lesquels ont reconnu la réalité des phénomènes du magnétisme ; ce travail fait une bonne et valable contre-partie des expériences négatives faites sur *deux sujets* devant neuf autres académiciens.

En séance du 28 février 1826, l'académie avait délégué, pour procéder à l'examen du magnétisme, une commission de neuf membres. Ces commissaires restèrent plusieurs années à rechercher des faits et à répéter leurs expériences ; enfin, en

juin 1831, ils livrèrent à la société qui les avait investis de sa confiance un rapport dont voici une partie des conclusions :

« Un certain nombre des effets obtenus nous ont paru dépendre du magnétisme seul, et ne se sont pas reproduits sans lui. Ce sont des phénomènes physiologiques et thérapeutiques bien constatés.

« Les effets produits par le magnétisme sont très-variés : il agite les uns, calme les autres ; le plus ordinairement il cause l'accélération momentanée de la respiration et de la circulation, des mouvemens convulsifs fibrillaires passagers, ressemblant à des secousses électriques, un engourdissement plus ou moins profond, de l'assoupissement, de la somnolence, et, dans un petit nombre de cas, ce que les magnétiseurs appellent somnambulisme.

« Il s'opère ordinairement des changemens plus ou moins remarquables dans les perceptions et les facultés des individus qui tombent en somnambulisme par l'effet du magnétisme.

« Quelques-uns, au milieu du bruit de conversations confuses, n'entendent que la voix de leur magnétiseur ; plusieurs répondent d'une manière précise aux questions que celui-ci, ou que les personnes avec lesquelles on les a mis en rapport, leur adressent ; d'autres entretiennent des conversations avec toutes les personnes qui les entourent : toutefois il est rare qu'ils entendent ce qui se passe autour d'eux. La plupart du temps ils sont complètement étrangers au bruit extérieur et inopiné fait à leur oreille, tel que le retentissement de vases de cuivre vivement frappés près d'eux, la chute d'un meuble, etc.

« Les yeux sont fermés, les paupières cèdent difficilement aux efforts qu'on fait avec la main pour les ouvrir ; cette opération, qui n'est pas sans douleur, laisse voir le globe de l'œil convulsé et porté vers le haut, et quelquefois vers le bas de l'orbite.

« Quelquefois l'odorat est comme anéanti. On peut leur faire respirer l'acide muriatique ou l'ammoniac, sans qu'ils

en soient incommodés, sans même qu'ils s'en doutent. Le contraire a lieu dans certains cas, et ils sont sensibles aux odeurs.

« La plupart des somnambules que nous avons vus étaient complètement insensibles. On a pu leur chatouiller les pieds, les narines et l'angle des yeux par l'approche d'une plume, leur pincer la peau de manière à l'ecchymoser, la piquer sous l'ongle, avec des épingles enfoncées à l'improviste à une assez grande profondeur, sans qu'ils aient témoigné de la douleur, sans qu'ils s'en soient aperçus. Enfin, on en a vu une qui a été insensible à une des opérations les plus douloureuses de la chirurgie, et dont la figure, ni le pouls, ni la respiration n'ont pas dénoté la plus légère émotion.

« Nous n'avons pas vu qu'une personne magnétisée pour la première fois tombât en somnambulisme. Ce n'a été quelquefois qu'à la huitième ou dixième séance que le somnambulisme s'est déclaré.

« Nous avons constamment vu le sommeil ordinaire, qui est le repos des organes des sens, des facultés intellectuelles et des mouvemens volontaires, précéder et terminer l'état de somnambulisme.

« Pendant qu'ils sont en somnambulisme les magnétisés, que nous avons observés, conservent l'exercice des facultés qu'ils ont pendant la veille. Leur mémoire même paraît plus fidèle et plus étendue, puisqu'ils se souviennent de ce qui s'est passé pendant tout le temps et toutes les fois qu'ils ont été en somnambulisme.

« Nous avons vu deux somnambules distinguer, les yeux fermés, les objets que l'on a placés devant eux; ils ont désigné, sans les toucher, la couleur et la valeur des cartes; ils ont lu des mots tracés à la main, ou quelques lignes de livres que l'on a ouverts au hasard. Ce phénomène a eu lieu alors même qu'avec les doigts on fermait exactement l'ouverture des paupières (1).

---

(1) « Le 12 janvier, la commission se rassembla de nouveau chez M. Foissac, où se trouvaient M. Em. de Las Cases, député; M. le comte

« Nous avons rencontré chez deux somnambules la faculté de prévoir les actes de l'organisme plus ou moins éloignés, plus ou moins compliqués. L'un d'eux a annoncé plusieurs jours, plusieurs mois d'avance, le jour, l'heure et la minute de l'invasion et du retour d'accès épileptiques ; l'autre a indiqué l'époque de sa guérison. Leurs prévisions se sont réalisées avec

---

de Rumigny, premier aide-de-camp du roi ; et M. Ségalas, membre de l'académie. M. Foissac nous annonça qu'il allait endormir Paul ; que, dans cet état de somnambulisme, on lui appliquerait un doigt sur chaque œil fermé, et que, malgré cette occlusion complète des paupières, il distinguerait la couleur des cartes, qu'il lirait le titre d'un ouvrage et quelques mots ou lignes indiqués au hasard dans le corps même de l'ouvrage. Au bout de deux minutes de gestes magnétiques, Paul est endormi. Les paupières étant tenues fermées constamment et alternativement par MM. Fouquier, Itard, Marc et le rapporteur, on lui présente un jeu de cartes neuves, dont on brise la bande de papier portant le timbre de la régie ; on les mêle, et Paul reconnait facilement et successivement : les roi de pique, as de trèfle, dame de pique, neuf de trèfle, sept de carreau, dame de carreau et huit de carreau.

« On lui présente, ayant les paupières tenues fermées par M. Ségalas, un volume dont le rapporteur s'était muni. Il lit sur le titre : *Histoire de France.* Il ne peut lire les deux lignes intermédiaires, et lit sur la cinquième le nom seul *Anquetil*, qui y est précédé de la préposition *par*. On ouvre le livre à la page 89, et il lit à la première ligne : *le nombre de ses....* il passe le mot *troupes*, et continue : *Au moment où on le croyait le plus occupé des plaisirs du carnaval....* Il lit également le titre courant *Louis*, mais ne peut lire le chiffre romain qui le suit. On lui présente un papier sur lequel on a écrit les mots *agglutination* et *magnétisme animal*. Il épelle le premier et prononce les deux autres. Enfin on lui présente le procès-verbal de cette séance ; il en lit assez distinctement la date et quelques mots plus lisiblement écrits que d'autres. Dans toutes ces expériences, les doigts ont été appliqués sur la totalité de la commissure de chaque œil, en pressant de haut en bas la paupière supérieure sur l'inférieure, et nous avons remarqué que le globe de l'œil avait été dans un mouvement constant de rotation, et paraissait se diriger vers l'objet soumis à la vision. (Texte du rapport).

une exactitude remarquable. Elles ne nous ont paru s'appliquer qu'à des actes ou des lésions de leur organisme.

« Nous n'avons rencontré qu'une seule somnambule qui ait indiqué les symptômes de la maladie de trois personnes avec lesquelles on l'avait mise en rapport. Nous avions cependant fait des recherches sur un assez grand nombre (1).

---

(1) «La commission trouva parmi ses membres quelqu'un qui voulut bien se soumettre à l'exploration de la somnambule ; ce fut M. Marc. Mlle Céline fut priée d'examiner avec attention l'état de la santé de notre collègue. Elle appliqua la main sur le front et la région du cœur, et au bout de trois minutes elle dit que le sang se portait à la tête ; qu'actuellement M. Marc avait mal dans le côté gauche de cette cavité ; qu'il avait souvent de l'oppression surtout après avoir mangé ; qu'il devait avoir souvent une petite toux ; que la partie inférieure de la poitrine était gorgée de sang; que quelque chose gênait le passage des alimens ; que cette partie (et elle désignait la région de l'appendice xiphoïde) était rétrécie ; que pour guérir M. Marc il fallait qu'on le saignât largement, que l'on appliquât des cataplasmes de ciguë, et que l'on fît des frictions avec du laudanum sur la partie inférieure de la poitrine ; qu'il bût de la limonade gommée, qu'il mangeât peu et souvent, et qu'il ne se promenât pas immédiatement après le repas.

« Il nous tardait d'apprendre de M. Marc s'il éprouvait tout ce que cette somnambule annonçait ; il nous dit qu'en effet il avait de l'oppression lorsqu'il marchait en sortant de table ; que souvent il avait de la toux, et qu'avant l'expérience il avait mal dans le côté gauche de la tête, mais qu'il ne ressentait aucune gêne dans le passage des alimens.

« Nous avons été frappés de cette analogie entre ce qu'éprouve M. Marc et ce qu'annonce la somnambule ; nous l'avons soigneusement annoté, et nous avons attendu une autre occasion pour constater de nouveau cette singulière faculté. Cette occasion fut offerte au rapporteur, sans qu'il l'eût provoquée, par la mère d'une jeune demoiselle à laquelle il donnait des soins depuis fort peu de temps.

« Mlle de N***, âgée de vingt-trois à vingt-cinq ans, était atteinte

« Quelques-uns des malades magnétisés n'ont ressenti aucun bien. D'autres ont éprouvé un soulagement plus ou moins marqué, savoir : l'un la suspension de douleurs habituelles, l'autre le retour des forces ; un troisième un retard de plusieurs

---

depuis deux ans environ d'une hydropisie ascite, accompagnée d'obstructions nombreuses, les unes du volume d'un œuf, d'autres du volume du poing, quelques-unes du volume d'une tête d'enfant, et dont les principales avaient leur siége dans le côté gauche du ventre. L'extérieur du ventre était inégal, bossué, et ces inégalités correspondaient aux obstructions dont la capacité abdominale était le siége. M. Dupuytren avait déjà pratiqué dix ou douze fois la ponction à cette malade, et avait toujours retiré une grande quantité d'albumine claire, limpide, sans odeur, sans aucun mélange. Le soulagement suivait toujours l'emploi de ce moyen.

Le 21 février 1827, le rapporteur alla chercher M. Foissac et Mlle Céline, et il les conduisit dans une maison, rue du Faubourg-du-Roule, sans leur indiquer ni le nom, ni la demeure, ni la nature de la maladie de la personne qu'il voulait soumettre à l'examen de la somnambule.

La malade ne parut dans la chambte où se fit l'expérience que quand M. Foissac eut endormi Mlle Céline ; et alors, après avoir mis une de ses mains dans la sienne, elle l'examina pendant huit minutes, non pas comme le ferait un médecin en pressant l'abdomen, en le pecutant, en le scrutant dans tous les sens, mais seulement en appliquant légèrement la main à plusieurs reprises sur le ventre, la poitrine, le dos et la tête.

Interrogée pour savoir d'elle ce qu'elle aurait observé chez mademoiselle de N***, elle répondit que tout le ventre était malade, qu'il y avait un squirrhe et une grande quantité d'eau du côté de la rate ; que les intestins étaient très-gonflés ; qu'il y avait des poches où des vers étaient renfermés ; qu'il y avait des grosseurs du volume d'un œuf dans lesquelles étaient contenues des matières puriformes, et que ces grosseurs devaient être douloureuses ; qu'il y avait au bas de l'estomac une glande engorgée, de la grosseur de trois de ses doigts ; que cette glande était dans l'intérieur de l'estomac et devait nuire à la digestion ; que la maladie était ancienne, et qu'enfin Mlle de N*** devait avoir des maux de tête. Elle conseilla l'usage d'une tisane de bourrache et de chiendent nitrée, de cinq onces

mois de l'apparition des accès épileptiques, et un quatrième la guérison complète d'une paralysie grave et ancienne.

« Considéré comme agent de phénomènes physiologiques ou comme moyen thérapeutique, le magnétisme devrait trouver sa place dans le cadre des connaissances médicales, et par conséquent les médecins seuls devraient en faire ou en surveiller l'emploi, ainsi que cela se pratique dans les pays du Nord.

« La commission n'a pu vérifier, parce qu'elle n'en a pas eu l'occasion, d'autres facultés que les magnétiseurs avaient annoncé exister chez les somnambules. Mais elle a recueilli et elle communique des faits assez importans pour penser que l'*Académie devrait encourager les recherches sur le magnétisme*, comme une branche *très-curieuse de psycologie et d'histoire naturelle.*

« *Ont signé :* BOURDOIS DE LA MOTTE, — FOUQUIER, — GUÉNEAU DE MUSSY, — GUERSENT, — ITARD, — J. LEROUX, — MARC, — THILLAYE, — HUSSON, rapporteur. »

---

de suc de pariétaire pris chaque matin, et de très-peu de mercure pris dans du lait; elle ajouta que le lait d'une chèvre que l'on frotterait d'onguent mercuriel, une demi-heure avant de la traire, conviendrait mieux; en outre elle prescrivit des cataplasmes de fleurs de sureau constamment appliqués sur le ventre, des frictions sur cette cavité avec de l'huile de laurier, et à son défaut avec le suc de cet arbuste uni à l'huile d'amandes douces, un lavement de décoction de kina coupée avec une décoction émolliente. La nourriture devait consister en viandes blanches, laitage, farineux, point de citron. Elle permettait très-peu de vin, un peu de rhum à la fleur d'oranger, ou de la liqueur de menthe poivrée. Ce traitement n'a pas été suivi, et l'eût-il été, il n'aurait pas empêché la malade de succomber. Elle mourut un an après; l'ouverture du cadavre n'ayant pas été faite, on ne put vérifier dans tous ses détails ce qu'avait dit la somnambule. (*Texte du rapport.*)

Je viens de citer le travail que les académiciens antagonistes du magnétisme voudraient bien faire disparaître; l'homme impartial jugera si les noms des savans qui se sont livrés pendant plusieurs années à des expériences pratiques sur un grand nombre d'individus ne valent pas les noms des académiciens qui ont établi un rapport *sur le magnétisme*, d'après l'examen de *deux sujets !*

## EXAMEN DU DOCTEUR PIGEAIRE.

En 1838 M. Pigeaire, médecin à Montpellier, avait montré sur sa propre enfant le phénomène de vision malgré l'occlusion parfaite des yeux, aux membres de la faculté de Montpellier. La constatation de ce phénomène fit faire au magnétisme de véritables progrès parmi les savans de cette faculté, bien qu'un assez grand nombre aient persisté à nier. M. Pigeaire crut servir la science en envoyant à l'académie de médecine de Paris la relation des faits, accompagnée d'un procès-verbal détaillé, signé par M. le docteur Lordat, professeur de physiologie à la faculté de Montpellier; il terminait en invitant les deux membres les plus incrédules de la dernière commission, qui avaient renié le magnétisme, à venir examiner ce phénomène. C'étaient MM. Dubois, d'Amiens, et Bouillaud. M. Pigeaire promettait indemnité de voyage s'ils reconnaissaient une erreur.

Les commissaires, qui demeuraient encore en permanence de pouvoir, furent saisis de ces nouvelles propositions, et répondirent que M. Burdin avait offert 3,000 francs à la personne qui lirait sans le secours des yeux et du toucher, qu'en conséquence M. Pigeaire pouvait venir à Paris présenter le phénomène qu'il annonçait.

M. Pigeaire se rendit à Paris, et, après diverses visites à quelques membres de l'académie, il eut l'imprudence de faire *chez lui* des expériences préparatoires à celles que devait juger

la commission. Des journaux rendirent un compte des plus favorables de ces séances; des procès-verbaux furent rédigés et signés par des médecins de l'académie, et tout le monde annonçait le triomphe du magnétisme. Ces rapports mirent les commissaires dans une position difficile, eux qui par leurs paroles, leurs écrits, avaient constamment déclaré la fausseté des phénomènes magnétiques. On mit l'orgueil aux prises avec le devoir, et l'orgueil l'emporta.

Aucun des commissaires n'avait vu les expériences faites chez M. Pigeaire; mais MM. Cornac et Velpeau, antagonistes *quand même*, avaient assisté à quelques-unes. Ces médecins s'adjoignirent à la commission, et communiquèrent à ses membres comment les expériences avaient lieu. Un moyen restait pour échapper à la défaite, c'était de faire une condition inadmissible. M. Burdin, en demandant qu'on lût sans les yeux, n'avait pas spécifié comment on empêcherait la vision. MM. les commissaires apprirent que l'appareil dont on couvrait les yeux de mademoiselle Pigeaire ne s'étendait que jusqu'au bas du nez et jusque sur les sourcils, et que M. Pigeaire avait déclaré que l'enfant ne pouvait lire si le bas de la figure était enveloppé. Il fut facile de proposer précisément cette condition, et on présenta à M. Pigeaire une espèce de masque. M. Pigeaire objecta ses motifs, alléguant qu'il était facile d'empêcher la vision avec l'appareil dont il se servait. M. Pigeaire dit en outre que le livre apporté, bien entendu par la commission, serait placé hors de la direction des rayons visuels.

Les commissaires refusèrent, et firent à l'académie un rapport dont voici la plus grande partie :

« Dans une première entrevue la commission s'est occupée des conditions du bandeau. »

— Il n'y a eu qu'une seule entrevue!

« Ce bandeau se compose d'un morceau de toile, d'une couche épaisse de coton et de trois couches de velours, le tout ayant *quatre* travers de doigt; il est parfaitement opaque. »

—C'étaient six travers de doigt! et que dire du *il est parfaitement opaque ?*

« La commission, dit M. Pigeaire, pourra coller sur la peau le bord inférieur du bandeau avec de la gomme et du taffetas. »

— Ah ! Messieurs, c'est ainsi que cela s'est toujours fait!

« La commission a trouvé que ce mode d'expérimentation n'offrait pas toutes les garanties requises, car avec un bandeau aussi étroit rien n'empêche quelque rayon lumineux de passer par son bord inférieur. »

— La commission n'en sait rien, elle n'a pas essayé l'appareil, elle n'a pas vu l'expérience! Elle devait s'en assurer avant de rien dire.

« La commission a passé à l'examen du second point, à savoir, la position du livre que la somnambule devait lire. Encore ici M. Pigeaire avait son plan arrêté. Il faut, a-t-il dit, que ma fille fasse ce qu'elle veut une fois qu'elle est magnétisée : sa clairvoyance ne s'exerce que de bas en haut, elle place ordinairement son livre sur ses genoux. »

— Ce que c'est que de parler sans savoir! Le livre a toujours été posé, lors des expériences, sur une table, et même sur un pupitre placé sur cette table!

« La commission a fait observer que le livre étant sur les genoux n'offrait pas une condition rassurante; elle a exigé par conséquent que le livre fût placé dans une direction horizontale. »

— Vous n'aviez pas besoin d'exiger ce qui se faisait dans chacune de nos expériences.

« Par suite de ses refus, M. Pigeaire s'est trouvé en dehors des conditions du programme de M. Burdin. La commission avait en effet pour mission de constater la réalité du phénomène magnétique, avec les précautions propres à rassurer contre toute espèce de supercherie; ce sont justement ces précautions que M. Pigeaire n'a pas cru devoir accepter. »

— C'est vous, Messieurs les commissaires, qui avez refusé les conditions que vous paraissez demander, tant sous le rap-

port de la position du livre que sur le constat sévère de l'occlusion des yeux.

« En conséquence M. Pigeaire s'est borné à faire fonctionner sa somnambule à sa manière. »

— Qui ne croirait pas, en lisant cette phrase, que MM. les commissaires ont vu fonctionner *cette machine vivante?*

« La somnambule a lu en effet; mais, à ce que l'on présume, à l'aide de faibles rayons qui pénétraient par le bord inférieur du bandeau, et après une heure et demie de contorsions de la figure et du corps, capables de déplacer plus ou moins le bandeau. »

— Les procès-verbaux qui ont été transcrits, et les signatures qui y sont apposées, donnent un démenti formel à l'allégation des commissaires : si l'un d'eux eût assisté à une seule expérience, il n'y aurait pas eu *présomption*, il y aurait eu *certitude*. Peut-on oser faire un rapport pareil!

Quatre membres de l'académie, MM. Delens, Adelon, Jules Cloquet et Pelletier, qui avaient assisté aux expériences *particulières*, voulurent en vain démontrer que la commission n'avait pas rempli sa mission. Elle était chargée d'examiner le fait qu'annonçait M. Pigeaire, sauf à le déclarer faux; elle s'en est gardée et semble faire croire qu'elle a examiné.

Que pouvaient ces savans?

Les journaux de la faculté publièrent que la fraude et la supercherie de M. Pigeaire avaient été dévoilées....., et beaucoup de personnes ont cru cela!....

Cependant les médecins de bonne foi qui assistèrent aux séances préparatoires, ne doutant pas, à la vue de ce qui s'était passé sous leurs yeux, que la commission ne reconnût le fait en litige, n'hésitèrent pas à tenir des procès-verbaux des expériences et à les signer.

Ces pièces sont restées pour saper le singulier factum de M. Girardin, le rapporteur, et elles ont naturellement mis ceux qui les ont signées dans une position un peu désagréable, car les *forts* de l'académie les *plaignent* de s'être laissé pren-

dre. Les lecteurs vont juger si les hommes dont les noms suivent sont aussi simples que MM. Bouillaud, Dubois et consorts voudraient bien le faire croire.

PROCÈS-VERBAL RÉDIGÉ PAR M. BOUSQUET.

« Le 7 juillet 1838, à quatre heures de relevée, MM. Arago, Orfila, Ribes, Gerdy, Réveillé-Parise, Bousquet et Mialle, se sont réunis chez M. Pigeaire, pour être témoins d'une expérience dite magnétique. Le sujet de l'expérience est Mlle Pigeaire, âgée de douze ans.

« On dit que lorsque cette jeune personne est en état de somnambulisme magnétique, elle a la singulière propriété de lire les yeux recouverts d'un bandeau parfaitement opaque.

« L'objet de l'expérience était de vérifier le fait.

« Le bandeau, large de six travers de doigt, est composé d'une bande de toile fine, que l'on applique d'abord sur les yeux, puis on met deux tampons de coton en rame, et finalement trois couches de velours noir, que l'on fixe autour de la tête. Ensuite on colle deux bandes de taffetas d'Angleterre, qui adhèrent aux joues et au nez, et l'on applique encore une bandelette de ce taffetas perpendiculairement de haut en bas, pour ajouter aux adhérences des premières bandelettes, le long du nez.

« M. Arago a appliqué cet appareil sur ses yeux, et il est convenu qu'il n'y voyait rien.

« M. Orfila s'est soumis à la même application et a déclaré qu'il lui serait impossible de distinguer les ténèbres de la lumière.

« M. Gerdy a dit qu'il distinguait les ténèbres de la lumière, mais qu'il lui serait impossible de voir les objets même les plus apparens.

« Après ces essais, on a appelé Mlle Pigeaire, elle s'est assise dans un fauteuil, auprès d'une table, et après quelques passes faites par sa mère, elle a déclaré qu'elle était suffisamment magnétisée.

« On lui a posé successivement et avec la plus minutieuse attention les diverses pièces dont se compose l'appareil.

« A peine cette application était-elle faite qu'elle a dit qu'elle était malade, qu'elle souffrait de la tête; elle s'est agitée, elle s'est plainte souvent, tellement que les témoins, touchés de ses plaintes, ont plusieurs fois invité Mme Pigeaire et la somnambule elle-même à remettre la séance à un autre jour.

« A ce moment M. Gerdy, que ses affaires appelaient ailleurs, a quitté la séance. (M. Gerdy sort toujours au milieu des expériences et les raconte ensuite d'un bout à l'autre.)

« Enfin, après une heure d'attente, la somnambule a dit qu'elle était disposée à lire. M. Orfila tenait à la main une petite brochure in 8°, intitulée *Compte-rendu de la Clinique de l'Hôtel-Dieu;* il l'avait reçue la veille de l'auteur; elle n'était pas encore coupée.

« Posée *sur la table*, elle a été ouverte à la page 11, et cette page recouverte d'une lame de verre transparente. Alors la somnambule, dans l'attitude d'une personne qui lit, a promené le doit indicateur de la main droite sur le verre, et a lu distinctement et presque couramment environ une douzaine de lignes, et indiquant exactement la ponctuation. Elle ne s'arrêtait sensiblement que sur les mots qui, tels que ceux de chirurgie, Dupuytren, exigeaient de sa part un peu plus d'attention. Arrivée à la fin de la page, M. Arago a tourné quelques feuillets, et la somnambule a lu encore quelques lignes de la page 17.

« Enfin elle a commencé avec M. Orfila une partie d'écarté, avec l'attention de désigner toujours les cartes qu'elle jetait et celles de son adversaire. Elle ne s'est jamais trompée.

« Les épreuves terminées, un des témoins a détaché le bandeau de haut en bas, lentement et de manière à permettre aux autres de s'assurer qu'aucune pièce de l'appareil ne s'était déplacée. *Le taffetas adhérait si fortement* qu'il a laissé des races sensibles sur les joues de la somnambule.

« La séance a duré deux heures.

« *Ont signé :* BOUSQUET, D. M., secrétaire de l'académie de médecine. — RIBES, de l'Institut, médecin de l'Hôtel-des-Invalides. — ORFILA, doyen de la Faculté de médecine. — RÉVEILLÉ-PARISE, D. M. — MIALLE, littérateur. »

Six autres procès-verbaux ont constaté le fait que la commission déléguée pour examiner n'a pas voulu observer.

Voici une partie des signatures :

GEORGES SAND. — CHARLOTTE MARLIANI. — ALBÉRIC SECOND, du *Charivari*. — L. FAUCHER, du *Courrier français*. — LESSEPS, du *Commerce*. — d'ALTON-SHÉE. — JACOTOT père. — Les docteurs FRAPPART, — VIMONT, — JACOTOT, — H. de MONTÈGRE, — PARISET, secrétaire perpétuel de l'académie, — GUENEAU DE MUSSY, — ADELON.

Depuis, et cela tout dernièrement, l'académie a été mise en demeure pour la constatation d'un phénomène semblable, mais la voix des anti-magnétistes a étouffé celle des hommes sages, et l'académie a déclaré que toute réclamation relative au magnétisme ne serait, à l'avenir, soumise à aucun examen.

J'ai placé entre les mains de tous les documens de l'histoire toute récente du magnétisme. Ces documens sont authentiques, et je renvoie pour consulter leurs originaux aux livres spéciaux (1). Maintenant donc que chacun possède les pièces de ce grand procès qui s'est élevé entre les académiciens et les magnétiseurs, chacun pourra porter jugement et rendre justice à qui de droit.

---

(1) Puissance de l'électricité animale, par le docteur Pigeaire. — Rapport confidentiel sur le magnétisme à la congrégation de l'index.

# TABLE.

Pages.

INTRODUCTION. . . . . 1 à 6

PREMIÈRE PARTIE.

*Physiologie du magnétisme.*

1 — GÉNÉRATION DU FLUIDE MAGNÉTIQUE. — Sa vie. — Son principe. — Ses modifications. — Analogie des fluides impondérables. — Echelle ontologique. — Anatomie du système nerveux. — Expériences démontrant le fluide nerveux. — Action sympathique et antipathique dans chaque règne de la nature. — Magnétisme. . . . . 30

2 — ETAT NERVEUX. — SOMNAMBULISME. — Le magnétisme animal. — Division de ses phénomènes. — Lois de magnétisation. — Expériences démontrant la transmission du fluide magnétique. — Electricité naturelle des corps. — Electro-magnétisme. — Baguette

Pages.

divinatoire. — Pendule magnétique. — Effets de magnétisation. — Somnambulisme. — Ses caractères. — Ses phénomènes. . . . . 68

3 — EXTASE. — Conditions de son développement. — Ses caractères. — Ses facultés. — Ses dangers. — Inspirations surnaturelles. — Etat primitif de l'homme. — Extases spontanées. — Affections nerveuses déterminant l'extase. — Relations diverses. . . . . 137

4 — UNIVERSALITÉ DES PHÉNOMÈNES MAGNÉTIQUES. — Synthèse historique. — Apparition des extases, depuis la création, dans la Judée, l'Egypte, la Grèce, l'Inde, l'Italie, la Gaule, la Germanie, l'Ecosse, à Loudun, dans les Cévennes, à Saint-Médard. — Affaire de Mad. Guyon. — Gassner. . . . . 177

## DEUXIÈME PARTIE.

*Médecine du magnétisme.*

1 — MÉDECINE MAGNÉTIQUE. — Médecine classique. — Ses bases. — Difficulté de reconnaître les désordres chez le malade. — Aphorismes de Mesmer. — Appareil magnétique. — Son action dynamique. — Mode d'agir du fluide magnétique. — Maladies guéries par la simple magnétisation . . . . . 204

2 — MÉDECINE SOMNAMBULIQUE. — Instinct médical. — Le somnambule se traitant lui-même. — Nature de ses prescriptions. — Confiance à lui donner. — Maladies guéries. — Le somnambule traitant les autres. — Rapport direct. — Confiance à lui donner. — Consul-

Pages.

tations et traitemens divers. — Consultations sur des cheveux. — Traitemens. . . . . 222

—

3 — Chirurgie. — Secours du magnétisme dans les affections chirurgicales. — Guérisons de plaies. — Brûlures. — Nécroses. — Fistules. – Rétractions musculaires. — Luxations. — Opérations diverses dans l'état d'insensibilité. . . . . 234

—

4 — Procédés magnétiques. — But de la magnétisation. — Volonté. — Signes. —Passes.— Action subite. — Dangers de l'ignorance des lois de l'art magnétique. — Exemples. — Réveil. — Magnétisation sur soi-même. — Formules spéciales. . . . . 255

---

TROISIÈME PARTIE.

*Métaphysique du magnétisme.*

1 — Prévision. — Providence. — Impressionnabilité des somnambules aux douleurs physiques et morales des magnétiseurs. — Exemples. — Prévisions en dehors de l'organisme. — Action providentielle. — Caractères du prophète sacré et de l'extatique naturel. . . . . 286

—

2 — Influence morale. — Spiritualisme. — Modification du moral du magnétisé. — Phrénologie. — Immortalité de l'âme. — Résurrection de la chair. — Exemples de moralisation par le somnambulisme. — Opposition de l'homme éveillé et de l'homme somnambule. — Devoirs du magnétiseur. . . . . 300

Pages.

3 — ANGES. — DÉMONS. — Opinion du clergé. — Possessions diaboliques. — Phénomènes magnétiques analogues. — Communications angéliques. — Ecole mystique. — Opinion de Deleuze. — Apparitions. — Influence du magnétisme sur les doctrines religieuses. . . . . 333

---

QUATRIÈME PARTIE.

*Documens historiques.*

1 — Lettre sur l'attraction complète d'une somnambule. . . . . 337

2 — LE MAGNÉTISME ET LES ACADÉMIES. — Examens de 1784, — de 1826, — de 1837, — de 1838. — Conduite de MM. Bailly, — Jussieu, — Husson, — Bouillaud, — Dubois (d'Amiens), — Velpeau, — Berna, — Pigeaire, — Orfila, — Georges Sand. . . . . 361

FIN DE LA TABLE.

---

ORLÉANS. — IMPRIMERIE DE DANICOURT-HUET.

